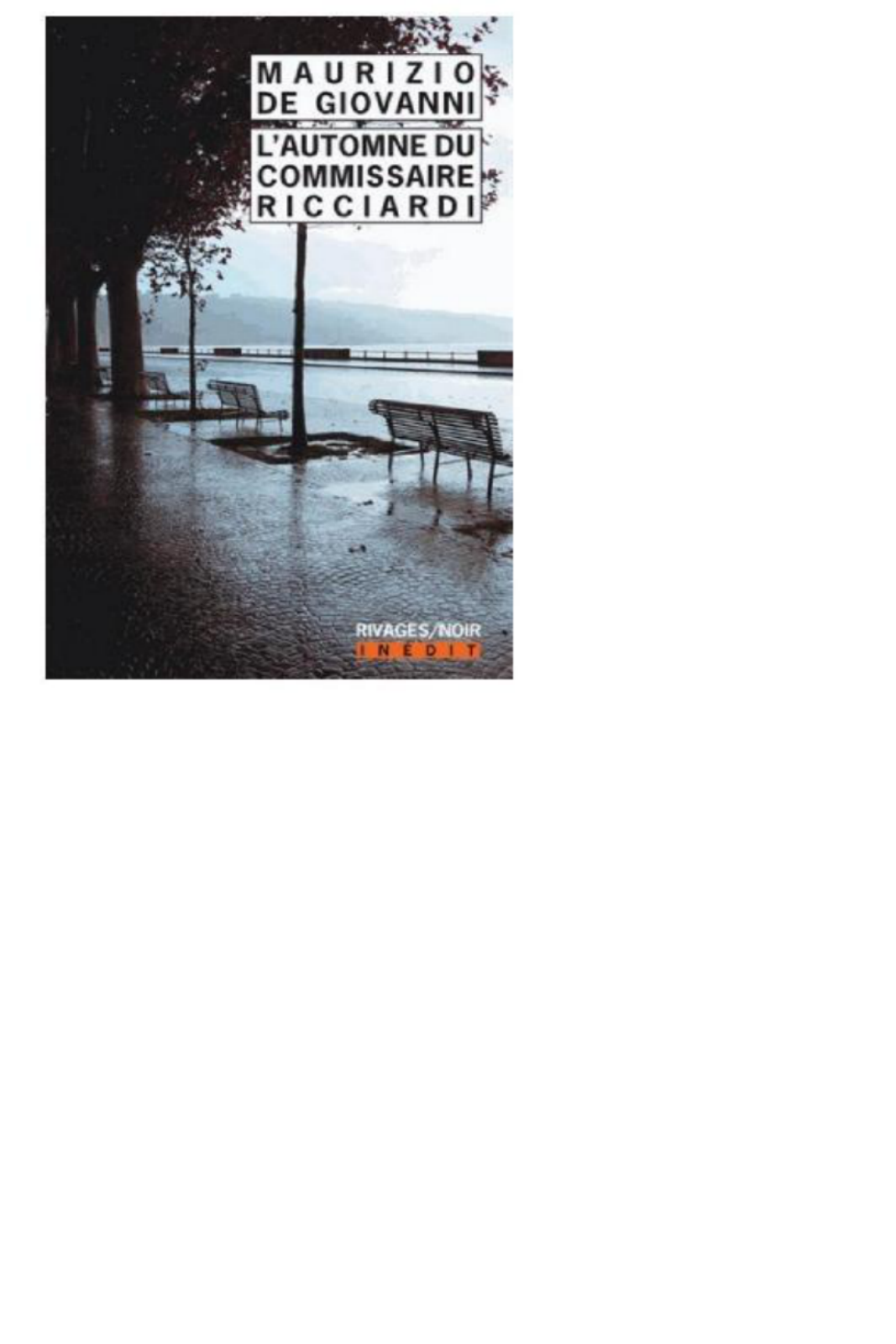


l automne du commissaire ricciardi

Maurizio De Giovanni

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MAURIZIO
DE GIOVANNI

L'AUTOMNE DU
COMMISSAIRE
RICCIARDI

RIVAGES/NOIR
I N E D I T



**MAURIZIO
DE GIOVANNI**

**L'AUTOMNE DU
COMMISSAIRE
RICCIARDI**

RIVAGES/NOIR
INÉDIT

Du même auteur chez le même éditeur

L'Hiver du commissaire Ricciardi

Le Printemps du commissaire Ricciardi

L'Été du commissaire Ricciardi

Maurizio De Giovanni

**L'Automne
du commissaire Ricciardi**

Traduit de l'italien par
Odile Rousseau

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Titre original : *Il Giorno dei morti.*
L'autunno del commissario Ricciardi

© Fandango Libri s. t. l., 2010
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2015
pour la traduction française

*À Giovanni et Roberto
pour m'avoir offert
la plus merveilleuse des peurs.*

Si un passant s'était aventuré là, à cet endroit, au moment où l'aube arrache à la nuit et à la pluie le contour de la ville, il aurait pu voir l'enfant et le chien en bas de l'escalier monumental menant à Capodimonte. Il aurait fallu à ce passant un regard très aiguisé, parce qu'ils se distinguaient à peine dans les lueurs incertaines du petit matin.

Ils se tenaient là, immobiles, indifférents aux gouttes rondes et froides qui tombaient du ciel. Ils étaient assis dans un renforcement décoratif construit au-dessus des premières marches. L'escalier était un torrent en crue qui véhiculait des branchages et des feuilles arrachés au parc royal.

Si un passant s'était arrêté pour les regarder, il se serait peut-être demandé comment le flux de l'eau et des détritiques coulant vers l'aval pouvait épargner le chien et l'enfant, leur lançant, juste à l'occasion, une éclaboussure. Le renforcement les tenait même à l'abri de la pluie ; seul le pelage du chien, sur son échine, semblait frémir de temps à autre sous la poussée du vent.

On aurait pu se demander ce qu'ils faisaient là, le chien et l'enfant, immobiles dans l'aube froide d'un automne pluvieux.

L'enfant était gris et ses cheveux étaient plaqués sur son crâne sous l'effet de l'humidité. Il se tenait droit, les mains posées sur les genoux et les pieds suspendus à quelques centimètres du sol, la tête légèrement penchée, les yeux perdus comme dans un rêve ou une pensée. Le chien semblait dormir, la tête posée sur ses pattes, sa mantelure à taches marron, trempée, une oreille dressée, la queue immobile le long de son corps.

On aurait pu se demander ce qu'ils attendaient. Ou s'ils étaient en train de penser à quelque chose qui venait de se produire, et qui avait laissé une trace dans leur mémoire. Ou encore s'ils étaient attentifs à des bruits ou à une musique.

Maintenant la pluie se renforce, elle tombe à verse, c'est comme un geste de révolte au lever du soleil ; le chien et l'enfant ne réagissent pas, l'eau en furie les laisse indifférents. Le long du nez de l'un et de

l'oreille dressée de l'autre, serpentent des ruisseaux glacés.

Le chien attend.

L'enfant ne rêve plus.

L'appel arriva à six heures et demie, une heure avant la fin du service de nuit.

Ricciardi ne détestait pas être d'astreinte et rester au commissariat : il passait là des heures tranquilles, à lire ou à faire un petit somme sur le divan installé dans la pièce attenante à son bureau. Il était rarissime qu'un planton vienne troubler son repos ou ses réflexions en frappant à la porte, parce qu'on avait besoin de lui.

Les délits se commettent la nuit, mais ne sont découverts que le matin ; l'heure critique était justement celle-là, quand la lueur du jour lève le voile posé sur les turpitudes nées de l'obscurité.

Ricciardi venait de se débarbouiller à l'évier, au fond du couloir, lorsque le brigadier Maione fit son apparition en grimant péniblement l'escalier.

« Commissaire, vous pensez bien qu'ils n'allaient pas attendre la fin de notre garde. On vient d'avoir un appel, un monsieur du Tondo di Capodimonte [\(1\)](#). Il dit qu'il y a une laitière avec sa chèvre qui pleure. »

Ricciardi réfléchit tout en s'essuyant les mains.

« Ah bon, voilà que maintenant, on nous appelle même quand il y a des laitières qui pleurent ? Mais dis-moi, d'ailleurs, qui est-ce qui pleure, la laitière ou la chèvre ? »

Maione écarta les bras, encore tout essoufflé par sa course dans l'escalier.

« Commissaire, vous plaisantez : il pleut à seaux et comme il nous reste encore une heure, on n'a plus qu'à courir à Capodimonte sous la flotte. C'est grave, il paraît qu'il y a un gamin mort sur le grand escalier. C'est justement la femme, alors qu'elle descendait d'une ferme avec sa biquette pour vendre son lait – elle dit qu'elle a les autorisations – qui l'a vu immobile. Elle l'a secoué, mais comme il bougeait pas, elle a demandé de l'aide à l'immeuble le plus proche, parce que le monsieur-là qui nous a appelé, il est le seul à avoir le téléphone. Alors moi je me suis dit, si c'était arrivé une heure plus

tard, la petite trotte sous la pluie, elle aurait été pour Cozzolino qui est jeune et vigoureux, alors que moi, dès que je prends un peu d'humidité, il me vient un mal de dos qui me fait marcher de travers. »

Ricciardi avait déjà enfilé son imperméable.

« Tu te fais vraiment vieux, dis donc. Bon, allons voir de quoi il retourne : si ça se trouve ce n'est qu'une plaisanterie ; tu sais que les gens aiment bien voir les flics courir sous la pluie. Après tu pourras rentrer chez toi te sécher. »

Le chemin du commissariat à Capodimonte correspondait à celui que faisait Ricciardi pour rentrer chez lui. Un long trajet qui, à un moment critique, se transformait en grimpette à couper le souffle. Il fallait prendre la via Toledo bordée de ses immeubles majestueux, traverser le Largo della Carità, passer devant le Spirito Santo, longer le Musée national ; une ligne frontière avec les obscures ruelles des Quartiers espagnols, du port et de la Sanità, bouillonnantes de vie et de souffrance, de gaieté et de pauvreté.

Ricciardi y pensait toujours, matin et soir, lorsqu'il sentait sur lui les yeux méfiants de ceux qui devaient se procurer de quoi vivre en catimini : cette rue en disait long sur la ville. Elle en disait tout.

Et elle changeait continuellement, saison après saison, offrant l'été une image torride où la saleté fermentait sous l'effet de la chaleur, ou, au printemps, un tableau coloré rempli des parfums répandus par les vendeurs de fleurs et de fruits qui proposaient leurs marchandises au passage des citoyens aisés ; ou bien une fausse impression de calme l'hiver, malgré les affaires louches qui se tramaient dans les *bassi*⁽²⁾ proches de la rue principale, à l'abri du vent glacial qui soufflait sans relâche.

À présent, à cause de cet automne pluvieux, la longue avenue était parcourue d'innombrables ruisseaux provenant des ruelles adjacentes, emportant vers une mer hors d'atteinte les déchets et la saleté de la colline lointaine.

Maione sautillait pour éviter les flaques les plus profondes, espérant en vain ne pas salir ses bottes.

« Elle va me tuer. Sûr que ma femme, elle va me tuer. Vous imaginez pas, commissaire, dans quel état ça la met de nettoyer ces saletés de bottes. Alors je lui dis, laisse je vais faire ça moi-même, et elle me répond, je suis la femme d'un brigadier et les bottes, c'est à moi de les nettoyer. Mais alors, je lui dis, pourquoi tu fais toutes ces histoires ? Elle dit : c'est moi qui les nettoie, mais tu pourrais quand même regarder où tu mets les pieds, non ? »

Il marchait en essayant de les protéger tous deux de la pluie, lui et Ricciardi, avec un grand parapluie noir. Le commissaire, comme d'habitude, ne portait pas de chapeau et ne semblait guère se préoccuper du temps. Maione n'eut aucune difficulté à changer de sujet de conversation.

« Entre nous, j'ai du mal à vous comprendre, commissaire. Je vous parle pas du parapluie, ce qui serait pourtant logique, vu qu'il pleut depuis trois jours et que c'est embêtant de le tenir ; mais pourquoi pas mettre de chapeau ? Vous êtes jeune, mais vous verrez, quand vous aurez mon âge, chaque goutte de pluie se transformera en un élancement dans la tête. »

Ricciardi marchait rapidement, les mains vissées au fond des poches de son imperméable, regardant fixement devant lui.

« Tu sais que je ne supporte pas les chapeaux : ils me donnent la migraine. Et puis, je suis de la montagne, le froid et l'humidité ne me dérangent pas. Ne t'inquiète pas pour moi, pense à tes douleurs, et tâche de ne pas salir tes bottes. »

Ils étaient arrivés à l'endroit du parcours qui pesait le plus à Ricciardi. Il s'agissait du pont que les Bourbons avaient fait construire pour rejoindre Palazzo Reale en évitant la Sanità, depuis toujours un des quartiers les plus dangereux de la ville. Pour une raison étrange et inexplicable, ce haut viaduc, ce pont sans fleuve qui plantait ses propres piliers dans les ruelles en contrebas, était depuis toujours un lieu béni pour les suicidaires.

Ce que Ricciardi appelait « la Chose », sa douloureuse faculté à percevoir les dernières pensées des personnes emportées par une mort violente, devenait, aux abords du pont, un poids insupportable. Il y avait toujours une image suspendue, prête à lever les yeux à son passage pour lui rapporter les derniers instants de celui qui avait été contraint d'abandonner son existence de chair, d'os et de sang. Un billet d'adieu adressé à un unique destinataire : lui.

En ce matin pluvieux, son esprit distinguait clairement deux adolescents se donnant la main, en équilibre sur le parapet. Le jeune avait le cou brisé, et tenait son visage en arrière, comme si sa tête avait été montée à l'envers ; il murmurait : *Sans toi, non, sans toi, jamais.*

La fille avait le thorax écrasé et le visage pratiquement effacé par l'impact. De l'amas sanguinolent qu'il était devenu s'échappait une pensée : *Je ne veux pas mourir, je suis jeune, je ne veux pas.*

Ricciardi pensa que l'amour avait peut-être fait davantage de victimes que la guerre. C'est bien ce qu'il avait fait, il en était certain.

Un peu plus loin, sur le même parapet, un vieil homme bedonnant, le crâne défoncé, disait : *Je ne peux pas vous les rembourser, je ne peux pas*. Des dettes, pensa le commissaire pressant le pas, laissant derrière lui un Maione essoufflé. Une autre maladie incurable. Dieu, comme il se sentait las. C'étaient toujours les mêmes histoires qui revenaient.

Ils arrivèrent enfin au Tondo di Capodimonte, d'où partait l'escalier monumental. Ils y parvinrent non sans difficulté, parce que la dernière partie du chemin avait été transformée en un fleuve impétueux chargé de branches et de feuilles, qu'il fallait remonter à contre-courant. Maione avait renoncé à préserver ses bottes et adopté une expression sombre et silencieuse. Ricciardi portait dans sa chair l'image des suicidés et était encore plus triste.

Une petite foule s'était rassemblée au-dessus de la première volée de marches du grand escalier. Une couverture de parapluies ouverts gênait l'observation. Mais l'arrivée de Maione et de Ricciardi, accompagnés de deux policiers, dispersa instantanément la foule. Maione se mit à ricaner.

« Comme d'habitude. Plus forte que la curiosité, c'est bien la peur des ennuis, dès qu'on voit arriver la police. »

Ricciardi vit tout de suite le garçonnet, assis sur le banc de pierre, sous le contrefort de gauche. Il était petit – ses pieds ne touchaient pas le sol – et trempé jusqu'aux os. L'eau glissait de ses cheveux pour mouiller ses loques de *scugnizzo*⁽³⁾. Des sandales aux pieds, des traces d'engelures parfaitement visibles. Les lèvres violettes, les yeux à demi ouverts sur le vide.

Il fut impressionné par ses mains, abandonnées sur ses genoux comme deux oiseaux morts. Blanches, d'une carnation beaucoup plus claire que les jambes rendues livides par le froid, elles évoquèrent au commissaire un geste de méfiance, un acte de reddition. Il regarda instinctivement autour de lui, et ne vit pas trace des images qui lui apparaissaient habituellement : le gamin avait dû mourir sans violence, de froid ou de faim, peut-être de maladie. Abandonné, pensa-t-il : livré à lui-même, aux intempéries, à la violence de la rue, à la solitude. Sans avoir eu le droit de choisir.

S'il y avait une chose qu'il détestait, c'était bien cela : voir les enfants mourir. Une sensation de gâchis, de renoncement, d'occasions perdues, l'étreignait alors. Un peuple, une civilisation se distingue par le soin qu'elle apporte à ses enfants, avait-il lu dans un livre à l'université. Sur ce point, cette ville avait, de toute évidence, des progrès à faire.

Maione le tira de ses réflexions :

« Avant de quitter le commissariat, j'ai pris sur moi d'appeler l'hôpital, aussi bien le médecin légiste que la carriole pour emporter le corps : ils ne vont pas tarder à arriver. Là-bas, il y a la laitière avec sa chèvre en laisse, vous voulez lui parler ? À côté, vous voyez le monsieur avec le parapluie, c'est lui qui a téléphoné. Je lui ai dit qu'on n'avait pas besoin de lui et qu'il pouvait s'en aller, mais il reste là. Je les appelle ? »

La laitière se tenait les yeux baissés et ses lèvres tremblaient sous son fichu serré autour de sa tête. Elle était jeune, à peine plus vieille qu'une gamine. D'une main, elle tenait sa chèvre attachée à une corde, de l'autre, un récipient en métal pour le lait. En balbutiant à cause du froid, de la peur et de l'embarras, elle raconta qu'elle descendait le grand escalier pour aller faire sa tournée de lait, attentive à ne pas tomber, lorsque la chèvre avait fait un saut de côté. Il y avait un chien, couché au pied de la dernière volée de marches, qui grognait.

« Il est là, vous le voyez ? Il s'est déplacé quand je suis revenu de chez ce monsieur pour vous téléphoner, et puis il a plus bougé. »

Ricciardi vit, à une vingtaine de mètres de distance, un chien assis sur ses pattes postérieures, immobile comme une statue et qui les observait attentivement. C'était un bâtard, comme on en voit des dizaines, le pelage blanc sale taché de marron, le museau pointu et une oreille en l'air.

La jeune fille reprit son récit pour dire qu'elle avait d'abord cherché à comprendre si l'enfant était endormi ou malade, puis elle avait couru au palazzo le plus proche ou elle avait appelé le comptable Caputo, son client. L'homme, entre deux âges, tiré à quatre épingles, pas très grand et portant des lunettes cerclées d'or, avança d'un pas en soulevant son chapeau.

« Commissaire, permettez, je suis le *ragioniere*⁽⁴⁾ Caputo Ferdinando, pour vous servir. La jeune fille, qui s'appelle Caterina, vient chez moi tous les deux jours. Je ne digère que le lait de chèvre, le lait de vache me reste sur l'estomac et je me sens mal toute la journée. Donc, ce matin, Caterina arrive dans la cour de l'immeuble et se met à hurler, venez, venez, au secours, il y a un gamin sur le grand escalier qui bouge pas, qui répond pas. Je venais de me réveiller, j'étais encore au lit, en chemise de nuit, je me suis précipité à la fenêtre... »

Maione soupira, agacé. « D'accord, *ragioniere*, droit au but par pitié, parce que, avec tout le respect qu'on vous doit, la manière dont vous vous habillez pour dormir, ça ne nous intéresse pas. Alors, qu'est-ce qui s'est passé, vous êtes descendu ?

— Non, brigadier, je n'allais quand même pas descendre en chemise avec mon bonnet de nuit sur la tête ! J'ai dit à la jeune fille, là, qui s'appelle...

— Caterina, on a compris, même que ce policier l'a écrit sur le procès-verbal, elle s'appelle Antonelli... »

Le *ragioniere* regarda Maione de travers.

« Mais quoi, brigadier, vous vous moquez de moi ? Je tenais à être précis, dans votre intérêt. En somme, la fille est montée et moi, j'ai téléphoné au commissariat. C'est tout. »

Ricciardi agita la main.

« C'est bien, c'est bien, merci à tous les deux. Le policier a pris vos noms et vos adresses et si besoin est, on ira vous trouver. Mais je ne pense pas que ce sera nécessaire. Vous pouvez disposer. »

Une fois seuls, ils s'approchèrent du petit cadavre. Ricciardi se demanda pourquoi, à cette heure, aucun membre de sa famille ou une connaissance ne s'était manifesté à la recherche d'un enfant aussi jeune qui n'était pas rentré à la maison. Maione, accroupi, observait le petit corps avec intérêt.

« Commissaire, il faut savoir s'il a une famille, ce gamin. Ses vêtements m'ont l'air de sortir des ordures, regardez là, son pantalon est si large que la ficelle doit faire deux fois le tour de sa taille pour le tenir. Et la chemise est en toile de sac. Regardez les sandales, les pieds à l'air avec ce froid. C'est un *scugnizzo* sans maison, croyez-moi. Sans famille, sans ami. »

Ricciardi se retourna pour observer le chien, immobile à quelques mètres de là, qui ne perdait pas un geste du commissaire et du brigadier.

« Famille, c'est possible. Mais il avait sûrement un copain ; dommage qu'il ne puisse plus rien nous dire. Ah, voilà enfin les services de santé. On va peut-être en savoir plus long sur notre petit abandonné. »

Les services de la Santé publique étaient, pour la circonstance, représentés par le Dr Bruno Modo qui zigzaguait entre les flaques en essayant de ne pas trop se mouiller, tout en jonglant avec son parapluie, son sac de cuir et une feuille de papier. Dès qu'il les aperçut, il s'approcha, hargneux, de Ricciardi et de Maione.

« Et qui voilà ? Je m'en doutais ! Un appel aux aurores, le pantalon à peine sec après la douche reçue pendant le trajet de chez moi à l'hôpital, deux kilomètres à contre-courant dans ce fichu fleuve que vous appelez via Nuova Capodimonte, et qui je trouve ? Le joyeux Ricciardi et son chétif écuyer, le noble brigadier Maione. Mais quand est-ce qu'on en finira avec les appels nominatifs ? Lisez-moi ça : la présence du Dr Modo Bruno est immédiatement requise. N'importe quel médecin pouvait faire l'affaire, mais c'est moi que vous appelez. »

Maione esquissa un sourire sardonique.

« Non, dotto', c'est juste que le commissaire, ici, il n'est heureux qu'en vous voyant. Il n'a confiance qu'en vous. Quand c'est l'autre, le petit jeune qui vient, on est jamais contents. C'est que vous, les cadavres, vous les traitez comme personne ne sait le faire. C'est pour ça qu'on vous appelle, mais dites, ça vous fait pas plaisir de nous voir ? »

Modo se tourna vers Ricciardi en agitant le phonogramme de convocation, d'une manière faussement menaçante.

« Je l'attends avec impatience, le vôtre, de phonogramme me convoquant. Celui qui dira : retrouvés deux policiers mis en pièces par une escouade de fascistes. Ma foi ! Si c'est ça, je m'inscris au parti ! »

Ricciardi n'avait pas changé d'expression, mais on voyait bien qu'il s'amusait intérieurement.

« Vous n'avez jamais pensé faire un spectacle de variétés, tous les deux ? Un beau numéro au Salone Margherita, le docteur et le brigadier, zimboumboum. Bon, on va le faire, cet examen, pour enfin aller se mettre au sec ? D'autant qu'à première vue, je ne vois pas de signe de violence sur ce petit corps. »

Modo prit un air offensé.

« Parce que c'est toi qui décides quand il y a des signes de violence et quand il n'y en a pas ? Maintenant que vous m'avez fait venir ici et que mon caleçon est mouillé jusqu'aux genoux, autant le faire sérieusement, cet examen. Il est où, le cadavre ? Ah, le voilà. Un petit garçon. Très jeune, sept, huit ans. Quelle misère. »

Il se mit à tourner autour de l'enfant, à soulever délicatement ses vêtements, à toucher avec tendresse ses mains et ses jambes. Ricciardi remarqua que le chien, un peu à l'écart, s'était dressé sur ses pattes et qu'il avait les deux oreilles bien droites, comme s'il attendait qu'on l'appelle ; il semblait avoir remarqué la douceur de Modo et, tout en restant vigilant, il ne quittait pas sa place.

Le médecin observa la position du corps, s'accroupit pour tâter les pieds, examina le visage. Il prenait des notes sur l'envers de sa convocation. Maione tenait le parapluie au-dessus de lui, cherchant à anticiper ses gestes rapides.

Pour terminer, Modo s'approcha de Ricciardi tout en s'essuyant les mains dans un mouchoir.

« Alors voilà : le corps est froid et rigide, à mon avis la mort est survenue hier soir ou aux premières heures de la nuit. Tu as raison, il n'y a pas de signe de violence sur le corps, pas de coups mortels : de vieux hématomes, quelques écorchures, mais rien qui ait pu entraîner la mort. Il est en position assise parce qu'il est en appui contre le mur, sinon il serait tombé. Il doit avoir sept ans, mais il est possible qu'il en ait davantage, ces enfants-là mangent très peu et sont rachitiques, ils font toujours au moins deux tailles au-dessous de celle de leur âge. Il a peut-être dix ou douze ans. Ça sera à toi de le découvrir. »

Ricciardi demanda :

« Tu es sûr de l'heure de la mort ? »

Modo haussa les épaules.

« On ne peut jamais être sûr, avec ce froid et cette pluie. Les cornées sont déjà opaques, vitreuses, et je crois voir du noir au bord des pupilles. Les hypostases, c'est-à-dire les taches rouges laissées par le sang à cause de la gravité, tu peux en voir sur le côté droit du cou, sur le pavillon de l'oreille droite, sous les cuisses et sur les jambes, comme des chaussettes. Tu vois ? Si j'appuie sur la peau, elles ne blanchissent pas. Il est certainement resté longtemps dans cette position.

— Et la cause de la mort ? Aucune violence, d'accord. Alors comment est-il mort ? »

Modo se tut un moment, en regardant l'enfant.

« Je ne sais pas. On dirait un simple arrêt cardiaque. Je te l'ai dit, ils sont faibles, dénutris ; le moindre rhume peut tourner en pneumonie. Ils n'ont pas de médicaments, personne ne se soucie d'eux. C'est le troisième ce mois-ci. On en a trouvé un à la gare, ses côtes étaient tellement saillantes qu'on pouvait étudier son squelette sans même l'ouvrir. Un autre était tellement affamé, à Sant'Eframo, qu'il est tombé en plein milieu de la rue et qu'une voiture lui est passée dessus, comme sur un tas de chiffons. C'est dramatique, je sais. Mais c'est un des effets de la pauvreté de cette ville qui attend avec certitude son bel avenir ensoleillé. »

Maione écoutait, en secouant la tête.

« Je ressens une tristesse énorme pour ces gamins, dotto'. Autrefois chaque famille en recueillait un, on les appelait les enfants de la Madone. Ils étaient même parfois mieux traités que les enfants légitimes, on disait qu'ils portaient chance. Mais maintenant, avec toute cette misère, qui peut prendre chez lui une bouche supplémentaire à nourrir ? »

Modo sauta sur l'occasion pour entamer son refrain préféré.

« Et pourtant, tout le monde ne dit pas que nous vivons dans un pays parfait ? Lisez les journaux, brigadier, vous verrez qu'il n'y est question que de fêtes, de réceptions, d'inaugurations, deancements de navires et de parades militaires. De princes et de rois en visite, de foule heureuse et qui applaudit. Vous et moi, au contraire, et notre ami Ricciardi, ici présent, nous savons bien que ce n'est pas vrai. Et qu'on laisse mourir de faim, au coin d'une rue, des enfants comme ce petit inconnu. »

Ricciardi leva la main.

« Pitié, Bruno. Je t'en prie, pas de politique ce matin. Je n'en peux plus. J'ai passé une grande partie de la nuit à compiler des procès-verbaux et j'en souffre encore plus que toi, de l'apparat et de la bureaucratie ; mais je suis sûr que toi, avec ta fixation sur Mussolini et les fascistes, un beau jour, tu finiras par avoir des ennuis, des ennuis sérieux. »

Modo se passa la main dans son épaisse chevelure blanche et remit son chapeau.

« Et alors ? Tu crois qu'à mon âge, ça me fait peur de dire ce que je pense ? Après ce que j'ai fait à la guerre, pour mon pays ? Je vais te répondre comme eux : je m'en fous ! »

Ricciardi secoua la tête.

« Tu ne comprends pas. Ou pire, tu fais mine de ne pas comprendre. Les gens comme toi font beaucoup pour leurs

concitoyens. Tu es le meilleur médecin que je connaisse, et pas seulement parce que tu es très fort dans ton métier, mais aussi et surtout parce que tu es capable d'éprouver de la pitié. Je te regardais tout à l'heure, pendant que tu examinais ce pauvre petit ; tu le traitais avec respect, comme s'il était encore vivant. Tu crois que ce serait mieux pour eux, pour nous, si les rares personnes de ta qualité étaient retirées de la circulation à cause d'une phrase ou même d'un mot prononcé au mauvais endroit, au mauvais moment ? Ne vaut-il pas mieux essayer de changer les choses petit à petit ? »

Maione ajouta, de dessous le parapluie :

« Le commissaire a raison, *dotto* ! Moi, par exemple, si je faisais mon boulot d'espion, dans cinq minutes je vous dénoncerais : ils vous enverraient au chaud et au sec en relégation ce qui vous rendrait même un sacré service. »

Modo éclata de rire et fit un signe aux deux employés de la morgue qui l'avaient accompagné.

« Non, rien à faire. Décidément, je suis trop bête d'essayer de discuter sérieusement avec des flics. C'est comme si je parlais à une paire de bœufs, à la différence qu'eux, ils feraient semblant de m'écouter, sans répliquer par des âneries. C'est bon, allez, je retourne à l'hôpital, les morts au moins ne font pas les intéressants. Et j'envoie ce pauvre marmot au cimetière, qu'il y trouve la tranquillité, lui au moins. »

La pluie était plus fine, on aurait dit du brouillard. Les deux employés soulevèrent le petit corps et eurent du mal à l'étendre à cause de la raideur des articulations. Ricciardi les vit s'approcher de la carriole traînée par un vieux cheval noir, luisant de pluie. La tête du gamin ballotta et un filet d'eau glissa le long de son cou. Un mécanisme involontaire de la mémoire renvoya à Ricciardi l'image d'un agneau avec lequel il jouait quand il était petit, sacrifié par le fermier à la table de Pâques : la même tête pendante, la même nuque tendre. Deux petits animaux sans défense. Deux victimes.

Dans l'atmosphère spectrale de mort et de brume, le chien lança un bref et unique hurlement. Ricciardi sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale.

Spontanément, il appela Modo qui s'éloignait avec les croque-morts.

« Bruno, écoute-moi, rends-moi un service : ne l'envoie pas au cimetière. Fais-le transporter à l'hôpital pour lui faire une autopsie. Je voudrais savoir exactement de quoi il est mort. »

Modo le regarda, étonné.

« Qu'est-ce que ça veut dire, de quoi il est mort ? Je te l'ai dit, arrêt cardiaque. Ces enfants n'ont pratiquement aucun système immunitaire, il peut être mort de n'importe quoi. Pourquoi veux-tu encore le martyriser ? Et puis, tu n'as aucune idée de ce qui m'attend encore à l'hôpital ! Avec ce temps, deux collègues sur cinq sont malades, et il arrive continuellement des gens avec des bronchites, des pneumonies et des contusions dues à des chutes et des accidents. »

Ricciardi lui posa une main sur le bras.

« Je t'en prie, Bruno. Je ne te demande jamais rien. Fais-le pour moi, une faveur personnelle. »

Modo marmonna :

« C'est vrai, tu ne me demandes jamais rien. Pour être franc, je dirais que tu ne cesses de me casser les pieds. Bon, d'accord. Je veux bien te faire cette faveur. Mais souviens-toi que tu m'en devras une. »

Ricciardi fit une grimace qui ressemblait de très loin à un sourire.

« C'est ça. Quand je recevrai sur mon bureau un mandat d'arrêt à ton nom, je ferai le tour de la ville pour venir te prendre, ça te laissera du temps pour aller une dernière fois au bordel. »

Le médecin se mit à rire.

« Tu sais que les putains de cette ville ne peuvent pas vivre sans moi, eh ? les gars, stop ! Changement de destination. Vous me l'amenez à l'hôpital, le gamin, c'est mon client. »

Quand la carriole fut partie, Maione s'approcha de Ricciardi.

« Commissaire, cette fois, je vous comprends pas. Il en a pas vu assez, ce *bambino* ? Pourquoi vouloir le martyriser, même s'il est mort, puisqu'il n'y a aucune trace sur son corps ? »

Ricciardi garda le silence ; il observa le chien qui n'avait cessé de garder les yeux sur le groupe, immobile, même après le départ de la carriole qui transportait le cadavre. Il haussa les épaules.

« Qu'est-ce que je peux te dire, Maione. Il ne me semble pas juste de l'envoyer sous terre sans même savoir de quoi il est mort. Viens, on retourne au commissariat, et on la termine enfin cette garde de nuit. »

À huit heures et quart, le commissaire divisionnaire Angelo Garzo se trouvait déjà dans son bureau. C'était parfaitement inhabituel et l'événement avait mis en émoi Ponte, le planton favori récemment promu assistant personnel du fonctionnaire.

Promu ? Ponte doutait qu'il s'agît réellement d'un avancement. Certes, son salaire avait été augmenté de quelques petites liras, ce qui améliorait ses fins de mois ; et on ne l'envoyait plus jamais patrouiller, ce qui lui évitait l'inconfort des intempéries, des douleurs et de la fatigue qui en résultaient, particulièrement en ces jours de grande humidité. Surtout ses nouvelles fonctions avaient accru le respect fielleux que lui devaient ses collègues qui, reconnaissant dans son penchant à la délation la cause principale de sa nouvelle position, gardaient prudemment leurs distances.

En échange, il était contraint de supporter l'humeur de son supérieur, élément le plus instable qu'on puisse trouver dans la nature : à des moments d'euphorie immotivée succédaient des phases d'humeur noire durant lesquelles le pauvre Ponte devait comprendre ce que voulait Garzo aux seules expressions de son visage. Lorsqu'il avait reçu des éloges du directeur de la police, il pouvait afficher une hautaine bienveillance. Mais un instant plus tard, si la bienveillance faisait place à l'irritabilité, le pauvre Ponte n'avait plus qu'à fuir s'il ne voulait pas se retrouver submergé par un flot de reproches injustifiés.

Il ne se souvenait pas avoir jamais vécu de pareils moments. Voici les faits : un mois plus tôt était arrivé un pli télégraphique du ministère de l'Intérieur annonçant la décision du Duce d'adresser, depuis Naples, un discours à la nation. La visite du Premier ministre, accompagné naturellement des plus hauts fonctionnaires, était prévue pour le 3 ou le 4 novembre. Pour cette occasion, une collaboration maximale de la part des instances locales du gouvernement était requise, questure et préfecture en tête, naturellement.

Ponte avait été le premier à lire le pli que lui avait consigné le préposé au télégraphe de la questure, afin qu'il le porte directement au directeur. Mais comme il était convaincu que Garzo l'aurait écorché vif, s'il ne s'était pas trouvé, lui, le premier informé d'une

nouvelle d'une telle importance, il avait immédiatement couru à son bureau.

Il n'oublierait pas de sitôt la réaction de son supérieur. Son visage avait d'abord pâli, puis il avait pris une teinte violacée, pour enfin blêmir tandis que de larges taches rouges apparaissaient sur son cou et sur son front. Le divisionnaire avait alors bondi sur ses pieds et la feuille s'était échappée de ses mains tremblantes. Il l'avait regardée fixement, en marmonnant quelque chose d'incompréhensible, puis il était retombé sur son siège en lui faisant un geste vague signifiant qu'il devait apporter ce document au directeur.

Depuis lors, Garzo était devenu chaque jour un peu plus insupportable. Il s'enfermait des heures durant dans son bureau, lisant et relisant des procès-verbaux des mois précédents, terrorisé à l'idée d'une possible inspection ; d'autres fois il faisait irruption au poste de garde, hurlant de sa voix de fausset que la saleté qui régnait dans ce local était inconcevable. Et voilà que maintenant, il arrivait au commissariat peu après l'aube, quand le pauvre Ponte voulait simplement se préparer un *surrogato*⁽⁵⁾ et fumer son cigare en paix ; celui-ci regarda le calendrier : il ne tiendrait pas huit jours de plus.

Garzo regarda lui aussi le calendrier, pour la quatrième fois en une demi-heure, et pensa qu'il ne supporterait jamais huit journées supplémentaires d'une telle tension. Le Duce. Le Duce en personne, le Grand Condottiere, le Chef de la nation, l'homme que le peuple italien regardait avec une confiance sans bornes allait venir ici, peut-être même dans ce bureau, juste devant lui. Et peut-être qu'il lui sourirait et qu'il lui tendrait la main pour le saluer. Pour la centième fois depuis qu'il avait lu le télégramme du ministère, il sentit ses forces lui manquer. La sécurité du Duce était garantie par l'armée et la police secrète, cela au moins ne lui incombait pas ; mais le directeur de la police avait été clair : l'ordre et la tenue du commissariat et de la ville en général étaient de son entière responsabilité.

Il dépendait de lui, et de lui seul, que le Duce, le ministre et tous les fonctionnaires qui allaient venir de Rome trouvent en Naples le modèle exemplaire de la cité fasciste, exempte de délinquance et de laideur. Et lui était décidé à faire en sorte que la ville se présente exactement comme cela.

Pour la énième fois, il ouvrit son miroir de poche et vérifia que les poils de sa moustache – une récente idée de son épouse – étaient rigoureusement alignés. Sa femme, despote énergique, ne cessait de lui dire que l'apparence physique était une carte de visite importante pour qui voulait faire carrière. Elle s'y entendait : son oncle, devenu

préfet après avoir gravi tous les échelons de la carrière ministérielle, venait de prendre sa retraite.

Garzo était conscient de ne pas être particulièrement doué pour les enquêtes ; il avait toujours éprouvé du dégoût pour la mentalité des criminels et il trouvait abominable de devoir se salir les mains au contact de ces brigands. En revanche, il avait toujours fait preuve d'une grande habileté pour choisir ses relations, s'accrochant au principe qu'il convenait d'être fort avec les faibles, et faible avec les puissants. Il avait réussi de cette manière à échapper à l'active et à obtenir des postes de direction dans lesquels il avait imposé ses qualités d'organisateur. Il savait reconnaître les problèmes et était habile à les contourner, en isolant leurs causes et en les ignorant soigneusement.

Et quels étaient les problèmes, maintenant ? réfléchit-il. Qu'est-ce qui pouvait se glisser entre lui et les félicitations du Duce, les compliments du ministre, l'étreinte reconnaissante du directeur ? Son esprit alla tout de suite à Ricciardi et à son regard narquois.

Le moment était parfait pour la visite du Duce. Pas d'enquêtes en cours, pas de cas non résolus, pas de laisser-aller. Pour une fois, tout filait droit. Et alors, pourquoi se sentait-il aussi inquiet ?

Ricciardi était très fort, c'était indéniable. Il avait résolu des cas inextricables, certains vraiment incompréhensibles. Garzo avait dit une fois à sa femme qu'à son avis, sa réussite tenait à sa personnalité ; il y avait en lui un criminel caché, ce qui lui permettait de penser comme les délinquants qu'il arrêtait. Mais à part cette impression dont il ne savait pas lui-même si elle était fondée, Ricciardi n'en demeurerait pas moins incontrôlable, fuyant, incompréhensible. Il vivait avec sa vieille nourrice. Il n'avait ni vices, ni amis, ni femmes. Un homme sans vice, pensait-il, ne pouvait pas avoir de grandes vertus. Et ces yeux ! Ces inquiétants yeux verts, transparents comme le verre, qui ne cillaient jamais, ces yeux qui vous défiaient sans vous défier, qui vous mettaient face à la pire partie de vous-même, celle que l'on n'avait aucune envie de connaître, celle dont on ignorait même l'existence. Garzo frissonna.

Et puis, actuellement, il y avait le problème de la veuve Vezzi. Encore des complications. Le divisionnaire n'arrivait pas à comprendre comment une dame si belle, si riche et si appréciée, entourée d'amis si haut placés – parmi lesquels, justement, la propre fille du Duce – avait pu s'amouracher d'un original comme Ricciardi.

Elle venait le trouver au commissariat, sans aucune pudeur, et moins il paraissait s'intéresser à elle, plus elle insistait. Sa présence et le rôle social que cette dame assumait en ville, maintenant qu'elle s'y

était installée, constituaient une future protection pour le commissaire. Protection ? se demanda Garzo : oui, protection. Parce que, sans elle, il l'aurait volontiers fichu dehors, ce satané Ricciardi. Il s'en serait débarrassé, en l'envoyant mener ses enquêtes ailleurs, dans une bourgade de province, loin de la questure et de sa propre carrière.

Il alla mettre de l'ordre dans les livres de droit non coupés qui n'avaient d'autre utilité que de décorer sa bibliothèque, afin que la couleur des couvertures s'harmonise au moins avec celle des tapisseries. Il n'arrivait pas à se sentir tranquille : la présence de Ricciardi allait le desservir, il en était sûr.

À bien y réfléchir cependant, l'assiduité de la veuve Vezzi auprès du commissaire pourrait peut-être lui être utile. On racontait que la dame avait l'intention d'organiser, dans son nouveau salon napolitain, une réception en l'honneur du Duce. Qui sait, réfléchit-il, peut-être qu'en profitant de sa propre position, il réussirait à se faire inviter et même remarquer. Il avait entendu dire qu'Edda, la fille préférée du Duce, avait une grande influence sur son père. S'il pouvait se rendre sympathique à ses yeux, il pourrait peut-être obtenir d'elle une recommandation.

Il se vit, directeur de la police, dans la loge présidentielle du San Carlo, saluer d'un geste aimable les nobles les plus en vue de la ville. Il sourit à la pensée de retourner à son avantage la présence d'un casse-couilles comme Ricciardi.

Saisi d'une euphorie nouvelle, il appela :

« Ponte ! »

Livia Lucani, veuve Vezzi, se félicitait de voir sa nouvelle demeure prendre forme ; elle coïncidait exactement à l'idée qu'elle s'en était faite, quand elle avait décidé de s'installer à Naples.

En réalité, c'était sa première maison. Elle avait quitté celle de ses parents, héritiers d'une noble et riche famille de Jesi, lorsqu'elle était partie étudier le chant chez une tante, à Rome. Au début d'une carrière lyrique prometteuse, quand sa belle voix de contralto avait commencé à être reconnue et appréciée, elle avait rencontré Arnaldo, l'un des plus grands ténors du siècle et l'avait épousé. C'était donc bien la première fois de sa vie qu'elle choisissait et aménageait une demeure selon ses goûts.

Elle ne resterait certainement pas seule longtemps, pensait-elle, un sourire aux lèvres, tout en dégustant son café. Sans doute quelqu'un, tôt ou tard, viendrait partager son lit, sa maison et sa vie. Peut-être une personne aux yeux verts.

Avec effort, elle reporta son attention sur ce qu'elle avait prévu de faire dans la journée, pour elle et pour son appartement. Elle avait choisi celui-ci en plein centre, avec l'aide de Ricciardi auquel elle avait demandé des conseils. Lui, en général, évitait soigneusement de prendre des responsabilités à son égard ; mais elle, elle donnait du temps au temps et était sûre que tôt ou tard, naturellement, il s'apercevrait qu'elle était la bonne personne, celle qui le sortirait de l'étrange et poisseuse solitude dans laquelle il s'obstinait à vivre.

Elle n'avait pas choisi de s'installer sur la douce colline de Posillippo de laquelle on pouvait voir tout le golfe, ni dans le nouveau quartier, frais et verdoyant, du Vomero : elle avait opté pour une rue adjacente à la via Toledo, et un élégant appartement de la via Sant'Anna dei Lombardi. Cela lui plaisait de rester dans le centre, à proximité des théâtres et des cafés, pour avoir la possibilité de se promener au milieu des magasins les plus élégants et des églises les plus anciennes de la ville.

Elle s'était éprise de cette ville avant même de tomber amoureuse de Ricciardi ; elle en adorait la gaieté, sa capacité à changer de visage et de couleur au fil des saisons et s'amusait des nuées de *scugnizzi* qui

se suspendaient aux tramways grinçants et ferraillants ; elle était ravie par sa musique ininterrompue, le fait qu'à n'importe quelle heure et dans n'importe quelle circonstance on entendait toujours quelqu'un chanter, à tue-tête ou à voix basse ; elle en appréciait la nourriture et la douceur du climat qu'elle savait pourtant capricieux ou pluvieux, comme en ce moment. Dans cette ville, décidément, elle ne parvenait jamais à être triste.

Ses amies de Rome lui téléphonaient presque tous les jours, en lui demandant ce qu'il y avait de si beau à voir à Naples qui méritât qu'on s'y établisse. En réalité, pensa-t-elle en souriant, elles étaient simplement curieuses de connaître le véritable motif de ce déménagement.

Livia avait été au centre de la vie de la haute société de la capitale. Il était rare qu'une femme aussi belle et aussi séduisante réussisse, grâce à sa sympathie spontanée, à plaire aux dames de ce milieu, plutôt enclines à la jalousie et inquiètes de se voir soustraire leur mari. Mais elle, ouverte et sincère, naviguait avec insouciance au milieu des commérages et des médisances, et réussissait à enchanter tout le monde, les femmes comme les hommes.

Elle était liée par une véritable amitié à plusieurs personnes ; l'une d'elles était Edda, la fille préférée du Duce. La jeune femme, inconstante et capricieuse, avait à peine plus de vingt ans, une dizaine d'années de moins qu'elle, mais elle s'était attachée à cette dame séduisante, un modèle d'élégance et de distinction. Elles se plaisaient, et quand ses obligations d'État lui laissaient un peu de temps, Edda appelait Livia au téléphone pour de longues et distrayantes conversations. C'était une des raisons pour lesquelles elle avait demandé à accompagner son père lors de sa visite à Naples, malgré son départ prochain pour la Chine avec son mari diplomate, épousé l'année précédente.

À cette occasion, Livia avait décidé de donner une réception : une manière d'ouvrir officiellement ses salons à la société napolitaine et de montrer à son amie que la ville n'était pas un bas-fond chaotique et dangereux comme certains aimaient le prétendre.

Et pourtant, recevoir chez soi la fille du Duce n'était pas une mince affaire. Elle requérait à la fois d'importantes mesures de sécurité et l'attention de l'aristocratie et des instances politiques de la ville. Mais elle était curieuse d'ouvrir sa maison au gratin de la société et de voir comment allaient se comporter certains notables présumés qu'elle avait eu, ces derniers temps, l'occasion de rencontrer au théâtre.

Elle y allait seule, au théâtre ; elle ne voulait pas se faire accompagner par n'importe qui. Pourtant, elle aurait eu la possibilité

de choisir son chevalier servant : presque quotidiennement, ses domestiques lui apportaient d'énormes *bouquets*⁽⁶⁾ de fleurs, anonymes ou accompagnés d'ardents messages signés de noms inconnus. Elle se leva et, resserrant la ceinture de sa robe de chambre en soie, elle s'approcha du miroir pour observer sa silhouette souple et sa peau brune, ses cheveux sombres et ses yeux noirs, brillants. Ma beauté, pensa-t-elle. Que de malheurs n'a-t-elle pas causé, à moi et aux autres, ma beauté ?

C'était sa beauté qui avait ensorcelé Arnaldo, un homme mesquin habitué à obtenir tout ce qu'il voulait. C'était sa beauté qui avait fait perdre la tête à deux soupirants éconduits et qui s'étaient même battus en duel quelques années auparavant. C'était sa beauté qui l'empêchait de maintenir une simple relation d'amitié avec les hommes qui, tôt ou tard, désiraient la posséder.

Et maintenant, alors qu'elle avait rencontré un homme qui lui plaisait, qu'elle voulait séduire et garder auprès d'elle, lui justement usait de toutes ses forces à lui résister. Livia sentait qu'elle ne laissait pas Ricciardi indifférent, bien au contraire : elle sentait la tension, la vibration silencieuse de son corps quand elle s'approchait de lui, mais il y avait quelque chose qui le retenait, lui faisait garder ses distances.

Il lui avait dit une fois que son cœur était pris. Qu'il y avait une autre femme dans ses pensées. Elle lui avait demandé s'il était marié ou fiancé et lui, tristement, avait fait non de la tête.

Cela changeait tout, avait-elle pensé en émergeant de l'abîme de désespoir dans lequel, un instant auparavant, elle s'était senti couler. Il n'était lié à personne, il était libre, il pouvait donc être sien. S'il avait été engagé, elle n'aurait pas insisté. Elle avait trop souvent souffert des trahisons, des fugues et des humiliations causées par son mari pour infliger les mêmes tortures à une autre femme. Mais si l'étrange, le fascinant commissaire était libre, il n'y avait rien de mal, alors, à mettre en œuvre une stratégie pour le conquérir.

Stratégie ? Conquête ? Livia sourit au miroir ; c'étaient là des termes qu'on employait pour la guerre, mais pour l'amour ? Davantage une chasse qu'une guerre, peut-être, mais cela ne changeait pas la nature des faits.

Elle se demanda encore une fois pourquoi cet homme la captivait autant. Ses yeux, sûrement : deux fragments d'émeraude capables de briller, même dans l'obscurité. Et cette mèche rebelle sur son front, sa manière de la relever d'un geste vif. Sa main, maigre et nerveuse, cette main qu'elle aurait tant aimé sentir sur son corps, au cours de ces nuits pluvieuses.

Elle commença à brosser ses cheveux. Elle voulait cet homme. Elle

le voulait de toutes ses forces, elle le désirait comme elle n'avait jamais désiré personne. Dans sa vie, elle avait toujours été dirigée, manœuvrée, prise en charge par les uns et les autres : ses parents, ses enseignants, son mari. Maintenant, pour la première fois, elle avait une maison à elle, choisie par elle, et une vie qui lui appartenait, pleine de ce qu'elle avait toujours désiré ; il était naturel qu'elle cherche à avoir à ses côtés cet homme qui lui plaisait tant.

En se regardant dans la glace, elle essaya d'imaginer sa rivale inconnue, la femme que Ricciardi disait aimer. Cela ne ferait aucune différence face à sa détermination, mais elle se demanda si elle était brune ou blonde, grande ou petite.

Elle eut une appréhension : était-il possible que sa beauté surpasse la sienne ?

Découragée, Enrica regarda le garçon endormi, la plume à la main, la tête penchée sur son cahier, un filet de bave à la commissure des lèvres. Il ronflait. C'était la troisième fois, ce matin, qu'il s'assoupissait.

De toutes les leçons particulières qu'elle donnait, celles avec Mario étaient les plus difficiles. L'habitude de s'endormir à l'improviste avait fait mettre le jeune garçon à la porte de toutes les écoles du royaume, et son père, un charcutier aisé, avait fait part de sa préoccupation à la mère d'Enrica qui était une de ses clientes. La dame lui avait immédiatement recommandé sa fille, institutrice diplômée dont la patience et l'opiniâtreté semblaient justement faites pour affronter le problème.

C'est ainsi qu'Enrica se retrouvait à passer une bonne partie de la matinée à essayer de réveiller Mario, un gentil garçon au demeurant, mais qui s'endormait littéralement sur ses exercices. Elle comptait le présenter aux examens du brevet d'études du premier cycle, qu'il était capable de réussir, sauf s'il se mettait à ronfler durant les épreuves écrites.

Aujourd'hui cependant, pendant quelques minutes au moins, Enrica abandonna son écolier à son penchant naturel. Elle avait la tête ailleurs.

Sans bruit, elle tira délicatement une feuille de papier de la poche de sa jupe et ajusta ses lunettes de myope sur son nez. Elle n'était pas vraiment belle, Enrica, mais elle avait une grâce naturelle et, bien qu'elle fût un peu trop grande, elle savait exprimer sa féminité avec des gestes et des sourires charmants. Elle cachait ses jambes un peu trop longues sous des jupes aux coupes démodées mais qu'elle préférait aux autres. Son caractère réservé, doux mais persévérant lui permettait d'éviter les discussions – surtout avec sa mère qui essayait de lui imposer ses propres convictions – et d'agir à sa guise, soutenue en cela par son père, un chapelier réputé de la via Toledo.

L'homme aimait beaucoup sa fille aînée, peu bavarde et qui tenait de lui son attitude réservée. À vingt-quatre ans, elle n'avait encore jamais été fiancée. Et pourtant les occasions n'avaient pas manqué.

Dernièrement, elle avait refusé de fréquenter le fils d'un riche commerçant dont le magasin était proche de celui de son père. Cela avait mis en furie sa mère qui redoutait qu'elle ne finisse vieille fille. J'en aime un autre, avait-elle dit le plus simplement du monde, distillant doucement ces terribles paroles aux oreilles de la famille réunie devant le ragoût dominical.

Giulio Colombo, le père d'Enrica avait eu fort à faire les jours suivants pour apaiser sa femme. Ils n'avaient rien réussi à apprendre sur l'amoureux présumé de leur fille, sauf qu'il n'était pas marié. C'est déjà ça, avait dit la mère en agitant nerveusement son éventail. Rien d'autre. Quelles intentions as-tu ? avait-elle demandé à la jeune fille, bien persuadée que celle-ci poursuivrait son plan, quel qu'il fût. J'attendrai, avait-elle répondu tranquillement, avec son aplomb habituel.

Quand Enrica se comportait ainsi, la signora Colombo n'avait d'autre solution que de rester à mariner dans cette situation inconfortable.

La vie à la maison avait repris son train-train. Enrica avait recommencé à enseigner, à préparer les plats préférés de son père et à s'installer pour broder, après le dîner, devant la fenêtre de la cuisine ; à écouter de loin la radio allumée au salon tout en lançant des coups d'œil furtifs vers la fenêtre de l'immeuble d'en face, derrière laquelle se détachait une silhouette mince, immobile, qui la regardait penchée sur ses travaux d'aiguille.

Quelques mois plus tôt, elle avait su à qui appartenait ce visage. Elle avait été convoquée au commissariat dans le cadre d'une enquête sur un crime dans lequel elle n'était pas le moins du monde impliquée, et s'était retrouvée face à l'homme de ses rêves, l'observateur inconnu de la fenêtre d'en face : le commissaire Luigi Alfredo Ricciardi. La rencontre, en vérité, n'avait pas été une réussite. Elle s'était trouvée humiliée par l'événement qui l'avait surprise plus mal habillée que d'habitude, pas maquillée, et avait réagi avec une agressivité contraire à son tempérament. Elle était restée quelques jours douloureusement persuadée qu'elle ne le reverrait plus jamais.

Les choses s'étaient plus ou moins arrangées les semaines suivantes. Ils avaient recommencé à se regarder de loin, allant même jusqu'à échanger un timide salut, un signe de tête, un demi-sourire. Enrica était patiente. Elle savait attendre. Et l'attente avait enfin été récompensée, avec l'arrivée de la lettre qu'elle tenait maintenant entre les mains, tandis que le jeune Mario ronflait.

Elle sourit au souvenir de son père qui, en rentrant du travail, avait reçu le courrier des mains du concierge. Il avait marqué un temps

d'arrêt devant l'enveloppe, avait froncé les sourcils, puis, l'ayant appelée, il lui avait fait signe de le rejoindre dans une autre pièce, à l'abri du regard inquisiteur de sa femme. Et il lui avait tendu la lettre en disant simplement :

« Elle n'est pas affranchie. »

Ce qui voulait dire que quelqu'un l'avait remise de la main à la main, ou l'avait glissée dans la boîte aux lettres de l'immeuble. Il l'avait laissée seule, sans lui demander d'explications, ni sur le moment, ni plus tard. Entre eux, cela fonctionnait ainsi, la discrétion avant tout.

Elle avait senti son cœur exploser dans sa poitrine. Dans sa chambre, elle avait attendu presque une demi-heure, en regardant l'enveloppe et en imaginant Dieu sait quoi. Elle n'avait pas douté un instant que la lettre vienne de lui, et que finalement il ait décidé de se manifester. En même temps, cependant, elle avait craint d'être déçue en n'y trouvant que des formules de politesse, rien de plus.

En la relisant pour la centième fois, elle ne savait toujours pas quoi penser. Mais au moins, le contact était établi.

Chère mademoiselle, commençait-il, je me permets de vous écrire pour ne pas vous donner l'impression d'être une personne mal élevée qui pousse la hardiesse et la familiarité jusqu'à vous saluer depuis la fenêtre. Toutefois, notre rencontre a été tellement soudaine que je n'ai pas eu la présence d'esprit de me présenter comme il faut. Je m'appelle Luigi Alfredo Ricciardi, je suis commissaire à la questure et, comme vous le savez, j'habite de l'autre côté de la rue, juste en face de chez vous. Cette brève lettre est écrite dans le seul but de vous demander si mes salutations ne vous importunent pas, quand par hasard je vous vois de loin. Si cela devait être le cas, je vous assure que cela ne se reproduira plus jamais. Mais je dois aussi vous dire, en toute sincérité, que je serais très heureux qu'il n'en soit pas ainsi.

Il me serait très agréable de recevoir de vos nouvelles. Dans l'attente, croyez-moi votre très respectueux

Luigi Alfredo Ricciardi

Objectivement, rien de plus. Mais Enrica avait su lire entre les lignes et avait compris qu'il n'était pas engagé avec la femme, belle et sophistiquée qu'elle avait vue en sa compagnie au café Gambrinus, par exemple. Sinon il ne lui aurait pas écrit. Et aussi, qu'elle ne lui était pas indifférente. Et pour finir, qu'il était bien élevé, réservé et timide,

exactement comme elle l'avait imaginé.

Et maintenant ? se demanda-t-elle inquiète. Maintenant c'était son tour. Elle devait lui répondre, sans familiarité excessive, mais pas trop froidement non plus, pour ne pas lui laisser penser qu'il ne l'intéressait pas, comme elle l'avait craint à cause de son attitude lors de leur unique rencontre. Elle devait réfléchir et rapidement : faire attendre sa réponse trop longtemps pourrait être interprété comme de l'embarras.

Et comment allait-elle la lui faire parvenir ? Elle ne pouvait pas se faire voir, connue comme elle l'était dans le quartier, une enveloppe à la main devant les boîtes aux lettres de son immeuble à lui, et l'expédier par la poste aurait constitué une énorme perte de temps. Elle se rappela qu'elle connaissait de vue la personne âgée qui vivait chez lui, une femme ronde et joviale qui se fournissait chez le même épicier qu'elle. Elle devait prendre son courage à deux mains, se présenter et lui parler. Elle devait faire preuve de détermination.

Elle remit la feuille de papier dans sa poche et soupira en regardant Mario perdu dans ses rêves. Elle toussa ; le garçon se réveilla et lui adressa un regard éteint en faisant un effort pour la reconnaître. Elle lui sourit et lui dit :

« Alors, où en étions-nous ? »

Et elle lança un regard plein de tendresse à la fenêtre d'en face.

Debout près de la fenêtre de son bureau, Ricciardi s'essuyait avec son mouchoir du mieux qu'il pouvait. Il regardait la pluie et le vent marteler violemment la place et débarrasser les rues de tout ce qui n'était pas ancré au sol. Les chênes verts secouaient leurs rameaux dépouillés, les passants cherchaient à se mettre à l'abri sous les portails pour épargner leurs parapluies impuissants face à cette tempête.

Comme d'habitude, la fenêtre lui ramena à l'esprit Enrica en train de broder ; une image de calme et de sérénité dans laquelle il se réfugiait lorsqu'il se sentait agité et anxieux. Enrica. Et la lettre qu'il lui avait écrite.

Bien que conscient de ne pas s'être trop avancé, il ressentait une profonde inquiétude. Pour quelqu'un comme lui, si peu enclin aux manifestations affectives, ç'avait été une vraie révolution de prendre la plume et d'établir un contact direct avec une personne qui, de plus, ne lui avait pas été présentée. Il jeta un coup d'œil à la chaise où la jeune femme s'était assise en cette malheureuse occasion lors de laquelle ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Quelle image il avait donné de lui-même ! Elle avait dû le prendre pour un sombre imbécile.

Et si elle avait pris la lettre qu'il lui avait écrite, pensa-t-il, comme une insupportable intrusion dans sa vie ? Il ne pourrait même plus la regarder par la fenêtre. Observer ses gestes simples, lents, sereins. Normaux. La normalité, cette étrange condition inconnue. Il se souvenait des mois durant lesquels il l'avait regardée en cachette, trouvant dans sa broderie, dans sa manière de se mouvoir, un spectacle qui méritait qu'il rentre le soir à la maison. Il se repentait de lui avoir écrit. Mais c'était chose faite : il ne lui restait plus qu'à attendre.

Sur la place martyrisée par la pluie, il regardait passer les voitures. Au loin, il distingua une femme tenant une petite fille par la main, immobiles au milieu de la rue ; bizarrement, elles portaient des vêtements légers. Il se souvenait de l'accident survenu un mois et demi auparavant, durant les derniers soubresauts de l'été : la petite avait

perdu quelque chose, sans doute un jouet, et avait retenu sa mère juste au moment où une Fiat 525 prenait le virage et arrivait sur la place. Le conducteur regardait ailleurs et les avait renversées, ne s'arrêtant que lorsque ses roues arrière leur étaient passées sur le corps. À cette distance, Ricciardi voyait les jambes de la femme brisées net, à la hauteur des cuisses, et la tête de la fillette écrasée du cou jusqu'au sommet. La femme disait : *Vite, on nous attend*. Qui les attendait ne cesserait de les attendre. La gamine disait : *Ma toupie, j'ai perdu ma toupie*. Une toupie de bois. Responsable de ces deux morts, une simple, une minuscule toupie de bois.

Bien qu'ensanglantées et écartelées, elles étaient les seules à ne pas être mouillées, dans ce déluge. Les petits privilèges de la mort, pensa ironiquement Ricciardi. Mais le privilège d'entendre les paroles à distance et de voir les cadavres se dissoudre lentement jour après jour, il était bien le seul à le posséder. Voilà ce que je suis, Enrica. Un homme destiné à cheminer dans la douleur, à en être assourdi, contaminé, asphyxié. Que peut t'apporter quelqu'un comme cela ? Quelle vie, quel amour ? J'ai été un grand égoïste de t'écrire cette lettre inutile.

La fillette à la toupie le ramena au petit cadavre avec lequel il avait commencé la semaine, au fait de ne pas en avoir vu l'image, aux paroles de Modo convaincu que sa mort était naturelle. Mais, se demanda-t-il, comment la mort d'un enfant si jeune peut-elle être naturelle ? N'avait-il pas le droit, cet enfant, de connaître les émotions, les orgueils, les tristesses qui font une vie ?

Il revit la nuque striée par la pluie, la tête suspendue dans le vide pendant que les croque-morts le transportaient comme ils l'auraient fait de la dépouille d'un animal errant. Comment s'appelait-il ? À quoi jouait-il, qui étaient ses camarades ? Y avait-il quelque part une mère désespérée, des frères qui pleuraient son absence, ou bien était-il, vivant, déjà seul et abandonné, comme il semblait l'avoir été en mourant ?

Ricciardi revit avec les yeux de la mémoire un autre gamin, jouer seul avec une épée de bois dans une vigne, vingt-cinq ans auparavant ; il s'entendit décrire, dans un murmure, le monde fantastique dans lequel il rêvait de vivre dans son imagination. Il comprit que la solitude était une maladie qui n'épargnait pas les riches, et qui, après l'enfance, accompagnait l'âge mûr puis la vieillesse.

Ses réflexions furent interrompues par un coup discret frappé à la porte, suivi par l'entrée des cent vingt kilos d'un brigadier trempé jusqu'aux os.

« Toujours rien, commissaire. On ne nous a signalé aucune

disparition d'enfant, on dirait que personne s'est aperçu que ce gamin n'est plus là. Ou alors, c'est que personne a eu l'idée de prévenir la police. »

Maione s'épongeait avec une serviette, en examinant ses bottes d'un air résigné.

« Et cette cochonnerie qui s'en va pas, sûr que Lucia va me sonner les cloches. Pas de veine, juste à la fin de notre tour de garde. C'est qu'un peu plus tôt, on aurait presque eu le temps de se sécher, mais maintenant je dois rentrer à la maison dans cet état. Mais qu'est-ce qu'il y a, commissaire, vous étiez en train de penser ? Je vous ai interrompu ?

— Parce que toi, il y a des moments où tu ne penses pas ? Non, je me demandais, au sujet du gamin, s'il avait des parents ou s'il était seul dans la vie.

— À en juger par l'état de ses vêtements, à mon avis il était seul. Il n'y a pas une *mamma* qui, avec cette pluie, enverrait son fils dans la rue en sandales, c'est moi qui vous le dis : même la plus pauvre, elle lui envelopperait les pieds dans quelque chose. Ma mère, quand j'étais petit, elle mettait une demi-heure à nous entortiller les pieds, à mes frères et à moi. Elle nous les saucissonnait avec des restes d'étoffes, qui valaient mieux qu'une paire de bottes, croyez-moi. Et elle les entourait si serrés, nos pieds, qu'ils s'endormaient et nous donnaient des fourmillements pendant toute la journée, je m'en souviens encore. Mais vous pouvez être sûr que les bandelettes, elles se défaisaient jamais.

— Mais notre petit ami à nous, des bandelettes, il n'en avait pas. Et ses pieds étaient couverts d'engelures, tu as vu ? J'ai vraiment hâte de savoir de quoi il est mort. Modo nous a dit quand on pourrait l'appeler ? »

Maione n'était pas convaincu que l'autopsie soit une bonne idée, et ne s'en cachait pas.

« Il a dit que c'était lui qui appellerait, demain peut-être. Mais, commissaire, je voulais vous dire : cette idée de faire l'autopsie à ce gamin, elle me plaît guère. Je n'aime pas l'idée qu'il doive aller sous terre tout déchiré, après que le docteur lui a mis les mains dans le ventre pour trouver quelque chose qui n'existe pas. Je sais bien que vous avez les meilleures intentions du monde, mais vous savez que dans cette ville, il y a des mômes qui meurent dans la rue. C'est pas une nouveauté, malheureusement. »

Ricciardi tourna le dos à la fenêtre.

« Je le sais bien, mais toi qui as des enfants, tu n'as pas à me dire

ça. Le gamin est mort, c'est vrai. Et moi non plus, je n'aime pas voir les cadavres découpés en petits morceaux, crois-moi. Mais je ne supporte pas l'idée qu'on ne sache pas comment il est mort, c'est tout. On ne doit pas jeter un enfant si jeune comme un vieux vêtement. On doit lui donner un nom et un prénom, et le médecin doit dire de quoi il est mort, et comme ça, c'est un être humain qu'on envoie sous terre, pas le premier objet venu. »

Maione sourit.

« Je comprends ce que vous voulez dire. Moi qui ai perdu un fils, je sais bien ce que ça signifie de ne plus voir son enfant rentrer à la maison. Et même si on n'en parle jamais, Lucia et moi, on regarde ceux qui sont encore là et on se met à penser à Luca, et on pensera toujours à lui : je le sais, et elle aussi. Et maintenant que la Toussaint approche, on y pense encore plus. Cette pluie, cette pluie qui n'en finit pas et qui pénètre dans les os et augmente la tristesse... Et le bureau qui s'y met aussi : c'est devenu un enfer !

— Et pourquoi donc, que se passe-t-il ? »

Maione écarta les bras.

« C'est vrai, j'oublie toujours qu'à part moi, vous ne parlez jamais à personne, ici. Et vous faites bien, je vous assure. Donc, comme vous le savez, Mussolini doit venir le 3 novembre, ça met Garzo dans tous ses états. Il raconte que s'il y a quelque chose qui cloche, il envoie tout le monde faire les matons à Poggioreale. Il arrête pas de déplacer les meubles de son bureau, il fait laver continuellement les escaliers, il a envoyé les deux voitures au garage pour les faire réviser, au cas où Mussolini aurait envie de faire une petite promenade, il regarde ses moustaches dans le miroir à longueur de temps et il croit que personne ne le voit alors que tout le monde se moque de lui. Un vrai supplice ! »

Ricciardi hocha la tête.

« Mais comment peut-on être aussi stupide ? Mussolini vient à Naples, et alors ? À part le fait qu'il ne passera même pas ici, qu'est-ce que ça change ? Est-ce que les gens vont s'arrêter de mourir, est-ce que les mêmes horreurs ne vont pas continuer à se produire dans la rue ? »

Maione se frappa la paume de la main avec le poing.

« C'est bien ça le problème, commissaire. Non, ces horreurs n'arrivent jamais. Dans le sens que ce crétin de Garzo raconte qu'en ville tout va bien, qu'il y a ni désordre, ni délits ; qu'ici c'est une ville fasciste où les habitants vivent en paix et en sécurité. En somme, il ne doit y avoir ni affaires en suspens, ni enquêtes en cours, au moins

jusqu'à ce que Mascellone [7](#) reparte et rentre à Rome, grâce à Dieu. »

Ricciardi eut un regard furieux.

« S'il croit qu'on va dissimuler des délits ou perdre le temps nécessaire à la découverte d'un criminel, uniquement pour faire croire que tout va bien, il est devenu fou. Tu peux envoyer ton ami Ponte le lui dire : Mussolini ou pas, nous continuerons à faire notre travail. »

Maione éclata de rire.

« “Mon ami Ponte”, mince alors ! Je le balancerais bien dans un égout, ce cafteur ! Mais en ce moment, il est sûrement la première victime de Garzo, bien fait pour lui. Si vous le voyiez courir dans tous les sens, encore plus ridicule que d'habitude... De toute façon, j'étais sûr de ce que vous alliez me dire. Et je pense qu'au fond, être gardien à Poggioreale, ça peut pas être pire qu'ici, non ? »

De la salle d'autopsie de l'hôpital, le Dr Modo entendait la pluie frapper les fenêtres et rebondir sur le toit. Les lampes éclairaient les tables de marbre ; après une journée particulièrement difficile, le soir était enfin arrivé. Les salles communes étaient envahies par toutes sortes de malades ; il se demanda comment il était possible de survivre dans les conditions d'hygiène auxquelles était soumise une grande partie de la population de cette ville.

La pluie jouait bien son rôle : les poumons, les bronches, les os absorbaient l'humidité comme des éponges et s'altéraient gravement. Les petites gens, habitués à peiner et à cacher dignement leurs souffrances, se présentaient souvent à l'hôpital lorsqu'il était trop tard, et les médecins n'avaient plus alors d'autre solution que de soulager, comme ils le pouvaient, leurs douleurs.

Modo pensa aux torrents d'eau sale qui jaillissaient des égouts engorgés et se répandaient dans les *bassi*, abandonnant sur le sol, où jouaient les enfants, déchets et cadavres d'animaux. Il secoua la tête, en frémissant ; cela tenait du miracle que beaucoup soient encore en vie. Souvent, une fois son service terminé, quand ses yeux ne se fermaient pas à cause de la fatigue, il se rendait dans les ruelles pour prodiguer des soins à qui en avait besoin. Les vieilles essayaient de lui baiser les mains, mais lui les en empêchait : il aurait voulu faire davantage. Il aurait aimé disposer de médicaments, mais il ne réussissait à en voler que très peu à l'hôpital, alors qu'il lui en aurait fallu des tonnes.

Ce soir, par exemple, il aurait été beaucoup plus utile dans les quartiers qu'ici, à découper un cadavre, pensait-il en regardant l'enfant étendu nu sur la table, livide sous la lumière froide de la salle, la tête posée sur le billot de bois. Mais il ne savait pas dire non à Ricciardi, et au lieu de soulager les vivants, il se retrouvait à fouiller les entrailles d'un mort.

Il s'interrogea sur la nature étrange de son amitié avec le commissaire. Ils n'avaient pas d'affinités particulières, lui expansif et au-dessus des conventions, le commissaire, taiseux et peu enclin au rire ; mais en un certain sens il le sentait plus proche de lui que

n'importe qui d'autre. Peut-être parce qu'ils étaient deux êtres solitaires ; peut-être parce qu'ils observaient leur époque de la même manière, avec mélancolie et désenchantement ; peut-être parce qu'ils éprouvaient la même souffrance pour cette ville brûlante et ce peuple désespéré. Avec des choix de lutte différents, cependant : le médecin clamait tout haut ses opinions, le commissaire faisait son travail sans tambour ni trompette.

Il tira sa montre de la poche de son gilet : dix heures. Il s'était certainement écoulé vingt-quatre heures depuis la mort du garçon. Il vérifia ses instruments, propres et rangés dans une boîte métallique à côté de la table. Ils avaient comme toujours un air quotidien et inoffensif : fil et aiguille, ciseaux, bistouris de différentes tailles, une scie et deux égoïnes, un scalpel et un marteau. Il pensa à son père, un habile menuisier qui avait travaillé jusqu'à soixante-dix ans pour lui payer ses études ; nous ne sommes pas très différents, tu as vu *papà*. Me voilà, moi aussi, avec la scie, le marteau et le scalpel.

Ricciardi, Ricciardi, que le diable t'emporte, toi et ton entêtement ! Il se souvint que durant la Grande Guerre, sur le front du Carso, en Vénétie, où il servait comme officier médecin pour un bataillon, il avait rencontré un lieutenant, un Calabrais dénommé Caruso. Un petit homme taciturne, très brun de teint et de cheveux, en perpétuel mouvement. Ils avaient sympathisé et passé leurs longues soirées dans les tranchées à écouter le grondement du canon et à se raconter des souvenirs de femmes et des histoires de leurs villes si lointaines.

Caruso avait la faculté de comprendre avant les autres comment allait se dérouler la bataille. Il disait : tu vas voir, ils vont se déplacer comme cela, ils vont faire cette manœuvre, ils vont essayer d'encercler la position de nos mitrailleuses. Et effectivement, comme s'il les dirigeait lui-même, l'état-major et les Boches faisaient ce qu'il avait prédit. Ce qui ne l'avait pas empêché de prendre une balle en plein front, un soir de septembre : celle-là, il ne l'avait pas prédite.

Ricciardi lui rappelait Caruso. Le même sourire triste à peine abouti, les mêmes mains nerveuses, le même regard perdu derrière on ne savait quelle souffrance. La même étrange faculté à interpréter la réalité selon ses réseaux souterrains, que lui seul voyait. Des gens qui traversaient la vie en prenant tout sur leurs épaules, sans avoir assez de force pour le faire.

Il porta toute son attention sur le gamin. Il avait terminé l'examen externe. Il avait observé ses vêtements : une chemise de toile grège trop grande de plusieurs tailles, sale et élimée, et un pantalon trop large attaché à la taille par une ficelle. Pas de linge de corps, pas de déchirures ou d'accrocs nouveaux sur les vêtements. Ceux-ci ne

portaient pas de marques de violence.

Puis il avait observé l'épiderme, centimètre par centimètre. Comme il l'avait vu au premier examen, celui-ci ne montrait pas de signes récents de blessures. Mais des blessures anciennes, si, autant qu'on en voulait. Sur le cou, l'abdomen, les jambes : des ecchymoses, des bleus, des hématomes. La vie des *scugnizzi* dans la rue n'était pas facile. Mais rien qui aurait pu causer la mort, rien de très récent.

La guerre, pensa Modo. La guerre et la mort. La guerre avait quelque chose d'absurdement exaltant, il devait le reconnaître : les uniformes, les fusils, les balles et les bombes. La faim, la saleté, les infections, bien sûr, mais aussi l'assurance de lutter pour son propre pays, pour sa patrie. Des concepts ridicules, il le comprenait maintenant : une frontière lointaine, des gens qui n'avaient jamais cessé de parler leur langue, quel que fût le drapeau planté au sommet de la mairie. Malgré tout, quand on se bat, on pense à son foyer, aux traditions, à ses propres affaires.

La guerre que tu as menée, toi, réfléchit-il en regardant le petit corps sur sa table, n'a ni gloire ni grandeur. C'est une guerre pour survivre, pour voir le soleil du lendemain ou même sentir la pluie sur ton dos. La guerre du pain, du froid, d'un endroit au sec. Une guerre qui n'a pas de frontières à défendre, ni de ponts à abattre : la guerre pour vivre.

Il prit le bistouri et pratiqua l'incision en Y, en partant de la clavicule jusque sous le sternum, puis jusqu'au pubis, avec un détour autour du nombril. Sous la peau, la couche adipeuse était presque inexistante, et Modo n'en fut pas surpris.

Il avait décidé de commencer par un examen soigneux de l'abdomen, convaincu d'avoir affaire à un simple arrêt cardiaque provoqué par une malformation congénitale et lié à un état de déperissement général car le gamin ne pesait pas plus lourd qu'un oiseau. En découvrant la cause de la mort, il espérait épargner à sa victime de lui ouvrir le crâne pour examiner l'encéphale.

Et de guerre, on en parlait encore : dans les discours du chef du gouvernement, dans les journaux, dans les discussions de comptoir. Pas de manière explicite, bien entendu ; de la guerre, on ne parlait jamais ouvertement. Mais si on observait attentivement, pensa le médecin en posant un écarteur, la guerre était bien là. Tous ces discours de grandeur, d'empire, d'histoire, de destin certain. De commandement, de domination, de colonies. Si ce n'est pas la guerre, tout ça, je n'ai jamais rien vu.

Et au contraire, je l'ai vue, tu sais, petit ? Je l'ai vue, la guerre. Et crois-moi, celle-là est dure, elle aussi.

Et maintenant, l'homme envoyé par le destin vient ici, justement. Il vient ici, et tous tes semblables se rendront sur la place et se mettront à applaudir et à hurler sur commande. Ils porteront peut-être leurs plus beaux vêtements, comme s'il s'agissait d'une fête ou d'une occasion à ne pas manquer. Il y aura peut-être quelques voleurs à la tire qui profiteront des circonstances pour glisser leur main dans une poche, je ne dis pas non, mais pas tant que ça. Pour la plupart, ils se sentiront tous meilleurs, plus forts et moins affamés. Le destin de la grandeur. L'empire. Le ciel, la terre et la mer. Et une fois de plus, personne n'aura le courage de voir que cet homme et ceux qui lui ressemblent, les mains sur les hanches, les yeux lançant des éclairs au-dessus d'un menton levé, sont ceux qui les affament et les font mourir au nom d'idéaux inexistants.

J'en ai vu des morts, petit. Et j'en vois encore. Aujourd'hui, c'est toi, sur cette table, la peau du thorax tenue par deux pinces au-dessus de ton visage et ces quatre petits os blancs à l'air. Et demain ce sera peut-être au tour de ta mère, qui ne sait même pas que tu es mort, ou d'un de tes frères ou sœurs inconnus.

Dis-moi, petit, elle te fait plaisir la visite de Mussolini ? Tu es impatient toi aussi de baiser ses bottes brillantes, de recevoir un signe d'approbation de cette tête de nœud ? Tu penses toi aussi que vous conquerrerez ensemble le monde et que tu retrouveras le pouvoir et les richesses qui t'étaient destinés ?

Il prit des cisailles et commença à couper les côtes de part et d'autre du sternum. Elles étaient tendres comme celles d'un agneau et n'offraient pas de résistance. Son cœur se serra.

Non, murmura-t-il. Elle ne t'intéresse plus, la visite du Duce. Plus rien ne t'intéresse, mon pauvre petit.

Il continua à tailler, sans s'apercevoir qu'il avait les yeux remplis de larmes.

Vers neuf heures, on sut finalement qui était l'enfant, ou du moins qui il pouvait être.

Ricciardi était à son bureau depuis presque deux heures. Il s'était attendu à trouver à son arrivée une communication de l'hôpital, ou quelque femme en larmes, hurlant au pied de l'escalier qui menait au poste de garde, mais il n'y avait personne. Il se mit à rédiger le procès-verbal concernant la jeune victime, mais il sentait grandir en lui une inquiétude : il était impossible que personne ne se soit aperçu de son absence.

La sensation d'angoisse s'était accrue lorsqu'il s'était rendu compte que le chien, présent au moment de la découverte, l'avait suivi : il l'avait retrouvé près de chez lui, de l'autre côté de la rue, assis sous la pluie sur ses pattes postérieures, une oreille dressée. Il s'était dirigé vers le commissariat, le chien derrière lui, à une dizaine de mètres de distance, sur le trottoir d'en face. Il s'était arrêté et le chien s'était arrêté, lui aussi. Il avait repris sa marche et le chien s'était aussitôt remis en route. À la fin il avait fait mine de ne plus s'occuper de lui et n'avait plus regardé de son côté. À son arrivée au commissariat, le chien n'était plus là, mais il était resté dubitatif à son sujet.

Cette sensation disparut lorsque, deux heures plus tard, Maione fit son apparition à la porte de son bureau en demandant la permission d'entrer.

« Commissaire, il y a là un religieux qui pense savoir qui est le gamin de Capodimonte. Entrez, je vous en prie, don... ? »

Un prêtre entra dans la pièce. C'était un homme rondet et nerveux, de taille moyenne, portant une soutane usagée boutonnée sur le devant et tenant un chapeau rond à la main. Il s'essuyait le front, humide de pluie et de sueur.

« Don Antonio Mansi, curé de Santa Maria del Soccorso à Santa Teresa. »

Il parlait d'un ton geignard, comme s'il plaignait quelqu'un ou bien se plaignait lui-même. Il fut immédiatement antipathique à Ricciardi.

« Je vous en prie, mon père. Je suis Ricciardi. Asseyez-vous. Maione, reste, toi aussi. Dites-moi, que pouvons-nous faire pour vous ? »

— Comme vous le disait le maréchal, ici... »

Maione le corrigea, il tenait à son grade.

« Brigadier, don Antonio. Je suis le brigadier Raffaele Maione, pour vous servir.

— Excusez-moi, oui, le brigadier Maione. En fait, j'ai de bonnes raisons de croire que l'enfant qui malheureusement est décédé, celui qui a été retrouvé à Capodimonte, est un des miens.

— Un des vôtres ? demanda Ricciardi, dans quel sens ? »

Le prêtre s'était assis, son chapeau sur les genoux et avait remis son mouchoir dans une de ses manches. Il parlait calmement, les mains abandonnées sur son ventre.

« Dans ma paroisse, parmi toutes nos œuvres, nous accueillons plusieurs orphelins du quartier. Je les abrite dans une maisonnette derrière la cure, ils sont six actuellement. Nous n'avons pas revu le plus jeune, qui s'appelle Matteo, depuis avant-hier. Comme il n'a jamais été absent aussi longtemps, j'ai pensé devoir vous en avertir. »

Ricciardi était sidéré par le ton tranquille du prêtre. Il ne sentait ni tension ni inquiétude dans ses paroles, prononcées cependant par la voix plaintive qui lui avait tout de suite déplu.

« Et vous, mon père, vous n'avez pas remarqué l'absence de l'enfant ? Comment se fait-il que vous ayez attendu ce matin pour venir au commissariat ?

— Vous savez, commissaire, ce n'est pas un collège mais un simple foyer pour ces garçons sans toit ni famille. Ils sont libres d'aller où ils veulent, ils apprennent un métier et vivent de l'aumône. Je ne peux certainement pas m'occuper d'eux six, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il arrive parfois qu'ils restent dehors toute la nuit, ils sont habitués à la rue, malheureusement, et savent parfaitement se débrouiller tout seuls. Parfois, ils s'en vont, ils trouvent un autre hébergement, et on ne les revoit plus. Ils ne viennent même pas nous remercier de ce qu'on a fait pour eux. Mais je n'agis pas pour recueillir de la gratitude, je le fais uniquement pour la gloire de Dieu. »

Ricciardi et Maione échangèrent un regard : ce discours leur parut avoir déjà servi et été mis de côté en cas de besoin.

« Et alors, qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit de... comment avez-vous dit qu'il s'appelait, votre protégé ?

— Matteo, il s'appelle Diotallevi^{8} Matteo. Lorsque nous ne

connaissions pas leur nom de famille, nous en trouvons un pour les enregistrer à l'état civil. C'est le plus jeune, il doit avoir sept ou huit ans ; je n'en suis même pas sûr, parce que, lorsque nous les recueillons, ils ne savent ni où ni quand ils sont nés. J'ai pensé que ça pouvait être lui car, comme je vous l'ai déjà dit, il n'avait jamais disparu aussi longtemps. Ce matin, en ne le voyant pas, je me suis informé auprès de ses camarades et dans le quartier ; personne ne l'avait vu ces dernières heures, j'ai donc pensé qu'il valait mieux déclarer sa disparition, pour être en règle. Et puis ici, au commissariat, le brigadier m'a parlé du corps qui avait été retrouvé au Tondo. Si je le voyais, je pourrais le reconnaître. »

Ricciardi scrutait le visage inexpressif du prêtre.

« Excusez-moi, mon père, si je puis me permettre, mais vous ne me semblez pas très inquiet. Vous semblez plutôt résigné, voilà. Comment cela est-il possible ? »

Il s'ensuivit une minute de silence. Aussi bien le prêtre que Maione avaient été surpris par la phrase du commissaire, coupante et directe. À la fin, l'homme soupira et répondit :

« Ce n'est pas cela, croyez-moi. J'aime tous ces enfants que j'assiste, et le fait que je doive faire de gros sacrifices pour entretenir ce foyer, sans rien recevoir en échange, en est la meilleure preuve. Mais nous ne vivons pas une époque facile, vous êtes bien placés pour le savoir. Les conditions de vie des pauvres gens sont terribles et ce sont les plus fragiles, les plus âgés et les enfants qui en font les frais. Il y a des accidents, on attrape des maladies. On meurt dans la rue, dans les ruelles et les *bassi*. Le brigadier, là, me disait que le garçon que vous avez retrouvé était certainement mort de mort naturelle ; s'il s'agit de Matteo, et j'espère encore qu'il ne s'agit pas de lui, il est probable qu'il serait encore vivant s'il était resté dans notre foyer. Mais ce sont des choses qui arrivent. »

Ricciardi n'était pas disposé à passer aussi rapidement sur la mort d'un enfant.

« Ce sont pourtant des choses qui ne devraient pas arriver, vous ne croyez pas, mon père ? C'est nous qui ne devrions pas les laisser se produire. »

Le prêtre sourit tristement ; durant toute la conversation, ses mains étaient restées immobiles, croisées sur son ventre.

« C'est bien vrai. Mais il y a tellement de choses qui ne devraient pas se produire et qui se produisent tout de même. Que fait l'État, pour ces enfants ? Je vous le dis, moi, commissaire : rien. Rien du tout. Et il laisse tout à notre charge, à l'Église, ou à la charité des

quelques riches qui ont encore un peu de conscience morale. En vingt ans, j'en ai bien perdu dix ou douze, de ces garçons. Tombés d'un tramway, noyés l'été dans la mer, renversés par une voiture ou un fiacre. Ou à cause d'une fièvre ou d'une infection, attrapées en mangeant n'importe quoi ou en se blessant, Dieu sait comment. Et à peine une place se libère-t-elle qu'il y en a cent autres à sortir de la rue. Et à nous de nous débrouiller, comme d'habitude. Voilà pourquoi vous me voyez résigné, cher commissaire. »

Un autre silence suivit. Cet homme, instinctivement, ne lui plaisait pas, mais Ricciardi devait admettre que son raisonnement se tenait. En tant que représentant d'un État qui ne faisait pratiquement rien pour ces enfants, il se sentit même coupable. Son esprit alla au chien qui l'avait suivi ce matin, le dernier ami du jeune mort.

« Mon père, en supposant que le petit soit effectivement Diotallevi Matteo, j'aurais d'autres questions à vous poser. Mais auparavant nous devons procéder à l'identification, par conséquent vous allez devoir nous accompagner à l'hôpital dei Pellegrini. »

Le visage du prêtre exprima le trouble.

« L'hôpital ? Mais il n'était pas mort lorsque vous l'avez retrouvé ? Vous vouliez dire le cimetière, peut-être.

— Non, le corps se trouve à l'hôpital. J'ai demandé au médecin légiste d'établir un constat pour vérifier avec précision la cause du décès. Je vois qu'il pleut toujours. Maione, demande une voiture. »

Le brigadier secoua la tête d'un air de regret.

« Impossible, commissaire. Les voitures sont toutes les deux au garage, à se refaire une beauté pour le Duce ; je vous l'ai déjà dit hier. J'ai l'impression que nous allons encore devoir y aller à pied. »

Et il regarda avec tristesse ses bottes, momentanément brillantes.

Le trajet jusqu'à l'hôpital n'était pas long, mais la pluie le rendait difficile. Don Antonio relevait d'une main sa soutane et de l'autre tenait son chapeau ; il marchait en essayant d'éviter les nombreuses flaques de profondeur inégale qui s'étaient formées sur le trottoir. Se trouvant face au même problème, Maione proférait des jurons à voix basse, à l'insu du prêtre. Avec son parapluie, il essayait de protéger Ricciardi, insouciant, comme d'habitude, de la pluie qui lui trempait les cheveux.

Ils arrivèrent finalement à destination et s'égouttèrent dans une salle d'attente où le Dr Modo ne tarda pas à les rejoindre. Le médecin, le visage traversé de profondes rides et couvert d'un voile de barbe, semblait mort de fatigue. Ricciardi éprouva une pointe de remords de l'avoir contraint à ce travail supplémentaire, probablement inutile.

« Ah, vous voilà ici, dit le docteur. Je vous aurais appelé plus tard, j'attends encore les résultats de plusieurs analyses que j'ai demandées au laboratoire. Ensuite, avec votre permission, je rentrerai chez moi dormir au moins vingt-quatre heures. Qui est ce monsieur, là ? »

Maione sourit en cachette : anticonformiste, Modo ne perdait jamais une occasion de se montrer anticlérical. Don Antonio le regarda d'un air offensé et se tourna vers Ricciardi en attendant d'être présenté.

« Voici don Antonio, le curé de Santa Maria del Soccorso, c'est bien cela, mon père ? Il héberge dans sa paroisse quelques orphelins et pense que l'enfant qui est chez toi pourrait en faire partie : il a disparu depuis deux jours. Il voudrait le voir, pour éventuellement l'identifier. C'est possible ? »

Modo se passa la main dans les cheveux d'un geste qui lui était habituel.

« Oui, je pense. J'en ai fini avec lui, je t'en parlerai après. »

Don Antonio avait froncé les sourcils, méfiant. Il ne s'adressa pas à Modo, mais à Ricciardi.

« Excusez-moi, commissaire. Qu'est-ce que le docteur entend lorsqu'il dit qu'il en a fini avec lui ? Qu'est-ce que vous lui avez fait, à

cet enfant ? »

Le médecin répliqua sans ménagement :

« On a fait ce qu'il était nécessaire de faire. Une recherche pour comprendre comment il est mort, pendant que ceux qui devaient s'occuper de lui pensaient à autre chose. Voilà ce qu'on a fait. »

Le prêtre fit un pas en arrière et battit des paupières.

« Nous nous occupons de ces enfants dans la mesure où ils y consentent. S'ils vont se promener tout seuls, ce n'est sûrement pas notre faute. Puis-je le voir, maintenant ? »

En continuant à regarder le prêtre de travers, Modo se retourna et se dirigea vers la morgue de l'hôpital.

Le corps de l'enfant avait été recousu et revêtu de ses pauvres petits habits. Ricciardi, pourtant habitué à des visions terrifiantes, éprouva un pincement au cœur en le voyant, minuscule sur la table de marbre. Les traces de sutures faites après l'autopsie étaient bien visibles sur sa tête et sur ses épaules, puis disparaissaient sous sa chemise.

Don Antonio sursauta. Ses yeux se remplirent de larmes, il fit un pas en avant et s'approcha du petit corps. Il fit un signe de croix sur le front de l'enfant, murmura une prière et lui donna sa bénédiction. Puis, du pouce, il parcourut l'incision faite sur le crâne et lança un regard dur à Modo. Enfin, il dit à Ricciardi : « C'est lui. C'est Matteo, le petit Matteo. Mais quelqu'un devra répondre de ce qui lui a été fait. Pour ce massacre. »

Maione, le képi à la main, lança un coup d'œil à Ricciardi, comme pour lui dire : je vous l'avais bien dit. Le commissaire soutint le regard du prêtre.

« Alors, dénoncez-moi, mon père. C'est moi qui ai décidé de faire ce dernier examen et j'en assume la responsabilité. Ni le docteur, ni Maione ici présents n'estimaient cela nécessaire. Moi au contraire j'avais besoin de savoir comment était mort cet enfant et j'ai demandé une autopsie. »

Le prêtre marmonna dans un sifflement :

« Et maintenant que vous savez comment il est mort, qu'est-ce que ça va changer ? »

Modo s'apprêtait à intervenir, mais Ricciardi l'arrêta d'un geste de la main.

« Excusez-moi, mais les résultats de l'autopsie sont encore matière à enquête et ne peuvent être divulgués. Soyez aimable, maintenant, de me précéder au commissariat : le brigadier Maione va vous

accompagner. Je dois encore m'entretenir avec le docteur, après quoi je vous rejoindrai. »

Don Antonio semblait tranquilisé mais conservait une expression agressive. Il fit un signe de tête en direction d'un point situé entre Modo et Ricciardi en guise de salutation, et s'en alla, escorté par Maione.

Le médecin alluma une cigarette.

« Amener un prêtre jusqu'ici. Tu sais que pour moi, c'est un mauvais présage ; à l'hôpital, je ne veux pas les voir.

— Pourtant, ici, ça ne manque pas de bonnes sœurs, dit Ricciardi.

— Ça n'a rien à voir, ce sont des infirmières, et très compétentes. Les meilleures, tu sais : même à la guerre, au front, elles n'étaient jamais fatiguées. Elles agissent un peu par fanatisme, bien sûr, mais au moins, elles sont utiles.

— Et alors, qu'est-ce que tu peux me dire ? Tu as compris comment il est mort, ce gamin ? »

D'un geste, Modo proposa à Ricciardi de sortir. Un muscle tressaillait sur sa mâchoire. La fatigue le vieillissait.

« Viens, sortons. Il a beau pleuvoir, j'ai besoin d'air. »

Ils s'installèrent sous une marquise à l'entrée du pavillon qui abritait la morgue. De derrière trois petits arbres chétifs battus par la pluie, parvenaient les appels des vendeurs du marché que Ricciardi imagina être vains : il ne devait pas y avoir beaucoup de monde dehors par ce temps.

« Donc, Bruno ? Tu me dis ? »

Un moment plus tard, le médecin répondit :

« Commençons par toi. Pourquoi as-tu voulu cette autopsie ? Qu'est-ce qui t'a fait croire que la mort n'était pas naturelle ? »

Ricciardi, les mains au fond de ses poches, les cheveux collés sur le front par la pluie, répondit :

« Tu sais, docteur, notre travail, je veux dire le tien et le mien, est fondé sur des intuitions. Tu le dis souvent, non ? Le tableau clinique te porte vers un diagnostic, mais tu en aperçois un autre : tu suis cette intuition et pour finir tu as raison, ou tort. Pour moi, c'est la même chose. Il y a eu un éclair, quand les brancardiers l'ont emporté. La tête qui ballottait, toute cette pluie. Le chagrin. Je ne sais pas, ça a été une sorte de réflexe. »

Modo fumait en silence. Il regardait la pluie sur les arbres. Puis il dit :

« Oui, des sensations. Des choses inexplicables. Et pourtant, tu sais ce que c'est une autopsie. Un massacre. J'espérais ne pas avoir à lui ouvrir la tête, à ce marmot. Mais j'ai dû le faire. Jusqu'à l'arrière du crâne, même, pour atteindre la moelle épinière : je n'ai pas pu faire autrement.

— Si tu as peur du prêtre, ne t'inquiète pas, Bruno : je prends sur moi la responsabilité de tout ce qui peut arriver...

— Je me fiche pas mal du prêtre, lança le médecin, de lui, de l'évêque et même du pape. Le problème, c'est l'enfant, le fait qu'il n'ait pas eu le droit de donner son avis. Si je n'avais rien trouvé, je l'aurais revu tous les soirs au pied de mon lit, en train de me demander pourquoi je l'avais découpé en petits morceaux avant de l'envoyer sous terre.

— Ce qui veut dire que tu as découvert quelque chose ? »

Le médecin se mit à rire.

« Le flic est de retour. En plein dans le mille, hein ? Oui, j'ai trouvé quelque chose.

— J'en étais sûr ! Il va falloir faire une enquête approfondie ; on va commencer par le prêtre et... »

Modo l'interrompt :

« Du calme. J'ai dit que j'avais trouvé quelque chose, je n'ai pas dit qu'il s'agissait d'un décès sur lequel il fallait enquêter.

— Explique-toi. Il est mort comment, ce gamin ?

— Je vais te raconter ça en détail. J'ai d'abord examiné le cœur, il était en phase systolique comme je le prévoyais : gonflé comme une pastèque. Puis la rigidité cadavérique, exagérée, d'une dureté au-delà de la normale. La peau tavelée par la cyanose et les ecchymoses... Trop de signes qui faisaient penser à une convulsion. Alors j'ai dû me résigner à examiner le système nerveux. »

Ricciardi écoutait avec le maximum d'attention.

« Pourquoi, quel est le rapport ?

— C'est facile à comprendre, s'il y a convulsion, le système nerveux en est responsable, d'accord ? Et en fait, les méninges et la moelle épinière étaient remplies de sang. J'ai même trouvé un véritable espace hémorragique. Il n'est pas mort en beauté, notre petit ami. C'est sûr.

— Et pourtant, il paraissait serein, dans la position où nous l'avons trouvé. »

Modo haussa les épaules.

« Ça ne veut rien dire, tu sais. Un moment avant de mourir, il a pu se détendre, et puis, il était assis et non couché par terre parce qu'il y avait le muret pour le soutenir. Alors, au point où j'en étais, j'ai prélevé un peu de cerveau et de moelle épinière et je les ai envoyés au laboratoire où, par chance, un de mes camarades était de service. Il fait des prestations pour l'hôpital, payé régulièrement, pas comme moi qui travaille gratuitement et suis entièrement dévoué au commissaire Ricciardi. »

Ricciardi fit la grimace.

« Mais tu sais qu'en vieillissant, tu ne penses plus qu'à l'argent ? Bon, je t'offrirai une pizza chez Nannina, là-dedans. »

Modo ricana :

« C'est vrai ce qu'on raconte partout, que tu es riche mais radin. Je disais donc que j'ai envoyé les prélèvements à analyser, avec des résidus alimentaires que j'ai trouvés dans l'estomac et le duodénum. J'attends les résultats officiels, mais il y a une heure, mon ami m'a rejoint dans mon service et me les a communiqués oralement. »

Ricciardi attendait.

« Alors, tu vas enfin te décider à me dire comment il est mort le *bambino* ? »

Le médecin écrasa son mégot de cigarette par terre et souffla la fumée d'un air théâtral.

« Tu avais raison. Il n'est pas mort de mort naturelle, ni à cause d'une infection, de la dénutrition ou de quelque maladie. Il n'était pas bien, je ne te dis pas le contraire, mais il était résistant et il aurait pu vivre encore un bon nombre d'années. Et j'avais raison, moi aussi, quand je t'ai parlé de mort accidentelle.

— C'est-à-dire ?

— Il est mort empoisonné. Empoisonné à la strychnine pour être précis. Il s'est tranquillement offert un gueuleton d'appâts empoisonnés, faits de farine et de sucre, qui servent à occire les rats. »

Ricciardi était médusé.

« Du poison pour les rats ? Il a mangé du poison pour les rats ?

— Ça t'étonne, hein ? Parce que tu ne vois pas ce que je vois moi, du matin au soir. Ils mangent n'importe quoi. Ou tu manges, ou tu crèves. Ils fouillent les ordures, ils se les disputent comme des chiens errants. Ils mangeraient même les rats s'ils se laissaient attraper. Avec la strychnine, ça m'est déjà arrivé, même si je dois reconnaître qu'ils s'arrêtent avant d'en ingérer en quantité mortelle, parce qu'elle a un

goût amer. Mais un enfant aussi chétif n'a pas besoin d'en ingérer beaucoup pour mourir. Et puis, ces salauds de commerçants, pour sauver leur saleté de marchandise, la cachent dans du pain et du fromage ou du sucre : un petit-four, tout ce qu'il y a de plus appétissant, en somme. »

Le commissaire était perplexe.

« Et tu ne penses pas qu'on la lui ait donnée ? Volontairement, je veux dire. »

Modo le regarda longuement, puis il dit :

« Écoute, Ricciardi : je ne sais pas pour quelle raison tu t'intéresses tant à ce gamin et à sa mort. Tu sais que j'apprécie ton dévouement et que j'ai encore plus pitié de toi que des pauvres gens qui crèvent de faim dans cette ville devenue parfaite grâce au régime actuel. Mais malheureusement, il est normal de mourir accidentellement après avoir mangé de la mort-aux-rats. On doit laisser les morts en paix ; et l'environnement dans lequel ce garçon a passé sa courte existence est beaucoup trop fangeux pour qu'on le fouille. Je t'ai dit que la mort était accidentelle et je n'ai pas l'intention d'écrire autre chose dans mon rapport. Fais-toi une raison, je t'en prie. »

Ricciardi n'avait pas d'autres arguments à avancer. Il serra le bras du médecin.

« Tu as sans doute raison, Bruno. Encore quelques questions au sympathique curé et nous nous arrêtons là. Merci beaucoup, et fais-moi signe pour notre pizza. »

Il se dirigea vers le commissariat, suivi par le regard du médecin. Dans la pluie, à côté du porche de l'hôpital, il vit un chien regarder en direction de la morgue.

Rosa Vaglio fixa son chapeau avec deux grosses épingles, prit son parapluie et sortit en fermant la porte à double tour. Elle avait juste quelques bricoles à acheter dans le quartier mais elle n'était jamais tranquille : on avait beau dire que le quartier était sûr, elle n'avait tout de même pas confiance.

C'était la ville entière qui l'effrayait. Depuis presque dix ans qu'ils habitaient ici, elle ne s'était toujours pas habituée à cette foule perpétuellement en mouvement, et au fait qu'elle pouvait sortir chaque jour durant des heures, sans jamais croiser quelqu'un de sa connaissance.

Au village, à Fortino dans la province méridionale de Salerne, presque en Lucanie, ça ne se passait pas ainsi. Personne n'avait de secret pour personne : on ne rencontrait jamais d'inconnu, et quand cela arrivait, on le regardait comme un monstre à deux têtes, jusqu'à ce qu'il se sente gêné et finisse par s'en aller ; et tout le monde était content. On n'avait pas besoin d'étranger, au pays.

Et puis, il y avait le respect. Quand elle marchait dans la rue principale – l'unique rue, pour tout dire – tout le monde ôtait son chapeau pour saluer la nourrice du baron de Malomonte. Elle le savait et en tirait fierté, la tête haute et le regard dirigé droit devant elle. Personne ne se serait permis de lui adresser la parole, c'était à elle d'engager la conversation. Elle avait été choisie pour éduquer le futur baron, et cela lui suffisait. Elle visitait les fermes et les fermiers, vérifiait que personne ne commettait de vol, et que la famille qui vivait au château recevait bien les meilleurs produits de ses terres, les meilleurs porcs, les meilleurs fromages. Cela devait se passer ainsi, et c'est ainsi que cela se passait.

En descendant avec précaution l'escalier de l'immeuble, Rosa soupira en se demandant dans quel état pouvait bien être le domaine, maintenant tout devait y aller à vau-l'eau. Autrefois, sa seule présence suffisait à faire peur aux paysans lourdauds qui savaient bien qu'aucune négligence n'échapperait à son œil perspicace. Mais quelqu'un devait bien assumer ce rôle. Le baron était mort depuis des années et la pauvre baronne, que Dieu la garde dans sa gloire, n'avait

jamais été capable de s'occuper de ces choses-là.

Comme d'habitude, elle sourit au souvenir de cette dame fine et douce, avec un visage de petite fille et de grands yeux verts, qui avait tout de suite décidé que cette domestique de vingt ans aux bras vigoureux et aux joues rouges deviendrait la nourrice de son fils, dès qu'elle en aurait un. Il avait fallu attendre des années durant lesquelles elle avait assisté la baronne dans la bonne marche de la maison, lorsqu'elle avait ses crises de migraine et d'asthénie qui l'obligeaient à garder le lit. Et puis, le bébé était né.

Son bébé.

Rosa s'en était chargée immédiatement, avec simplicité, sans faire d'histoires. Elle lui avait consacré sa vie, comme si elle avait été mise au monde pour cela, comme si les années vécues avant sa naissance n'avaient été qu'une longue phase préparatoire.

Elle l'avait aimé sans hésitation ni réserve, sans objectivité. Comme lui avait dit la baronne, avant sa longue hospitalisation et avant sa mort, elle devait lui servir de mère ; et c'est ainsi que cela se passa.

Elle ne pouvait pas dire qu'elle le comprenait, pensait-elle en regardant la pluie tomber à seaux à l'abri du porche. Elle ne l'avait jamais compris. Ses silences interminables, ses yeux perdus dans le vide, ses accès de mélancolie. Le portrait de sa mère, les mêmes yeux verts et transparents, ouverts sur un monde qu'ils étaient seuls à voir. Mais le devoir de Rosa n'était pas de comprendre Luigi Alfredo Ricciardi, baron de Malomonte : son devoir était de penser à lui et de faire en sorte qu'il ne manque de rien.

C'était cela qui la préoccupait. Le temps passait, elle avait désormais plus de soixante-dix ans et lui en avait trente et un : un âge où la majorité des hommes a déjà fondé une famille, a déjà des enfants. Et lui n'était même pas fiancé.

Dans sa simplicité, Rosa comprenait que des sentiments, il n'en manquait pas dans ce cœur fermé. Elle le voyait, quand il la croyait endormie, observer, soir après soir, une certaine fenêtre. Alors elle se levait et allait sur la pointe des pieds le regarder à la dérobée, par la porte qu'il laissait entrebâillée pour l'entendre ronfler.

Et alors, pourquoi ne sortait-il pas de cette absurde solitude ? Même si elle était consciente qu'elle le voyait avec les yeux de l'amour, elle le savait beau, sensible, bon ; riche, même s'il se désintéressait totalement – et, pour elle, de manière coupable – de ses revenus. Il avait tout pour séduire la meilleure des femmes.

Mais le *signorino*, le petit monsieur, comme elle l'appelait, se conduisait comme s'il avait fait un vœu : pas de femme, pas de

famille.

Elle pensait qu'il avait le devoir de perpétuer le nom des Malomonte. Elle trouvait criminel de mettre fin volontairement à une lignée aussi ancienne. Mais que pouvait-elle faire ?

Quelques mois plus tôt, elle s'était aperçue que derrière un carreau descellé de sa chambre, le *signorino* tenait caché un petit livre. Non sans mal, car elle ne savait lire que les chiffres et les lettres capitales, elle en avait recopié le titre et s'était fait confirmer son impression par la coiffeuse qui avait fréquenté l'école des sœurs pendant plusieurs années : *Le Nouveau Manuel de correspondance amoureuse*. Elle s'était renseignée et avait découvert qu'il s'agissait d'un recueil de modèles de lettres d'amour.

Elle ne savait pas lire, mais elle avait pu faire le rapprochement : derrière la fenêtre d'en face, Enrica Colombo, la fille aînée du marchand de chapeaux de la via Toledo, s'asseyait pour broder. Et le *signorino* la regardait broder.

Elle ne savait pas s'il s'était servi du livre acheté, mais elle l'espérait sérieusement : la jeune fille semblait sérieuse et de bonne famille. La coiffeuse, qui tenait la gazette du quartier, lui avait raconté malicieusement qu'Enrica avait refusé un aspirant fiancé proposé par sa mère, un jeune homme riche et de belle prestance. Rosa avait poussé un soupir de soulagement : question beauté, aucun homme ne pouvait égaler son *signorino*. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que la coiffeuse jouait sur les deux tableaux et qu'Enrica, qui était pendue à ses lèvres, connaissait l'intérêt de donna Rosa, la nourrice du commissaire Ricciardi, pour ses affaires de cœur.

Son châle serré autour du cou et à l'abri sous son parapluie, Rosa s'aventura dans la rue en pensant que l'humidité était une vraie calamité pour ses articulations. Je dois faire quelque chose, pensa-t-elle. Le destin agit comme il l'entend, mais il a parfois besoin d'un coup de pouce : la jeune fille attendait que Ricciardi se manifeste, c'était évident, et lui attendait que sa propre timidité s'évanouisse. Facile à dire ! Il n'allait rien se passer et un beau jour, elle accepterait que quelqu'un d'autre lui fasse la cour : ils finiraient alors comme deux malheureux, à deux mètres l'un de l'autre, parce qu'ils n'auraient pas eu le courage de se parler.

Mais que pouvait-elle faire ? pensait-elle en se dirigeant, sous la pluie, vers l'épicerie pour y acheter une poignée de pois chiches. Comment pouvait-elle engager la conversation avec la jeune fille et lui expliquer que son balourd de *signorino* l'aimait en silence et de loin, mais n'avait pas le courage de franchir le pas ?

Tandis qu'elle traversait la rue, deux yeux derrière une paire de

lunettes et une fenêtre l'aperçurent. Leur propriétaire s'élança vers l'antichambre, et décrochant au hasard un chapeau et un parapluie, elle se précipita dans l'escalier.

Rosa était en train de penser que Ricciardi allait toujours tête nue, ce qui ne lui permettait pas d'organiser une rencontre commerciale avec le père d'Enrica lorsque, justement devant l'épicerie, elle vit la jeune fille bien élevée s'effacer devant elle.

La regardant bien en face, elle lui adressa son sourire le plus engageant. C'est maintenant ou jamais, pensa-t-elle.

Eau.

Eau qui ne lave pas.

Eau qui descend comme des rivières sans embouchure et abandonne la boue sur le seuil ou à l'intérieur des *bassi*, allongeant ses doigts fangeux sur les sols de terre battue, dans les paillasses noires des lits. Eau qui frappe aux fenêtres et trouble le sommeil, ou ramène dans les rêves des souvenirs douloureux. Qui laisse des traces noires sur les murs de tuf et trouve son chemin dans les vieilles demeures pour en saper les fondations. Qui salit les chaussures brillantes et arrache les parapluies des mains, parce qu'elle ne veut s'encombrer d'aucun obstacle pour pénétrer dans les âmes et y déposer une tristesse poisseuse.

Eau qui sépare.

Qui devient une paroi froide entre les amants, arrachant le sourire des yeux et des cœurs. Qui éloigne l'école, la boutique, le bureau, en mettant autour d'eux une mer sur laquelle il est impossible de naviguer. Qui transforme la rue en torrent, noyant dans ses tourbillons tout espoir de rencontre. Qui empêche les enfants de jouer, les condamnant à rester enfermés assis sur une chaise.

Eau qui dérobe.

Il n'y aura personne pour acheter aux marchands ambulants, pour demander l'aumône ou pour se laisser embobiner. Personne pour les marchands de ballons ou de babioles à la Villa Nazionale. Personne pour écouter le bonimenteur qui fait de la réclame pour le nouveau magasin. Il n'y aura personne, et il n'y aura rien à manger.

Eau qui fait peur.

Qui vient du coup de tonnerre qui secoue la nuit, de l'éclair qui illumine le silence. Qui vous fait bondir le cœur dans la poitrine et rentrer la tête dans les épaules, dans l'attente du pire. Qui fait trembler les cloisons, et fait penser qu'il n'y a pas de certitude, que tout a une fin.

Eau qui ne s'arrête jamais.

Ricciardi marchait vers le commissariat, alors que la pluie semblait ne jamais vouloir s'arrêter. La question qui le taraudait, qui occupait toute sa pensée, était celle-ci : pourquoi n'y était-elle pas ? Pourquoi ne l'ai-je pas vue ?

L'enfant était mort empoisonné. Par la strychnine. Il n'y avait aucune autre cause. Modo les avait exclues sans la moindre hésitation : il aurait pu vivre encore plusieurs années, avait-il dit. Et alors, s'il était mort empoisonné, pourquoi lui, Ricciardi, n'avait-il pas vu son image ?

La Chose qui l'accompagnait marquait toute sa vie, depuis le jour où il avait entendu son premier mort lui parler, dans les vignes de son père, lorsqu'il avait cinq ans. Combien de fois n'avait-il pas demandé que cette malédiction lui soit épargnée ?

Au lieu de chercher à les oublier, comme il le faisait toujours, il rappela à sa mémoire les êtres empoisonnés qu'il avait vus. Il se souvint du premier, un camarade de collège, qui avait mangé une boîte entière d'allumettes : peut-être un défi, un pari stupide avec un camarade. Il se souvenait de lui, souriant et translucide dans la cour de récréation, vomissant continuellement du sang, qui disait : *J'ai gagné, vous avez vu ? J'ai gagné mon pari.* Et les convulsions des deux amis qui, à l'époque de l'université, s'étaient gavés de champignons achetés à une marchande ambulante et dont un seul était vénéneux. Il revoyait le fantôme de l'un, tremblant comme une corde de guitare, les yeux révulsés sous les paupières, et qui disait à l'autre : *Ils sont bons, hein ? Et ils ne nous ont pas coûté cher.* Et l'amoureux qui s'était suicidé et avait surgi du belvédère de San Martino quelques mois auparavant, se tenant le ventre en disant, l'écume aux lèvres : *Sans toi, je ne peux pas vivre.*

Il les voyait, ceux que le poison avait tués. Il les voyait tous. Mais alors, pourquoi n'avait-il pas vu le gamin ?

Il connaissait la Chose avec ses règles strictes quoique peu nombreuses. Il voyait l'image du mort, à l'endroit où il était mort, répéter la dernière pensée qu'il avait eue au moment où la vie l'avait quitté. Donc il n'y avait qu'une réponse possible à sa question : l'enfant n'était pas mort à l'endroit où on l'avait retrouvé.

Cette pensée éclata dans sa tête avec le coup de tonnerre qui, au même moment, accompagnait une ondée. S'il n'était pas mort là, c'est que quelqu'un l'avait déplacé.

Cela ne signifiait pas nécessairement, Ricciardi le savait bien, qu'il ait été assassiné. Cela signifiait toutefois que quelqu'un, il ne savait pas pourquoi, avait jugé bon de déplacer le corps et de l'installer à un endroit où sa présence pouvait paraître fortuite. Qui avait intérêt à

cela ?

De l'autre côté de la rue, il aperçut, à travers le rideau de pluie, le pelage tacheté du chien. S'il trouvait qui avait déplacé le cadavre, il saurait aussi pourquoi il l'avait fait. Il pensait qu'il chercherait parce qu'il était juste de le faire et parce qu'un enfant mérite le respect.

Et parce qu'il y avait quelque chose dans l'attitude de ce chien qui le poussait à continuer ses investigations.

Rosa entra dans le magasin, suivie par Enrica. La pluie diluvienne avait obligé les propriétaires, le mari au comptoir, la femme à la caisse, à allumer la lampe à huile. Il n'y avait pas de clients. Le marchand, un gros homme jovial, chauve et édenté, se tourna affectueusement vers Rosa.

« La voilà, notre belle dame Rosa ! Comment allez-vous ce matin ? Vous avez vu ce déluge ?

— Bonjour, don Géra'. Je l'ai vu et je l'ai senti, avec les douleurs que l'humidité me cause, dans tous mes os, sans exception. Allez, on se dépêche, j'ai toute ma cuisine à faire ce matin et il est déjà dix heures. Donnez-moi une tranche de lard, six œufs frais, deux kilos de pois chiches, et faites attention à ce qu'ils soient bons, parce que la dernière fois j'ai dû en jeter la moitié. Et puis deux petites mesures d'huile. De la bonne. Préparez-moi un mélange de deux kilos de pâtes : vous les emballez bien pour éviter qu'elles se mouillent parce que avec cette pluie... Ah, j'y pense, des haricots, deux kilos de haricots. Un peu de sucre, aussi, et deux cents grammes de concentré de tomate. Ah, j'oubliais, deux cents grammes de café torréfié. »

Gerardo servait en se glissant agilement entre les récipients placés derrière le comptoir.

« Qu'est-ce que je fais, je vous envoie le garçon vous porter tout ça, dès qu'il revient ? »

Rosa soupira :

« Non, par pitié, pour que les courses m'arrivent à deux heures de l'après-midi ! Il faut que je me mette à la cuisine sans tarder ; dès que le *signorino* rentre, il doit se mettre à table ! Non, non, donnez, je monte tout moi-même. »

À ce moment-là, Enrica s'éclaircit la voix et dit, presque dans un murmure :

« Si vous me permettez, signora, je vais vous aider à emporter ce que vous venez d'acheter. Je suis Enrica Colombo, j'habite là, en face... »

Rosa se retourna pour la regarder.

« Oui, oui, je sais qui vous êtes. Vos fenêtres sont juste en face des nôtres, pas vrai ? »

La jeune fille rougit ostensiblement mais soutint son regard.

« C'est exact. Si vous voulez, je vous aide à monter tout ça : avec toutes vos courses, le parapluie, le sac... Avec votre permission, je le ferai volontiers. »

Le marchand et sa femme échangèrent un regard de connivence. La femme sourit et fit mine de compter l'argent dans la caisse. Rosa acquiesça de la tête.

« Je suis très touchée que vous me donniez un coup de main. Je ne suis pas jeune, vous savez, et plus les années passent, plus j'ai mal au dos, et je ne peux vraiment pas attendre le retour du garçon de don Gerardo. Je vous remercie, signorina. Mais je prends les pâtes. »

Du fauteuil de son salon, Livia regardait la pluie faire des stries sur la fenêtre. La course des gouttes sur la vitre l'enchantait et la distrayait du bavardage ininterrompu d'Anna, une de ses très anciennes amies qui l'appelait de Rome, depuis presque une demi-heure.

« En somme, Livia, tu t'es sauvée en catimini et tu nous as tous abandonnés ! Figure-toi qu'hier, justement, j'ai rencontré le marquis della Verdiana, tu te rappelles, ce très bel homme, grand, avec des moustaches en guidon de vélo : tu sais, celui qui te faisait la cour et t'envoyait d'énormes bouquets de roses tous les matins, tu te souviens ? Eh bien, il surgit devant moi et m'arrête pendant que je passais via del Corso ! Il s'incline galamment, s'éclaircit la voix et me déclare : signora, quelle joie de vous rencontrer ici, mais quel plaisir, vous illuminez ma journée, etc. Livia ? Livia, mais tu m'écoutes ?

— Mais bien sûr, Anna, je suis là et je t'écoute.

— Bien ! Parce que je vais te raconter une chose intéressante, tu sais ? Donc, le marquis me dit : mais votre amie, la signora Vezzi, elle n'est pas encore rentrée de son voyage ? Tu comprends, Livia ? Tout Rome parle de ton déménagement, et lui fait mine de croire qu'il s'agit d'un simple voyage d'agrément ! »

Livia aurait bien aimé avoir une excuse pour mettre fin à cette conversation : elle avait compris qu'Anna lui racontait n'importe quoi pour savoir ce qui l'avait poussée à quitter Rome. En enroulant paresseusement le fil du téléphone blanc autour de ses doigts et en souriant, elle décida de la tenir en haleine.

« Et alors ? Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— J'ai dit la vérité : que je n'en avais pas la moindre idée, que tu étais partie sans me dire pour combien de temps, mais que tu me tiendrais au courant. Tu sais, le pauvre petit, il me semblait tellement humilié et avide de savoir quand tu reviendrais, que je n'ai pas eu le cœur de lui dire que tu avais envoyé quatre commissionnaires chercher tes affaires et fermer l'appartement de Rome. »

Livia éclata de rire.

« Et toi, comment as-tu su cela ? Tu as placé un détective en faction devant ma porte ? Tu es extraordinaire, tu sais, Anna : une championne des potins !

— Livia, tu es injuste et tu me fais de la peine ! Tu es une de mes meilleures amies, tu n'imagines pas que tu puisses me manquer, non ? Et c'est normal que ceux qui veulent avoir de tes nouvelles s'adressent à moi, tu ne crois pas ? Nous sortions toujours ensemble, toi et moi. Alors, dis-moi, je t'en prie : dis-moi pourquoi tu es partie. J'ai bien le droit de le savoir ! Il s'est passé quelque chose, ici, à Rome ? Une dispute, un amant... Un homme marié peut-être ? Allez, dis-le-moi, s'il te plaît !

— Et pourquoi donc, qu'est-ce qui te fait penser que j'ai eu une aventure avec un homme marié ? Et quand aurais-je pu l'avoir, avec ta surveillance permanente ? Allez, Anna, résigne-toi : pourquoi devrait-il y avoir une raison pour chaque chose ? Et puis, lorsque quelqu'un quitte une ville, ce n'est pas forcément pour fuir, mais pour trouver quelque chose ailleurs, non ? »

À l'autre bout du fil, Anna soupira.

« Et voilà, tu recommences à te moquer de moi ! Mais qui, à moins d'être fou, peut décider de quitter Rome pour Naples ? Il n'y a que toi pour avoir accès à tous les salons, toi l'amie intime d'Edda Mussolini, Edda Ciano, maintenant. Au fait, vous vous êtes téléphoné ? On m'a dit qu'elle comptait accompagner son père et son mari, là-bas, dans quelques jours, pour le discours.

— Oui, nous nous sommes parlé et nous espérons bien nous voir. Elle, par exemple, ne m'a jamais reproché mon départ, comme tu ne cesses de le faire. Au contraire, elle m'a dit que j'avais eu une excellente idée, que j'avais choisi une ville étonnante et même qu'elle m'enviait, imagine un peu. »

L'amie soupira de nouveau, résignée.

« Eh bien voilà, même la fille du Duce te donne raison, maintenant, pauvre de moi. Je n'ai plus qu'à croire à tes mensonges, c'est-à-dire que personne ne t'attire à Naples. Et c'est vraiment étrange, parce que j'ai une amie là-bas, je ne te dirai pas son nom, de peur de perdre mon unique source d'informations, qui m'a écrit qu'elle ne savait même pas si certains hommes, à Naples, te plaisaient. »

L'esprit de Livia fut traversé à la vitesse d'un éclair par un regard vert.

« Et pourtant, il y a quelqu'un mais je ne l'intéresse pas. »

Un éclat de rire jaillit hors du combiné.

« Quelqu'un que tu n'intéresses pas ? Toi ? Livia Lucani, veuve Vezzi ? Je voudrais bien voir ça ! Je voudrais bien avoir dix lires pour chaque soupirant que j'ai vu mourir sur ton chemin, quelle chance tu as ! Voilà bien la preuve que tu me racontes des histoires. J'ai compris : tu as décidé de me fermer la porte de tes secrets. Mais je t'aime bien tout de même, et si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver.

— Moi aussi, je t'aime bien, ma chérie. Je t'embrasse, au revoir. »

Pas top tôt, pensa Livia : et elle se remit à observer les gouttes sur la vitre, en pensant à ces fameux yeux verts.

Ricciardi regardait fixement don Antonio en cherchant à recueillir ses émotions. Le prêtre avait une expression de douleur mais ne semblait pas disposé à abandonner le problème de l'autopsie.

« Je voudrais bien que vous me disiez, vous, commissaire, qui a autorisé un tel massacre sur le corps de cet enfant. S'il y avait eu des doutes sur les causes de sa mort, j'aurais été le premier à vous demander de tout faire pour découvrir la vérité. Mais, si j'ai bien compris le médecin légiste, il n'y a aucune raison pour ne pas croire à une mort accidentelle : pourquoi alors s'acharner sur ce pauvre petit corps ?

— Mon père, je suis en mesure de vous dire que le gamin est décédé, non pas à la suite d'une maladie ou d'une infection, mais par empoisonnement. Il a avalé de la strychnine, du poison pour les rats contenu dans des appâts. Cela mérite attention, vous ne croyez pas ? Ne serait-ce que pour éviter que cet accident dramatique arrive à d'autres enfants. »

Don Antonio parut frappé par cette nouvelle : il secoua la tête, tristement, et se passa une main sur le visage. Même Maione eut l'air surpris.

« J'ai déjà vu ça, hélas. C'est arrivé, il y a cinq ans, deux garçons avaient ramassé de la nourriture avariée mais on n'a jamais su exactement ce qu'ils avaient mangé. Ils ont été malades et leur état a empiré : le plus faible est mort, l'autre a survécu mais est resté diminué ; il ne parlait plus et on a dû l'envoyer dans un institut. Ce sont des drames, mais qui arrivent. »

Ricciardi acquiesça.

« Oui, mon père. Cela arrive. Mais moi, si vous permettez, je voudrais en savoir un peu plus long sur cet enfant, sur sa vie, sur ce qu'il faisait. »

Le prêtre se mit tout de suite sur la défensive.

« Vraiment ? Et pourquoi donc, commissaire ? Si vous-même vous dites qu'il s'agit d'un terrible accident, il suffit que je demande à ses camarades où Matteo a ramassé les appâts empoisonnés, vous ne croyez pas ? Ainsi vous pourrez prendre des dispositions pour qu'un tel malheur ne se reproduise pas.

— C'est une question de routine, mon père. L'enfant n'est pas mort naturellement, et nous devons justifier notre intervention. »

Don Antonio soupira, momentanément résigné.

« Bon, d'accord. Mais racontez-moi.

— C'est vous qui allez me raconter, mon père. Parlez-moi de l'enfant, de son caractère, de ses camarades, de ce qu'il faisait. Tout ce qui vous vient à l'esprit.

— Il s'appelait Matteo, mais tout le monde l'appelait Tettè. Parce que, le pauvre petit, il était bègue : très émotif, il se troublait facilement, s'énervait et n'arrivait pas à parler. Quelquefois il butait sur une syllabe et abandonnait, il restait muet. Il était petit pour son âge, il devait avoir huit ans au moins, peut-être même plus. Il était très éveillé mais solitaire, sans doute à cause de son bégaiement. Il avait un petit chien. Mais je ne peux pas autoriser les enfants à avoir des animaux, vous comprenez, question d'hygiène. Alors, il le laissait dehors, et le chien l'attendait, par n'importe quel temps. Ils ne se quittaient jamais. »

Ricciardi demanda :

« Un chien au pelage blanc avec des taches marron ? »

Don Antonio acquiesça.

« Exactement, alors vous l'avez vu, vous aussi. Il était près de... là où vous avez retrouvé Matteo ?

— Oui, mon père.

— Ça ne m'étonne pas, il était toujours avec lui. Qui sait ce qu'il va devenir maintenant. Donc, Tettè, tout le monde l'aimait bien, c'était le benjamin de la maison. Comme c'était le plus jeune, les autres garçons le protégeaient, gare à celui qui voulait le toucher. Et moi aussi, je l'avoue, je faisais très attention à lui. Personne ne lui aurait jamais fait de mal, à notre Tettè. »

Un coup de tonnerre fit trembler la vitre de la fenêtre. La pluie se fit encore plus violente.

Sept jours plus tôt, mardi 20 octobre.

Tettè se réveille de bonne heure. La lumière ne filtre pas encore au travers des volets clos.

Il fait froid. Les autres dorment habillés, ayant posé sur eux tout ce qu'ils possèdent. Tettè laisse ses yeux s'habituer à l'obscurité et entrevoit le contour des corps allongés sur les paillasses autour de lui.

Il ne respire pas bien, son nez est obstrué de mucosités. Il essaie d'avaler, sa gorge lui fait mal. Il déplace les sacs de toile qui lui servent de couverture, en prenant garde à ne pas faire de bruit. Ses pieds se posent, légers, sur le sol gelé, mais Tettè ne sent pas le froid : l'habitude de marcher pieds nus lui a épaissi la plante des pieds qui ressemble maintenant à une semelle de chaussure.

Se déplaçant, silencieux comme un chat, il gagne un coin du dortoir et s'approche du mur. Il regarde rapidement autour de lui et vérifie encore une fois que ses camarades dorment toujours.

Il s'accroupit par terre et compte les pierres du mur. Deux, cinq, six. En articulant les chiffres avec ses lèvres. La pierre numéro huit se décolle un peu du mur. De ses deux mains, très lentement, Tettè la déplace et la tire vers lui. Il enfle sa main dans le trou et en tire un petit sac. En même temps, un gros cafard sort du mur. Tettè sursaute de surprise et de dégoût, puis il l'écrase de son pied nu.

Tenant son trésor dans la main gauche, il le débarrasse, de l'autre main, du papier journal qui l'entoure. À l'intérieur se trouve un morceau de gâteau, un peu rassis et grignoté. Tettè regarde le morceau et sourit avec tendresse. Un instant plus tard, il en prend une bouchée qu'il s'apprête à porter à sa bouche.

Il sent une main empoigner son cou, par-derrière, et le serrer de toutes ses forces. Le souffle lui manque, sa bouche s'ouvre pour aspirer de l'air. On le retourne et on lui colle le dos au mur. Devant lui, Amedeo, le plus grand, les dents serrées de rage, les yeux rouges de sommeil. Les quatre autres derrière Amedeo. Amedeo relâche un peu sa prise. Tettè respire bruyamment.

« Bah alors, espèce de cacaglio⁽⁹⁾ ? Tu respirais plus ? C'est p'têt'

normal que tu respires plus ? Et si j' t'étouffais, avec mes mains ? »

Amedeo siffle comme un serpent. Personne ne peut l'entendre au-delà de la porte du dortoir, mais aux oreilles de Tettè, c'est comme le rugissement d'un lion. Il secoue la tête, désespéré.

« Non, hein ? Tu veux pas mourir ? Et alors, tu vas m' dire pourquoi qu' tu t'accroches ? Pourquoi qu'ils devraient vivre, les mômes comme toi ? Ça vaudrait pas mieux que j' t'étrangle, vous en pensez quoi les autres ? »

Les jumeaux ricanent. L'un des deux, celui qui n'a pas de dents devant, dit, vas-y Amedeo, étrangle-le, s'te plaît. Serre-lui l'kiki jusqu'à c'que ses yeux, y lui sortent de la tête, comme t'as fait avec le chat roux.

Sans quitter Tettè des yeux, Amedeo lance au jumeau un coup de pied dans le ventre ; il roule à terre sans une plainte et se jette, plié en deux, sur sa paille.

« Tais-toi, connard. J' t'ai déjà dit qu' tu dois jamais parler de ces choses-là. Même quand y a personne. Alors, cacaglio, on revient à nos affaires. C'est quoi qu' tu caches dans le mur ? Fais voir, avant que j' t'arrache ce bras de bâtard. »

Il ne lui a pas lâché le cou, et Tettè a, de nouveau, du mal à respirer. Sa vue se trouble, il voit des petites lumières devant ses yeux. Il a l'impression de s'endormir et de rêver.

La main de Cristiano, le dernier arrivé à Santa Maria del Soccorso, se pose sur le bras d'Amedeo.

« Amedeo' arrête. Tu vas l'tuer. Tu vois pas qu'il respire plus ? Arrête.

— Hein ? C'est toi qui m' donnes des ordres maintenant ? Tu veux ta part ? Un bon coup d'pied dans les couilles, comme à ce débile, là, ou tu veux que j't'étrangle, toi aussi ? »

Cristiano garde ses distances, mais il sait comment s'y prendre avec Amedeo.

« Réfléchis. Si tu l'étrangles, on est perdants, tu sais bien. Et puis, maintenant qu'il a eu la trouille, tu vas voir qu'y fera plus d'conneries. »

Amedeo regarde Tettè avec dédain ; il lui lâche le cou et d'un geste brusque, il lui arrache le paquet de la main. Le jumeau resté debout s'avance avec précaution, pour voir de quoi il s'agit, mais Amedeo le repousse d'une bourrade. Il renifle le contenu du paquet et en mange un bout.

« Pouah, quelle saloperie. Il est moisi et tout bouffé par les cafards. Les cafards, y sont comme toi, cacaglio : y se cachent dans le noir, y courent le long du mur. Et quand j'en vois un, j'l'écrabouille. Souviens-toi de ça, cacaglio : j't'écrabouille. »

Il crache le morceau de gâteau qu'il avait dans la bouche, jette le reste et l'écrase, après quoi il se retourne et s'éloigne. Le jumeau se jette sur les restes qu'il commence à recueillir avec ses doigts et à manger, en regardant Tettè d'un air moqueur.

Les yeux de Tettè se remplissent de larmes, mais il ne pleure pas. Il se relève et se passe la main sur le cou. Il voudrait bien dire quelque chose, mais il sait que les mots ne peuvent pas sortir de sa bouche. De loin, Cristiano le regarde, sans expression. Tettè lui sourit, mais il se retourne et s'éloigne à son tour. Par les volets, commence à filtrer une lueur grisâtre.

Ricciardi prit acte, sous réserve de vérification, du tableau idyllique que le prêtre lui avait présenté concernant la vie de l'enfant. Il demanda :

« Et vous, mon père, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? »

Don Antonio se concentra, non sans effort.

« Laissez-moi me souvenir. Oui, je dirais dimanche soir, après l'office de sept heures. Je me souviens qu'il était là, même si ce n'était pas lui qui servait la messe. Oui, oui, je me rappelle, il était sur le deuxième banc, rangée de gauche par rapport à l'autel. »

Ricciardi regarda fixement le prêtre et dit :

« Pouvez-vous me dire avec qui il se trouvait, mon père ? À côté de qui il était assis, à la messe ?

— Près des autres garçons, il me semble. Avec tous les autres. Ils assistent toujours à la messe du dimanche soir. Ils savent que j'y tiens.

— Mais après ? Où a-t-il bien pu aller, le gamin ? Ils ne dînent pas, après la messe ?

— Mais si, bien sûr qu'ils dînent après l'office. Mais je n'ai pas la moindre idée, commissaire, d'où... »

Ricciardi le pressa :

« Mais vous, mon père, vous ne dînez pas avec les garçons ? Si vous étiez avec eux, vous avez dû remarquer la présence ou l'absence de Matteo. Ils ne sont que six, m'avez-vous dit, c'est bien ça ? »

La question de Ricciardi tomba dans le vide. Don Antonio avait retrouvé son masque de douleur. Il se leva.

« Vous m'excuserez, commissaire, mais je dois vraiment me retirer. Je suis loin de ma paroisse, bien trop loin, mes fidèles ont besoin de moi. Et puis, comme vous l'aurez compris, je dois m'occuper des funérailles de ce pauvre Matteo ; je dois aussi faire part de sa mort à ses camarades, je vous ai dit qu'il était très aimé. »

Maione s'était levé en même temps que le prêtre, en signe de respect, tandis que Ricciardi était resté assis.

« Ce n'est pas encore fini, mon père. J'aurais d'autres questions à vous poser. »

Le prêtre ne se rassit pas.

« Alors, nous devons reporter notre conversation, commissaire. Et d'ailleurs, il faudra mettre un point final à cette histoire.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, pour douloureux et dramatique qu'il soit, le malheur qui a frappé Matteo n'est dû qu'à une tragique fatalité. Ni moi, ni ceux qui vivaient auprès de lui et lui apportaient assistance, sans contrepartie, n'en ont la plus petite responsabilité. Ma personne ne relève pas de votre juridiction et, à moins que je décide librement de le faire, je ne suis tenu de vous répondre, ni de mon temps, ni des choses dont j'ai ou non connaissance. Sur ce point, commissaire, permettez-moi de vous le redire : je décide moi-même de répondre ou non à vos questions. Moi tout seul. Autre chose encore : il est de mon devoir d'informer la curie de ce qui s'est passé, aussi bien de la fin tragique de Matteo que du fait que vous avez ordonné, sans demander aucune autorisation, la dissection du cadavre de l'enfant. »

Ricciardi protesta avec véhémence :

« Non, mon père, il ne s'agit pas de dissection ! Mais d'une autopsie, pratiquée pour connaître les causes de la mort. Et qui était nécessaire.

— Cela reste à voir. Et je vous assure, commissaire, que la curie n'est pas disposée à voir les serviteurs de Dieu traités comme des bandits de grand chemin, retenus contre leur gré au commissariat et interrogés comme des criminels. Je crois que vous avez intérêt à agir avec beaucoup de précaution : l'évêque est en contact permanent avec vos supérieurs. »

La tirade du prêtre, faite calmement sur le ton d'un sermon, avait impressionné Maione qui était resté bouche bée près de la porte, son képi à la main. Ricciardi, lui, n'avait pas bougé d'un pouce.

« À votre aise, mon père. Faites les démarches que vous jugez opportunes. Mais par expérience, je vous dis ceci : seul celui qui a quelque chose à cacher tente de se soustraire aux questions de la police. Ne l'oubliez pas. Et n'oubliez pas autre chose : ce serait plus à vous qu'à nous, de vous préoccuper de la fin tragique de ce pauvre Matteo. Je vous salue, vous pouvez disposer. »

Don Antonio salua d'un signe de tête et quitta la pièce.

Une fois la porte refermée derrière le prêtre, Maione s'adressa à Ricciardi :

« Commissaire, excusez-moi, mais ce prêtre, il me semble plutôt inquiétant. Vous avez entendu ce qu'il a dit ? »

Ricciardi éclata :

« Ce que ce prêtre raconte pour me faire peur ne me touche pas, Maione. S'il n'avait pas quelque chose à cacher, il n'aurait jamais fait toute cette scène, tu ne crois pas ? Et puis, sa description du monde merveilleux dans lequel vivent ces enfants ne cadre pas avec la disparition de Matteo et le fait qu'il attende deux jours pour se manifester. »

Maione frotta la semelle de sa chaussure sur le sol, comme il le faisait chaque fois qu'il n'était pas d'accord avec Ricciardi.

« Pourtant le prêtre a dit : c'est bien malheureux mais pourquoi toutes ces questions ? Vraiment, et si je peux être sincère, commissaire, je me le suis demandé, moi aussi. L'autopsie, l'enquête, les descentes sur les lieux, toutes ces choses-là, on n'en fait pas toujours autant pour un coup de pistolet dans la tête. J'ai l'impression qu'on est en train de prendre un peu trop de risques. »

Ricciardi secoua la tête.

« Ma parole, tu deviens diplomate, toi aussi ? Et depuis quand devrait-on se laisser intimider et abandonner une enquête ?

— Commissaire, ce n'est ni affaire de peur, ni affaire de diplomatie : la question n'est pas là. Mussolini va venir à Naples. Ils posent déjà des affiches partout, vous avez vu ? Ça met tout le monde en ébullition. Tout le monde court dans tous les sens. Le premier à courir, c'est Garzo, et vous savez combien cet imbécile tient à être en bons termes avec les gens importants ; quand il y a eu le meurtre de la cartomancienne, vous vous souvenez, où étaient mouillés les ducs de Machinchouette(10), un peu plus il nous envoyait au trou, par peur des plaintes qui pouvaient lui parvenir. Vous imaginez si l'évêque lui téléphonait, un jour avant l'arrivée de Mascellone ? »

Ricciardi n'était pas prêt à lâcher le morceau.

« Et alors ? Si le gamin est mort empoisonné, nous avons le devoir de...

— Non, commissaire, attention : l'enfant, il s'est empoisonné tout seul, le docteur l'a bien dit. On n'a pas d'éléments pour enquêter. L'autopsie, je vous l'ai déjà dit, c'était exagéré. Faites-moi plaisir, au moins pour cette fois : on s'arrête là. Et puis, éventuellement, une fois Mascellone reparti, on va ensemble à la paroisse et on va voir dans quelles conditions ils vivent, ces gamins. Je suis le premier à ne pas supporter certaines choses, vous le savez bien. Mais maintenant, vraiment, il faut s'arrêter. »

Ricciardi se leva et alla à la fenêtre. À travers la pluie, pas loin de l'endroit où la fillette morte demandait à sa mère de ramasser la toupie, il aperçut un chien assis comme s'il attendait quelque chose. Sans se retourner, il dit :

« Je dois voir Garzo. S'il te plaît, appelle Ponte et demande-lui un rendez-vous. »

Rosa observait Enrica assise sur le divan, raide comme un manche à balai, une tasse de café à la main. Elle n'en avait pas bu une seule goutte.

Elle se tenait ainsi depuis cinq minutes, muette, les yeux baissés, les jambes serrées, en équilibre précaire, sans s'appuyer sur le dossier. Rosa cherchait un moyen de briser le silence qui commençait à devenir embarrassant.

Une fois arrivées à l'appartement, la jeune fille était restée immobile sur le seuil de la porte, portant à bout de bras les commissions qui s'égouttaient sur le palier. La nourrice lui avait immédiatement proposé d'entrer, mais elle avait hésité, comme si elle avait eu peur de quelque chose ; elle avait fini par se décider à pénétrer dans la cuisine, les yeux baissés, et avait déposé les courses sur la table, sans regarder autour d'elle de peur de paraître indiscreète. Rosa l'avait alors invitée à passer au salon en attendant qu'elle lui prépare un café. Aux réticences d'Enrica, qui assurait en balbutiant ne pas vouloir déranger, la nourrice lui avait indiqué la direction du divan : si elle voulait lui offrir le café, il n'y avait pas lieu de discuter.

Enrica, pour sa part, était en proie à un tumulte intérieur. Dès qu'elle s'était retrouvée devant la porte, le courage et la décision accumulés pendant deux jours, durant lesquels elle n'avait cessé de se répéter que l'unique moyen de sortir de l'impasse était de prendre contact avec la nourrice de Ricciardi, avaient fondu comme glace au 15 août. Elle y avait tant pensé, elle en avait tellement rêvé qu'elle était maintenant terrorisée : la crainte d'être déçue, d'entendre de mauvaises nouvelles, d'apprendre qu'il était fiancé ou peut-être pire, la prenait à la gorge et la suffoquait littéralement. C'est pour cela qu'elle se tenait au centre du temple de son cœur, agonisant en silence, une tasse à la main, espérant mourir dans les plus brefs délais.

Rosa, ignorante de ces pensées mais consciente des difficultés d'Enrica à s'exprimer, finit par lui dire :

« Signori', si vous attendez encore, on va finir par le jeter, ce café. Et pourtant, sentez comme il est bon, je sais le faire, je vous assure. »

Enrica sursauta, évita de justesse d'arroser le tapis d'une bonne partie du liquide, et d'une seule gorgée en avala la moitié en se brûlant la langue.

« Délicieux, vraiment délicieux, merci. Merci encore, mais je voulais seulement vous aider à monter vos courses. »

Rosa battit des paupières : depuis le premier instant, la situation n'avait fait qu'empirer. Enrica était vraiment angoissée, elle allait avoir du mal à la mettre à son aise.

« Et vous, que faites-vous de beau ? Vous restez à la maison, vous êtes étudiante, vous travaillez ?

— Non, je... c'est-à-dire, j'ai mon diplôme, je suis institutrice mais je n'enseigne pas. Non, j'enseigne, mais en fait, j'enseigne à la maison, à des enfants qui viennent chez moi, pas à l'école. Je les prépare, et puis ils passent leur examen à l'école. »

Elle pensa qu'elle allait passer pour une cruche. Elle devait se ressaisir, sinon c'était la fin de tout.

« Mais je suis à la maison, naturellement. Je donne un coup de main à ma mère, je l'aide. J'aime surtout faire la cuisine, mon père dit d'ailleurs que je suis douée, j'aime aussi broder. »

Rosa apprécia cette pointe d'orgueil et sourit de contentement. Une femme d'intérieur sait en reconnaître une autre. Elles forment une sorte de confrérie.

« Ah oui ? Très bien. C'est ici qu'habite mon *signorino*, vous savez ? Je m'occupe de la maison, mais le patron, c'est lui. »

L'allusion directe à l'objet de ses pensées brisa le fragile équilibre qu'Enrica venait de construire, comme un ouragan brise un arbuste tendre et jeune. Elle recommença à balbutier :

« Ah, vraiment ? Je ne savais pas... enfin, si, je le savais... c'est normal, j'habite en face, j'ai vu un homme, mais je ne croyais pas... je n'ai pas regardé exprès, mais vous savez, comme je suis en face... »

Rosa craignait de voir la jeune fille fondre en larmes devant elle. Elle joua le tout pour le tout, avec la franchise expéditive des habitants de sa province natale : « Signori', je sais que vous le savez déjà. Et je sais aussi que le *signorino* Luigi Alfredo, qui est mon patron, sait très bien qui vous êtes et où vous habitez. Et ne me dites pas que vous ne l'avez pas vu, chaque soir, après le dîner, depuis je ne sais combien de mois, voire d'années, planté derrière la fenêtre de sa chambre dont voici la porte, à vous regarder broder. Et si vous êtes là aujourd'hui c'est sûrement parce que vous le savez, et que ça ne vous déplaît pas qu'il vous regarde. Je me trompe ? »

Enrica se sentit comme une gamine prise en faute, les doigts dans le pot de confiture. Elle avait envie de se lever et de s'échapper en courant, jusqu'à la mer et plus loin encore. Tout de suite, cependant, elle prit conscience que lui non plus n'avait pas réussi à cacher à la nourrice son intérêt pour elle, et cela réussit à la tranquilliser.

Elle ébaucha un vague sourire et soupira. Puis elle leva la tête, redressa les épaules, rajusta ses lunettes et dit :

« Oui, signora. C'est ainsi. Et je ne sais même pas pourquoi je suis ici. J'ai peut-être besoin d'aide. De votre aide. »

Rosa, satisfaite, se cala dans son fauteuil. La jeune fille n'attirait pas vraiment le regard, et à première vue elle pouvait même sembler insignifiante. Mais maintenant qu'elle la voyait de près, elle découvrait une silhouette gracieuse, avec de longues jambes, un joli buste et des traits réguliers ; ses yeux, même, semblaient vifs et intelligents, derrière les lunettes.

« Il vous a écrit une lettre. Je ne sais pas s'il vous l'a donnée, mais il vous a écrit. J'en suis certaine. »

— Oui, il m'a écrit. J'ai reçu sa lettre avant-hier. Ce n'est pas... En somme, il ne se compromet pas. Il me demande si cela ne me déplaît pas qu'il me salue, c'est tout. J'ai été très heureuse de la recevoir, mais je ne suis pas sûre de ce que je dois faire. »

Pensive, Rosa se passa un doigt sous le menton.

« Signori', je n'ai jamais été mariée. Il y a bien eu quelqu'un quand j'étais jeune et que je n'étais pas une vieille tout esquinée comme maintenant, qui m'avait fait comprendre que je l'intéressais, mais je l'ai envoyé promener, et sans ménagement encore. Parce que je tenais à mon *signorino*, que sa maman m'avait confié car elle est morte jeune. Et je lui ai consacré toute ma vie. Vous devez savoir qu'il a un caractère un peu renfermé, comme on dit... réservé, timide. En somme il n'est pas du genre à se mettre en avant. À mon avis, il a peur qu'on le rejette. Mais je peux vous dire une chose : pendant toutes ces années, je ne l'ai jamais vu se comporter ainsi, comme il le fait avec vous. Cette histoire de fenêtre, de lettre : c'est quelque chose de très très important. »

Enrica croyait rêver ; elle était là, chez lui, en train d'ouvrir son cœur à cette dame inconnue, âgée, qui s'exprimait avec l'accent d'une province lointaine, parlant d'un secret qu'elle n'aurait jamais livré, même sous la torture, à ses propres parents. Et pourtant, elle dit : « Je sais, je comprends. Parce que je suis comme cela, moi aussi ; pas du genre effronté, capable de prendre l'initiative face à un homme. Plutôt du genre à attendre, par exemple qu'il demande à mon père

l'autorisation de sortir avec moi. Et alors, voilà un an que je suis là, en train de broder, et que lui me regarde, et qu'il ne se passe rien. Et puis, au printemps, pour une histoire de témoignage, on m'appelle au commissariat et je me retrouve face à lui. Je ne sais pas pourquoi, ça m'a semblé incongru. Alors j'ai mal réagi, je lui ai répondu de manière désagréable et je n'ai plus voulu le voir, même par la fenêtre. »

Rosa acquiesça, gravement.

« Eh, je me souviens de cette période. Il était très malheureux, il croyait que je n'avais rien vu, mais j'avais bien compris que ça ne tournait pas rond, figurez-vous. Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? »

Enrica sourit à ce souvenir :

« Une belle dame blonde est venue me voir, Lucia, la femme du brigadier qui travaille avec lui. Elle m'a dit que la vie passe et que ce qui est passé ne revient jamais. Qu'elle, à cause de la douleur d'avoir perdu son fils, elle avait failli perdre aussi ses autres enfants et son mari. Elle m'a dit de ne pas faire de bêtises, et de ne pas tourner le dos à l'amour. En fait, elle m'a convaincue et je me suis remise à la fenêtre. À attendre. Et puis, mes parents se sont mis en tête... ils m'ont fait rencontrer un garçon et moi je leur ai dit qu'il ne m'intéressait pas et que je pensais à quelqu'un d'autre. Ma mère était furieuse, elle a dit qu'à son avis, j'allais rester vieille fille ; elle a peut-être raison. Mais si je ne peux pas avoir celui que j'aime, tant pis, il n'y aura personne dans ma vie. »

Rosa écoutait les paroles d'Enrica ; elle aimait le ton calme et posé de sa voix. Plus elle la connaissait, plus elle était certaine que ce que Ricciardi voyait en elle était juste.

« À mon avis, vous avez bien fait, signori'. C'est seulement qu'avec quelqu'un qui a la tête si dure, il faut avoir de la patience. Vous devez faire comme si l'idée venait de lui. Quand il était petit et que je voulais, par exemple, qu'il se lave, parce qu'il passait son temps à jouer au jardin et qu'il se salissait, si je lui disais : allez vous laver, il ne bougeait pas. Si au contraire je lui disais, mon Dieu, comme c'est laid les hommes sales, il n'y a que les petits enfants qui sont sales, pas les grands, il courait tout de suite à la baignoire. Je pense que tous les hommes sont comme ça : ils doivent croire qu'ils décident par eux-mêmes alors que c'est nous qui leur faisons décider ce que nous voulons. »

Enrica rit, puis demanda :

« À votre avis, qu'est-ce que je devrais faire, maintenant ? »

Rosa répondit :

« Vous devez lui écrire une belle lettre. Vous devez lui dire que

vous êtes contente qu'il vous salue et que vous le saluez vous aussi. Et trouvez les bons mots, parce que moi, je ne connais que les chiffres, vous devez lui faire comprendre que vous n'êtes pas fiancée, que vous n'avez personne derrière la tête, mais que vous voulez un avenir avec une famille bien à vous. Comme cela il comprendra qu'il doit se remuer. Parce que, vous voyez, je suis vieille, et je ne peux pas supporter l'idée qu'il reste seul sans personne pour s'occuper de lui lorsque je m'en irai. Vous ne le croirez pas, signori', c'est un vrai bébé, il ne sait rien faire tout seul. »

Enrica tendit la main, spontanément, et caressa celle de la vieille dame.

« Signora, vous vivrez cent ans. Je le sais, je le sens. Et nous allons devenir amies, je viendrai vous voir tous les après-midi, quand nous serons sûres qu'il n'est pas là, et je vous tiendrai compagnie. Vous m'apprendrez aussi à mieux faire la cuisine. »

Rosa se frappa le front.

« Ouh, par la sainte Madone, vous avez raison ! Mais je suis là à bavarder, et je n'ai même pas préparé le déjeuner ! Venez avec moi à la cuisine, et je vais vous montrer comment il aime les pois chiches, mon *signorino*. Est-ce que vous connaissez la cuisine du Cilento ? »

Ponte passa la tête par la porte du bureau, et tout en regardant le portrait du roi, dit :

« Si vous voulez, commissaire, le *dottore* commissaire divisionnaire Garzo vous attend. »

Ricciardi soupira, agacé. Il ne savait pourquoi il inspirait une telle timidité à ce petit homme, mais le fait que celui-ci ne le regarde jamais en face l'énervait au plus haut point.

« Merci, Ponte. Va prévenir Maione, s'il te plaît, j'aimerais qu'il vienne lui aussi. On se retrouve dans le bureau de Garzo. »

Interprétant avec un visible soulagement la consigne comme un congédiement, Ponte avait reculé sa tête comme le fait une tortue dans sa carapace et refermé doucement la porte.

Ricciardi n'était pas particulièrement heureux de rencontrer le « *dottore* commissaire divisionnaire Garzo », comme l'appelait invariablement et pompeusement Ponte. Il le trouvait niais et fat, imbu de sa personne et de sa carrière, et parfaitement incapable d'assumer ses difficiles fonctions de coordonnateur de la section des investigations. Mais il savait que le poste avait été créé pour des personnes comme lui, sortes d'intermédiaires entre politiques et exécutants ; le directeur de la police, qu'il rencontrait rarement, n'était, lui, qu'un homme politique. La lutte contre les petits délinquants, devenus tels le plus souvent à cause de leurs conditions de vie, incombait aux personnels de la police.

Mais cette fois, il ne pouvait éviter de lui parler. De lui faire comprendre que, dans le cas de Matteo, il devait absolument aller jusqu'au bout de l'affaire pour découvrir ce qui était effectivement arrivé à l'enfant. Certes il ne pouvait pas lui dire toute la vérité sur ce qui fondait sa motivation : en parcourant le couloir, il se prit à sourire en imaginant la tête qu'aurait faite Garzo s'il lui avait dit qu'il devait continuer l'enquête parce qu'il n'arrivait pas à voir le fantôme du mort. Il en était bien ainsi cependant, et il devait découvrir pourquoi le cadavre avait été déplacé, de quel endroit, et surtout dans quel but.

Devant la porte du divisionnaire, il fut rejoint par un Maione

essoufflé qui lui adressa un dernier regard suppliant.

« Commissaire, laissons tomber. Au besoin, si vous voulez, je furète un peu à droite à gauche et je vous raconte ce que je découvre ; mais on fait ça en douce : ne laissons pas cet idiot nous interdire d'enquêter : vous savez bien que je ne le supporte pas. »

Ricciardi rassura Maione en lui serrant le bras et frappant à la porte.

Garzo était à son bureau, la plume à la main et une feuille de papier devant lui. Maione soupçonna immédiatement une mise en scène, parce que ses lunettes de vue étaient posées sur la table. Le fonctionnaire leva les yeux. Il était un peu déstabilisé parce que l'ordre habituel des choses se trouvait inversé : généralement c'était lui qui appelait le commissaire pour être mis au courant de l'avancement d'une enquête. Aujourd'hui, au contraire, le rendez-vous avait été sollicité par Ricciardi. Que diable voulait-il encore ? s'était-il demandé.

Il n'aimait pas se retrouver face à face avec cet homme dont les yeux semblaient le fouiller. Et puis, il affichait toujours un air supérieur, ou du moins il ne semblait pas reconnaître son autorité : ce qui lui était insupportable.

« Ah, vous voilà. Alors, Ricciardi, que se passe-t-il ? Ponte me dit que vous avez besoin de me parler. »

Ricciardi qui, bien que n'éprouvant aucune difficulté face à lui, ne comptait pas ses conversations avec Garzo parmi ses passe-temps préférés, alla droit au but.

« Dottore, je sais que vous êtes très occupé et je ne voudrais pas abuser de votre temps... »

Garzo ne crut pas nécessaire de dévoiler l'importance et la qualité de ses occupations.

« C'est vrai, mon cher Ricciardi, c'est bien vrai. Cette visite du Duce avec tous les fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, repose entièrement sur nos épaules. En ce qui concerne l'aspect que doit revêtir notre ville, j'entends. Vous n'imaginez pas le nombre de choses que je dois contrôler et vérifier, pour être certain que Son Excellence ait de nous une bonne impression de l'ordre et de la tranquillité que nous avons réussi à imposer. Par bonheur, cette visite survient à un moment où nous n'avons pas de grosses enquêtes en cours, pas vrai ? »

Ricciardi remarqua, étalée devant Garzo, une prétentieuse parure de bureau en argent : plateau pour poser les lettres fait d'un miroir entouré d'un bord ciselé, encrier historié, porte-plumes et tampon buvard en forme de barque. Tous les objets étaient astiqués et immaculés, et brillaient de mille feux. Il pensa à son presse-papiers à

lui, un fragment de bombe, souvenir de la Grande Guerre, seule concession à l'esthétique dans son bureau, et se félicita de ne pas ressembler au commissaire divisionnaire.

« C'est justement de cela que je voulais vous parler, dottore. En réalité, la situation n'est pas telle que vous la décrivez. Il y a eu un accident dont les causes, selon nous, mériteraient d'être approfondies. »

Une ride transversale apparut immédiatement sur le front de Garzo.

« C'est-à-dire ? Je n'ai rien vu passer. Laissez-moi regarder... » et il prit une liasse de procès-verbaux tenue à l'abri dans un casier et commença à l'examiner : « Vous voyez, il n'y a rien. Bien sûr, la routine administrative, une bagarre avec quelques contusions dans une auberge, deux touristes détroussés à Mergellina, mais le voleur, un pêcheur, a tout de suite été arrêté, et le butin récupéré. Trois voitures qui faisaient le taxi à la gare, sans licence. Mais nous sommes dans une grande ville et une absence totale de petites infractions semblerait étrange, non ?

— Il y a le cas de l'enfant retrouvé mort à Capodimonte, dottore. Je vous ai remis moi-même le procès-verbal, hier... »

À ce moment-là Garzo chaussa ses lunettes, ouvrit un autre casier et en sortit une fiche.

« Ah, oui. Voilà : Diotallevi Matteo, identifié par don Antonio Mansi, de la paroisse de Santa Maria del Soccorso. Mais c'est une affaire qui n'a rien à voir avec nous. Une mort accidentelle, a écrit dans son rapport, le médecin légiste, votre ami le Dr Modo. Entre parenthèses, il ne serait pas un peu, comment dire, critique à l'égard du régime ? En somme, une histoire qui ne nous concerne pas. C'est pour cela que le rapport est dans un autre casier. »

Maione secoua la tête. Comme si la présence d'un papier dans un casier plutôt que dans un autre pouvait changer l'essence des choses. Le divisionnaire est vraiment un imbécile, pensa-t-il.

Ricciardi rassembla toute sa patience et reprit avec calme :

« Dottore, l'enfant est mort d'un empoisonnement à la strychnine. Je pense que nous devons comprendre comment elle lui a été administrée, ne serait-ce que pour empêcher un tel accident de se reproduire. Je suis certain... »

Garzo réagit en frappant son bureau de la paume de la main. Le bruit produit ressembla à une explosion et fut suivi du tintement de la bimbeloterie exposée sur la tablette.

« Mais qu'est-ce que ça veut dire, "je crois", "je suis certain" ? Nous sommes la police, et nous nous basons sur des preuves, nom d'une pipe ! Et les faits sont écrits ici : mort accidentelle due à l'ingestion d'appâts empoisonnés destinés aux petits animaux. Mort-aux-rats ! De la mort-aux-rats, bêtement et simplement ! Et vous avez le toupet de venir me déranger tandis que je m'épuise à mettre la ville en ordre pour la visite de Son Excellence le Duce, en inventant des enquêtes qui n'ont pas lieu d'être ? »

Le commissaire ne fut nullement impressionné par l'algarade de Garzo. Il l'avait prévue.

« Je ne m'invente rien, dottore. Je pense simplement que lorsque la cause d'un accident n'est pas claire, on se doit de l'éclaircir, c'est tout. Surtout lorsqu'il s'agit d'un orphelin auquel personne ne s'intéresse... »

Garzo devint écarlate.

« Comment osez-vous dire une chose pareille ? J'ai deux enfants, vous savez ! » et il indiqua la photographie de sa famille dans un cadre en argent, momentanément reléguée du bureau à la bibliothèque pour donner l'image d'un plus grand professionnalisme.

« Pour moi, l'enfance passe avant tout ! Mais cela ne m'empêche pas de regarder les faits : et les faits disent qu'il s'agit d'un décès absolument accidentel. Je lis aussi qu'au premier examen on n'a relevé aucun signe de violence, donc je me demande, et je vous demande : pour quelle raison a-t-on fait une autopsie ? »

Maione fit grincer son pied sur le sol. Ricciardi répondit :

« J'ai fait ce que j'ai estimé bon de faire. Justement l'absence de traces de violence laissait des doutes sur la manière dont l'enfant est décédé.

— Des doutes ? Et vous aussi, Maione, vous partagez ce point de vue ? »

Maione ouvrit la bouche, la ferma et l'ouvrit à nouveau.

« Je marche avec le commissaire, dottore ; et quand le commissaire prend une décision, je n'ai pas à la discuter. »

Garzo soupira :

« Voilà qui en dit long, ma foi. Le brigadier n'a pas le courage de dire explicitement qu'il est d'accord avec vous : c'est nouveau. Et même le Dr Modo, dans son rapport, évite de faire la moindre allusion à l'ingestion d'une substance mortelle. Rien du tout. Cette fois, Ricciardi, la réponse est simple et dictée par les documents eux-mêmes : c'est non. Vous ne pouvez pas, *a posteriori*, enquêter sur cette

malchance, parce qu'il s'agit bien évidemment d'une malchance. Je vous interdis de perdre votre temps à brasser de l'air, particulièrement à un moment d'une telle importance pour notre ville et pour la questure. »

Maione tenait ses yeux rivés au sol. Ricciardi secoua doucement la tête ; il avait prévu cette opposition de la part du fonctionnaire.

« Vous avez raison, dottore. Je suis seulement un peu fatigué, voilà la vérité. Et à ce propos je vous demanderais bien l'autorisation de prendre un congé, disons, d'une semaine. Ainsi je ne vous dérangerai pas avec mes nerfs. »

Une telle requête surprit Garzo. Dans son souvenir, Ricciardi n'avait jamais pris de congé pour cause de maladie, ou pour partir en vacances, même en plein été. C'était un des mystères qui lui rendaient cet homme cordialement antipathique. Troublé, il fit ce qu'il savait faire de mieux : le défier.

« Pourquoi donc cette demande ? Est-ce que vous n'auriez pas une idée derrière la tête, par hasard ? Ricciardi, je vous avertis : même en congé, vous restez un commissaire de la questure royale, et vos actes peuvent faire l'objet de sanctions disciplinaires graves, très graves, même. Pour une fois, je ne me sens pas enclin à vous octroyer ce congé. Il est peut-être plus prudent de vous tenir à l'œil. »

Mais Ricciardi avait même prévu cette réponse et il connaissait le point faible de Garzo.

« Comme vous voulez, dottore. Cela m'ennuie parce que je vais être obligé de dire à la signora Vezzi que je ne pourrai pas me rendre disponible. Elle m'avait demandé de l'aider à faire les achats et à dresser la liste des invités pour je ne sais plus quelle réception qu'elle doit donner, dans quelques jours. Il m'a semblé qu'il s'agissait d'un événement important. »

Le divisionnaire s'était immédiatement redressé sur sa chaise. Il changea de ton, mais resta évasif :

« Ah, en effet, j'ai entendu parler de cette réception. Et comment va notre chère signora Vezzi ? L'avez-vous rencontrée, récemment ? »

Maione toussa pour cacher son envie de rire. Ricciardi répondit :

« Récemment, oui. Alors, dottore ? Que dites-vous de ces vacances ? »

Garzo piquetait la feuille blanche du bout de sa plume.

« D'accord, Ricciardi. Une semaine seulement, cependant ; et avec l'obligation de me tenir au courant de tout ce qui concerne la réception de la signora Vezzi. Vous le savez aussi bien que moi, notre

tâche est de toujours tout savoir sur ce qui se passe dans notre ville. Particulièrement lorsqu'il s'agit d'événements qui peuvent toucher des personnes en vue. Notre devoir est de leur garantir la plus grande sécurité. »

Maione fit un pas en avant.

« Dottore, est-ce que, par la même occasion, je ne pourrais pas avoir, moi aussi, quelques jours de congé ? J'en profiterais pour régler quelques petites affaires personnelles. »

Garzo, à bout, explosa :

« Non, Maione, pas vous ! J'ai besoin de tous mes effectifs dans les jours à venir. Et puis, vous, vos congés, vous les avez déjà pris. Et je pense aussi que Ricciardi n'aura pas besoin d'aide, pour se distraire pendant ses vacances. N'ai-je pas raison, Ricciardi ? »

Le commissaire ne releva pas l'allusion.

« Alors, c'est parfait, dottore. Nous nous reverrons ici, au bureau, dans une semaine, ou bien en une autre occasion. Bonne journée. »

Garzo exhiba un large sourire.

« C'est cela, en une autre occasion, peut-être. Au revoir, Ricciardi. Et attention : je ne veux pas entendre parler de vous ; surtout au sujet de la mort de ce malheureux enfant. »

Maione suivit Ricciardi dans son bureau. Il restait planté là, son képi à la main, pendant que le commissaire rassemblait quelques papiers sur sa table pour créer un semblant d'ordre.

Après quelques instants, voyant que le brigadier ne bougeait pas, Ricciardi prit les devants :

« Et alors, qu'est-ce que tu voulais me dire ? »

Maione cessa de regarder le bout de ses bottes.

« Commissaire, vous avez vu, j'ai bien essayé d'obtenir des vacances moi aussi : pour vous donner un coup de main. Notez bien que je ne sais pas trop comment vous aider. Je ne sais pas ce que vous cherchez, ni ce que vous voulez comprendre. Je suis comme d'habitude de votre côté, et vous le savez bien. Mais comment vous aider si vous ne m'en dites pas plus ? »

Ricciardi regarda cet homme corpulent et perplexe et éprouva pour lui un sentiment de tendresse. Il s'assit et essaya de lui fournir au moins quelques explications :

« Tu vois, Raffaele, Modo aussi m'a posé la même question. Une réponse précise, je n'en ai pas, et je n'en ai pas eu non plus tout à l'heure avec Garzo. Ce que je peux te dire c'est ce que j'ai ressenti, quand j'ai vu emporter le petit cadavre, hier matin. Cette pauvre petite tête qui ballottait, comme celle d'un agneau de Pâques. J'ai compris qu'il était seul au monde, que personne ne s'inquiétait de savoir s'il était mort ou vivant. Et je me suis dit que ça n'était pas juste. Qu'on devait s'occuper des enfants quand ils étaient vivants et qu'on ne devait pas accepter qu'ils meurent sans laisser de trace. Alors, d'instinct, j'ai demandé une autopsie. Et puis, quand j'ai appris qu'il avait avalé de la strychnine, j'ai pensé qu'il fallait savoir où il l'avait trouvée pour qu'un pareil accident ne se reproduise plus. C'est tout. »

Maione l'écoutait attentivement, sans perdre une seule de ses paroles. Il ne se faisait pas d'illusions sur lui-même, il savait qu'il n'avait pas beaucoup d'instruction ; mais il avait un instinct très développé, et son instinct lui disait qu'il devait y avoir autre chose

pour que Ricciardi s'accroche ainsi, avec autant de ténacité, à la mort de Matteo.

Mais il savait aussi qu'il ne tirerait rien de plus du commissaire ; c'est pourquoi il acquiesça, sérieux, et ajouta :

« J'ai compris. Et maintenant, profitons de ce que cet imbécile de Garzo veuille me garder ici. Au fur et à mesure de vos recherches, vous me ferez savoir où vous en êtes, et de quoi vous avez besoin. En restant de service, j'aurai toujours la possibilité de vous donner un petit coup de main, non ? »

Ricciardi sourit presque.

« D'accord, Raffaele. Je te promets, si j'ai besoin de toi, ce qui sera certainement le cas, de t'envoyer chercher. Pour commencer, voici ce que tu vas faire : tâche de savoir si le commissariat a reçu des plaintes de la curie. Je pense que, dès qu'il me reverra, notre cher don Antonio sera ravi de faire un saut jusqu'au Duomo pour mettre l'évêque au courant.

— Soyez tranquille, commissaire. Mais vous, promettez-moi : si vous voyez une situation dangereuse, ne foncez pas dedans, tête la première. Attendez l'arrivée du brigadier Maione, qui porte la chance avec lui et avec qui rien de grave ne peut arriver. »

Avant que Ricciardi n'ait le temps de répliquer, on entendit frapper à la porte et, annoncée par le planton, entra Livia Lucani, veuve Vezzi, entourée des vapeurs de son parfum épicé qui faisait tourner la tête.

Sur son chapeau-cloche gris, orné d'une grande fleur d'étoffe cousue sur le côté, on apercevait des perles de pluie qui avaient traversé l'élégant parapluie qu'elle tenait maintenant, fermé, suspendu à son bras. Elle portait un long manteau noir agrémenté d'un col de renard argenté, assorti au gris du chapeau. Elle était radieuse.

« Bonjour, bonjour à tous ! Cher brigadier, comment allez-vous ? Toujours séduisant ! »

Maione, comme cela lui arrivait dès qu'il se trouvait en présence de Livia, se faisait l'effet d'un cul-terreux.

« Chère signora, bonsoir. Quelle surprise de vous voir, nous ne sommes pas habitués à croiser ici tant de beauté. »

Livia émit un petit rire argentin.

« Quelle galanterie ! Si vous n'étiez pas aussi occupé, je vous ferais la cour sans vergogne. *Ciao*, Ricciardi. Je sais que toi aussi, tu es content de me voir : mais garde-toi bien de montrer ton enthousiasme, sinon que penserait le brigadier ? »

Ricciardi était resté assis, troublé par cette visite inattendue. Il se

leva.

« Ciao, Livia. Une surprise en effet : nous ne t'attendions pas, il est arrivé quelque chose ? »

Livia retirait ses longs gants noirs.

« Et pourquoi devrait-il se passer quelque chose pour que je vienne te voir ? Non, rien. J'ai fait une débauche d'emplettes, mon pauvre chauffeur m'attend en bas dans la voiture, noyé sous les paquets, gros et petits. Ce n'est pas ma faute, les magasins de cette ville sont tellement attirants que je suis incapable de résister. Et en rentrant j'ai pensé, mais oui, je prendrais bien un petit bol de tristesse : je vais trouver Ricciardi qui doit certainement être au commissariat, plongé dans ses élucubrations habituelles, et me voici. »

Elle avait pris place sur une des deux chaises posées devant le bureau du commissaire et déboutonnait son manteau qui laissa apparaître un élégant tailleur. Elle croisa les jambes et tira de son sac à main une cigarette que Maione s'empressa d'allumer.

« Merci, brigadier. Vous pourriez donner quelques leçons de galanterie à une de mes connaissances, qui aurait tant à apprendre. Alors, qu'est-ce que vous faites de beau ? »

Ricciardi s'assit à son tour.

« En effet, tu tombes à pic. Je dois t'avouer que, à l'instant, j'ai utilisé ton nom sans t'en demander l'autorisation. Nous avons retrouvé un enfant mort, et je... »

Il fut interrompu par l'entrée intempestive de Garzo, les lunettes sur le nez et une feuille à la main. Maione et Ricciardi comprirent immédiatement – pas besoin d'être fin limier pour cela – que le fonctionnaire, qui ne s'aventurait jamais dans les bureaux de l'étage inférieur, était arrivé en courant dès qu'il avait été averti de la présence de Livia. Maione foudroya du regard Ponte qui observait sournoisement par l'entrebâillement de la porte : il se volatilisa immédiatement.

« Ricciardi, je vous apporte votre autorisation pour vos vacances. Oh, mais quel heureux hasard ! La signora Vezzi en personne ! Mais savez-vous, signora, que nous parlions justement de vous, il y a un instant ? »

Livia avait tendu sa main au baiser de Garzo, en lançant un regard de curiosité à Ricciardi.

« Oui, dottore, Ricciardi vient de me l'apprendre. Et à quel sujet, si je ne suis pas indiscrete ?

— Mais à propos des journées de congé dont le commissaire a fait

la demande, pour vous aider à préparer je ne sais quelle fête que vous comptez donner. Ou bien il m'a menti, pour une raison qui m'échappe ? Dites-le-moi, signora, parce que, s'il m'a menti, je le fais mettre immédiatement en prison ! »

Ses efforts pour être spirituel s'abîmèrent en silence entre Ricciardi et Maione, tandis que Livia sourit et dit : « En effet, je dois vous dire que Ricciardi m'est très utile en me servant de Virgile dans votre magnifique mais chaotique cité. Vous savez que j'ai choisi ma demeure grâce à lui ? Elle n'est pas loin d'ici, via Sant'Anna dei Lombardi, ce qui me permet de vous tenir tous à l'œil, très facilement. »

Garzo souriait, caressant d'un doigt ses nouvelles moustaches et espérant attirer sur elles l'attention de la dame.

« Et parmi toutes les beautés que compte notre ville, vous voici, vous aussi. Nous devons cela à Ricciardi, qui a toute notre gratitude. Et nous le remercions pour l'aide qu'il va apporter à l'organisation de cette splendide réception dont on parle tant. »

Livia tourna son regard entre Garzo et un Ricciardi embarrassé et elle pensa qu'elle tenait là une opportunité alléchante.

« Oui, dottore : ce sera une grande fête. Et ce sera pour moi un plaisir de vous recevoir avec madame, bien entendu. Du reste j'ai invité votre directeur, cet homme si aimable, ainsi vous serez entre amis. L'invitée d'honneur est mon amie Edda, la fille du Duce. Et, qui sait, Son Excellence pourrait bien nous faire l'agréable surprise de sa présence. Soyez gentil, donnez l'ordre à Ricciardi de m'aider et de ne pas se défilier. Vous connaissez sa réticence à participer aux événements mondains. »

Garzo resplendissait comme illuminé par le soleil. D'une voix tremblante de bonheur, il dit :

« Signora, je ne sais comment vous dire à quel point mon épouse et moi-même vous sommes reconnaissants pour cette délicate invitation ! Ricciardi, cher, très cher Ricciardi, je vous ordonne de vous mettre de manière permanente au service de la signora Vezzi. Et sans la moindre distraction, je me fais bien comprendre ! »

Livia se leva en souriant.

« Je dois absolument vous quitter. Vous m'accompagnez à ma voiture, dottore ? Vos escaliers me font horriblement peur avec ces talons, mais au bras d'un homme comme vous... Bonsoir, brigadier. Ciao, Ricciardi, tu as entendu : obéis aux ordres que tu viens de recevoir. »

Et elle sortit en laissant derrière elle un bureau rempli de senteurs

d'épices et d'inquiétude.

19

Mercredi 28 octobre

Chaque jour de la semaine, quel que fût le temps, Rosa se réveillait à cinq heures ; une habitude qui lui venait du temps où, au village, elle devait s'occuper des animaux de la ferme dans laquelle elle vivait, avant d'être engagée chez les Malomonte.

Cela ne lui pesait pas : elle avait le temps de dire ses prières, d'organiser tranquillement son travail de la journée, de penser aux repas ; et puis elle tenait à le voir partir au bureau, s'assurer que tout allait bien, qu'il était habillé correctement. Il était tellement distrait. Combien de fois elle avait dû courir derrière lui pour boutonner une veste et pour lacer une chaussure. C'était ainsi lorsqu'il était petit, et ça l'était encore.

Ce jour-là, elle fut étonnée de le voir toujours en chemise de nuit à sept heures. Elle lui demanda tout de suite s'il se sentait bien, il avait une mine sombre qui l'inquiéta immédiatement. Il la rassura avec un sourire.

« Mais oui, sois tranquille, je vais parfaitement bien. J'ai seulement pris quelques jours de congé pour m'occuper de choses et d'autres. Je vais être un peu plus souvent à la maison. »

Rosa, qui connaissait son total désintéressement pour ses propres affaires, resta perplexe. Dans son souvenir, excepté quelques deuils ou mariages touchant de lointains parents demeurés à Fortino, Ricciardi n'avait jamais manqué un jour de travail. Il y avait quelque chose là-dessous, elle en aurait mis sa main au feu. Elle allait relever son niveau de vigilance. Et puis, sa récente rencontre avec Enrica, qui lui avait tout de suite plu, lui avait fait comprendre que, plus elle l'aurait à l'œil, mieux cela vaudrait.

De son côté, Ricciardi tenait à savoir ce qui était arrivé au petit Matteo, et il avait décidé de commencer par le lieu où il vivait : la paroisse de Santa Maria del Soccorso.

L'église se trouvait à quelques centaines de mètres de chez lui, en direction de Capodimonte. Ce matin encore, comme c'était le cas depuis des jours et des jours, le temps était exécrable. Il ne pleuvait

pas encore, mais de lourds nuages noirs couvraient la ville de manière menaçante, et on entendait l'orage approcher.

Arrivé à destination, il s'aperçut qu'il n'y avait pas d'office en cours. L'église n'était pas grande : une seule nef et quelques autels latéraux. Sur les premiers bancs, proches de l'autel principal, plusieurs femmes âgées récitaient le rosaire. Odeur d'encens et de bougies, beaucoup d'humidité.

Il vit une porte au fond, qui donnait probablement sur la sacristie : il l'ouvrit. Une des vieilles lui lança un regard hostile. Une fois passé le seuil, il suivit un couloir étroit menant à une pièce éclairée ; là il trouva don Antonio en train de ranger une étole dans une armoire.

La réaction du prêtre fut intéressante : il cligna des yeux, comme s'il n'était pas sûr de ce qu'il voyait ; puis il fit un geste de découragement comme pour exprimer sa résignation ; enfin, il s'adressa à Ricciardi d'un ton faussement courtois qui ne réussissait pas à masquer son irritation.

« Commissaire, quel plaisir de vous voir ici. Et si j'ai bien compris, vous faites partie de ma paroisse. Vous habitez tout près, n'est-ce pas ? Et pourtant, je ne crois pas vous avoir jamais vu à l'église. »

Ricciardi tenait à ce que les raisons de sa visite soient bien claires.

« C'est vrai, mon père. Je n'habite pas loin, mais je ne vais pas souvent à l'église. Je fais partie de ceux qui ont la conviction que Dieu est partout. Pas vous ? »

Don Antonio ferma l'armoire à clé.

« Certainement. Mais ce qu'on ne trouve pas partout, c'est la communauté. Prier est une chose, prier ensemble en est une autre. Mais si vous n'êtes pas venu pour prier, quel est donc l'objet de votre visite ? »

Droit au but.

« Je dois vous dire avant toute chose que je ne suis pas ici dans le cadre de mes fonctions. Je vous assure qu'il n'y a aucune enquête officielle en cours. Mais il nous tient à cœur, à vous comme à moi, qu'un malheur comme celui qui est arrivé à Matteo ne se reproduise plus. Je voudrais donc comprendre – peut-être en parlant avec un des autres garçons ou en jetant un coup d'œil à l'endroit où il dormait et où il gardait ses affaires – comment il a pu trouver ces boulettes empoisonnées qui l'ont tué. Je vous promets de ne pas déranger vos activités paroissiales. »

Don Antonio le dévisageait, pour essayer de saisir les réelles intentions qui se cachaient derrière ses paroles.

« Je comprends. Moi aussi, comme vous l'avez dit, je souhaite qu'un malheur comme celui qui est arrivé à ce pauvre Matteo ne se reproduise plus. Je vous autorise, cette, comment avez-vous dit ?, "non-enquête". Mais ce sera votre seule et unique visite. Je ne tolérerai pas d'autres intrusions dans ma paroisse ; elles seraient une entrave à mon sacerdoce et, comme je vous l'ai déjà dit, je serais tenu d'en informer la curie. »

Ricciardi montra une assurance qu'il n'avait pas.

« Certes, certes, je comprends parfaitement. Mais ne vous inquiétez pas, mon père. Il me suffira de jeter un coup d'œil et d'échanger trois mots avec un de ses camarades. C'est tout.

— C'est bon. Attendez-moi, commissaire. Je vais voir si je peux encore trouver un garçon ici. Vous savez, ils sont tous en apprentissage dans le but d'avoir un métier, et ils partent tôt le matin. Vous permettez. »

Le prêtre sortit et Ricciardi regarda autour de lui. L'endroit était exigu, un mur couvert de placards, une chaise, un prie-Dieu, une petite table avec un missel et une bible : mobilier et objets classiques d'une sacristie, crucifix inclus. Quelques instants plus tard le prêtre réapparut accompagné d'un garçon d'environ treize ans à la peau mate et aux yeux noirs très vifs, la tête pratiquement rasée.

« Voici Cristiano ; comme je vous l'ai dit, ils aimaient tous beaucoup Matteo, mais Cristiano était peut-être celui avec lequel il était le plus lié. Cristiano, salue le commissaire Ricciardi. »

D'un air de défi, plus que de curiosité, le garçon planta ses yeux dans ceux de Ricciardi. Il n'était pas impossible que le prêtre ait choisi sciemment de prononcer le mot de commissaire. Il continua :

« Je vous en prie, commissaire : posez-lui donc vos questions. »

Ricciardi n'avait pas l'intention de parler devant le prêtre dont la présence aurait pu influencer le garçon.

« Je ne veux pas vous prendre trop de temps, mon père. Cristiano pourrait m'accompagner là où dormait Matteo, et pendant ce temps-là je lui poserai quelques questions. Ainsi je ne vous ennuierais pas plus longtemps. »

Le prêtre était indécis ; il regarda Cristiano avec une vague appréhension, tira sa montre de la poche de sa soutane et dit, un peu désappointé :

« Oui, d'autant plus que, dans quelques minutes, j'ai un office. C'est bon, mais je vous avertis, commissaire : ne dépassez pas les limites que nous nous sommes fixées. Et ne retenez pas trop longtemps notre

Cristiano qui doit nettoyer le dortoir : c'est son tour aujourd'hui. »

Ricciardi fit un signe de tête en guise de salut et sortit avec le garçon.

En longeant l'église, on accédait à une petite cour qui abritait une construction basse ressemblant à une remise. Le garçon précéda Ricciardi à la porte ; le commissaire remarqua qu'il était vêtu de la même façon que Matteo lorsqu'on l'avait retrouvé, une vieille chemise de toile, une culotte attachée à la taille par une ficelle, une paire de galoches d'où sortaient des jambes livides, portant des traces de cicatrices, de morsures d'insectes et d'engelures.

Une fois entré, Ricciardi regarda autour de lui. Un local d'un seul tenant, long de six mètres environ et large de quatre, au bout duquel un paravent de bois dissimulait dans un angle une latrine, dans l'angle opposé, un lavabo. Accolés aux murs il y avait deux lits de camp à moitié cassés et quatre paillasses dont le contenu s'échappait en plusieurs endroits. L'ensemble donnait une impression de total abandon.

Cristiano s'arrêta au milieu de la pièce et d'un geste de la main, désigna une des paillasses. Au milieu, on pouvait encore deviner l'empreinte du corps du petit Matteo.

Sept jours plus tôt, mercredi 21 octobre.

Les garçons se préparent pour se rendre chez les artisans qui les ont pris en apprentissage pour quelques centimes la semaine ; tous, sauf Cristiano qui a été chassé par le cordonnier à qui il a manqué de respect. Cristiano répond toujours. Cristiano ne peut pas s'en empêcher.

La porte s'ouvre violemment et don Antonio entre fou de colère. La porte cogne contre le mur, on croirait entendre un coup de feu. Tettè qui est en train de faire sa toilette sursaute.

Le prêtre marche à grands pas jusqu'au centre de la pièce et hurle :

« Tous ici, devant moi ! ».

Les garçons se dépêchent d'obéir. Amedeo et Saverio, les plus grands, ceux qui ont droit aux lits de camp, sont les premiers à se mettre en rang. Tettè les voit échanger un regard et cela lui fait peur.

Quand ils sont tous en file, le prêtre dit :

« Vous savez ce qui s'est passé ? Il manque trois pommes. Trois pommes ont disparu du garde-manger : et j'en suis sûr, parce que c'est moi-même qui les y ai mises, et que je les ai comptées une par une ! ».

Les six garçons tiennent les yeux rivés au sol. Ils savent d'expérience qu'ils doivent se taire, parce que si l'un d'eux dit quelque chose, les autres risquent de le payer très cher. Tettè serre contre sa poitrine nue la chemise qu'il n'a pas eu le temps de remettre. Les têtes baissées sont toutes rasées à zéro à cause des poux.

Don Antonio reprend :

« Qui a fait cela ? Je ne vous le demanderai qu'une seule fois. Celui qui se dénonce sera puni, pas les autres ; par contre si je ne peux pas savoir qui a volé dans la maison de Dieu, et a commis ainsi un péché mortel, vous serez tous punis. Car celui qui connaît le coupable et ne le dit pas va en enfer de la même manière. Je vous laisse sans manger deux jours entiers. Et je le ferai, vous le savez. Le voleur sera puni, soyez en sûrs. Il sera puni. »

La peur se sent comme un souffle de vent. Ils savent tous ce qui attend le coupable. Le cabinet noir. Il sera enfermé au cabinet noir.

Au froid, dans l'obscurité. Au milieu de toutes les bestioles sans nom qui vous grouillent sur la peau, avec leurs petites pattes rapides. Celui qui va au cabinet noir en sort avec des boutons sur la peau qui le grattent et le grattent pendant des jours, et attrapent un prurit dont on ne guérit jamais. Et dedans tout est sombre comme la nuit la plus noire, et impossible de remuer parce qu'il n'y a pas d'espace, et même pas d'air pour respirer. Le cabinet noir, c'est l'enfer.

On les entend respirer. Tettè entend même son cœur lui battre dans les oreilles. Il regarde ses pieds sur la terre battue. Le froid les a rendus violets. Une minute passe. Deux minutes. Puis Amedeo fait un pas en avant.

Don Antonio le regarde.

« Parle, si tu as quelque chose à dire. »

La métamorphose d'Amedeo devant le prêtre est impressionnante. Il rentre la tête dans les épaules, il se fait tout petit, il plie les genoux. Il change même sa voix, qui devient légère comme celle d'un petit enfant.

« Mon père, pardonnez-moi. J' fais pas l'espion, mais je vais vous dire, je suis bien obligé, j' veux pas y aller, en enfer. »

Silence. Tous les yeux restent fixés sur le sol, à part ceux de Cristiano qui foudroient un instant Amedeo, pour tout de suite se baisser. Don Antonio demande :

« Et alors ? »

Sans relever la tête, Amedeo pointe un doigt tremblant vers Tettè.

« Le cacaglio. C'est lui, l'affreux cacaglio. Y croyait que personne le voyait, mais moi je l'ai vu. Cette nuit, il les a mangées, les pommes. Cette nuit, dans son lit. »

Le serpent de l'horreur monte de l'estomac de Tettè et s'enroule autour de sa gorge. Lui, les pommes, il ne les a même pas vues. Il lève les yeux, essaie de parler mais il n'y arrive pas. Le serpent l'étrangle.

« Vraiment ? Et tu sais ce qui arrive à celui qui accuse sans preuve ? Tu le sais ? »

La voix de don Antonio est menaçante. Nanni, le sacristain, vient d'entrer, il se frotte les mains. Il aime les punitions. Tout le monde sait qu'il aime ça.

Amedeo lève finalement les yeux et acquiesce. Puis il se retourne et se dirige vers la paille de Tettè. Il la soulève d'un air décidé et ramasse quelque chose ; il revient devant le prêtre et ouvre la main. Le prêtre prend l'objet et le montre à tous : un trognon de pomme, nettoyé jusqu'au dernier morceau. Deux fourmis tombent par terre.

Désespéré, Tettè voudrait hurler : c'est pas moi, mon père ! Vous ne

voyez pas que c'est pas moi ? Je ne suis même pas allé dans la cuisine ! Demandez qui a aidé à préparer le dîner hier et vous saurez qui c'est ! Je vous en prie, mon père, pas le cabinet : j'ai peur du noir et des bestioles qui sont dedans !

Mais le serpent a serré ses anneaux autour de sa gorge, et de sa bouche il ne sort qu'un gargouillement rauque. L'un des jumeaux ne peut pas s'empêcher de rire, parce qu'il l'a échappé belle et à cause de Tettè qui n'arrive pas à parler ; le sacristain lui donne un coup derrière la tête. Cette fois personne ne rit, pendant que le jumeau frotte son crâne rasé, comme lorsque les poux lui grattent la tête.

Don Antonio s'approche de Tettè. Il le regarde sévèrement.

« Encore. Et toi, tu n'as vraiment aucune raison de voler. Avec tout ce qu'on t'offre. Tu es bien assez gâté comme ça. »

Tettè voudrait lui dire, au prêtre qu'il n'est pas aussi gâté qu'il en a l'air. Qu'ils lui prennent tout, dès qu'il rentre. Tout, jusqu'à la dernière miette. Mais le serpent l'étrangle et il se sent prêt à suffoquer.

D'un geste brusque, le prêtre lui prend l'oreille gauche entre les doigts, et la tord de toutes ses forces. Tettè pousse un hurlement qui fait frémir tout le monde. Cristiano regarde Amedeo qui tient encore les yeux rivés au sol. L'autre jumeau se bouche les oreilles avec les mains. Maintenant, don Antonio soulève presque Tettè de terre. L'enfant agite la main, espérant que le prêtre desserre sa prise, mais celui-ci ne lâche pas l'oreille qui est devenue écarlate.

Tettè est traîné dehors, dans le froid et la pluie. Tous les suivent, lui et le prêtre : on dirait un cortège en route pour une exécution. Dans l'angle opposé de la cour se trouve le cabinet noir, un réduit d'un mètre sur un mètre. Sans lâcher l'oreille de Tettè, don Antonio tire une clé de la poche de sa soutane et ouvre la porte ; il jette Tettè dans le cabinet et referme la porte.

D'abord le soulagement pour l'oreille libérée, puis, par vagues, une douleur terrible, lancinante. Tettè se masse l'oreille, très fort. Il n'entend plus rien de ce côté-là, sauf un sifflement assourdissant. Il se terre dans un coin, en rampant, il attrape un chiffon et le pose sur sa tête. Il sent courir sur lui de petits animaux qu'il ne voit pas. Il décoche des ruades pour les éloigner. Il voudrait pleurer, hurler, mais sa gorge est serrée.

Il voit son ange gardien devant lui. Il entend sa voix : quand tu as des malheurs, pense à moi, à mon sourire. Pense à moi, Tettè. Pense à moi très fort, et tu verras que tout ira mieux.

Il y pense très fort, les yeux serrés sous le torchon crasseux, c'est pas moi, c'est pas moi, hurle-t-il en lui-même dans le silence. Je t'en prie, dis-moi que tu m'aimes. Dis-le-moi une seule fois que tu m'aimes, mon bel

ange.

Le tonnerre secoue la porte du cabinet. La pluie tombe sur le toit qui s'égoutte à l'intérieur ; Tettè lance des coups de pied quand il sent des museaux gelés le toucher. Il sait que s'il s'endort, les museaux et les pattes s'enhardiront, et que les morsures le réveilleront.

Il entend gratter à la porte, une fois, deux fois. Il se traîne et trouve une planche légèrement décollée, il perçoit une respiration. Il voit une forme par la fente, et met un moment à comprendre qu'il s'agit de la truffe d'un chien.

Il réussit à glisser un doigt et la caresser.

Il n'a rien d'autre à faire qu'à attendre.

Dans le dortoir, Amedeo et Saverio s'asseyent sur leur lit de camp et tirent chacun une pomme de sous leur matelas. Ils mordent dedans en échangeant un coup d'œil de connivence et ricanent.

Cristiano serre les poings puis il pense : occupe-toi de tes affaires.

Les mains dans les poches, Ricciardi s'approcha de la paille de Tettè, et regarda fixement les formes en creux qui indiquaient où l'enfant avait dormi. Voilà, pensa-t-il. C'est là que tu rêvais, que tu pensais, pas de grandes idées, ni de folles espérances, les petites choses de la vie quotidienne. À ce que tu allais pouvoir manger. Tu imaginais peut-être le visage de ton père, la caresse de ta mère. Ce qui est peu probable, car les caresses, tu n'y avais jamais goûté.

Il allongea la jambe et de la pointe de son pied, toucha la paille d'où s'échappa, en zigzaguant, un cafard. Le commissaire et Cristiano le regardèrent courir le long du mur et disparaître dans une fissure.

Ricciardi se tourna vers le garçon.

« C'était ton ami, Matteo ? »

Pas de réponse. Cristiano haussa les épaules d'un geste d'indifférence, en continuant à regarder droit devant lui.

Ricciardi s'approcha d'un petit meuble fait avec le bois d'une cagette de fruits, près du lit. Il l'ouvrit et s'agenouilla pour regarder ce qu'il y avait à l'intérieur.

Pas grand-chose. Quelques vêtements soigneusement pliés. En meilleur état que ceux qu'il portait, des vêtements pour les jours de fête : une veste de marin, une culotte courte, un petit chapeau. Usés jusqu'à la corde, mais propres. Même une paire de sandales avec une semelle en carton compressé.

Un vieux livre, cousu avec un fil de coton, représentant des automobiles. Des traces de doigts, qui sait combien de fois tu l'as regardé en rêvant, pensa Ricciardi. Un modèle réduit en bois, tout rafistolé, avec des rondelles métalliques à la place des quatre roues, passé au crayon de couleur, une conductrice aux cheveux blonds dessinée au volant.

Un mouchoir de femme blanc, plié en triangle, finement brodé d'un monogramme difficile à interpréter, peut-être deux lettres entrelacées.

Ricciardi soupira, remit tout en place et se releva. Il regarda longuement Cristiano, et lui dit :

« Où sont les autres garçons ? Qu'est-ce qu'ils font ? »

Cristiano haussa les épaules à nouveau et regarda vers l'angle où avait disparu le cafard. Ils restèrent ainsi un moment, puis Ricciardi décida qu'il était temps de changer de ton.

« Écoute-moi bien : je suis commissaire de police. Je peux t'attraper sous n'importe quel prétexte, et te flanquer en prison pour toujours. Et je le ferai, si tu décides de me cacher quelque chose. Donc, à mon avis, tu as tout intérêt à parler. »

Recourir aux menaces vis-à-vis d'un gamin : il n'était pas fier de lui. Mais il avait l'intuition que c'était malheureusement le seul langage que Cristiano était susceptible de comprendre ; en effet, au bout d'un moment, le garçon se mit à parler.

« Et qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Commence par répondre à la question de tout à l'heure : dis-moi où sont les autres garçons et ce qu'ils font.

— On va en apprentissage. On est six... cinq, maintenant. Ils sont au travail, mais pas moi, parce que ce bâtard de cordonnier m'a fichu à la porte. »

Il avait parlé à voix basse, presque avec colère. Il se tenait les pouces passés dans la ceinture, les jambes écartées bien plantées dans le sol.

Il semblait prêt à s'échapper, ou à sauter sur son interlocuteur.

« Tu étais copain avec Matteo ? »

Il haussa encore les épaules. Puis il réfléchit et répondit :

« Tettè, des copains, il en avait pas, et j'étais même pas son copain. Mais il me faisait de la peine, il était petit et il bégayait, pour dire quelque chose, ça prenait trois heures, alors il parlait pas. De toute façon, moins on parle là-dedans et mieux qu'ça vaut. »

Ricciardi voulait en savoir plus.

« Et qu'est-ce que vous faites lorsque vous êtes ensemble ?

— On se voit le soir quand on a fini de travailler, si personne va faire un tour pour ses affaires. Mais comme le soir on mange, et qu'il fait froid, on rentre tous. Quand la saison est meilleure, y en a qui préfèrent dormir dans la rue plutôt qu'ici. Y fait très chaud là-dedans.

— Et vous ne faites rien d'autre ? »

Cristiano réfléchit et dit :

« Y a école. Mardi et jeudi. Y a deux dames qui viennent, la vieille et la jeune, elles nous racontent des histoires, elles essayent de nous

faire lire et écrire. Moi ça m'casse les pieds, je reste une minute et je m'en vais, sauf quand elles apportent à manger comme récompense, même si je réussis jamais rien.

— Et Tettè, comment il se débrouillait ?

— Je vous ai dit, y bégayait, y pouvait pas parler, surtout quand il était émotionné. Mais pour écrire il était bon, et encore plus pour dessiner. Des fois il avait la récompense, mais les plus grands y lui prenaient et on se la partageait. C'est comme ça qu'ça marche, ici. »

Intéressant, pensa Ricciardi. Ce n'était pas qu'il y eût cru, mais de tout l'amour vanté par le prêtre, il n'y avait rien en réalité.

Il restait à découvrir, au-delà de ce que don Antonio et les autres avaient déclaré, où était mort Tettè.

« Est-ce que tu sais comment il est mort, Matteo ? »

Cristiano hocha la tête, à la manière d'un adulte.

« Il était vraiment bête, le *cacaglio*. Petit et bête.

— Pourquoi dis-tu ça ? Dans quel sens il était bête ? »

Le garçon sourit tristement.

« Pourquoi ? Vous, vous l'appellez comment celui qu'avale de la mort-aux-rats ? »

Ricciardi jeta un coup d'œil autour de lui : aucune trace du fantôme de Matteo. Il n'était pas mort là. Pas plus que dans l'église ou la sacristie, d'ailleurs.

« Et tu as une idée de l'endroit où il a pu trouver ces boulettes empoisonnées ? »

Cristiano haussa les épaules. Puis tout à coup, il dit :

« Peut-être que oui. Et j'peux vous montrer où. Mais vous, vous m' donnez quoi, en échange ? »

— Je te donne que je ne t'envoie pas en prison. Et ça ne me semble pas un mince cadeau. »

Cristiano soupira, lui fit un signe de tête et s'éloigna. Ricciardi lui emboîta le pas. Ils passèrent par la petite cour sur laquelle donnait la porte fermée du cabinet noir.

N'en connaissant pas l'existence, il ne pensa pas à regarder ce qu'il pouvait y avoir dedans.

Assise à son secrétaire qu'elle avait installé dans sa chambre à coucher, Livia regardait la ville à travers la pluie. Les trams se croisaient en faisant joyeusement sonner leurs trompes ; la pluie

n'empêchait pas les marchands ambulants de tirer leur charrette et d'inciter les rares passants à regarder leurs marchandises à l'abri sous des toiles.

De la porte entrouverte arrivait le chant de la domestique occupée à la cuisine, à l'autre bout de l'appartement :

Saccio ca t'aggia perdere

Sento ca t'alluntane,

Ca tu te ne può gghi' primma'e dimane

Pe' nun turna' cchiù a mme(11)...

Livia aimait cette propension à la musique et au chant. Dans les autres villes, c'était le silence qui dominait : si on entendait quelque chose c'était le bruit des moteurs, les hennissements des chevaux, mais pas les sons. Ni la musique.

Elle essaya de se pencher à nouveau sur la liste de ses invités. Ce n'était pas une entreprise facile : elle souhaitait un nombre raisonnable de convives mais elle ne voulait pas mécontenter trop de monde. Toutefois, elle désirait avoir les personnes qui lui étaient au moins sympathiques.

Elle soupira lorsque son regard tomba sur les lettres que ses bonnes amies ne cessaient de lui envoyer pour critiquer le choix qu'elle avait fait de s'installer à Naples et obtenir des renseignements sur son nouvel amour. Amour. Quel mot absurde.

Était-elle amoureuse ? Elle ne pouvait pas l'affirmer. La situation était nouvelle pour elle : elle faisait la cour à Ricciardi, sans se préoccuper des conséquences de son comportement. Elle se demandait si, à Rome, elle aurait osé venir le trouver au commissariat, comme elle l'avait fait la veille au soir. Si, dans une ville où elle était très connue, elle aurait pris le risque de croiser dix commères, en se rendant à l'endroit où il travaillait.

Elle décida que oui. Elle n'était pas une femme hypocrite, incapable de regarder en face ses propres sentiments.

Il ne se montrait pourtant pas très encourageant : cette fois encore, il semblait plus embarrassé et surpris qu'ému. Mais, au lieu de le diminuer, cela ajoutait à son pouvoir de séduction. Elle s'était bien aperçue, lorsqu'elle s'était assise, qu'il avait regardé ses jambes en clignant des yeux, avant de détourner rapidement son regard. Elle lui plaisait, elle en était certaine ; mais alors, pourquoi ne le lui montrait-il pas ?

En faisant un effort, elle reporta son attention sur la liste des invités et y inscrivit le nom de Garzo, en précisant qu'il était convié avec son épouse. Il lui était plutôt antipathique, mais c'était le prix minimal à payer pour coincer Ricciardi.

La liste devait être prête avant sept heures du soir. Elle se souvint des paroles de la secrétaire d'Edda Mussolini, ce matin, au téléphone : un homme se présenterait chez elle pour la retirer et elle serait soumise à l'approbation d'une instance de la sécurité dont le nom ne lui avait pas été communiqué.

Cette histoire de sécurité, pensa Livia, est en train de devenir une psychose collective. Maintenant la police secrète voulait contrôler les invités d'une fête privée, à laquelle allait participer, non pas le Duce, mais sa fille qui ne serait même pas accompagnée par son mari.

Un tram passa sous la fenêtre et corna en faisant un contrepoint à la chanson de la domestique qui chantait :

*Dimme, e si'e ffronne tornano
Ca uttombre fa cade'
Si tutto torna a nascere,
Qua' primmavera ce pò sta' pe' mme ?
Cchiù 'o core è stracco 'e chiagnere
Cchiù 'nnammurato' o sento...
Si mo' ce sparte' stu presentimento,
Pecché m'attacco a tte {12} ?*

Livia se laissa aller à écouter la chanson en pensant que se concentrer dans cette ville n'était vraiment pas chose facile.

Même quand le soleil était absent.

Ricciardi suivait Cristiano. Tous deux remontaient la via Nuova Capodimonte. Il s'était remis à pleuvoir.

En cours de route, il s'aperçut que, dans le quartier, le garçon était plus connu qu'un député : les commerçants, les concierges affairées au nettoyage des halls d'entrée, les gamins penchés aux balcons le hélaien et le saluaient avec affection, quitte à changer brutalement d'expression lorsqu'ils le voyaient suivi de près par le commissaire. Un voyou demanda même à Cristiano en pur dialecte si tout allait bien, laissant entendre qu'en cas de problème, il était là pour lui prêter main-forte.

Avec la pluie, la géographie des activités urbaines changeait. La ville avait l'habitude d'opérer dans l'ombre, mais à l'air libre. Les larges porches avec leurs arches de pierre, qui laissaient entrevoir des cours ornées de parterres de fleurs, accueillaien les charrettes des marchands ambulants, tolérés par les portiers en livrée en échange d'une petite pièce. Les faux moines, les marchands d'allumettes et de fleurs, les tenanciers de minuscules tripots faits d'une seule tablette de bois en équilibre sur un trépied, essayaien de ne pas interrompre leurs activités à cause de la pluie, et se disputaient les meilleures places sous les corniches.

La chaussée et les trottoirs découvraient de nouvelles superficies utilisables et recevaient des automobiles pressées et des chevaux à la robe brillante qui traînaient des carrioles et soulevaien des vagues d'eau au profit des *scugnizzi* heureux de ces arrosages inattendus. Les rares piétons se débrouillaient tant bien que mal au milieu des flaques qui formaient peu à peu des petites mares, et cherchaient à ne pas salir leurs chaussures ni leurs pantalons et à s'abriter sous leurs parapluies de toile, soigneusement cirés la veille au soir, avec des coulures de bougie.

Cristiano ne se souciait pas plus de la pluie que Ricciardi et traînait ses galoches dans les flaques, provoquant les imprécations du passant qui se faisait éclabousser. Le commissaire regardait devant lui, recueillant les salutations des morts, comme le garçon recueillait celles des vivants : il retrouva le jeune couple d'adolescents et le débiteur

suicidé du pont de la Sanità et il fit même la connaissance d'une digne femme d'un certain âge, vêtue de noir, renversée par le chargement mal assuré d'une charrette. Le thorax défoncé et le bras gauche broyé, qui tenait encore un sac à main, ne laissait pas de doutes sur les raisons et la manière dont elle était morte. Au passage de Ricciardi, elle dit : *Je n'ai pas vu mon petit-fils depuis deux mois.* Qui sait s'il est venu à ton enterrement, pensa Ricciardi, tandis que Cristiano se faisait tancer vertement par un marchand ambulant de fruits et légumes. À chacun ses amis, pensa amèrement le commissaire.

Ils arrivèrent devant un portail en bois, fermé. Cristiano s'arrêta et attendit Ricciardi. Ils n'étaient pas loin du Tondo di Capodimonte, la place d'où partait l'escalier monumental où ils avaient retrouvé Tettè.

Sans regarder le commissaire en face, Cristiano dit :

« Des fois, on vient piquer ici. C'est un dépôt de nourriture. On vient pas souvent parce que l'propriétaire surveille en douce ; une fois il est tombé à bras raccourcis sur un des jumeaux qu'est resté au lit un sacré bout d'temps : y vomissait du sang qu'on a cru qu'il allait mourir. »

Ricciardi observa le cadenas qui fermait la lourde porte.

« Et comment vous faites pour entrer ici ? C'est bien fermé, il me semble. »

Cristiano sourit d'un air suffisant et fit signe à Ricciardi de le suivre. Une fois passé l'angle de la rue, il s'enfila sous un portail et échappa à la vue du commissaire qui resta immobile et désorienté, dans une semi-obscurité humide, jusqu'à ce qu'il entende un chuchotement et comprenne que le garçon s'était faufilé dans un interstice quasiment invisible. Il s'y glissa péniblement et se retrouva dans l'espace étroit qui séparait deux immeubles, une sorte de corridor où pouvait passer, non sans difficulté, une personne se déplaçant de profil. Après quelques mètres, l'espace s'ouvrit sur un vaste local rempli de sacs et de caisses. Ils étaient arrivés dans l'entrepôt.

Ricciardi regarda autour de lui, dans la lumière grise qui filtrait des hautes fenêtres : les marchandises se composaient de grains et de légumes secs, comme cela était écrit sur les sacs ; dans un angle, cependant, il vit des récipients en métal contenant des tranches de poisson, de la viande séchée, des fromages et autres denrées alimentaires. Cristiano avait l'air effrayé. Il se tenait immobile, les oreilles dressées comme un animal à l'affût, ou une proie facile à capturer.

Sans dire un mot, il indiqua à Ricciardi une série de petites choses posées à terre en demi-cercle près des marchandises ; on aurait dit des

petites boulettes de pain. Il en ramassa une et la tendit au commissaire : du pain contenant des miettes de fromage, inodore. Cristiano toucha le bras du commissaire et d'un signe de tête lui désigna un gros rat mort dans l'angle opposé de l'entrepôt. Ricciardi examina la boulette qu'il tenait dans sa main : du poison. Voilà comment Tettè était mort.

Il regarda plus attentivement autour de lui, mais ne vit personne. Le garçon n'était pas mort dans l'entrepôt. Ce qui ne signifiait rien, il pouvait avoir pris quelque chose et être tout de suite allé le manger ailleurs ; mais, assurément, l'accident ne s'était pas produit là.

Cristiano semblait de plus en plus inquiet ; il tira Ricciardi par la manche et l'entraîna vers l'ouverture par laquelle ils étaient entrés. Le commissaire allait le suivre lorsque, dans la pénombre, apparut un bras musclé qui saisit le garçon par le cou.

Avant que Ricciardi ne puisse l'en empêcher, l'homme frappa Cristiano par deux fois au visage, violemment. Le jeune garçon hurlait en cherchant à se libérer, tandis que l'autre criait :

« Maudit voleur, foutu voleur, enfin je t'attrape, tu vas bientôt arrêter de manger sur mon dos ! »

Ricciardi se ressaisit enfin et hurla :

« Arrête ! Laisse-le immédiatement ! Police ! »

Cela provoqua un effet de surprise chez l'homme qui lâcha sa prise. Cristiano en profita pour planter ses dents dans la main qui lui avait serré le cou un moment auparavant ; l'homme proféra un juron et décocha un coup de pied vers le garçon qui était déjà loin.

Ricciardi avança.

« Arrêtez-vous, j'ai dit ! Qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? Qui vous êtes ! Si vous êtes de la police, vous pouvez me dire ce que vous faites dans mon entrepôt ? Par où vous êtes passés, et pourquoi vous avez pas frappé à la porte comme une personne bien élevée ? »

Le commissaire avait repris le contrôle de la situation ; Cristiano s'était mis en sécurité derrière lui, et se massait le cou en regardant d'un air de défi le propriétaire des lieux.

« Je m'excuse pour la manière dont nous sommes entrés, mais nous ne pouvions pas faire autrement. Ceci est une enquête de police, je suis le commissaire Ricciardi de la questure royale de Naples. Ayez l'amabilité de me donner votre nom et votre prénom, s'il vous plaît. »

Tout en regardant Cristiano de travers et en tenant sa main sanguinolente, l'homme répondit :

« Je m'appelle Lotti Vincenzo. Et cet entrepôt m'appartient. Et je me bats du matin au soir avec ces arsouillés, qui sont pires que les rats et que les cafards : ils se glissent sous les portes et volent tout ce qu'ils trouvent. J'ai porté plainte deux fois, chez vous justement, et rien, pas de réponse, et eux ils continuent tranquillement à voler. Une calamité, je vous dis : une vraie calamité ! »

Ricciardi essaya de se montrer conciliant :

« Vous avez raison. Je vais vous montrer par où ils passent, et, côté garçons au moins vous serez tranquille. Pas avec les rats, cependant. Vous faites comment avec les rats ? »

Il indiqua le cadavre du rat, au centre de l'espace contenu entre les marchandises et la porte. Lotti, un homme baraqué en bras de chemise et en bretelles, changeait de ton au fur et à mesure que sa colère retombait :

« Ça serait une très bonne chose, commissaire. Se débarrasser des garçons, au moins. Je comprends, ils ont faim, moi aussi, à leur âge, j'arrêtais pas de manger, mais je peux tout de même pas les avoir sur les bras. Est-ce que ce sont mes gamins ? Avec les rats, maintenant, je mets le poison que j'achète à la pharmacie et ça a l'air de marcher. Mais ça coûte cher à fabriquer les boulettes empoisonnées, avec la farine, le fromage. J'ai essayé les pièges, mais t'en attrapes deux et les autres, ils pigent tout de suite. Rats, *scugnizzi*, c'est la même chose. À peine nés qu'ils savent déjà voler. »

Rats et *scugnizzi*, la même chose ; pas mes enfants ; les phrases de l'homme atteignirent Ricciardi comme une gifle. Il revit la nuque de Tettè, fragile comme celle d'un agneau, tandis qu'on l'emportait, tel un morceau de bois bon à jeter, et il sentit son estomac se serrer.

« J'espère pour vous que tous vos papiers sont en règle, dit-il d'un ton coupant, permis, approvisionnement, douane, tout. Que la marchandise est achetée régulièrement, et vendue pareillement. Les dénonciations, vous savez, fonctionnent dans les deux sens. Vous avez appris qu'à quelques pas d'ici, lundi matin, on a retrouvé un gamin mort au pied du grand escalier du Tondo ? L'enquête a révélé qu'il était mort empoisonné. Quel poison utilisez-vous pour les rats ? »

Lotti restait la bouche ouverte : il se demandait comment utiliser les informations reçues.

« Moi... les licences ? Elles sont à jour, c'est mon beau-frère qui s'en occupe, il est comptable, moi je sais pas trop bien lire, je connais juste les chiffres. Et... un gamin mort, oui je l'ai appris, un de Santa Maria del Soccorso, je crois. Ça m'a fait un choc, ils ont beau être chapardeurs, ce sont tout de même des enfants de Dieu, et puis moi,

j'ai six enfants, vous imaginez, commissaire. Le poison ? Je l'achète à la pharmacie, ça coûte les yeux de la tête. Je sais pas quel poison c'est, mais je vais vous chercher le papier du pharmacien, attendez-moi un moment. »

Il sortit par une porte donnant sur l'arrière. Ricciardi demanda à Cristiano comment il se sentait, le garçon haussa les épaules d'un air suffisant, d'une manière de dire : il en faut bien plus pour me faire peur. Lotti revint avec une petite enveloppe de papier, comme celle des timbres-poste et une notice qu'il tendit à Ricciardi.

« Faites attention, commissaire, le pharmacien m'a recommandé cent fois de la manipuler avec des gants, cette saloperie. Elle est très dangereuse, comme vous pouvez voir », dit-il en indiquant le rat mort.

Le commissaire vit au premier coup d'œil le mot qu'il cherchait : strychnine.

« Où les mettez-vous, les boulettes empoisonnées ? Réfléchissez bien, Lotti : c'est très important pour moi de le savoir. »

L'homme hocha la tête sans la moindre hésitation.

« Rien qu'ici, commissaire, je vous jure. À quoi ça servirait de les mettre dehors : elles coûtent cher, ça serait de l'argent perdu. La seule chose qui m'intéresse, c'est de protéger la marchandise, parce que si je continue à en perdre, j'ai plus qu'à fermer boutique : c'est pour ça que j'ai fait cette dépense, vous pouvez me croire. »

Ricciardi le regarda en face et eut pitié de lui aussi.

« Venez, je vais vous montrer par où entrent les gamins. Fermez le passage, et vous serez tranquille : vous ne perdrez plus de marchandise, et eux ne finiront pas comme vos rats. »

Par hasard, à un kilomètre de Livia, Enrica elle aussi, était assise à la table de sa chambre à coucher et regardait la pluie battre sa fenêtre ; et, chose curieuse, toutes deux pensaient à la même personne.

Elle avait décidé d'écouter les conseils de Rosa et de répondre à la lettre de Ricciardi. C'était un énorme pas en avant.

Elle sourit en pensant à la nourrice : elle se sentait heureuse et revigorée d'avoir fait sa connaissance. Cela signifiait que dans la vie, il y avait des moments où il était nécessaire de prendre une initiative, d'avoir du cran. Elle s'était montrée courageuse au-delà de ses espérances et elle en avait été récompensée.

Elle frissonna en se revoyant descendre à toute allure de chez elle, sous la pluie ; arriver à la boutique de don Gerardo, sans rien avoir à acheter – qu'aurait-elle dit s'il lui avait demandé ce qu'elle désirait ? Elle aurait bien inventé quelque chose, pensa-t-elle ; attendre que Rosa ait fini de passer sa commande ; offrir de l'aider à transporter ses courses.

Par-dessus tout, il lui semblait incroyable d'avoir pu parler de ses propres sentiments avec celle qui, somme toute, était une étrangère.

Et pourtant, en y repensant, tout en regardant à travers la pluie la fenêtre qu'elle savait maintenant être celle de Rosa, rien n'avait été plus naturel que se retrouver là, chez lui, assise sur son canapé, à boire un café. Et à sentir autour d'elle son parfum, l'odeur de sa lotion après-rasage ; à regarder les carreaux de marbre sur lesquels il marchait, la grande radio en bois qu'il écoutait. Jusqu'à la porte de sa chambre. Elle n'avait pas eu la hardiesse de demander à voir la fenêtre, *cette* fenêtre ; et de s'imaginer elle-même en train de broder, à cinq mètres de distance.

Ces cinq mètres ne seraient plus jamais les mêmes ; maintenant qu'elle pouvait imaginer, maintenant qu'elle savait quels étaient les objets et qu'elle connaissait la distance que ses yeux parcouraient. Une barrière était tombée, plus par sa visite à elle que par sa lettre à lui.

La lettre, pensa-t-elle en trempant pour la énième fois sa plume dans l'encrier bleu d'azur. La lettre à laquelle elle devait répondre.

Son esprit l'imagina en train d'ouvrir l'enveloppe qui contenait sa réponse. Elle revit le regard égaré, les mains nerveuses, la mèche de cheveux sur le front. Qu'est-ce qui pouvait pousser un homme comme lui à une solitude aussi complète ? Le conduire à ne jamais rien partager avec personne ?

Elle sentait, elle avait toujours senti que dans ses silences et derrière les murs qu'il avait élevés autour de lui, il y avait en réalité une douceur infinie, une tendresse inattendue envers son prochain. Elle n'avait aucune raison de penser cela, mais elle le pensait : et parler avec Rosa le lui avait confirmé. Si elle pouvait lier sa vie à la sienne, rester auprès de lui et l'aimer comme elle avait la volonté de le faire, cette douceur émergerait et il deviendrait un homme différent.

Elle sourit à la pluie. Elle n'en avait pas l'expérience, elle avait toujours été distante et peu encline aux relations avec les hommes : maintenant elle savait, elle était sûre que durant toute sa vie, c'était un homme comme lui qu'elle avait attendu. Le temps des indécisions et des incertitudes s'était achevé avec la lettre qu'il lui avait envoyée et sa visite à Rosa.

Avec une détermination dont elle ne se serait jamais crue capable, elle se pencha sur la feuille blanche et écrivit : *Cher monsieur*.

Dans la soirée, Livia entendit frapper discrètement à sa porte. Avec sa permission, la femme de chambre, une gracieuse jeune fille en tablier noir et coiffe blanche, passa la tête par la porte entrebâillée : « *Signo'*, excusez-moi. Il y a là un monsieur qui n'a pas voulu me donner son nom. Il dit que vous l'attendez, que vous savez déjà qui il est. »

Après un instant de trouble et d'agacement, Livia se souvint qu'elle attendait une visite : celle de l'homme de la sûreté qui devait prendre connaissance de la liste des invités à sa réception.

Après avoir lancé un rapide coup d'œil au miroir pour vérifier qu'il n'y avait aucune négligence dans sa tenue, elle se rendit au salon où l'attendait un homme d'âge moyen, grisonnant, sans signes particuliers, plutôt distingué, qui tenait à la main son chapeau et son pardessus trempés.

« Bonsoir, je suis Livia Lucani Vezzi. À qui ai-je l'honneur... ? »

L'homme inclina légèrement la tête et sourit.

« Enchanté, signora. Vous êtes en effet aussi charmante qu'on me l'avait annoncé. Vous m'excuserez, mais il m'est impossible de vous donner mon nom. Vous pouvez m'appeler comme vous voulez, vous pouvez même choisir un patronyme quelconque. »

Livia rit nerveusement.

« C'est curieux ! Je n'ai pas le droit de savoir qui vient chez moi. Heureusement que, comme vous le savez, je n'ai rien à cacher. »

L'homme afficha un air contrit.

« Je m'en rends bien compte, signora. Mais c'est la procédure, vous savez. Je ne voudrais pas que vous pensiez qu'il s'agit d'un manque de respect à votre égard. C'est que le corps... ou plutôt, l'organisation à laquelle j'appartiens, fait de la discrétion une obligation morale. Ceci dans votre intérêt personnel, signora. Disons que je m'appelle Falco. C'est un nom de code, pas très éloigné de mon nom véritable. Comment allez-vous ? Vous trouvez-vous bien dans notre ville ? »

Le personnage ne cessait d'intriguer Livia, toujours en proie à un sentiment de malaise.

« Bien, très bien, merci. Même si la tempête, ces derniers jours, restreint un peu mes déplacements. La secrétaire de la signora Ciano m'avait avertie de votre visite. Dites-moi, que puis-je faire pour vous ? »

L'homme regarda autour de lui, admiratif.

« Quel bel appartement ; un grand salon, l'idéal, pour recevoir des invités importants. Avez-vous préparé la liste que nous vous avons demandée ? Sinon, je repasserai quand vous le désirerez.

— Non, non, ça ne sera pas nécessaire : je l'ai ici, tenez. »

L'homme ouvrit l'enveloppe et prit la feuille.

« J'ai donné un coup d'œil à l'immeuble, un très joli choix : en plein centre mais à l'abri du vacarme de la circulation ou des marchés. Et du point de vue de ce qui nous occupe, nous sommes tranquilles : une seule entrée, facile à surveiller depuis la rue. Et les fenêtres sur la cour. »

Livia était impressionnée.

« Facile à surveiller ! Vous pensez qu'il y a de réels dangers ? Au point de devoir surveiller mon domicile ! De quoi donc devrais-je m'inquiéter ?

— Signora, nous vivons des temps difficiles. Le Duce et le parti ont entrepris une œuvre de consolidation du régime qui est loin d'être terminée. Les dissidents sont nombreux et s'organisent en concluant pactes et accords. Une action spectaculaire qui peut se concrétiser en manifestation ou, pire encore, en attentat, n'est jamais à exclure. Naples a des penseurs, des intellectuels qui se sont exprimés à plusieurs reprises de manière clairement antifasciste : rien n'interdit de penser qu'autour d'eux se soient regroupés des anarchistes et des

communistes prêts à tout. »

La dame rit encore espérant ainsi dédramatiser les propos de son visiteur.

« Mais vous me faites vraiment peur ! Je n'ai jamais senti cette atmosphère depuis que je suis ici. Au contraire, il me semble reconnaître partout une complète adhésion au régime ; et d'autre part, qui serait assez fou pour ne pas accepter cet avenir radieux que le Duce est en train de bâtir ? Et puis, la police qui opère à Naples me semble vraiment compétente et attentive, vous ne trouvez pas ? »

Le soi-disant Falco haussa les épaules.

« La police fait la police. Elle s'occupe des affaires ordinaires, évidentes : voleurs, violeurs, assassins. Des choses faciles à voir, à comprendre. Nous, nous nous occupons d'affaires différentes, souterraines, cachées. Un travailleur intègre, un homme ordinaire, avec une famille et des enfants ; un ouvrier de l'ILVA qui se rend chaque matin à Bagnoli⁽¹³⁾ en bicyclette et rentre le soir, dormir chez lui ; une lavandière qui chante à tue-tête en battant ses draps près d'une fontaine du Vomero. Des personnes que vous côtoyez dans la rue, qui vous effleurent, vous saluent respectueusement en se découvrant. Voici nos ennemis véritables, des terroristes en puissance, des dissidents. Des gens prêts à sortir une arme et à la lever contre le gouvernement, contre le Duce. Où, dans le cas présent, contre la fille du Duce. Notre organisation, signora, recherche ces personnes, ainsi que le moyen de se protéger contre elles.

— Je ne peux pas le croire, Falco. Ce que vous me racontez me semble totalement irréaliste. »

L'homme sourit.

« Et pourtant, signora, les trois exemples que je vous ai cités sont vrais : trois situations qui se sont effectivement vérifiées, l'an dernier dans cette ville. Trois personnes qui sont maintenant en prison, loin d'ici, et qui ont avoué avoir participé à des réunions séditionnelles, contre le régime. »

Livia était médusée.

« Vraiment ? Et comment... de quelle manière avez-vous réussi à les découvrir ? Comment avez-vous fait ?

— Comme je vous le disais, signora : avec beaucoup, beaucoup de discrétion. Nous avons un réseau d'informateurs que vous n' imaginez même pas. Des dizaines de personnes fidèles au régime couvrent la ville entière, marchands ambulants, boutiquiers, enseignants, étudiants. Des personnes ordinaires comme celles que je vous ai décrites, qui recueillent des confidences, des impressions, même de

simples imprécations. Nous passons au crible leurs dénonciations, leurs rapports, et faisons nos propres recherches : nous notons leurs rencontres, nous collectons les indices. Puis nous procédons à un interrogatoire ou deux. Et nous nous forgeons une conviction : personne n'a intérêt à ce que nous envoyions un innocent en prison ou en relégation, vous ne croyez pas ? »

Livia frissonna involontairement. Une ondée ébranla la fenêtre.

« Oui, en effet. Je suppose que votre organisation est nécessaire. Donc, voici ma liste ; elle est terminée. »

L'homme avait survolé rapidement les noms écrits sur la feuille.

« Hum... oui, elle semble correspondre à ce que nous avons imaginé. Il y a quelques petites surprises... Garzo, le commissaire divisionnaire, par exemple : un homme bien insignifiant, parmi tant de personnes importantes. Mais invitez-le, si vous y tenez. Parfait, signora. Nous allons regarder tout cela plus attentivement, et si nous ne trouvons rien à y redire, vous pourrez, dès demain après-midi, faire partir vos invitations. Parmi vos invités, il y aura deux des nôtres, ils se présenteront à vous avec discrétion, je vous assure qu'ils ne vous dérangeront pas ; mais vous comprenez bien que cela est nécessaire, pour prévenir d'éventuelles situations désagréables. Même dans la meilleure société, on trouve toujours quelqu'un pour s'alcooliser ou prendre d'intolérables libertés. »

Livia n'aimait pas beaucoup l'idée de personnes étrangères, placées chez elle pour surveiller les comportements de ses amis ; mais elle reconnut n'avoir rien d'autre à proposer en échange. Elle osa espérer que toute cette attention n'était due qu'à la présence d'Edda, mais elle pensa qu'à partir de ce moment-là, elle allait se sentir continuellement observée.

L'homme la salua pour prendre congé. Elle, impulsivement, le retint.

« Écoutez, Falco : il y a quelqu'un... un homme, qui sera probablement à ma réception mais que je n'ai pas porté sur ma liste, parce que je voudrais l'inviter de vive voix. Il s'agit d'une personne que j'espère... que j'aimerais fréquenter, à l'avenir. Un homme qui m'intéresse, en somme. Pourriez-vous me donner des renseignements sur lui ? Je reconnais que ma demande est un peu hardie, mais j'aimerais vraiment en savoir davantage sur lui. »

Falco avait déjà la main sur la poignée de la porte. Il lança à Livia un sourire légèrement sardonique.

« Mais certainement, signora. Une personne en vue comme vous, et avec de telles relations, peut disposer de nous comme elle l'entend. Et

puis, s'il s'agit de l'un de nos concitoyens, nous avons certainement quelque chose sur lui dans nos archives. Quel est son nom ? »

Livia soupira, hésitante. Et elle dit dans un souffle : « Luigi Alfredo Ricciardi. Il est commissaire à la questure, via San Giacomo. »

L'homme sourit.

« Nous le connaissons, en effet. Il a rencontré mon chef, plusieurs fois, ces derniers temps. Il n'y a pas de problème, signora. Dès demain, je pourrai vous communiquer quelques renseignements sur lui. Bonne soirée. »

Durant le bref trajet menant à la paroisse, Ricciardi et Cristiano étaient restés silencieux. Le garçon, quand ils avaient quitté l'entrepôt, avait simplement dit :

« J'devais vraiment vous dire par où qu'on passait ? Si j'avais su j'vous aurais rien montré. »

Ricciardi avait hoché la tête.

« Et vous, vous êtes obligés de voler ? Tu n'as pas vu les risques que vous prenez ? À mon avis, l'histoire de Matteo devrait te servir de leçon. À force de surveiller sa marchandise, cet homme-là aurait fini un jour par tuer un autre d'entre vous. »

Pour toute réponse, Cristiano avait haussé les épaules, le geste qu'il faisait le plus fréquemment, apparemment.

« Le *cacaglio*, c'était rien qu'un crétin, je vous ai déjà dit. S'il était pas mort avec le poison pour les rats, il serait passé sous une voiture ou une calèche. Et puis, le type du dépôt, même avec un pistolet, il pouvait pas nous tuer. Nous on y va jamais la journée, parce qu'on sait qu'il y est : on y va tard, le soir. »

Le soir, tard. Ce qui correspondait à l'heure présumée de la mort de Tettè. Cristiano conclut :

« Nous, c'est qu'on la mangeait pas, sa marchandise. Qu'est-ce qu'on en avait à faire, on allait p't-être les manger crus, ses haricots ? Nous, sa cochonnerie, on la revendait. »

Ricciardi fit le reste du chemin en pensant qu'il allait devoir à nouveau affronter le prêtre, et en haussant le ton. Il avait compris que les gamins étaient beaucoup trop livrés à eux-mêmes. Mais il faudrait qu'il fasse attention à ne pas exposer Cristiano à un retour de bâton.

Don Antonio avait fini de dire sa messe et lisait tranquillement dans la sacristie. Ricciardi entra sans frapper.

« Commissaire, encore vous, à ce que je vois. Vous avez bien fouiné ? Vous êtes content ? »

Ricciardi le regardait, les mains dans les poches. De ses yeux fixes, il ne laissait paraître aucune émotion.

« Pour le moment, oui, j'ai fini mon père. Mais non, je ne suis pas du tout content.

— Vraiment ? Et pourquoi donc ? »

Le commissaire abandonna l'ironie.

« Les conditions dans lesquelles vivent ces enfants sont indignes. Et les laisser libres de traîner dans la rue, exposés à tous les dangers, au risque même de leur vie, ça ne me semble pas un joli modèle d'assistance. »

Don Antonio se leva d'un bond. Maintenant, il était réellement en colère.

« Ah, c'est ce que vous pensez ? Et pourquoi vous ne vous consacrez pas, vous, à l'aide à l'enfance ? Pourquoi vous ne vous y collez pas, vous, auprès de cette vermine habituée à se disputer sa nourriture avec les chiens errants et les souris ? Savez-vous que si je fermais cette maison, la plupart des enfants mourraient de typhoïde ou d'une autre maladie, avant la fin de l'année ? Savez-vous que s'il n'y avait pas de curés comme moi, ceux qui réussiraient à survivre deviendraient des criminels et finiraient avec un couteau dans le ventre ou dans vos prisons ? »

Ricciardi ne se laissa pas impressionner par la réaction du prêtre.

« Non, je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est que vous les maintenez dans une pièce glacée et dans la saleté. Que deux jours après sa disparition, vous ne vous étiez pas encore aperçu de l'absence de Matteo. Et surtout que, d'après les renseignements récoltés dans le quartier, les garçons passent leur temps à voler alentour et à revendre ce qu'ils arrivent à chaparder. C'est une chose grave, vous savez, mon père. Une de ces choses qui, j'en suis convaincu, feraient pas mal de bruit si elles venaient à s'apprendre. »

Les deux hommes restèrent un moment face à face, les yeux dans les yeux, ceux du prêtre noirs et furieux, ceux du commissaire verts et immobiles. L'ecclésiastique céda le premier.

« Je vois. Du chantage, maintenant. Ça va, commissaire. Bon, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Parlez-moi des autres garçons, et du rapport qu'ils ont entre eux. Et en toute sincérité, s'il vous plaît.

— Ils n'ont pas le même comportement, en ma présence ou seuls. C'est naturel, non ? Les grands dominent les petits, ils commandent et les autres obéissent. Par exemple, il y a deux lits de camp, vous avez vu : ils ont été donnés par l'hôpital. Théoriquement ils étaient destinés aux jumeaux qui ont une scoliose, mais Amedeo et Saverio, les plus

anciens pensionnaires, se les sont appropriés. Quand je vois un abus, je cherche à y mettre fin. Mais quand je ne suis pas là, que voulez-vous que je fasse ? Ce n'est pas facile, vous savez, de diriger une paroisse. Quant au sacristain, Nanni, c'est un incapable, je ne peux jamais lui faire confiance. »

Ricciardi réfléchit aux paroles du prêtre.

« Et de quels moyens disposez-vous pour mener votre mission, mon père ? Je ne pense pas que les offrandes recueillies à la messe soient suffisantes, non ? »

Don Antonio écarta les bras.

« Vous pensez, elles ne me permettent même pas de tenir l'église propre. Nous percevons un petit quelque chose de la curie, pas lourd ; il y a les dons des dames de la charité, qui viennent deux fois par semaine faire la classe aux garçons. Ce qu'elles apportent, gâteaux ou vêtements, ne passe pas par moi. Ils se les partagent directement. »

Ricciardi voulait y voir plus clair.

« Et ces dames de la charité, elles se relaient, ou ce sont toujours les mêmes personnes ? Combien sont-elles ?

— Si elles étaient nombreuses, ma foi, elles pourraient venir à tour de rôle. Mais elles ne sont que deux : si vous voulez les rencontrer, vous pouvez venir demain matin, c'est jeudi, elles seront là pour la classe. Elles ont appris la mort de Matteo, l'une des deux était particulièrement attachée au gamin. Espérons qu'elle continue malgré tout à venir : ce serait dramatique de la perdre. »

Qu'est-ce que je cherche ? Saprìsti, qu'est-ce que je cherche ?

Ricciardi se posait cette question en rentrant chez lui. Pour changer, il pleuvait ; et la température baissait, d'heure en heure, et le vent du nord ne cédait pas.

Il ne savait pas ce qu'il cherchait, ou plus exactement, il le savait mais il ne voulait pas l'admettre.

La Chose : cette maudite Chose, son enfer sur terre, le persécutait pour la première fois, alors qu'il n'en voyait aucune manifestation. C'est justement cela qui le troublait, cette absence de manifestation. Le pauvre Matteo, Tettè, comme on l'appelait en se moquant de lui à cause de son bégaiement, était bien mort. À l'autopsie, Modo avait relevé des traces de strychnine. Et lui, aujourd'hui, avait même compris où il avait dû trouver le poison, à proximité de l'escalier de Capodimonte où la laitière avec sa chèvre l'avait découvert, en compagnie de son chien.

Le chien. Il lui suffit d'y penser et de tourner les yeux vers le trottoir d'en face pour le voir marcher, indifférent à la pluie. Ricciardi frissonna en comprenant que cet animal apparaissait dès qu'il restait tout seul. S'il avait pu l'interroger, il aurait probablement obtenu de lui tous les renseignements qu'il désirait.

Il repensa à l'enfant. Il le vit presque, marchant le soir, sous la pluie, dans le froid ; il imagina qu'il parlait au chien avec la voix du cœur, sans bégayer, tranquillement. Tu avais un ami, Tettè. Un ami qui savait t'écouter sans avoir besoin d'entendre tes mots en entier.

Même Cristiano l'avait attendri : la solitude qu'il avait perçue derrière son air fanfaron, sa fausse assurance. Ses yeux terrorisés lorsque le propriétaire de l'entrepôt l'avait empoigné et à demi étranglé. Des enfants qui n'avaient pas la possibilité de grandir dignement afin de devenir de vrais adultes.

Lui-même avait été un enfant seul, pensa-t-il en sentant la pluie lui dégouliner sur le visage. Mais il avait eu la chance d'avoir une personne pour prendre soin de lui, une personne qui était toujours à ses côtés. Il sourit dans l'obscurité, accompagné par le bruit de ses propres pas résonnant dans la rue déserte. Chère petite Rosa, qui a toujours été près de moi avec ta cuisine lourde comme un pavé et ton odeur de lavande. Chère petite Rosa, qui es la chaleur, le pain frais et les couvertures de laine. Chère petite Rosa qui va rouspéter pendant une heure dès que tu me verras ainsi trempé, et qui courras prendre des serviettes pour me sécher, en te plaignant de tes douleurs, des rhumatismes que tu me prédis pour mon grand âge. Qui sait si moi je deviendrai vieux un jour.

La Chose et ses règles, pensa-t-il. Et si cette règle cette fois ne fonctionnait pas ? Si Tettè était mort de peur, avant que la strychnine ne le tue ? Il me serait impossible de le voir, et je serais en train de chercher quelque chose qui n'existe pas. Le fantôme d'un fantôme. Chercher pour ne pas trouver.

Je suis en quête d'une explication. Plus pour moi peut-être que pour le pauvre Tettè. Il réfléchissait à tout cela lorsque lui apparut enfin, à travers la pluie, l'angle de son immeuble : pourquoi certains enfants sont-ils au chaud ce soir, tandis que d'autres claquent des dents et ne savent pas s'ils passeront la nuit dans un endroit sec ?

Du coin de l'œil, il vit un pelage taché de brun bouger sous la pluie. Qu'en dis-tu, toi, le chien ? Il y a aussi des enfants dans une caisse, qui attendent d'être enterrés. Dont le souvenir cependant ne disparaîtra pas, puisque tu es là, le chien, que tu me suis et que tu m'ordonnes de comprendre ce qui s'est passé.

Avec un mouvement qui lui était devenu rituel, avant de franchir

son portail, il leva les yeux vers la fenêtre de la cuisine de la famille Colombo, et la vit éclairée. As-tu lu ma lettre, mon amour ? pensa-t-il. Quel avenir as-tu, et quel avenir ai-je, moi, tu peux me le dire ? Quels enfants avons-nous été, et quels adultes serons-nous ? Et y aura-t-il auprès de nous des enfants à qui nous saurons garantir amour et sécurité ? Comment seront-ils, nos enfants, si nous en avons ? Que verront-ils ?

Il écarta la mèche de cheveux trempés qui collait à son front et commença à monter l'escalier.

25

Jeudi 29 octobre

Le premier matin de froid a une saveur et une couleur qui n'appartiennent qu'à lui. Parce que le froid arrive toujours la nuit, quand les gens dorment, pour les prendre par surprise ; et il arrive juché sur les ailes du vent.

Il arrive en changeant le goût de la pluie, qui sentait un peu la mer et qui, maintenant, sent la glace ; il la transforme en aiguilles qui pénètrent les vêtements et les regards, et modifie la lumière jusque-là noire et jaune, en un mélange gris et uniforme.

Le premier jour de froid, on s'habille au lit : et il en sera ainsi durant tout l'hiver. On se tortille sous les couvertures pour retenir jusqu'à la dernière goutte de chaleur nocturne, on se bat contre la résistance de la chemise de flanelle qui s'accroche aux draps, on garde ses longues culottes de laine qui tombent jusqu'aux genoux, et on enfle bas et jarrettières laissés prudemment auprès du lit, la veille au soir.

Et puis, c'est la course vers la cuisine, par les couloirs glacés, pour se débarbouiller à l'évier. Pendant ce temps, mères et épouses apportent en courant les autres vêtements réchauffés sur le poêle, enviant les quelques bienheureux qui possèdent des toilettes à la maison, tandis que, sur le palier, la file s'allonge devant les latrines communes, pour satisfaire un premier besoin. Qui tard arrive, mal logé sera.

Les mères sortent les mitaines qui permettront aux doigts engourdis d'écrire et réveillent les enfants. Elles laveront les plus petits, encore endormis, découvrant juste le bout de frimousse à nettoyer, en prenant le savon de Marseille qui sert aussi à la lessive. Ils feront pipi dans le pot, qu'elles videront prudemment du haut du balcon, quand il ne passera personne, pour ne pas déranger ceux qui vont travailler, ce matin-là, qui est le premier matin de froid.

Les poêles marchent à plein régime. Le bois mis de côté ces derniers jours va finalement être brûlé. On se réchauffe les mains en les posant sur le tuyau, à travers un morceau de laine dont la bonne

odeur se répand dans la maison. On repêche dans les armoires ou dans des cartons les vêtements les plus épais pour affronter la bataille du premier matin de froid : peu importent les couleurs et les formes, on y pensera les jours de chaleur, dans la tiédeur du printemps, ou l'été pour aller se baigner. Aujourd'hui on se bat, parce que c'est le premier jour de froid. Et de surcroît, il pleut. La guerre commencera donc par les chaussures : une semelle de bois et une vieille empeigne, orpheline depuis des années de sa semelle de cuir d'origine, assemblées avec patience. Et celui qui a acheté récemment ses chaussures goûte sa richesse en les vérifiant avec soin, assis sur le bord de son lit, scrutant la moindre égratignure, le moindre petit défaut, lançant, au premier signe d'usure, des imprécations à l'encontre du vendeur ou du cordonnier malhabile parce que pour lui, depuis des années, elles restent toujours « ses neuves ».

Le premier matin de froid, même si on s'y est préparé, arrivera sans qu'on s'y attende et cueillera par surprise les anciens avec de nouvelles douleurs et la certitude qu'ils vont vivre leur dernier hiver. Avec un châle noir attaché autour du cou par une épingle, un chapeau usé porté même à la maison, une mélancolie nouvelle se lira dans les regards. Et ce n'est pas seulement à cause du temps qu'il fait qu'un frisson courra le long de la colonne vertébrale.

La première matinée de froid est porteuse d'idées sombres.

Garzo avait un pressentiment. Il l'avait tous les matins, depuis qu'il avait appris la visite du Duce.

Ce pressentiment avait pour origine les mauvais rêves qui traversaient les nuits agitées du commissaire divisionnaire : à chaque fois, son imagination accouchait de monstruosité allant de l'arrivée de Son Excellence à une heure imprévue, suivie d'une chute dans les escaliers du commissariat lavés au dernier moment, jusqu'à la panne de moteur et lui poussant le véhicule du Duce, dans la montée conduisant au palais du gouvernement, entre deux haies de spectateurs hilares.

Et invariablement, le réveil le surprenait les yeux écarquillés collés au plafond, le cœur battant la chamade et en proie, justement, à un affreux pressentiment : il allait se produire une catastrophe qui gâcherait tout.

En se rendant au bureau dans un tram bondé, au milieu de passagers trempés et transis, il pensa qu'il avait réussi cependant à faire d'une pierre deux coups : il s'était libéré du danger Ricciardi, qui avec son imprévisible propension aux ennuis pouvait lui créer des problèmes, et il était parvenu à se faire inviter à la réception de la

veuve Vezzi. Un véritable coup de maître. Ce qui ne l'empêchait pas de se sentir mal à l'aise, comme s'il avait eu une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Arrivé au bureau, à peine eut-il accroché son pardessus sur un cintre pour le faire sécher, qu'il entendit frapper à la porte. Ponte fit son apparition, la mine plus affligée encore que d'habitude, tenant une enveloppe à la main. Garzo la prit, et y vit son nom écrit, orné de mille fioritures. Il pensa que c'était l'invitation à la réception qu'il attendait d'un moment à l'autre, puis il vit l'écusson imprimé en relief : il le connaissait bien, il lui rappela la correspondance étroite entretenue durant les jours animés du Concordat. Curie de l'archevêché de la ville de Naples. Largo Donnaregina, près du Duomo. Il fronça les sourcils.

La désagréable sensation qu'il éprouvait se multiplia par deux à chaque seconde qu'il mit pour arriver à son bureau et prendre de ses mains tremblantes son coupe-papier en argent. Il tira le courrier de son enveloppe. Il le lut. Il le relut. Et le relut une fois encore. Petit à petit se formèrent sur son visage et son cou les célèbres taches violacées, d'une couleur que le personnel du commissariat appelait secrètement « colère de Garzo ».

Il se leva, chancelant, alla à la porte, l'ouvrit et hurla dans le couloir désert :

« Maione ! »

En remontant la via Santa Teresa, contre le vent et la pluie, Ricciardi arriva à l'église. Il rit tout seul en pensant que l'église l'avait vu plus souvent ces derniers jours que durant les trois années qui venaient de s'écouler.

Ce matin, il faisait froid, pensa-t-il. Ce n'était pas pour lui déplaire : il venait d'un village de montagne, et le froid avait pour lui un goût familial. Et puis, l'expérience lui avait appris que la chaleur et le beau temps incitaient à sortir, à faire des rencontres et à éprouver des sentiments tels qu'amour, envie, jalousie. Tous les ingrédients nécessaires au déchaînement des passions et par conséquent aux crimes.

Le froid, au contraire, ralentissait la circulation sanguine : on avait tendance à rester à la maison, à s'isoler, à attendre. On s'accrochait à ce qu'on avait, même si on avait peu ; on désirait moins les biens des autres, argent, bijoux, vêtements, femmes, maris. On ne pensait plus aux aventures. Avec le froid, les délits tombaient en léthargie. Pas tous, mais certains oui.

Il gagna la sacristie et trouva don Antonio en train d'écrire près d'un grand poêle, une écharpe autour du cou et un chapeau sur la tête ; il portait des mitaines et soufflait sur l'extrémité de ses doigts.

À la vue de Ricciardi, il marqua un temps de surprise, ce qui éveilla les soupçons du commissaire : ne s'étaient-ils pas fixé rendez-vous la veille au soir ?

« Bonjour, mon père. Je vois que vous avez froid. »

Le prêtre le surprit une seconde fois, en lui lançant un regard suave.

« Cher commissaire. Je ne pensais pas vous voir ce matin, avec ce temps de loup : pluie et vent glacé, ce n'est pas l'idéal pour venir du commissariat jusqu'ici.

— Non, je viens directement de chez moi, vous savez que j'habite tout près. Et puis le froid ne m'est pas franchement désagréable. Vous vous souvenez que nous étions d'accord pour que je vienne voir les dames de charité et les autres garçons de la maison. C'est l'affaire de quelques instants, je ne vous dérangerai pas longtemps.

— Bien sûr, il n'y a pas de problème. Elles font la classe à côté. Ce matin, malheureusement, une seule de ces dames est ici ; la plus jeune, celle dont je vous ai parlé et qui était très attachée à Tettè, est souffrante, paraît-il. Certainement le choc dû à cette disparition. »

Ricciardi leva la main pour arrêter le prêtre qui allait quitter sa chaise.

« Un moment, mon père. J'en profite pour vous demander autre chose. Vous m'avez dit que les garçons étaient en apprentissage auprès de différents artisans. C'était vrai aussi pour Tettè ? Dans ce cas, pourriez-vous me dire chez qui il travaillait, et le nom de son maître ? »

Don Antonio secoua la tête, d'un air de regret.

« Je suis désolé, commissaire, je ne le sais pas. Comme je vous l'ai dit, les garçons sont libres de choisir leur métier et, en cas de nécessité, j'interviens moi-même pour les recommander à quelqu'un. Tettè ne m'avait rien demandé et j'imagine donc qu'il suivait quelque marchand ambulant. Il n'y a pas longtemps qu'il sortait pour travailler, il n'avait pas une grosse santé le pauvre enfant. Maintenant, si vous permettez, je vous accompagne dans la salle de classe. Je dois reprendre l'écriture de mon sermon de dimanche. »

Ce que don Antonio appelait pompeusement « salle de classe » était en réalité une pièce encore plus exiguë que la sacristie, avec quatre

bancs déglingués et une table servant de chaire, un tableau noir ébréché traversé en diagonale par un crêpe noir. On se serait cru dans une glacière. Cinq garçons étaient là, les deux plus grands, chacun sur un banc, les trois autres serrés sur un autre banc pour se réchauffer. Ricciardi remarqua qu'ils avaient tous le crâne rasé et qu'ils portaient plusieurs chemises les unes sur les autres, certainement la totalité de la garde-robe qu'ils possédaient.

La femme qui faisait la leçon était une plantureuse personne d'une cinquantaine d'années : elle portait un lourd manteau garni d'un col de fourrure et d'épais gants de peau. À l'entrée du prêtre, elle sourit et invita les garçons à se lever, mais son expression joyeuse s'éteignit dès qu'elle aperçut Ricciardi ; le commissaire se rendit immédiatement compte qu'elle avait été soigneusement préparée à sa visite.

Don Antonio dit, d'une voix douce :

« Bonjour, signora De Nicola. Du calme, les enfants. Le monsieur qui est avec moi est le commissaire Ricciardi, de la questure. Il doit recueillir quelques informations sur notre pauvre Tettè, et sur le malheur qui l'a emporté loin de nous. Une tragique fatalité, comme tout le monde sait. Je vous en prie, commissaire : tenez votre promesse et ne prenez pas trop de temps sur la leçon. »

Après quoi il s'en alla. Ricciardi remarqua qu'à la sortie du prêtre certains garçons avaient échangé un rapide coup d'œil avant de baisser les yeux à nouveau. Aucun n'avait pipé mot, ni ne s'était rassis ; le commissaire se tourna vers la dame.

« Bonjour, signora. Je cherche à éclaircir quelques aspects de la vie de Matteo, pour comprendre comment sa mort est survenue.

— Bonjour à vous, commissaire. Je suis Eleonora De Nicola Bassi, je fais partie des Dames de la charité de Capodimonte ; nous aidons ces enfants, en essayant de soutenir le pauvre don Antonio, qui est véritablement un saint homme. Je vous dis tout de suite que je ne sais pas grand-chose de la vie de Matteo, parce que notre devoir se résume essentiellement aux dons et à ces deux leçons hebdomadaires, qui malheureusement ne sont pas d'une grande utilité. Les garçons viennent surtout pour les friandises que nous leur donnons en récompense (et elle indiqua deux *amaretti* posés sur la table) mais demandez toujours, j'essaierai de vous répondre. »

Ricciardi montra la porte.

« Je préférerais vous parler en privé, si cela ne vous dérange pas. »

La femme acquiesça et, après avoir ordonné aux garçons de rester parfaitement silencieux, elle sortit suivie du commissaire.

« Donc, signora, depuis combien de temps connaissiez-vous

Matteo ? »

Bien qu'elle répondît poliment, la femme ne parvenait pas à cacher son hostilité à l'égard d'un homme qui remettait en cause la sainteté de don Antonio ; et d'ailleurs, essayait-elle seulement de la cacher ?

« Pas depuis longtemps. Je m'intéresse à la paroisse depuis deux ans seulement, et mon travail consiste surtout à soulager don Antonio de ses travaux administratifs et à l'aider dans les actions qu'il mène pour sa communauté. L'école, nous ne l'avons commencée que depuis quelques mois. L'enfant, on vous l'a certainement déjà dit, était bègue, très fortement. Je n'ai pas de patience avec ce genre de défaut, et plus je m'énervais, plus il bégayait. C'était surtout mon amie qui s'occupait de lui, mais elle n'est pas là aujourd'hui. C'est la signora Carmen Fago di San Marcello. L'annonce de la mort de Tettè l'a vraiment bouleversée : c'est qu'elle ne peut pas avoir d'enfant et qu'elle est encore jeune. Elle s'était attachée au petit et le choyait, beaucoup trop même selon nous. Aujourd'hui, elle n'a pas eu la force de venir, elle est chez elle et elle n'arrête pas de pleurer. Un drame. »

Ricciardi essaya de revenir à son sujet :

« Un drame, oui. Surtout pour l'enfant. Et aviez-vous remarqué quelque animosité entre les enfants, avec les plus grands par exemple ? Des tiraillements, des disputes ou...

— Commissaire, ce sont des enfants, coupa la dame. Les garçons sont ainsi, ils se disputent et se taquent pour un rien. Tettè est... était le plus jeune, et en plus, il bégayait tellement qu'il n'arrivait jamais à terminer une phrase. C'était naturel que les autres se moquent de lui, vous ne croyez pas ? Mais pas méchamment, cependant. Je vous le répète, je n'avais aucune patience avec lui. Je le voyais seulement une heure, une fois par semaine. La majeure partie du temps, il était avec mon amie.

— Et avec les adultes ? Comment se comportait-il avec le sacristain, par exemple, ou même avec don Antonio ? »

La femme se raidit ostensiblement.

« Celui qui ne réussit pas à avoir de bons rapports avec don Antonio doit avoir l'âme très noire, c'est moi qui vous le dis. Cet homme est un saint, et il souffre beaucoup, lui aussi, de la mort de Tettè. À part le sacristain qui ne parle à personne, je n'ai jamais vu d'adultes avec Tettè. Avec les autres gamins non plus. Nous ne sommes pas nombreux à nous occuper d'eux, vous savez. »

Ricciardi acquiesça. Sur ce point, malheureusement, il était d'accord avec la dame. La signora De Nicola conclut rapidement :

« Nous avons fini, commissaire ? Je voudrais retourner auprès des

garçons. Je suis seule et je n'ai pas de temps à perdre, mon chauffeur vient me chercher dans une heure. »

Ricciardi jeta un coup d'œil par la porte de la classe : les gamins n'avaient pas bougé. Mais les deux *amaretti* avaient disparu.

En quittant la paroisse, le commissaire se sentait plutôt découragé. Il devait encore rencontrer l'autre femme, celle qui était la plus attachée à Tettè, mais il pensait que ce serait un nouveau coup d'épée dans l'eau. Il avait l'impression qu'on avait installé un rideau opaque autour de l'enfant.

Mais peut-être, ne pouvait-il s'empêcher de penser, qu'il n'y avait rien à découvrir, que c'étaient la Chose et ses conséquences qui le rendaient fou, tout bonnement.

L'autre dame, cette Carmen Fago di San Marcello, qui s'était attachée à Tettè parce qu'elle n'avait pas d'enfant. Enfants sans mère, enfants avec leur mère ; vraies mères et mères de substitution ; mères qui abandonnaient leurs enfants, mères qui en cherchaient un. Sans raison particulière, il pensa alors à sa propre mère, tandis qu'il rentrait chez lui, poussé par le vent et la pluie.

Qui sait si la folie qui avait tué sa mère n'était pas en train de le gagner. Il se la rappela, sa mère, les cheveux déjà blancs malgré son jeune âge, dans son lit d'hôpital où elle allait mourir à cause de ce que les médecins avaient rapidement diagnostiqué comme une dépression nerveuse. Il la revit à moitié endormie par les sédatifs qu'on lui administrait continuellement, les yeux perdus au fond de leur orbite. Il se souvint de sa main, fine, légère, qui tenait la sienne : on l'aurait crue en papier.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait maman ? On se débarrasse de ce pauvre Tettè, avec son petit cou fragile et son chien bizarre, et tout le vide qui l'entourait ? Non, se répondit-il. Je dois savoir. Ce sera peut-être ma dernière action avant d'être envoyé dans ton hôpital. Parce que je sais, maman, que j'aurais dû voir son image, s'il était mort là où nous l'avons retrouvé. Comme tu l'aurais su, toi, si tu étais à ma place.

Sous le porche, tandis qu'il cherchait maladroitement à se protéger de la pluie, il aperçut une silhouette qu'il connaissait bien : le brigadier Maione l'air gêné et trempé comme une soupe.

À l'heure précise du repas, le portier du palazzo de Livia se manifesta bruyamment à l'interphone. La femme de chambre se pencha au balcon pour voir ce qu'il voulait, et fâchée contre la pluie qui, en un instant, l'avait trempée de la tête aux pieds, entra dans la salle à manger.

« Signor', c'est le monsieur d'hier, a dit le portier. Il dit qu'il a demandé s'il pouvait monter, mais que comme vous êtes en train de déjeuner, il peut repasser plus tard. Qu'est-ce que je dois lui dire ? »

Livia s'essuya la bouche et répondit :

« Non, Maria, dis-lui de le faire monter tout de suite. Tu garderas mon repas au chaud, je finirai plus tard. »

Quand elle entra au salon, Falco était déjà là, comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille au soir. Il sourit en la saluant d'une légère inclinaison de la tête.

« Bonjour, signora. Excusez-moi pour l'heure ; j'ai voulu profiter d'un temps mort, au travail, pour vous apporter le document dont nous avons parlé. Je dois cependant vous demander d'être assez aimable pour le lire devant moi. Je ne peux pas vous le laisser, vous comprenez bien pourquoi. Mais prenez votre temps, j'attendrai. »

Livia prit le dossier léger que l'homme avait tiré d'une serviette de cuir. Elle remarqua que, malgré la pluie qui tombait à verse, son visiteur n'était pas mouillé. Il avait dû venir en voiture.

« Je vous remercie infiniment. J'espère ne pas vous avoir trop dérangé.

— Pas du tout, signora. Je me suis contenté de le demander au signor... à mon supérieur, qui a donné son aval sans difficulté. Mais lisez donc, je vous en prie. »

Livia s'assit dans un fauteuil, en faisant signe à l'homme d'en faire autant. Il déclina l'invitation avec courtoisie, se tournant pour observer la pluie à travers la fenêtre, afin de ne pas la déranger dans sa lecture. Elle ne put s'empêcher d'apprécier une nouvelle fois la discrétion qui semblait être chez Falco une seconde nature.

Le rapport comportait deux feuilles dactylographiées, plus une troisième écrite à la main.

On pouvait y lire que Ricciardi Luigi Alfredo, quatrième baron de Malomonte, né à Fortino dans la province de Salerne le 1^{er} juin 1900, résidait à Naples, via Santa Teresa degli Scalzi, numéro 107. Célibataire. Livia apprit qu'il vivait avec Rosa Vaglio, soixante et onze ans, son ancienne nourrice et maintenant sa gouvernante ; qu'il remplissait la fonction de commissaire et était affecté à la questure royale depuis 1923, lorsqu'il était entré dans la police après avoir obtenu ses diplômes de droit à Naples, avec les félicitations du jury, et soutenu une thèse en droit pénal.

Le rédacteur du rapport n'avait noté que quelques informations succinctes sur l'enfance de Ricciardi, sur ses années de collège chez les jésuites à Naples, puis de nouveau à Fortino quand il avait eu quinze ans, à l'occasion de la mort de sa mère décédée avant d'avoir atteint la quarantaine ; son père était mort lorsqu'il n'était encore qu'un tout jeune enfant. Livia apprit avec surprise que, outre ses titres de noblesse, dont il n'avait jamais fait état, Ricciardi possédait une vraie fortune en domaines et en terres agricoles auxquels, disait le rapport, il ne portait aucun intérêt : leur produit était suivi par la signora Vaglio et par quelques parents au pays, qui en rendaient compte directement à la gouvernante.

Les parcours scolaires et universitaires avaient été irréprochables, les résultats excellents. Le rapport, en revanche, faisait état d'une certaine perplexité concernant la vie sociale quasiment inexistante de Ricciardi : pas de fréquentations féminines, même occasionnelles, et aucun signe d'homosexualité. Relations amicales avec Maione Raffaele, brigadier à la questure (marié à Caputo Lucia, cinq enfants vivants et un fils décédé, cf. rapport personnel), et avec Modo Bruno (célibataire, médecin officier pendant la guerre sur le Carso, cf. rapports personnels 127 et 15B), en poste à l'hôpital dei Pellegrini : mais elles découlaient essentiellement de leurs activités professionnelles. Dans la marge, face à la note concernant la vie sociale et sentimentale, un trait vertical tiré au crayon rouge.

Livia leva instinctivement les yeux vers Falco, qui n'avait pas bougé d'un pouce et continuait à regarder dehors. Comme s'il était resté à lire derrière son épaule, il dit :

« Cela signifie qu'il y a là quelque chose de bizarre. Un homme sans femmes, sans hommes, sans amis. Qui ne vit que pour son travail. Qui n'a aucun vice. C'est étrange, vous ne trouvez pas ? Le trait rouge, c'est pour cela. »

Livia abaissa à nouveau le regard sur les feuillets. Cet homme

l'inquiétait au plus haut point.

Il était fait mention de quelques cas brillamment résolus par Ricciardi, dont le meurtre du mari de Livia. On comprenait que, à la questure, il était mal vu par ses collègues, probablement par jalousie professionnelle ; et il était même sous-entendu que travailler à ses côtés pouvait porter malheur.

On comprenait qu'il était promis à des avancements de carrière, bien qu'il n'en eût jamais fait la demande, ce qui était un fait contraire à la coutume.

La dernière note du rapport la concernait. On y lisait qu'au cours des derniers mois, il avait fréquenté occasionnellement Lucani Livia, veuve Vezzi, qui, à la suite de ces fréquentations avait décidé de s'installer à Naples, où elle avait trouvé un domicile au 112, via Sant'Anna dei Lombardi.

La lecture de ces dernières lignes provoqua chez Livia un mélange de sentiments contradictoires : d'un côté elle fut indignée par ce qu'elle estimait être une ingérence intolérable dans sa vie privée ; comment ces espions osaient-ils décider que « probablement à la suite de cette fréquentation mentionnée plus haut » elle avait décidé de déménager ? Que savaient-ils, eux, de sa solitude, du fait d'avoir perdu son enfant quelques années plus tôt puis son mari, l'hiver précédent ?

Son autre émotion fut de découvrir qu'elle était la seule femme dans la vie de Ricciardi. Bien sûr, il y avait l'autre, « celle dans son cœur » ; mais dans sa vie, non, sinon la fantomatique organisation de Falco l'aurait découverte et soigneusement mentionnée dans le rapport, peut-être même en gommant le trait rouge.

Elle prit le dernier feuillet, celui qui était écrit à la main. Dans la brève note, il était écrit : « Porter une attention particulière aux rapports amicaux avec Modo Bruno, le médecin de l'hôpital dei Pellegrini, ouvertement dissident et suspecté d'activités séditieuses à l'encontre de l'État. » Elle leva les yeux et rencontra ceux de Falco fixés sur elle, qui avaient perdu leur expression cordiale.

« Signora, c'est mon supérieur qui a voulu que je vous apporte cette note, avec le rapport. Je dois vous dire que je lui ai exprimé mes doutes sur la nécessité de vous la faire lire ; mais il a voulu qu'il en soit ainsi. Il dit que votre commissaire, qu'il a rencontré personnellement, lui semble être une personne honnête mais que cette... fréquentation douteuse pourrait lui attirer des ennuis. De gros ennuis. Il a cependant décidé de courir le risque de vous le faire savoir, afin que vous puissiez, comment dire... essayer de l'en détourner. Bien entendu, vous ne devez parler à personne de ce que

vous avez lu dans ce rapport, de son existence même, ni de moi et de l'organisation dont je fais partie. Nous sommes bien d'accord ? »

Livia était profondément troublée. Elle acquiesça d'un signe de tête et rendit le dossier. Falco la salua de son habituel signe de tête et se dirigea vers la porte. Une fois la main sur la poignée, il se retourna.

« Ah, j'allais oublier. Aucun problème avec votre liste, y compris Ricciardi : vous pouvez lancer vos invitations. Souvenez-vous que vous aurez deux personnes supplémentaires, l'une fera partie de vos invités, l'autre du service. Ils ne vous causeront aucun souci. Au revoir, signora, et encore mes excuses pour votre déjeuner. »

Une fois certaine que Ricciardi était sorti de chez lui, Enrica enfila son manteau et descendit précautionneusement portant, d'une main un parapluie, de l'autre, un plat enveloppé dans une serviette de table. Elle se glissa sous le portail d'en face et, le cœur battant, gravit l'escalier jusqu'au second étage ; elle frappa à une porte, celle-là même où elle avait accompagné Rosa la veille.

La femme regarda par l'entrebâillement de la chaîne de sûreté, ouvrit la porte avec un grand sourire et plaqua deux baisers sonores sur les joues en feu de la jeune fille.

« Signori', quel plaisir ! Comment allez-vous ? Entrez, entrez, ne restez pas là sur le palier, vous allez prendre froid. Vous avez vu la température ce matin, voilà que d'un jour à l'autre l'hiver est arrivé ! Comme on dit, "par tous les saints, les chapeaux et les gants". Installez-vous, je vous en prie. »

Ce bel accueil fit plaisir à Enrica ; elles s'étaient plu, elle l'avait compris, mais elle ne s'attendait pas à une telle manifestation de sympathie.

« Signora, je me suis permis. Mon père aime beaucoup ce gâteau et comme je lui en faisais un hier, j'en ai fait un peu plus. Non, ce n'est pas vrai, je l'ai fait spécialement, mais cela ne m'a pas du tout dérangée. Cependant je vous demande de le goûter vous-même, et seulement s'il vous plaît, d'en donner... à lui, en fait. »

Rosa avait défait le torchon et avait regardé le gâteau en souriant :

« Pensez donc ! c'est un ogre, il mange tout ce qui se présente à lui, il lui plaira certainement. Mais c'est un *migliaccio*, pas vrai ? Ricotta et semoule... attendez, je vais en couper une part et nous allons le goûter. Asseyez-vous, je vous rejoins, vous connaissez le chemin, non ? »

Tandis qu'elle attendait que Rosa revienne avec le gâteau, elle

s'aperçut que la porte de la chambre de Ricciardi était entrouverte. Elle vit une partie du lit, le secrétaire, le montant de la fenêtre. Elle l'imagina debout, en train de la regarder, de l'autre côté de la rue, ou de lui écrire une nouvelle lettre. La pensée de la lettre accéléra de nouveau les battements de son cœur.

Rosa apporta deux parts généreuses de son gâteau.

« J'ai goûté, signori'. Vous êtes vraiment bonne pâtissière. Généralement on met trop de ricotta, pour donner plus de saveur, mais le véritable *migliaccio*, c'est celui-là. Félicitations. »

Et elles se mirent à bavarder, comme deux vieilles amies ; il faut dire qu'elles avaient, toutes les deux, une prédilection pour le même sujet de conversation.

Involontairement, Enrica apprit de la bouche de Rosa tout ce que Livia avait lu sur le rapport froid et circonstancié de la police secrète ; mais les informations sur la vie, la famille, le passé de Ricciardi étaient filtrées par l'immense tendresse et l'amour que la nourrice éprouvait pour son *signorino*.

La jeune fille participa à un voyage à travers l'enfance de ce gamin aux grands yeux verts, condamné à la solitude par sa position sociale et par son caractère. Elle rencontra les baronnes de Malomonte, la mère, qui avait engagé Rosa en la soustrayant à sa famille de villageois, puis sa belle-fille, délicate comme un bébé avec ses yeux remplis de tristesse. Elle alla au collège, des années et des années d'études, sans un ami à ses côtés, elle se rendit dans la chambre d'hôpital pour tenir la main fine et gracieuse de cette dame aux cheveux prématurément blanchis et qui quittait la vie si jeune. Elle vit Rosa à qui on confiait le destin d'un homme qu'elle ne comprenait pas mais qu'elle aimait de tout son cœur. Elle apprit qu'il portait un nom à particule et qu'il possédait des richesses qui lui auraient permis de vivre oisivement et de tenir un rôle dans la haute société ; mais il dédaignait tout cela.

Des méandres de ce long récit empli de tristesse émergea le portrait d'un homme à la fois proche et lointain, d'un homme auquel elle avait pris l'habitude de rêver. Et dans son cœur grandirent la tendresse et le désir de le prendre par la main et de le conduire dans la vie : elle qui, justement, savait si peu de choses de la vie.

Quand, en regardant la pendule, elle découvrit qu'il s'était fait tard et que l'heure à laquelle il avait l'habitude de rentrer approchait, elle se leva et embrassa Rosa ; elle s'aperçut qu'elle avait les larmes dans les yeux, et que les rides de la nourrice, également, en étaient imprégnées. Elle promit de revenir, et au moment de sortir, elle lui confia une enveloppe.

Ricciardi s'arrêta face à Maione qui, malgré sa stature de chêne, ressemblait plutôt à un saule pleureur. Le brigadier détourna le regard et frotta son pied sur le sol, comme s'il voulait y imprimer un dessin. Enfin, il poussa un soupir, leva les yeux et dit :

« Bonjour, commissaire. Comment se passent vos vacances ? »

Ricciardi ne prit pas la question à la légère.

« Écoute-moi, Raffaele : tu arrives du commissariat mouillé jusqu'au trognon en courant le risque d'attraper une bronchite, pour me demander, au beau milieu de la rue, des nouvelles de mes vacances, alors que nous nous sommes vus il y a une journée à peine ? Viens à la maison, tu vas commencer par te sécher. Et puis, tu me raconteras ce qui s'est passé : à voir ta tête, on dirait que tu assistes à ton propre enterrement. »

Maione ébaucha un refus avec le prétexte de ne pas vouloir déranger, éternua et finit par accepter l'invitation. Arrivé chez Ricciardi, il fut tout de suite pris en charge par Rosa, particulièrement bavarde, qui lui fit retirer veste et chemise. Comme les mensurations de Maione étaient plus proches de celles de la nourrice que de celles de Ricciardi, le brigadier fut mis en demeure d'attendre que ses vêtements aient fini de sécher devant le poêle de fonte, revêtu d'un peignoir féminin de teinte vieux rose.

Le voir ainsi, mélancolique et dégoulinant, les bottes dépassant du peignoir à grandes fleurs, ton sur ton, une tasse fumante entre les mains, ramena Ricciardi à l'objet de cette visite improvisée.

« Alors, tu veux bien me dire ce qui se passe ? »

Le visage du brigadier s'enflamma.

« Commissaire, je vais l'étrangler de mes propres mains !

— Qui veux-tu étrangler ?

— Garzo, commissaire. Lui et son larbin, l'espion Ponte.

— Écoute, Raffae' : si tu veux que j'y voie clair, tu dois tout me raconter depuis le début. Sinon, je n'y comprendrai rien. »

Maione émit un long soupir.

« D'accord, commissaire. Donc, ce matin, j'arrive au bureau, un peu gaga, en ayant oublié que vous n'étiez pas là ; je suis tellement peu habitué à ne pas vous voir que je vous avais même apporté un *surrogato*. »

Ricciardi soupira.

« Voilà une bonne chose pour aujourd'hui : au moins, j'ai évité cette cochonnerie. Continue. »

Maione prit un air offensé.

« Comment ça, une cochonnerie ? Vous savez bien que je fais le meilleur café du commissariat ! Mais voilà que tout à coup, j'entends Garzo hurler mon nom, de sa voix haut perchée de poulette : Maione, Maione ! Je fais semblant de ne rien entendre, vous savez comment on fait, et voilà que deux minutes plus tard arrive Ponte tout essoufflé. Mais vous avez pas entendu ? y a Garzo qui vous appelle. Non, je dis. Je l'ai pas entendu. Parce qu'il a quelque chose à me dire ? »

Ricciardi essaya de remettre la conversation sur ses rails :

« Raffae', je t'en prie : les histoires de Ponte ne m'intéressent pas. Tu sais qu'avec moi, il se tient à deux kilomètres de distance. Arrivons au fait, qu'est-ce qu'il te voulait, Garzo ?

— Commissaire, ne m'interrompez pas, je risquerais de perdre le fil et d'oublier quelque chose d'important. En fait, Ponte m'emmène chez Garzo. Et je peux vous dire que je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il n'était plus qu'une tache rouge, il avait l'air d'avoir attrapé la scarlatine, et il n'arrivait même plus à parler. J'ai pensé, laissons faire le bon Dieu, il nous l'enlève d'un coup d'apoplexie et bon débarras. Mais voilà qu'il me dit : Maione, Maione. Mais qu'est-ce que je vais devenir avec vous deux ? »

Ricciardi avait du mal à suivre.

« Il voyait double ? »

Maione le regarda.

« Commissaire, vous voulez rire. Mais lui, il ne riait pas. "Vous deux", ça voulait dire vous et moi. Je lui ai dit, je ne comprends pas, dotto'. Et lui, il a commencé à me passer une enveloppe devant la figure, comme pour m'éventer. J'ai pensé : s'il s'approche et me la lance à la figure, je la lui fais avaler tout rond.

— Et qu'est-ce qu'il y avait dans l'enveloppe ?

— Il l'ouvre et me la lit. Honorable dottore Angelo Garzo, commissaire divisionnaire, etc. La présente pour vous demander

respectueusement, etc. Il se trouve que tel jour, etc. »

Ricciardi commençait à s'impatience.

« Raffaele, écoute-moi bien : tu commences à me taper sur les nerfs et je n'aime pas ça. Tu veux bien en venir au fait, s'il te plaît ? Je t'en prie. »

Maione soupira profondément.

« D'accord, commissaire. Comme vous voulez. En fait, c'était une lettre de l'archevêché, signée, si j'ai bien compris, d'un monseigneur secrétaire personnel de l'évêque Ascalesi. Ils demandaient des nouvelles de l'enquête sur la mort d'un jeune hôte – ils l'appelaient vraiment ainsi –, de la paroisse de Santa Maria del Soccorso à Santa Teresa. Quant à eux, ils avaient compris que le curé de cette paroisse, don Antonio Mansi, avait été interrogé plusieurs fois. Que si ce fait s'était réellement produit, il constituait une violation manifeste des articles tant et tant des actes bilatéraux signés par l'État italien et le Saint-Siège, en date du tant et tant. En somme, une plainte sur notre comportement. »

Ricciardi se gratta le menton.

« Et voilà pourquoi le prêtre était surpris de me voir ce matin : il pensait que la lettre était déjà parvenue à la questure et qu'immédiatement j'aurais reçu l'interdiction de venir le trouver. Continue.

— Continuer quoi, commissaire ? Il était comme fou. Il m'a dit qu'il avait interdit qu'on démarre une enquête. Il a dit qu'il n'avait donné aucune autorisation, que c'était une insubordination de notre part et qu'il allait nous faire passer un sale quart d'heure, à tous les deux.

— À tous les deux ? Mais toi, qu'est-ce que tu as à voir là-dedans ? »

Maione explosa :

« Parce que j'y étais pas moi, à la première descente sur les lieux ? Ni chez le médecin, à l'hôpital ? Et quand on a entendu le prêtre au commissariat ? Je lui ai dit qu'on n'avait rien fait d'autre que poser des questions de routine. »

Ricciardi s'énerva :

« Tu n'as rien à voir dans cette histoire, et tu devais le lui dire immédiatement ! que c'est une affaire qui ne te concerne pas, que tu ne t'en occupes plus, un point c'est tout. »

Maione recouvra une partie de sa dignité, partiellement éclipmée par le peignoir rose dont il était enveloppé.

« Commissaire, je suis venu vous dire au contraire que je suis disposé à me faire porter malade pour vous aider dans cette enquête. Je vais vous dire la vérité : j'ai pensé et je pense toujours que le pauvre gamin est mort parce qu'il était seul et abandonné, et qu'il errait pour trouver quelque chose à manger, et qu'il aurait jamais dû trouver ce qu'il a mangé. Mais je travaille avec vous depuis trop longtemps pour ne pas voir que si vous sentez quelque chose qui cloche, c'est vous qui avez raison. Donc, même si ce crétin de Garzo m'envoie vous dire que, si vous trouvez un moyen de le rabaisser face à la curie, il vous fera perdre votre poste, je suis là pour vous donner un coup de main. »

Rosa, immobile à la porte de la cuisine, s'exclama : « Bravo ! »

Ricciardi la regarda.

« Moi qui croyais que tu devenais sourde ! Retourne à la cuisine et occupe-toi de tes affaires. Non, Raffaele, je te l'ai déjà dit : tu me seras plus utile au commissariat, pour dissiper les soupçons.

— Commissaire, donnez-moi quelque chose à faire ! De rester là, les bras croisés, ça me rend malade. Et puis, en ce moment, ils sont tous affairés à astiquer les cuivres pour la visite du Duce, et je n'ai rien à faire. Quand je ne fais rien, je grossis, et ça tourne pas rond. »

Ricciardi fit mine d'être désespéré.

« En effet, ça ne va pas bien. Alors essaye de dénicher les informations que le prêtre a refusé de me donner. *Primo* : il paraît que Tettè était apprenti chez un artisan, un commerçant ambulant. Tâche de trouver cet homme. Et puis j'aimerais en savoir plus sur ce monsieur le curé qui me semble bien peu coopérant. Je voudrais comprendre ce que ça cache. Mais prudence : sers-toi des canaux externes, rien qui puisse te causer des ennuis au commissariat. »

Maione eut un large sourire.

« Parfait, commissaire, ça me va. Je m'occupe de tout ça, ne vous inquiétez pas : d'ici ce soir, vous saurez tout. On peut se retrouver au Gambrinus, piazza San Ferdinando, après mon service, disons vers huit heures et demie, ça vous va ? Mais faites attention, si Garzo nous voit ensemble, ça va lui mettre la puce à l'oreille. Il est idiot mais pas à ce point. Maintenant je ne vous dérange plus, mes vêtements sont sûrement secs, il doit bien faire quarante ici, avec ce poêle énorme. »

Ricciardi acquiesça.

« Moi pendant ce temps-là, je vais faire un tour chez un de nos vieux amis : on verra si je peux lui arracher quelques tuyaux intéressants. »

Maione se frappa le front de la main.

« À propos, commissaire, j'allais oublier. Ce matin, la signora Vezzi, la veuve du chanteur, elle est passée au commissariat ; elle vous cherchait. Elle voulait que vous l'accompagniez pour choisir une toilette pour la soirée que vous savez. Elle avait oublié que vous n'étiez pas là. Je n'ai rien dit naturellement. »

Ricciardi jeta un regard inquiet vers la cuisine.

« Et elle, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Rien, rien. Elle a dit qu'elle se débrouillerait toute seule, que c'était même mieux, que ça vous ferait une belle surprise. Si je peux me permettre, commissaire, c'est vraiment une dame magnifique. Quand elle arrive, tous, du caporal-chef au dernier des huissiers, trouvent n'importe quel prétexte pour s'approcher d'elle. Et puis, c'est la seule capable de retirer Garzo de nos pattes. À mon avis, vous devriez faire un petit effort, elle n'a vraiment que vous en tête ».

Ricciardi coupa court :

« C'est bon, ne t'inquiète pas. L'important, c'est de ne pas lui avoir donné mon adresse.

— Non, je ne me serais jamais permis !

— Parfait. Maintenant, rhabille-toi et fais ce que je t'ai dit. Et explique à Garzo que tu ne m'as pas trouvé, que je suis à la campagne pour régler des affaires de famille. Ah, Raffae', merci. Merci pour tout. »

Maione s'inclina et ce geste, avec l'aide du peignoir, le fit étrangement ressembler à un sumo.

« Pensez donc, commissaire. Toujours à votre disposition ! Mais vous, allez-y doucement, surtout avec le prêtre. »

À quelques mètres de là, une nourrice dotée d'une ouïe à la finesse exceptionnelle essayait, l'air inquiet, de trier les informations récoltées pour en tirer le meilleur parti.

Il courait à travers les rues et les ruelles. Il courait pieds nus, en évitant les automobiles et les fiacres, les trams et les charrettes. Il courait au milieu du marché, en sautant les obstacles et en heurtant les ménagères qui choisissaient des pommes. Il courait sur les trottoirs en traversant les flaques d'eau, et éclaboussait les employés qui se rendaient au travail en essayant de garder leur pantalon sec, en s'attirant ainsi jurons et imprécations.

Cristiano courait, sans se soucier de ce qu'il pouvait rencontrer sur son chemin, ni du fin rideau de pluie glacée qu'il traversait ; courir le réchauffait, et respirer l'odeur de l'eau lui plaisait.

Il courait parce qu'il cherchait quelqu'un et qu'il avait décidé de se rendre dans tous les endroits où il pouvait le trouver. Jusqu'à ce qu'il le trouve.

Cosimo Capone était marchand de savon. Un métier qui en comprenait beaucoup d'autres, comme il avait l'habitude de dire. En théorie, il pratiquait le troc, vieil objet contre vieil objet, quitte à payer la différence avec un morceau de savon, brun et de forme irrégulière, difficile à manipuler, difficile à faire fondre. En théorie. Dans la pratique, Cosimo était bonimenteur.

Il parlait à tout le monde, mais surtout aux dames. Il savait que son beau sourire et sa facilité d'élocution le rendaient séduisant, et il savait qu'il suffisait d'un ou deux compliments bien tournés pour faire chavirer le cœur des ménagères et des lavandières ; avec le cœur s'ouvrait inmanquablement le porte-monnaie. Et si, à la charrette rassurante et débordante de casseroles en cuivre et de vêtements fatigués, on ajoutait une chansonnette, le tour était joué.

Se faire accompagner d'un petit garçon en guenilles, pour quelqu'un qui faisait son métier, avait été, selon Cosimo, une idée de génie ; et plus le garçon était rachitique, mieux cela valait. Les femmes sont mères, ou voudraient le devenir : un gamin en mauvaise santé est un appel irrésistible à la pitié et donc à la générosité. Si l'enfant, de surcroît, paraît moins que son âge, ne réussit pas à articuler deux mots parce qu'il est bègue et se fait accompagner d'un chien errant encore plus piteux que lui, la situation est idéale.

Tettè constituait pour Cosimo une vraie mine d'or ; de temps en temps il faisait croire qu'il était son fils et que sa mère était morte en couches, ou que c'était un gamin recueilli dans la rue, ou l'enfant d'un compagnon d'armes, mort à la guerre. Il était très habile à saisir les nuances de douleur qui habitaient la femme qui s'approchait de sa charrette et à en toucher les cordes les plus sensibles. Les négociations s'assouplissaient et le fruit qui en résultait était toujours supérieur à ce qu'il avait escompté.

Mais ce n'était pas pour cela que Tettè était l'apprenti idéal. L'autre motif, le plus important, avait demandé des mois de dressage. Un investissement de temps et d'efforts qui avait depuis peu commencé à porter ses fruits et que Cosimo, en consciencieux entrepreneur, ne se résignerait pas facilement à perdre.

Lorsque Cristiano, trempé et hors d'haleine, parvint à le rejoindre, Cosimo débitait son boniment à une femme méfiante d'un certain âge, accoudée à la fenêtre de son *basso*.

« Signo', vous êtes ce matin un spectacle enchanteur : il m'est impossible de vous regarder au risque d'être ébloui et de ne plus pouvoir me déplacer dans les ruelles, sans aller m'écraser contre un mur avec ma charrette. Mais comment faites-vous pour rester aussi belle ? »

La femme, dotée d'une barbe et de moustaches comme un cadet et lourde comme un tombereau de pierres, cligna des yeux.

« Vous ne réussirez pas à me faire du charme ce matin, Cosimo. J'ai ces deux beaux torchons à échanger contre un bloc de savon. Si vous me le donnez, c'est parfait, sinon circulez parce que avec votre charrette postée devant ma fenêtre, je commence à manquer d'air.

— Donna Carme, pleurnicha-t-il, mais vous voulez me ruiner ! Un gros morceau coûte une chemise et en bon état encore, ou du moins une casserole pas cabossée. Qu'est-ce que je vais faire de ces deux chiffons ? Mettez au moins cinq centimes à côté et vous me verrez partir satisfait ! Ne profitez pas de ce que je suis amoureux de vous ! »

Cosimo était tombé sur un os : la dame n'avait plus reçu de compliment sincère depuis trente ans et elle ne tomberait pas dans le panneau.

« Rien à faire. Alors décidez-vous en vitesse, j'ai d'autres chats à fouetter. »

À ce moment-là, Cosimo s'aperçut de la présence de Cristiano qui, ayant retrouvé son souffle, lui dit : « Don Co', je peux travailler avec vous et me faufiler chez les gens, parce que le *cacaglio*, y viendra plus ! »

Donna Carmela ferma les yeux à moitié et d'un air encore plus méfiant demanda :

« Qu'est-ce qu'il raconte, ce morveux ? Chez qui il doit se faufiler ? »

Avec la rapidité d'un serpent à sonnettes, le bras du brocanteur se saisit de l'épaule de Cristiano et la serra violemment. Le gamin se tut immédiatement.

« Je ne sais pas, il a dû me prendre pour quelqu'un d'autre, donna Carme'. Jamais vu ce *scugnizzo*, moi. Vous savez bien que je ne m'occupe que de mon grand garçon, Tettè. Vous vous en souvenez, non ? »

Le visage renfrogné de la dame s'éclaircit en un sourire imprévu.

« Et comment donc, ce garçon si beau et si calme, avec son chien blanc et marron. Toujours poli, qui s'incline si je lui donne un biscuit. Comment ça se fait qu'il soit pas là, ce matin ? »

Cosimo prit un air inquiet, sans toutefois relâcher l'épaule de Cristiano.

« Il est malade, un peu de fièvre. Quand il se sent pas trop bien, je ne le laisse pas sortir, avec ce temps par-dessus le marché. Mais vous aussi vous avez des enfants, donna Carme' ? Vous me comprenez. »

La dame se tenait toujours sur la défensive, mais elle s'était un peu adoucie à la pensée de Tettè.

« Non, je n'ai pas d'enfants, je ne suis pas mariée, je n'ai jamais trouvé chaussure à mon pied. Mais j'ai des neveux, et votre garçon me rappelle un neveu qui est mort, il y a un bout de temps. Allez, ne perdons pas de temps, voici les deux torchons et la monnaie de cinq lires, donnez-moi le savon et déguerpissez en vitesse parce que j'ai à faire. »

La transaction terminée, la femme referma la fenêtre d'un coup sec. Cosimo cracha à terre avec rage, et une fois le coin de la rue passé, il se remit à secouer Cristiano.

« Qui t'a demandé de parler, toi ? Comment tu peux te permettre de m'adresser la parole ? Je devrais t'étrangler avec mes propres mains ! »

Le garçon se taisait, les yeux écarquillés. Il était terrorisé. Cosimo poursuivit à voix basse :

« Tu sais que j'en suis capable, hein ? Tu le sais bien. Où est ton copain ? Ça fait trois jours que je l'ai pas vu, lui et sa saleté de chien ! S'il vient me voir et qu'il se trouve quelque chose à manger, je lui brise les os un par un, je le jure devant Dieu ! »

Cristiano reprit son souffle et dit, en parlant très vite :

« Don Co', le *cacaglio* là, y viendra plus : il est mort. Il a mangé du poison pour les rats et il est mort, ils l'ont trouvé au Tondo di Capodimonte. Je voulais prendre sa place avec vous, parce que chez le cordonnier, je veux plus y aller. Je suis rapide, je cours vite et le truc là qu'y fait dans les maisons, je peux l' faire mieux qu' lui ! »

Le visage de Cosimo blanchit comme celui d'un mort ; il regarda autour de lui, terrorisé, et après s'être assuré que personne ne pouvait le voir ou l'entendre, il attrapa Cristiano par le cou.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Comment ça, il est mort ? Et qui est au courant ? Et puis, qu'est-ce que tu veux dire avec "le truc dans les maisons" ? Qu'est-ce que tu sais de tout ça, toi, avec qui t'en as parlé ? »

Cristiano maintenant avait réellement peur : il n'avait pas prévu la réaction du marchand de bric-à-brac, et dans le bout de ruelle où il l'avait amené, il n'y avait personne à qui réclamer de l'aide. Étant un animal de rue, il était capable de lire dans ses yeux la détermination d'un homme, et il comprit qu'il était en danger de mort.

« Non, non, laissez-moi, je dirai rien à personne. Personne le sait, c'est le *cacaglio* qui m' l'a dit que des fois, quand il allait avec vous, il entraît vite chez les gens pour chiper un truc, pendant que les femmes, elles causaient avec vous. Mais y l'a dit qu'à moi, je l' jure, et je l'ai dit à personne. Et puis, laissez-moi. J'ai dit au prêtre que j' venais vous parler et que j' rentrais tout de suite après. »

Cosimo réfléchit à toute allure et relâcha sa prise. Sur le cou de Cristiano, on pouvait voir l'empreinte livide laissée par ses doigts. Il se passa la main sur le visage pour y chasser la pluie : il avait bien failli l'étrangler.

« Eh bien, retournes-y chez le prêtre. Et ne te montre plus jamais devant moi. Mais n'oublie pas : si quelqu'un apprend des choses sur moi, je saurai te retrouver et terminer ce que j'ai commencé ce matin. Tu m'as bien compris ? Alors maintenant, fiche le camp ! »

Cristiano ne se le fit pas dire deux fois et se mit à courir en glissant sur la chaussée mouillée.

Cosimo se laisser tomber sur la charrette, dans le tintement brillant des casseroles de cuivre. Il est mort, donc, pensa-t-il. Il est mort.

Et je fais comment, moi, maintenant ?

Ricciardi pénétra dans l'église San Ferdinando dans un tout autre état d'esprit que celui qui l'habitait lorsqu'il était entré à Santa Teresa del Soccorso. Cela l'amusait presque de traîner dans les églises, occupation tellement éloignée de ses habitudes. Cette fois, cependant, il était heureux d'aller à la rencontre d'une vieille connaissance.

Pas si vieille à dire vrai ; il avait rencontré don Pierino, vicaire de cette belle église du centre, lors de l'enquête sur l'assassinat du mari de Livia, le ténor Arnaldo Vezzi. Le crime, survenu six mois plus tôt avait fait grand bruit dans la ville, surtout parmi les amateurs de musique lyrique. Don Pierino en faisait partie et, surtout, il se trouvait au San Carlo le soir du crime.

Les deux hommes n'auraient pas pu être plus différents qu'ils l'étaient : c'est probablement pour cela qu'ils avaient vite sympathisé. Le sombre matérialisme de Ricciardi s'opposait à la foi simple et absolue de don Pierino, qui se manifestait dans le domaine social par une activité permanente en direction des plus démunis. Par des chemins opposés ils arrivaient ainsi aux mêmes désolantes conclusions concernant tout ce qui se passait dans le ventre mou de la ville.

Ricciardi n'aimait pas l'opéra et il cherchait le plus souvent possible à éviter la représentation des fausses émotions, conscient de ce que les vraies passions pouvaient être dévastatrices et mortelles ; don Pierino aimait l'art lyrique et la musique dont la beauté lui semblait être un témoignage de l'amour de Dieu envers le genre humain. Le commissaire avait ainsi trouvé en la personne du petit prêtre un guide sérieux, à l'occasion de son enquête dont il n'aurait jamais pu tout seul résoudre l'énigme.

Dans la semi-obscurité de la nef, Ricciardi aperçut le vicaire sortir du confessionnal. Don Pierino était de petite taille et portait un bel embonpoint qui, toutefois, ne l'empêchait pas d'être continuellement en mouvement ; et tel un enfant infatigable, il ne tenait pas en place. Son visage fatigué s'illumina quand il vit Ricciardi.

« Commissaire, quel bonheur ! Voilà un bon moment que vous ne vous êtes plus souvenu de votre ami, eh ? Vous êtes trempé, il pleut encore, dehors ? Voilà trois heures que je confesse, ouf, il n'y a plus

personne. »

Ricciardi serra la main du prêtre.

« Comment allez-vous, mon père ? Vous semblez fatigué : est-il possible que même les gens comme vous éprouvent de temps en temps un peu de lassitude ? »

Don Pierino croisa ses mains sur son ventre dans un geste qui lui était habituel.

« N'importe quel prêtre vous dira, commissaire, que rien n'est fatigant comme les confessions. Vous devez vous pencher sur l'enfer que chacun porte en lui, vous devez lire, comprendre et pardonner à la place de Dieu. Un pardon que beaucoup refusent, parce qu'ils voudraient le recevoir de leurs frères. C'est lourd, et parfois horrible, croyez-moi. Mais parlez-moi de vous, comment allez-vous ? Quand je pense à vous, ce qui m'arrive quand je prie, je me souviens de votre promesse de m'accompagner à l'opéra, un soir. »

Ricciardi exagéra la grimace qu'il faisait habituellement en signe d'agacement.

« Je sais, mon père, je vous l'avais promis : cependant, vous devez me croire, l'opéra que cette ville met en scène chaque jour m'en empêche. Et c'est encore cela, outre le plaisir de venir vous saluer, qui m'amène chez vous ce soir. »

Don Pierino se fit sérieux.

« Je connais la pitié et la compassion que vous éprouvez pour les pauvres gens ; c'est pour cela que je vous aide de bon cœur. S'il s'agissait d'envoyer quelqu'un en prison, je ne parlerais pas si volontiers avec vous. Nous vivons une époque étrange et difficile, commissaire. Qui est mieux placé que vous pour le savoir ? Nombre de malfaiteurs présumés sont souvent plus innocents que ceux qui les persécutent. »

Ricciardi acquiesça.

« Je le sais, mon père. Je le sais bien. Et de surcroît, certaines victimes sont parfaitement innocentes. Vous avez sans doute appris que lundi matin, on a retrouvé un enfant...

— Oui, au Tondo di Capodimonte, j'en ai entendu parler. Un des pauvres petits de Santa Maria del Soccorso. Une de mes paroissiennes qui travaille dans ce quartier-là m'en a parlé. Quel malheur.

— Oui, mon père. Un grand malheur. En fait, j'aimerais y voir plus clair dans cette affaire. Non que nous ayons des doutes sur la manière dont le gamin est mort, bien évidemment : il a avalé de la mort-aux-rats. »

Don Pierino soupira.

« La faim. Toujours cette maudite faim. Ces choses-là ne devraient jamais se produire ; et pour les enfants, encore moins que pour quiconque. »

Ricciardi était d'accord avec lui.

« Bien évidemment. En fait, j'ai posé quelques questions pour savoir comment vivait cet enfant, pour éviter que la chose ne se reproduise ; mais, à ma grande surprise, j'ai rencontré beaucoup de résistance de la part du curé de Santa Maria del Soccorso. »

Don Pierino était stupéfait.

« Mais pourquoi des questions, commissaire ? Vous pensez que... que quelqu'un aurait pu... Excusez-moi, mais je n'arrive pas à y croire. Un enfant si jeune, pauvre, orphelin... »

Ricciardi agita la main.

« Non, non, mon père. Il n'y a aucun doute là-dessus. Il s'agit d'un accident, c'est certain. Mais ce que je voudrais réussir à comprendre, c'est comment et pourquoi un enfant peut entrer, de nuit, dans un entrepôt, pour voler à manger, et qu'au lieu de ça, il y trouve la mort avec une boulette empoisonnée, comme un rat d'égout. »

Le prêtre hocha la tête.

« Je comprends. Je connais le curé de Santa Maria del Soccorso, don Antonio Mansi. Nous avons même étudié un moment dans le même cours. Il était très doué pour les études. Doué et... fort bon diplomate. Le genre qui plaît aux enseignants. Nous nous sommes perdus de vue, mais il nous arrive de nous croiser dans la rue et d'échanger quelques mots. »

Ricciardi craignait de se montrer indiscret.

« Mon père, je ne voudrais pas vous causer d'ennuis. Et il n'est pas dans mes intentions de vous dire du mal de don Antonio, que j'ai juste rencontré deux fois. Mais ses réticences à me recevoir m'ont paru étranges. Et d'ailleurs, il a fait intervenir la curie pour mettre un terme à mes recherches. Ça ne vous semble pas curieux ? »

Don Pierino fit une étrange grimace.

« Ma foi, non. Chaque prêtre en apparence semble identique à un autre. Mais ce n'est pas vrai. Nous sommes des êtres humains, avec les mêmes défauts, les mêmes petites folies, les mêmes idées fixes. Moi, par exemple, la musique me passionne, vous le savez, et parfois ma passion me porte à faire quelque chose que je ne devrais pas faire, comme lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, quand j'étais caché sous l'escalier de service de la scène du San Carlo,

vous vous souvenez ? »

Le commissaire attendait patiemment que don Pierino soulage sa conscience, avant de lui livrer son impression sur don Antonio.

« Quelquefois, il s'agit de fautes graves, et les supérieurs interviennent pour prendre des mesures : il y a celui qui tombe amoureux, celui qui a une crise de doute ; ce sont des choses qui empêchent d'exercer sereinement le sacerdoce, et il est juste d'être mis à l'écart, vous ne croyez pas ? Un autre au contraire... a un don qui à certains peut sembler un défaut et qui, pour d'autres, n'est pas dérangeant. C'est tout simple. »

Ricciardi reprit :

« Et le talent de don Antonio, quel est-il, mon père ? »

Don Pierino regarda, pensif, la voûte de l'église et ses fresques.

« Don Antonio est un excellent administrateur. Très doué pour tenir les comptes, disons-le ainsi. Sa paroisse amasse beaucoup de dons et s'est rendue pratiquement indépendante économiquement, ce dont la curie lui est extrêmement reconnaissante, à ce que je sache. Il entretient les meilleurs rapports avec les familles riches du quartier et les dignitaires de l'archevêché, il est unanimement estimé et respecté. Par conséquent, il a beaucoup d'amis.

— Et alors ? Pourquoi des relations d'amitié vous semblent-elles un défaut ? C'est un défaut, si je vous connais un peu ? »

Don Pierino se mit à rire.

« Oui, vous me connaissez. Je pense que si quelqu'un travaille dans cette ville par les temps qui courent, et avec des enfants par-dessus le marché, l'argent qui rentre doit leur servir en priorité. C'est tout.

— Et c'est lui, au contraire, qui en profite ? »

Le prêtre protesta avec force :

« Non, non, commissaire, je n'ai pas dit cela. Don Antonio est un très bon prêtre, il sort les enfants de la rue et très souvent, nous le savons bien vous et moi, cela revient à leur sauver la vie. Le problème, c'est que lorsqu'une famille adopte un de ces enfants, ou que pour soulager sa conscience elle fait une donation importante à l'Église, lui, il reverse cet argent à la curie au lieu de s'en servir pour améliorer les conditions de vie des enfants trop grands pour être adoptés, et cela, franchement, ne me plaît pas. C'est tout. Mais je vous le répète, ce qu'il fait pour eux est important : ce n'est pas anodin. »

Ricciardi acquiesça.

« Oui, c'est important. Je vous remercie beaucoup, mon père. C'est

toujours intéressant de parler avec vous. »

Don Pierino s'attarda sur le visage de Ricciardi.

« Pour moi aussi, commissaire. Permettez-moi de vous demander, cependant : pourquoi toute cette attention ? S'il s'agit d'un accident, est-ce vraiment le rôle d'un commissaire de la questure de poser toutes ces questions ? Je lis dans votre expression comme une souffrance, une tristesse, que se passe-t-il ? »

Ricciardi resta un instant silencieux puis répondit : « Vous pouvez le deviner, mon père : comment ne pas devenir triste lorsqu'on circule continuellement dans la ville en étant témoin de tout ce qui s'y passe ? Le jour où je ne me désolerais plus de voir un enfant si jeune, mort et jeté comme un vieux vêtement ; le jour où cela ne me touchera plus de penser qu'à sept ou huit ans, on peut mourir de faim ou, dans le cas de ce gamin, en être réduit à manger des boulettes empoisonnées ; le jour où je ne chercherai plus à comprendre pourquoi un enfant erre tout seul, pieds nus, la nuit et sous la pluie ; le jour où il me semblera normal de trouver un cadavre assis sur une marche d'escalier, à l'aube, juste veillé par un chien, ce jour-là, je vous le jure, mon père, j'arrêterai de faire ce métier et je retournerai au pays ».

Ricciardi avait murmuré tout cela dans le silence froid et humide de l'église San Ferdinando ; mais don Pierino avait eu la sensation qu'il hurlait à pleins poumons. Il ne put s'empêcher de lui poser une main sur le bras qu'il tenait serré contre lui, comme s'il était pris d'une douleur à l'abdomen.

« Vous savez, commissaire : vous êtes peut-être l'unique personne, qui, lorsque je la rencontre, m'apprend quelque chose. Et vous êtes plus chrétien, vous qui dites ne pas être croyant, que la plupart de ceux qui remplissent ces bancs chaque dimanche pour exhiber leurs nouveaux vêtements. Vous avez raison, excusez-moi de ne pas avoir compris. Une chose seulement : faites attention, très attention ; don Antonio a des amis très influents à la curie, ne serait-ce que pour l'argent qu'il leur procure. Il peut vous créer beaucoup, beaucoup d'ennuis. »

Ce soir-là, le Gambrinus était bondé. La pluie et le froid rendaient la terrasse inutilisable et les clients avaient envie de prendre quelque chose de chaud.

En avance sur l'heure de son rendez-vous avec Maione, Ricciardi dut attendre pour s'installer à sa table habituelle, un peu à l'écart, devant la vitre qui donnait sur la via Chiaia ; il voyait passer un flux continu de passants qui, en quittant les bureaux ou les boutiques du centre, rentraient chez eux en cherchant à se protéger de la pluie.

Presque en dehors de son champ visuel, il vit une femme assise par terre, trempée et dépenaillée, qui demandait l'aumône la main tendue ; derrière elle, un jeune enfant à l'abri sous une corniche et enveloppé dans une couverture. La mère, à supposer qu'elle le fût, marmonnait ses suppliques à tous les passants mais Ricciardi n'entendait pas ce qu'elle disait ; rares étaient ceux qui, sans même ralentir, lui lançaient une pièce.

À quelques mètres de là, debout, un jeune homme vêtu d'un costume blanc semblait se moquer de quelqu'un, tandis que d'une déchirure de son élégant gilet s'écoulaient des flots de sang noir. Il disait : *On va voir ça. On va voir si tu y arrives*. Ricciardi se souvenait de la rixe, deux mois plus tôt : l'élégant jeune homme avait été tué dans une bagarre au couteau par son meilleur ami dont il raillait l'excentricité vestimentaire et la couardise. Une manière civilisée d'exprimer, entre gouapes, un désaccord sur l'élégance masculine.

Son pire découragement face à la Chose arrivait lorsque Ricciardi prenait conscience de l'inutilité de certaines morts. Il ne pouvait pas prétendre que d'autres étaient utiles, bien entendu : sur ce point, il était en parfait accord avec Modo. Mais la futilité des motifs qui déclenchaient une bagarre au couteau ou un suicide le troublait profondément.

Tout en attendant Maione pour passer commande, il s'arrêta sur le contraste qui se présentait à ses yeux : d'une part l'attachement désespéré à la vie de l'enfant qui grelottait sous sa couverture, à côté d'une mère qui, peut-être, profitait du spectacle de la souffrance de son fils pour attendrir les passants, d'autre part le fou rire qui avait

marqué le point final de la vie de la gouape poignardée. Vie pour laquelle on lutte, vie que l'on gaspille. Mais n'était-ce pas toujours la même vie ?

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée d'un Maione timide et trempé, qui regardait autour de lui, comme s'il risquait d'être pris en flagrant délit d'adultère.

« Bonsoir, commissaire. Il faut faire attention, l'air au commissariat devient de jour en jour plus irrespirable. Il ne nous manquait vraiment plus que la lettre du secrétaire de l'archevêque. Si vous les voyiez, Garzo et Ponte, ils ressemblent à deux ballerines du San Carlo : ils sautillent continuellement sur la pointe des pieds, ils ouvrent les portes des bureaux, l'un entre, l'autre sort. »

Ricciardi haussa les épaules.

« Dans ces conditions, je suis bien content d'être en vacances. Assieds-toi, je t'attendais pour commander. Qu'est-ce que tu prends ?

— Mais rien, commissaire, je rentre à la maison pour dîner, Lucia et les enfants m'attendent. À la rigueur, trois beignets, une *sfogliatella*⁽¹⁴⁾ avec de la crème et un verre de rosé, merci.

— Parfait, comme cela tu restes léger pour le ragoût de ta femme, hein ? Moi je prendrai ma *sfogliatella* habituelle et un café, merci. »

Une fois le serveur congédié, Ricciardi demanda :

« Alors, tu as réussi à apprendre quelque chose sur ce que je t'avais demandé ? »

Maione ébaucha un sourire fugace.

« Bien sûr, commissaire. Dites-moi combien de fois je n'ai pas réussi à savoir ce que je voulais savoir ? Donc, je me suis souvenu que le caporal-chef Antonelli avait un fils qui fréquente une jeune fille du côté de Capodimonte. Alors je les ai fait venir, lui et la minette, et je leur ai posé quelques questions sur la paroisse et sur Tettè. Le gamin était bien connu dans le coin, il attendrissait tout le monde avec son inséparable chien. Les gens qui le voyaient aller et venir avaient d'abord pensé qu'il était muet parce qu'on ne l'entendait jamais, et puis ils se sont aperçus qu'il bégayait tellement qu'il ne réussissait à parler qu'à son chien. La fille qui travaille dans une boutique près de l'église m'a dit qu'il était bègue, justement parce que les autres gamins du foyer se fichaient de lui et le frappaient. La vie de ce gosse devait être un enfer. »

Ricciardi acquiesça :

« Je m'en suis douté à l'instant où le prêtre m'a dit que tout le monde l'aimait bien. Une précision que je n'avais pas demandée.

Continue.

— Le gamin ne réagissait jamais. Il avait soif d'affection, la fille se rappelle qu'il cherchait toujours un sourire dans le regard des autres, une manifestation de sympathie ; c'est pour ça qu'il était si mal traité. Les enfants sont méchants parfois, c'est bien connu. J'ai trouvé aussi avec qui il travaillait, Tettè, et ça, ça a été une sacrée surprise. Il était avec Capone Cosimo, vous vous en souvenez ? Un vendeur de savon, un marchand de bric-à-brac qui se balade avec une de ces charrettes bourrées de marchandises, "du beau linge, du bon savon", vous savez. Il nous a rendu visite plus d'une fois, je m'en souviens très bien. Une langue bien pendue, élégant, un beau sourire. En fait, un salaud de la pire espèce. On raconte que, quand il était encore qu'un gamin, il a tué un autre gamin, qu'il n'a jamais été accusé officiellement, mais qu'il se vante de cette histoire pour faire peur aux crétins, encore plus crétins que lui. Ah ! merci, posez ça là. »

Quand le serveur se fut éloigné, Maione reprit son récit :

« En fait, Tettè n'était pas un véritable apprenti. Capone se servait de lui pour apitoyer les ménagères et faire grimper les prix. À partir de là, la belle amie du jeune Antonelli est devenue un peu évasive, alors je suis allé faire un tour chez les collègues qui prennent les déclarations de vol dans la zone comprise entre Capodimonte et la Sanità, vous voyez. Et j'ai découvert que trois ou quatre plaintes pour des petits vols de jour ont été enregistrées et là apparaissait le nom de notre ami Capone. On peut en déduire que le poison, le gamin l'a trouvé "en travaillant" pour cet homme-là, et qu'il l'a avalé par hasard. »

Ricciardi écoutait attentivement.

« Est-ce que tu penses qu'il s'est servi de Tettè pour commettre des vols ? »

Maione répondit, la bouche pleine, faisant voler du sucre autour de lui :

« Vous le savez, commissaire, comment ça marche avec les *bassi* : si je suis fort en boniment, j'attire l'attention des femmes sur moi, et pendant ce temps-là un gamin petit et agile en profite pour se faufiler dans la maison sans se faire remarquer. Vite et sans douleur, comme dit le Dr Modo, non ? Peut-être, je dis bien peut-être, que ce bâtard de Capone faisait ainsi. Parce que je ne vois vraiment pas quel métier Tettè pouvait apprendre auprès de cet homme, ni quelle aide il pouvait lui apporter : il ne parlait pas parce qu'il bégayait et il ne pouvait rien porter de lourd parce qu'il était petit et chétif. La seule chose qu'il était capable de faire, c'était éveiller la pitié et voler. »

Le commissaire acquiesça, en regardant le marmot emballé dans sa couverture trempée.

« Oui, tu as raison. Il pouvait juste éveiller la pitié. Il va falloir parler avec ce Capone et même ne pas hésiter à lui flanquer la frousse, pour déterminer si la mort accidentelle de l'enfant ne peut pas avoir un lien avec lui. »

Maione hocha la tête, engloutit un beignet en une seule bouchée et dit :

« Moi pourtant, je ne crois pas que Capone soit dans le coup, commissaire. Pour deux raisons : *primo*, il fait partie des beaux parleurs qui ne feraient de mal à personne, bien trop froussard. *Secundo*, il habite sur le Vomero, loin de l'endroit où nous avons trouvé Tettè. Il en descend le matin pour travailler – si on peut dire – et l'après-midi, il remonte chez lui, ce qui lui prend deux heures et le dimanche il reste à la maison. La mort du garçon, là-dessus le médecin a été formel, remonte à la soirée de dimanche, tard. S'il avait traîné à cette heure-là et un jour inhabituel pour lui, quelqu'un dans le quartier l'aurait remarqué, et, au contraire, personne ne l'a vu. J'ai vérifié. »

Ricciardi avala une gorgée de café en réfléchissant, puis il dit :

« Ce Capone Cosimo, il va falloir s'en occuper. Rien ne dit qu'il n'y est pour rien. Et sur la vie à la paroisse, tu as appris quelque chose de nouveau ? »

Maione ramassa méticuleusement les dernières miettes de la *sfogliatella* sans oublier de lécher la crème.

« Oui, commissaire. L'amoureuse du jeune Antonelli, je vous ai dit, travaille dans une boutique qui a la paroisse comme cliente. Et elle m'en a dit assez long sur ce prêtre, don Antonio, et sur la vie dans cette paroisse. »

Ricciardi répliqua :

« C'est formidable, dans cette ville tout le monde est au courant de tout. On peut être tranquille, tout finit par se savoir. »

Maione acquiesça, philosophe :

« Exactement. Donc, il paraît que le prêtre vérifie tous les comptes personnellement, qu'il contrôle le poids des marchandises, etc. D'après ce que m'a dit la fille, il est accroché à l'argent comme une huître à son rocher. Elle dit aussi qu'il est terrible avec les punitions et que les gamins sont terrorisés. Il paraît que lorsque l'un d'eux fait quelque chose qu'il ne devrait pas, il l'enferme dans la cour, dans un cabanon obscur bourré de rats et d'insectes, où l'été on ne peut pas respirer et

où, l'hiver, on meurt de froid. À peine a-t-il prononcé les mots cabinet noir que tous filent droit. Ça me serait bien utile chez moi : mes enfants, ce que je leur dis, ça entre par une oreille et ressort par l'autre. En somme, ce prêtre est un fasciste, sauf qu'il ne se sert pas d'huile de ricin. »

Ricciardi pensait que la personnalité de don Antonio s'enrichissait petit à petit de sympathiques détails. Il regarda par la vitre et vit que le chien de Tettè s'était assis sur ses pattes postérieures entre la mendicante et la gouape assassinée et qu'il le regardait. Il frissonna.

« Vous avez pris froid, hein, commissaire ? Pas étonnant avec toute cette pluie que vous recevez sur la tête sans chapeau ni parapluie. Ah, autre chose que la fille m'a dit au moment de s'en aller : il paraît que si les autres garçons se moquaient tant de Tettè, c'est parce qu'il était le chouchou d'une dame de charité, qui venait le chercher et l'emmenait se promener dans son automobile. Elle a dit, la fille, qu'elle ne connaissait pas le nom de la dame, mais qu'elle donne tellement d'argent à la paroisse que le curé lui laisse faire ce qu'elle veut, et que comme elle n'a pas d'enfants, Tettè était pour elle une sorte de fils. »

Ricciardi acquiesça :

« Je sais, ils me l'ont plus ou moins dit, aussi bien le prêtre que l'autre dame de charité, une femme follement sympathique, elle aussi. Sauf pour l'argent donné à la paroisse, bien sûr.

— Il est clair que les autres garçons l'enviaient beaucoup ; mais ils n'allaient pas plus loin que se moquer de lui et le secouer un peu de temps en temps, parce que le gamin mettait en commun tout ce que la dame lui offrait et que le prêtre avait intérêt à ce que l'idylle se poursuive, à cause de l'argent qu'il en tirait. Comment il va faire maintenant pour garder la poule aux œufs d'or ? J'ai l'impression qu'il va devoir trouver un autre *bambino*.

— En effet, notre ami en soutane m'a semblé plutôt inquiet, face à ce problème. Cette dame est une autre personne à qui j'aimerais bien parler.

— Je crois que vous la rencontrerez assez vite, commissaire. Le Dr Modo a téléphoné ce soir. Il vous passe le bonjour et vous dit de bien profiter de vos vacances ; il a même fait un petit discours pour vous recommander un endroit où vous devriez aller un moment, mais à mon avis, je devrais pas vous le répéter. Il dit que demain matin aura lieu l'enterrement de l'enfant, une cérémonie de luxe, payée par une dame, qui doit être celle dont nous venons de parler, et que si vous voulez, vous pouvez y aller. »

Ricciardi demeura pensif en regardant dehors. La foule de personnes qui rentraient chez elles diminuait et la mendiante, après avoir ramassé la couverture et l'enfant comme s'ils étaient des tas de chiffons, s'était éloignée par les ruelles. Pour meubler la rue, il ne restait que le fantôme de la gouape et le chien.

« Parfait. J'irai suivre la dernière promenade en carrosse de Diotallevi Matteo, Tettè pour les amis. Sauf que des amis, il n'en avait pas. »

Dos à la vitre, Maione dit dans un soupir :

« À part le chien. »

Comme répondant à un signal, celui qui avait été le seul ami de Tettè se leva et s'en alla dans la pluie fine et froide.

Sept jours plus tôt, jeudi 22 octobre.

Tettè court.

Il court à perdre haleine, ses sabots à la main pour ne pas tomber.

Il court et risque sa vie, qu'il perdra un jour ou l'autre, en effleurant les roues des fiacres et des automobiles qui klaxonnent d'énervement.

Il court et esquive les cannes des messieurs qui le voient foncer sur eux, qui le frappent pour avoir dû le laisser passer.

Il court, et sans le vouloir, éclabousse avec l'eau des flaques les nourrices qui poussent des landaus princiers et déversent sur lui des paroles incompréhensibles prononcées dans des dialectes inconnus.

Il court, et d'autres scugnizzi essaient de lui faire des croche-pieds, afin de rire de sa chute, mais il le sait, il saute et ne tombe pas.

Il court et les vitrines courent à ses côtés, avec les vendeuses qui habillent les mannequins et lui sourient.

Il court, et deux écoliers avec leurs tabliers et leurs cartables, donnant la main à leur mère, le regardent et envient sa liberté.

Il court dans la ruelle, et le chien court derrière lui, léger et sans effort, avec ses oreilles qui battent l'air comme des mouchoirs agités sur un quai de gare. Il fait les mêmes écarts que le garçon, choisit les mêmes trajectoires, comme s'il avait été prévenu du parcours à l'avance, comme s'ils l'avaient étudié ensemble.

Ils courent, le chien et l'enfant : les mêmes os saillants, les mêmes regards concentrés, les mêmes bouches à demi ouvertes dans l'effort.

Ils courent et espèrent arriver à temps.

Cosimo a arrêté sa charrette sur une petite place, à l'intersection de quatre ruelles, dans les Quartiers espagnols. Le trajet est toujours le même, c'est pour cela que Tettè sait où le trouver à cette heure-là. Un jour qu'il était de bonne humeur, il lui a expliqué qu'en passant toujours à la même heure, les femmes le reconnaissaient et l'attendaient en lui réservant les meilleurs objets, lui permettant ainsi de faire de bonnes affaires.

En fait, il arrive que Cosimo soit gentil avec lui. Ces jours-là, quand la nuit tombe et que les affaires ont été intéressantes, il lui raconte des histoires. Tettè l'écoute attentivement et pense que Cosimo pourrait être son papa, et lui son petit garçon. Un jour, justement, Cosimo lui avait fait cadeau d'une pièce brillante, brillante, et Tettè ne l'avait jamais dépensée. Il l'avait gardée dans une poche de son pantalon, la sortant quelquefois pour l'admirer. Et puis Amadeo l'avait vu faire et la lui avait prise, mais lui, il se la rappelait très bien.

Tettè pense ; il n'arrive pas à parler, mais il pense. Et il se souvient, il se souvient de tout. Des bonnes choses comme des mauvaises, mais les mauvaises il n'y pense pas trop : il s'en souvient parce qu'elles peuvent servir d'expérience, mais il n'y pense pas. Il pense aux bonnes choses, et parmi les bonnes choses il y a Cosimo qui lui raconte une histoire pendant que la nuit tombe.

Cette fois, cependant, Cosimo ne sera pas gentil avec lui. Il le comprend au regard qu'il lui lance dès qu'il le voit arriver, mauvais mais furtif afin que les dames qui sont autour de lui ne s'en aperçoivent pas.

Il y en a une qu'il connaît et qui lui fait fête lorsqu'il arrive. Voilà Tettè, qu'elle lui dit. Mon mignon, pourquoi t'étais pas là ce matin ? Et voilà le chien, mais tu veux pas lui donner un nom à ce petit chien, Tettè ? Tu sais pas qu'on donne un nom, même aux bêtes ?

Tettè ne répond pas, mais il sourit. Il ne répond pas parce que le regard de Cosimo l'inquiète. Et puis, il ne veut pas lui donner de nom au chien. Il lui parle, ils sont ensemble. Ils sont égaux. Et s'ils sont égaux, comment faire pour lui donner un nom, pense Tettè. Lui, un nom, il en a un dans son langage. Quand il voudra, il lui dira.

Mais un chien ne parle pas ; et alors ? pense Tettè. Moi non plus : je parle seulement avec lui. Et je lui ai dit, que je m'appelle Tettè. Il le sait déjà.

La grosse dame qui lui a dit bonjour lui fait une caresse. Cosimo s'en aperçoit, et commence à dire qu'il l'aime comme son enfant, et il se met à raconter l'histoire de son ami qui est mort à la guerre, à côté de lui, dans la tranchée, et qui en mourant lui a demandé de s'occuper de son fils.

Un jour, Tettè a pris son courage à deux mains et lui a demandé, à Cosimo, si cette histoire était vraie, si son papa était réellement mort à la guerre. Cosimo lui a donné une claque derrière la tête et lui a dit, crétin, cacaglio idiot, t'es vraiment une andouille. Moi à la guerre, j'y suis même pas allé, j'ai le cœur qui bat de travioler. Je dis ça pour faire pitié aux bonnes femmes et gagner plus d'argent avec le savon. Ton père c'est sûrement un pauvre type, et ta mère, une moins que rien. Et la claque, c'est pour m'avoir fait poireauter tout ce temps-là, à attendre que tu m'aies sorti ces deux mots.

Cosimo, maintenant, pour faire voir qu'il le traite comme son propre fils, lui a mis la main derrière le cou. Il le pince très fort. Tettè ne pleure pas, il sait que s'il pleure, c'est pire que tout, mais il laisse ses yeux se remplir de larmes. Comme c'est beau, regardez, dit une autre femme, quand il entend parler de son père mort, les larmes lui viennent encore. Il se passe la manche de sa chemise sur les yeux et fait semblant de ne pas sentir la douleur du pincement.

Le chien émet un grondement sourd, et montre les dents. Seul Cosimo s'en aperçoit et desserre son étreinte. Une fois échangées casseroles de cuivre contre savon, les femmes s'en vont et Cosimo déverse sur Tettè un flot de méchancetés et pourquoi il est arrivé en retard ? Il a dû dire à cette femme-là, dont ils ont parlé hier, qu'il repasserait plus tard. À cause de lui, il va courir un risque supplémentaire. Et il lui dit que si le clébard lui gronde encore dessus, il l'étrangle : il est capable de briser un cou avec les mains, il a qu'à demander autour de lui, tout le monde sait qu'il a étranglé quelqu'un, quand il était jeune.

Ils arrivent devant un portail marqueté. Ils pénètrent dans la cour, Cosimo lance son appel, quelques ménagères apparaissent, la concierge sort de sa loge au rez-de-chaussée. Elles se mettent à bavarder, Cosimo attire l'attention, montre sa marchandise, les femmes rient, il fait de l'esprit. Il est fort, Cosimo : il sait ce que les femmes aiment entendre. L'une d'elles caresse rapidement Tettè, une autre joue un peu avec le chien.

À un moment donné, Cosimo commence à raconter une histoire qu'on lui a apprise, d'une dame de Santa Lucia qui a un amant, du mari qui les a trouvés ensemble, etc. C'est le signal convenu ; Cosimo dit toujours que les femmes ne résistent pas quand on commence à leur raconter des histoires de maris et d'amants. En effet, toutes les dames restent là, autour de Cosimo, bouche bée, à l'écouter.

Tettè se glisse doucement chez la concierge. Il n'a pas beaucoup de temps et il le sait. Le chien reste accroupi sur le seuil de la porte : si quelqu'un devait approcher, il se mettrait à aboyer et Tettè comprendrait. Ils sont bien rodés.

À l'intérieur, il fait sombre mais chaud. Sur le feu, une casserole est en train de bouillir, projetant une odeur délicieuse. Tettè sent son estomac gronder. Après avoir laissé ses yeux s'habituer à l'obscurité, il regarde autour de lui : il voit un coffret, il l'ouvre. À l'intérieur sont alignés des couverts qui ont l'air d'être en argent. Tettè en prend trois et les cache dans sa chemise. Il y a du linge à peine repassé au fer à charbon, il s'empare d'un mouchoir brodé et le glisse dans sa poche. Le secret, dit Cosimo, c'est de prendre peu de choses. Les femmes ne s'en aperçoivent pas tout de suite, elles comprendront plus tard quand elles ne se souviendront plus d'eux.

Avant de sortir, sans bruit, sur la pointe de ses pieds déchaussés, il voit

un morceau de gâteau tombé par terre, près de la table : il le ramasse et le met aussi dans sa poche.

Maintenant Tettè est ressorti, et dès qu'il le voit, Cosimo termine son histoire au milieu des sourires et des « oooh ! » émerveillés des femmes. Il vend une bricole après en avoir offert un bon prix et elles sont contentes. Au revoir de la main, et les voilà partis.

Ils s'éloignent rapidement, à bonne distance, par sécurité. Cosimo ne dit rien, il sourit aux personnes qu'il croise et de temps en temps il lance son appel. Tettè donne le gâteau au chien, une miette à la fois, et garde la dernière pour lui. Il est bon, même s'il y a une fourmi dedans. Il suffit de la retirer, Tettè est très précautionneux.

Ils ont presque atteint la campagne. Ici, personne ne fait attention à eux. Tettè sort de sa chemise les trois couverts et le mouchoir brodé. Cosimo a un murmure de satisfaction, les couverts sont en argent massif. Tu vois ça ? la concierge, qui sait où elle les a volés.

Tettè lui parle. Le serpent monte de son estomac et se noue autour de sa gorge, comme toujours, mais Tettè a quelque chose d'important à dire. Il dit à Cosimo qu'il était en retard parce que, ce matin, il a dû servir la messe. Cosimo est de bonne humeur, il lui dit qu'ils ont bien travaillé, que tout va bien. Mais Tettè a autre chose à dire. Il essaie de respirer, quand il arrive à bien respirer, le serpent reste en arrière et le laisse parler. Quelquefois.

Il lui dit que le prêtre, don Antonio, a parlé des voleurs. Il a dit que celui qui vole va en enfer et brûle pour l'éternité. Lui, une fois, il s'est brûlé, dit Tettè, en se réchauffant sous un porche près d'un feu, et que ça fait mal, que ça fait un mal terrible. Il lui montre la trace sur son bras, là où la peau est partie et jamais plus revenue. Il lui dit que lui, Tettè, il a peur de brûler dans les flammes de l'enfer, et qu'il veut pas que lui, Cosimo, il y brûle lui aussi. C'est pour ça qu'il le supplie, qu'il le supplie de ne plus jamais lui faire faire ça.

On dirait que Cosimo l'écoute. Mais tout à coup, Cosimo tend la main et lui attrape le cou, le serre et le soulève. Tettè reste un pied en l'air et s'accroche à la main de Cosimo pour ne pas mourir étranglé. Le chien se dresse sur ses pattes en aboyant et en grondant. Cosimo le regarde de travers et repose le gamin à terre mais il ne lui lâche pas le cou.

Écoute-moi bien cacaglio idiot, il lui dit. Écoute-moi bien parce que je le répéterai pas une autre fois. Tu essayes de parler à n'importe qui de ce qu'on fait, et je te tue. Je te tue, t'as compris ? Et d'une telle manière que personne ne pourra comprendre que c'est à cause de moi. Je l'ai déjà fait, je t'ai dit, et tu vois bien qu'ils m'ont même pas mis en prison. T'as bien compris ?

D'abord je tue le chien, et je t'oblige à le regarder mourir. Tu sais comment je m'y prends ? J'allume un très grand feu, puisque tu dis que tu as peur du feu. Je commence par jeter le cabot dedans. Comme ça tu vois bien ce que ça veut dire, brûler en enfer. Tu comprends une fois pour toutes. Et puis à ton tour.

Il le pousse et le fait tomber. Tettè tombe et vomit de l'eau et le bout de gâteau. Le chien s'approche de lui et lui lèche le visage.

Si quelqu'un était entré dans le bureau au second étage du commissariat, au fond du couloir, il aurait vu un commissaire divisionnaire diligent, en train d'éplucher des rapports dans un cadre étincelant d'ordre et de propreté. Un hymne à l'efficacité et à l'acharnement au travail du Nouvel État fasciste.

La réalité était cependant légèrement différente. Les yeux de l'homme suivaient bien les lignes dactylographiées, mais son esprit caracolait derrière de sombres pensées.

Garzo jeta un rapide coup d'œil à l'appareil téléphonique posé sur son bureau. Il reconnut la voix nasillarde du directeur de la police qui le prévenait de l'arrivée prochaine d'un fonctionnaire anonyme issu d'une organisation mal identifiée. L'homme attendait de lui quelques informations concernant la visite imminente du Duce, relatives à la sécurité et plus précisément aux enquêtes actuellement en cours au commissariat, portant naturellement sur les délits ordinaires qui relevaient de sa compétence.

La chose ne lui plaisait pas du tout. Pour différentes raisons. *Primo* : quelle était cette organisation ? Elle n'avait donc pas de nom ? C'était une structure du ministère de l'Intérieur ? Ou bien une branche de l'armée ? *Secundo* : que pouvait bien signifier « portant naturellement sur les délits ordinaires » ? Existait-il d'autres délits en cours d'instruction pour lesquels la questure n'était pas compétente ? *Tertio* : la sécurité, objet de l'entrevue, était-ce celle du Duce et de sa suite ? Et qui était ce fonctionnaire ? Comment allait-il le reconnaître si on ne lui communiquait pas son nom ?

Le divisionnaire était du genre à ne pas supporter le moindre imprévu : cela lui donnait une impression de désordre, l'empêchait de faire des plans. Il aimait se mouvoir dans le sillon des procédures, quand chaque événement avait un précédent auquel se référer et un schéma à suivre à la lettre. Et cette visite, annoncée sans l'être véritablement, n'avait dans son souvenir aucun précédent.

Tandis qu'il parcourait un rapport sans le lire, il entendit un léger bruit de toux sur sa droite. Il sursauta de manière spectaculaire. Sa plume lui échappa, distillant une traînée d'encre dans l'air puis une

pluie de gouttelettes noires sur le bureau ; ses lunettes tombèrent, heureusement sans se casser, et de sa gorge jaillit un cri en voix de fausset cruellement mortifiant.

Debout devant lui, son manteau sur le bras et un parapluie fermé à la main, se tenait un homme d'âge moyen aux cheveux clairsemés et grisonnants, vêtu d'un costume sombre plutôt ordinaire.

« Mais qui... qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ? Qui vous a laissé entrer ? Ponte ! Ponte ! »

L'inconnu ébaucha un petit sourire.

« Du calme, dottore. Ne vous inquiétez pas. Ponte n'est pas là, on lui a dit de prendre sa pause, juste avant mon arrivée. Un ordre de votre part, que vous nous ferez l'amabilité de confirmer. Je suis la personne que vous attendiez. Vous pouvez m'appeler Falco. J'appartiens à l'organisation indispensable à la visite du Duce. »

Garzo n'avait pas encore repris son souffle et regardait le prétendu Falco avec des yeux exorbités.

« Mais... mais... ce ne sont pas des manières ! On ne vous a donc pas appris à frapper aux portes ? J'aurais pu avoir une attaque ! »

Falco ne semblait pas disposé à s'excuser.

« Nous ne pouvons pas nous attarder dans un couloir, dottore. Je comprends que mon comportement puisse vous apparaître comme un signe de mauvaise éducation. Mais venons-en plutôt à notre affaire. J'imagine qu'on vous a dit ce que nous attendions de vous. »

Une fois un minimum de contrôle retrouvé, Garzo s'efforça de réfléchir le plus rapidement possible. Ce spectre qui avait surgi devant lui appartenait certainement à la police secrète sur laquelle on racontait des fables dans toutes les questures et dans tous les journaux séditieux imprimés clandestinement et jetés secrètement en pâture à la foule. Cela signifiait qu'il devait faire attention, extrêmement attention. Il avait entendu parler de personnes et même de familles entières qui avaient disparu, du jour au lendemain, sans laisser aucune trace derrière elles. Il devait lui donner satisfaction.

Il arbora un sourire gauche, remit ses lunettes sur son nez et dit :

« Je vous en prie, asseyez-vous, je vous écoute. »

Trois heures plus tard, ils avaient planifié chaque instant de la visite du Duce, prévu des parcours en remplacement de ceux qui seraient annoncés, répertorié les personnes présentes aux rencontres, les moments publics et privés. Dès que Garzo manifestait son inquiétude face à la disponibilité de ses hommes, Falco glissait en disant :

« Aucun problème. Ne vous inquiétez pas. »

Le commissaire divisionnaire se rendit compte qu'un contingent fourni d'hommes en civil servirait de cordon de sécurité. Ce qui, au lieu de le rassurer, l'angoissait, mais il comprenait qu'il valait mieux pécher par excès de prudence plutôt que par défaut.

À la fin, Falco, qui n'avait même pas déboutonné son gilet, demanda :

« Et dites-moi, maintenant, dottore : combien d'enquêtes avez-vous en cours en ce moment, et pour quel type de délits ? Comme vous l'aurez compris, nous devons tout mettre en œuvre pour garder le contrôle de la situation. Nous ne voulons pas qu'un grain de sable vienne enrayer les engrenages quand seront présents tous les dignitaires de l'État après le roi et les plus grands fonctionnaires du ministère, voyez-vous ? »

Garzo soutint orgueilleusement le regard de l'homme.

« Certainement. Grâce au ciel, nous n'avons pas eu à déplorer d'incidents graves dernièrement, et les enquêtes en cours ne concernent que des délits mineurs, des atteintes aux biens. Cette ville, cher monsieur, est maintenue dans un ordre parfait. »

Falco le regarda pendant un long et embarrassant moment au cours duquel la fameuse tache rouge se forma sur le cou de Garzo et commença à migrer vers le nord. Il acquiesça enfin et déclara :

« Parfait. C'est bien l'impression que nous avons. Et vous ne comptez pas d'absents parmi le personnel ? »

Garzo prit les registres de présence et les feuilleta devant son visiteur.

« Nous avons suspendu les roulements pour congés. Le seul absent est le commissaire Ricciardi Luigi Alfredo, qui a demandé quelques jours de vacances mais reprendra son service la veille de la visite du Duce. Nous l'avons autorisé à s'absenter parce qu'il fréquente... c'est-à-dire qu'il est ami avec une personne proche de la famille même de Son Excellence, une amie de sa fille, qui donnera une réception à laquelle donna Edda doit participer. »

Falco eut un air pensif.

« Ah, la signora Ciano. C'est un autre problème, mais qui ne nous concerne pas directement. La signora est beaucoup plus incontrôlable que Son Excellence, malheureusement. Elle ne supporte aucune contrainte et elle a la bougeotte. Mais nous la protégerons à son insu. »

Comprenant immédiatement que n'importe quel commentaire

pourrait se retourner contre lui, Garzo se tut. Falco poursuivit :

« Nous sommes au courant, bien sûr, de cette réception. Ainsi que de l'amitié de ce Ricciardi avec la signora... Vezzi, c'est cela ? La veuve d'Arnaldo Vezzi qui vient de s'installer ici. Une très belle femme, fort appréciée à Rome. Votre Ricciardi a bien de la chance. »

Garzo crut avoir flairé le moment de se mettre en valeur et commenta, enthousiaste :

« Un de nos meilleurs hommes, croyez-moi. Talentueux et sûr ; son aide m'est indispensable. Je ne saurais vous dire combien de fois, avec mes directives bien sûr, il a réussi à conclure des enquêtes extrêmement complexes. »

Falco acquiesça :

« Certes, certes. Je suis au courant de tout cela. Par contre, nous n'apprécions pas toutes ses fréquentations ; et certaines nous laissent même un peu perplexes. Le médecin légiste, Modo, pour ne citer que lui. Un homme qui ne perd jamais une occasion de crier sur tous les toits de lourdes critiques à l'égard du régime. Ce qui, vous en conviendrez, ne fait pas particulièrement plaisir. »

Haletant comme un rouget à l'agonie, Garzo opéra une courageuse volte-face.

« Ah, mais je n'ai aucun rapport avec Ricciardi, en dehors du service ! Je vous dirais même, Excellence, que cet homme a des côtés obscurs qui ne me plaisent pas du tout. Je me propose de mieux le surveiller, à l'avenir, soyez tranquille. »

Falco se leva en esquissant un petit sourire en coin. « N'exagérons rien, Garzo. Et ne m'appellez pas Excellence. Vous me ferez aussi le plaisir d'oublier cet entretien et de feindre de ne pas me reconnaître si, ce qui est fortement improbable, nous nous croisons dans la rue. Bonsoir, et amusez-vous bien, vous et madame, à la réception de la signora Vezzi. Soyez sans crainte, la soirée se passera agréablement, sans aucun problème. »

Et il sortit, silencieux comme il était entré.

Resté seul, Garzo fut pris de tremblements ; il ne réussit même pas à s'allumer une cigarette. Il se sentait dans l'état de quelqu'un qui a frôlé la mort et il s'en aperçut avec un retard coupable. Il ouvrit le tiroir et regarda l'enveloppe de la curie contenant le courrier qui demandait des éclaircissements sur l'enquête présumée concernant la mort de l'enfant. Il se passa une main dans les cheveux, déboutonna le col de sa chemise et émit un long soupir.

Personne ne devait songer à déranger le curé de Santa Maria del

Soccorso. Si nécessaire, il s'y emploierait personnellement.

Il remercia le ciel de ce que l'organisation de Falco ignorait tout de cette lettre.

33

Vendredi 30 octobre

Ricciardi arriva de bonne heure à l'hôpital. Il voulait se trouver seul un moment avec le médecin légiste, afin de lui parler tranquillement avant l'enterrement de Tettè.

Pour ne pas changer, il pleuvait ; mais la pluie ce matin-là jouait le rôle d'un décor. Fine, constante, elle rendait l'air gris et les âmes grises. La bonne couleur, pensa le commissaire. Le long du chemin, il ne croisa pas le chien et n'en fut pas surpris. Il le trouva là où il s'y attendait, dans la cour sur laquelle donnait la morgue de l'hôpital, à l'écart, assis dans un renforcement du mur de clôture. Sous la marquise, en train de fumer, Modo le regardait.

« Ce chien m'inquiète. Je le vois très souvent, depuis qu'on a amené le gamin ici. De temps en temps, il s'en va, comme s'il répondait à un appel ; mais il revient. Avant-hier soir, j'étais de garde et il n'a pas bougé de toute la nuit. Il ne s'est pas approché de moi lorsque j'ai voulu lui donner quelque chose à manger. Il a attendu que je m'éloigne et il a nettoyé la gamelle en une minute. »

Ricciardi hocha la tête.

« Oui, je le vois aussi. Il m'est arrivé de le croiser, dernièrement. Il prend les rues qu'il parcourait avec Tettè. »

Modo le regarda, ironique.

« Tettè, hein ? À force de fouiller sa vie, tu t'es pris d'affection pour ce gamin. Mais cela ne m'étonne pas : le sinistre Ricciardi s'attache plus facilement aux morts qu'aux vivants. Tu t'es peut-être trompé de métier, tu sais : tu aurais dû faire le mien. Ou celui de ces messieurs-là. »

Il indiqua d'un signe de tête le corbillard blanc attelé à deux chevaux et auprès duquel deux hommes fumaient, battant la semelle pour se réchauffer.

« On n'a pas lésiné, tu as vu ? Celui qui a payé l'enterrement a bien fait les choses. Sans pompe, sans exagération, mais de la classe. Son dernier voyage, il va le faire en carrosse, ton... comment as-tu dit ?

Tettè. Pas vieux, mais une remarquable sortie de scène.

— À propos, Bruno, qui le paie, cet enterrement ? Le prêtre ne me semble pas porté sur les frais de représentation. »

Modo ricana :

« Tu penses. Déjà qu'ils se font payer l'illusion du paradis, tu ne voudrais pas qu'ils sortent un centime pour enterrer un orphelin. Le prêtre, pas question. J'ai demandé aux croque-morts, les funérailles ont été commandées et payées par une certaine signora Fago di San Marcello. Il paraît qu'elle est dame de charité à la paroisse Santa Maria del Soccorso. De l'argent jeté par la fenêtre, bien sûr. Il aurait été mieux dépensé à nourrir le même : il n'aurait pas avalé les boulettes empoisonnées et serait encore en vie, à jouer avec son chien. »

Ricciardi soupira.

« Toujours matérialiste et cynique. Moi, je trouve ça beau que quelqu'un le regrette. Tu sais, en posant des questions à droite à gauche, j'ai cru comprendre que tout le monde se fichait pas mal de ce petit bonhomme.

— Un fantôme, en somme. Un des milliers, et peut-être des centaines de milliers de fantômes de cette ville. Ceux que personne ne voit. »

C'est toi qui le dis, pensa Ricciardi. Il y a quelqu'un qui les voit, les fantômes, malheureusement.

« C'est sûr, Bruno. Mais une fois morts, ils méritent bien quelque attention. »

Modo aspira une bouffée de cigarette.

« C'est pour cela que le commissaire Ricciardi, ce chevalier des âmes perdues, se met à fouiller. Mais méfie-toi : pense que ton patron, en bottes et *orbace*⁽¹⁵⁾ est sur le point d'arriver et doit voir l'ordre régner en ville. Ça va se terminer qu'il va te tirer par l'oreille et te faire comprendre à coups de pied et d'huile de ricin que tout va bien, que la ville est merveilleuse et sûre et que le rata est excellent et abondant. »

Ricciardi secoua la tête.

« Tu te fais vieux, Bruno. Et avec la vieillesse il te vient de sales idées fixes. Maintenant, tu ramènes tout à la politique. Tu t'aperçois que cela ne te rend pas très différent de ceux que tu détestes ? Eux aussi ne parlent, partout et continuellement, que de politique. Moi, la politique ne m'intéresse pas. La seule chose qui m'intéresse c'est de faire ce qui est en mon pouvoir. Si tout le monde faisait ainsi, je pense

qu'on n'aurait même plus besoin de rappeler sans cesse les grands principes. »

Modo se mit à rire.

« Luigi Alfredo Ricciardi, *alias* saint François. Bravo ! Oublie tout ça, toi aussi, laisse-les faire. C'est déjà ce qui se passe, non ? »

Ricciardi haussa les épaules.

« Ça suffit, ça suffit, par pitié. J'ai compris la leçon : te donner tout de suite raison, comme ça on peut changer de sujet de conversation. Au fait, en plus de la manière dont il est mort, tu m'as laissé entendre l'autre jour que le gosse était mal en point. Tu pourrais m'en dire un peu plus long ? »

Modo écrasa son mégot par terre, exhalant sa dernière bouffée de cigarette.

« Laisse-moi me souvenir : il était maigre, très maigre, et ça tu l'as vu toi-même. La couche de graisse sous la peau n'était qu'une très fine pellicule. Écorchures aux genoux, bleus sur les jambes, mais des histoires anciennes, rien à voir avec la cause du décès. Une brûlure sur un bras, grave mais vieille d'un an ou deux. Profonde cependant. Une vilaine cicatrice. Par contre des hématomes sur le cou, récents, remontant à trois ou quatre jours avant la mort, parce que les traces étaient bleuâtres, pas rouges. Quelqu'un l'a attrapé par le cou. Ces garçons se battent comme des fous pour survivre, même entre eux. Mais lui, il ne rendait pas les coups. Ses mains étaient intactes, aucun ongle brisé, pas de bleus sur les articulations des doigts. Il subissait, point. La plante des pieds, par contre, était épaisse comme une semelle, parce qu'il avait l'habitude de marcher pieds nus. »

Ricciardi écoutait avec son attention habituelle.

« Donc, rien de très récent, rien qui puisse faire penser à une bagarre avant de mourir.

— Non, je te l'ai dit. On ne l'a pas forcé à avaler les boulettes, il l'a fait de son propre gré. La cavité buccale, l'œsophage, l'intérieur des joues : tout était normal. Ce que je t'ai décrit, ce sont des blessures de guerre, la guerre qu'un enfant comme lui mène chaque jour pour survivre dans notre cité exemplaire.

— Qui est aussi la tienne, je te rappelle. Attends qu'un escadron d'hommes en noir vienne te chercher, tu m'en diras des nouvelles. »

Modo se frotta les mains pour les réchauffer.

« On m'a dit plusieurs fois que les résidences forcées se trouvaient dans des endroits chauds en bord de mer. Et l'avantage majeur sera de ne plus voir ta sale tronche. »

Ils furent interrompus par l'arrivée du petit cortège de la paroisse de Santa Maria del Soccorso. En tête, un don Antonio l'air contrit, portant les parements de l'église et sa barrette de curé ; derrière lui, les cinq garçons vêtus au mieux, c'est-à-dire de guenilles, leurs crânes rasés luisant sous la pluie ; pour finir, le sacristain, sa calotte enfoncée jusqu'aux oreilles, les mains dans les poches. Le curé croisa les regards de Ricciardi et de Modo et leur adressa un glacial signe de tête avant de pénétrer dans la chapelle de l'hôpital.

Quelques instants plus tard, une Torpédo de couleur crème, conduite par un chauffeur en livrée, fit son entrée dans la cour. L'homme descendit et, tout en essayant de ne pas s'asperger de boue, ouvrit la portière arrière du véhicule d'où descendit la signora De Nicola Bassi, aussi majestueuse que la voiture mais portant un manteau marron ; derrière elle une autre dame, plus jeune, entièrement vêtue de noir. Ricciardi regarda son visage avec curiosité : des traits fins, une carnation claire qu'on devinait sous le voile noir du chapeau, très élégante. Elle se tenait un peu courbée et pressait un mouchoir sur sa bouche ; elle était l'allégorie même de la souffrance.

Les deux femmes entrèrent dans l'église. Modo et Ricciardi les suivirent, mais restèrent cependant debout, au fond de la petite nef. Au centre, sur le catafalque, un cercueil blanc de petites dimensions. Mort et allongé dans sa bière, Tettè paraissait encore plus petit.

Les garçons s'étaient serrés sur le même banc ; ils cherchaient à se tenir le plus loin possible du cercueil, comme si la mort était une maladie contagieuse. En passant près du cercueil pour aller s'asseoir au premier rang, l'autre dame, soutenue par la signora De Nicola, éclata en sanglots rauques et douloureux. Don Antonio s'approcha d'elle pour la soutenir et l'accompagner à sa place.

L'office fut bref et solennel. Ricciardi ne sentit pas beaucoup d'empathie chez don Antonio, mais reconnaissant qu'il parlait très bien, il imputa son impression au préjugé négatif qu'il portait au personnage. Durant toute la cérémonie, Carmen Fago di San Marcello, tel était le nom de l'autre dame de charité, ne cessa de sangloter et de tousser. Une douleur de ce genre ne pouvait être feinte ; le commissaire se sentit aussitôt en accord avec cette souffrance si profonde.

À la fin, les croque-morts entrèrent et portèrent le cercueil dehors, dans le corbillard. Entre-temps, quelques couronnes de fleurs étaient arrivées, les rubans mentionnaient comme donateurs la signora De Nicola et l'organisation des dames de charité. Sur l'une, la plus belle, était inscrit : « À Tettè, avec amour. » La signora Fago s'approcha, en

détacha une rose blanche, la baisa et alla la déposer soigneusement sur le petit cercueil ruisselant de pluie. Ricciardi s'approcha d'elle et lui adressa un léger signe de tête.

« Signora, je suis le commissaire Ricciardi. Croyez-moi, je partage votre chagrin. Je n'ai pas connu l'enfant, mais je suis très proche de vous cependant. »

La femme souleva son voile, laissant apparaître deux yeux rouges et gonflés, un joli visage mais ravagé par la souffrance.

« Le commissaire, oui, on me l'a dit. Je suis Carmen Fago ; je vous remercie. Cette perte touche tout le monde, on ne pouvait pas ne pas aimer Tettè. »

— J'en suis certain. Je vous prie de m'excuser pour le moment mal choisi, mais il me serait très utile de pouvoir échanger quelques mots avec vous, après... quand la cérémonie sera terminée. »

La signora De Nicola, qui s'était approchée d'eux pour prévenir Carmen du départ imminent du cortège, foudroya Ricciardi du regard.

« Mais cela vous semble vraiment le bon moment ? Décidément vous êtes insensible, sans cœur. Vous ne voyez donc pas le désespoir de mon amie ? »

La signora Fago posa une main gantée sur le bras de son amie.

« Non, Eleonora, je t'en prie, je dois parler au commissaire. Il a besoin de comprendre, et moi aussi. »

La femme la plus âgée essaya de protester :

« Carmen, je te l'ai déjà dit, il n'y a rien à comprendre. C'est un accident, un malheureux accident. Pourquoi te tourmenter encore ? »

La plus jeune remua la tête, d'un air décidé.

« Mais je l'ai vu, il y a seulement deux jours. Je l'ai vu et il allait bien, tu comprends ? Il allait bien. C'était mon petit, celui qui m'a donné la tendresse que la nature me refuse. Je ne peux pas, je ne veux pas le laisser partir comme cela. »

Elle se retourna de nouveau vers Ricciardi.

« Commissaire, je vous rejoins tout de suite après, lorsque Tettè... lorsque nous l'aurons laissé. Je vous en prie, attendez-moi. »

Le corbillard se mit en route, quitta la cour de l'hôpital et plongea dans le quartier populaire et animé de la Pignasecca.

Malgré la pluie fine, le marché battait son plein avec ses bruits, ses appels, ses disputes, ses marchandages bruyants. Quand le corbillard apparut, un silence se fit immédiatement et la foule se disposa de façon à lui faire une haie. Les chevaux connaissaient bien leur métier, et même si leur charge était légère, ils adoptèrent un pas cadencé et majestueux.

Don Antonio ouvrait le cortège avec un aspersoir, suivi par les jumeaux qui avaient revêtu le surplis des enfants de chœur ; leur ressemblance, parfaite, à part le fait que celui qui avait perdu ses incisives gardait la bouche fermée, donnait à leur déplacement un aspect chorégraphique.

Carmen venait tout de suite derrière eux ; elle ne cessait de pleurer, soutenue par une Eleonora statufiée dans ses allures de matrone.

Les trois autres garçons marchaient tête baissée ; Cristiano lança un regard fugace à Ricciardi et planta ses yeux au sol pour ne plus les en détacher. Un pas derrière eux, tel un geôlier, le sacristain surveillait leurs moindres gestes.

Ricciardi et Modo, l'un tête nue, l'autre le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, fermaient le cortège. Derrière eux, rugissant comme une panthère prête à l'attaque, la Torpédo qui avait amené les deux dames.

À leur passage, les hommes se découvraient ou faisaient un salut militaire ; les femmes se signaient, certaines même sortaient leur chapelet et commençaient à prier en silence. Beaucoup demandaient à leurs voisins de qui il s'agissait ; les funérailles des pauvres gens n'étaient jamais aussi fastueuses, avec voiture et couronnes de fleurs, et lorsque décédait l'enfant d'une famille en vue, la nouvelle s'en répandait immédiatement.

Arrivés à proximité du Spirito Santo, lorsque la rue croise la via Toledo, Carmen ouvrit son sac à main et lança autour d'elle une poignée de dragées blanches, comme si elle semait des graines.

Immédiatement une foule de gamins pieds nus et en guenilles s'élancèrent, silencieux, pour ramasser les bonbons et commencèrent à se les disputer.

Ricciardi connaissait cette tradition et échangea avec Modo un regard d'intelligence. Ces dragées symbolisaient les fêtes que l'enfant mort ne connaîtrait jamais, communion, confirmation, mariage. Ils observèrent ces gamins, joyeux et affamés, derrière le cortège. La mort et la vie s'entremêlant pour l'éternité.

Un des garçons de Santa Maria del Soccorso, suivant son instinct, se lança sur une poignée de dragées et commença à se les disputer avec deux *scugnizzi*, mais le sacristain l'attrapa aussitôt par la nuque et le remit à sa place.

Le cortège se maintint en position jusqu'à la piazza Dante où il se rompit. Un croque-mort s'approcha de Carmen qui sortit de son sac une enveloppe ; l'homme toucha son chapeau et remonta sur son siège, pour mener le char funèbre jusqu'au cimetière de Poggioreale. Ricciardi attendit à l'écart en compagnie de Modo, tandis que don Antonio s'était arrêté pour saluer cérémonieusement les deux dames. L'élégance et la rapidité avec laquelle il fit disparaître dans les plis de sa soutane une enveloppe discrètement remise par Carmen n'échappa pas au commissaire.

Après quelques minutes d'échanges de condoléances, le prêtre, suivi des garçons et du sacristain, se remit en route pour Capodimonte. Avant de partir, il se tourna vers Ricciardi, le regardant, l'espace d'un instant, droit dans les yeux. Le commissaire soutint son regard, jusqu'à ce que le prêtre détourne le sien.

Modo lui serra le bras.

« Au revoir, mon ami. Après avoir tenu compagnie à un mort, je vais aller voir si je peux être utile à quelque vivant, qui ne le restera d'ailleurs pas longtemps. Je t'en supplie, fais attention ; je suis inquiet pour toi, même si cette figure de commissaire qui enquête en catimini n'est pas pour me déplaire. »

Ricciardi lui adressa cette sorte de grimace qui lui servait de sourire.

« Nous concluons toujours nos rencontres par des recommandations réciproques de prudence. C'est bien signe que quelque chose ne tourne pas rond. »

Il s'approcha des deux femmes. Eleonora le regarda à la hâte avec une certaine hostilité et s'adressant à Carmen :

« Si tu veux, je t'attends dans ma voiture. Quand tu auras fini, je te raccompagne. »

La jeune femme remua la tête.

« Non, ne t'inquiète pas, rentre chez toi. Je demanderai au commissaire de me raccompagner, j'habite tout près, dix minutes à pied et il ne pleut presque plus. J'ai besoin de prendre l'air. Merci Eleonora. Je te téléphonerai peut-être plus tard. »

En continuant à observer d'un œil torve l'imperturbable Ricciardi, Eleonora acquiesça :

« Comme tu voudras. Bonjour à ton mari. À plus tard. »

Et elle s'en alla, sans même saluer Ricciardi. Il dit : « J'ai bien peur de ne pas beaucoup plaire à votre amie. Elle interprète mes questions sur la vie de Matteo comme une hostilité à l'encontre de don Antonio et un doute sur sa manière de s'occuper des enfants, et lui aussi, il partage cette impression. »

Carmen répondit avec une voix que ses pleurs rendaient encore plus rauque :

« Ils n'ont peut-être pas tort, commissaire ? Pourquoi toutes ces questions, sinon ? »

Ils se mirent en route, parcourant la via Toledo en sens inverse. Carmen avait ouvert un parapluie pour se protéger de la pluie. Ricciardi se rendit compte de sa jeunesse, elle ne devait pas avoir plus de trente ans, mais ses yeux exprimaient une douleur insupportable.

« Non, signora, répondit-il, je n'ai pas de doutes sur don Antonio. Je pense seulement qu'il pourrait faire plus, je le pense sincèrement ; même s'il fait déjà beaucoup. Et je n'ai pas non plus de doute quant au tragique hasard qui a coûté la vie à Tettè. Ce que je voudrais trouver, c'est le moyen d'éviter qu'un tel accident se reproduise. Et pour y parvenir, je dois en savoir plus sur la vie du petit, voilà tout. »

Carmen sortit le mouchoir qu'elle tenait dans son gant et se moucha.

« Je comprends. Voyez-vous, commissaire, je suis stérile. Depuis que je suis toute petite, je n'ai eu qu'un rêve, c'est d'avoir un enfant à moi. Ma famille était modeste, mon père était instituteur et ma mère restait à la maison. Je la regardais et je désirais devenir comme elle, lorsqu'elle s'occupait de mon petit frère : une mère, juste une mère. Puis, j'ai rencontré mon mari, et avec lui, j'aurais voulu avoir dix enfants, douze enfants. Une de ces belles, de ces merveilleuses familles nombreuses. Et au contraire, rien, aucun enfant n'est arrivé. »

Ricciardi percevait une onde continue de mélancolie dans la voix de la femme. Un flux comme le ressac de la mer, calme et terrifiant.

« Je ne sais plus combien de médecins nous avons consultés ni dans

combien de sanctuaires nous nous sommes rendus. Mon mari est riche, très riche. Il aurait pu adopter des dizaines d'enfants, mais moi, je n'ai jamais voulu. Je désirais tenir dans mes bras la chair de ma chair, le fruit de mon amour, pas celui de quelqu'un d'autre. Après dix ans, je me suis, nous nous sommes résignés. Nous vieillirons seuls, et avec nous le nom de mon mari s'éteindra. Je me suis consacrée à la charité. Cette ville en a un besoin démesuré, vous savez, commissaire. »

Ricciardi acquiesça ; il en était parfaitement conscient.

« Et puis, au bout d'un an environ, j'ai fait la connaissance de Tettè. C'était le plus jeune, il était bègue, il ne pouvait pas prononcer deux mots. Mais il avait un sourire, commissaire, un sourire capable de dénouer le nœud que je ne savais même pas avoir dans la poitrine. Je le revois... excusez-moi... »

Un accès de larmes interrompit Carmen. Ricciardi attendit qu'elle se calme.

« Nous nous sommes tout de suite compris, il a suffi d'un regard. Il ne parlait avec personne, son bégaiement agaçait les adultes, y compris Eleonora, et les autres enfants se moquaient de lui. Je ne suis pas patiente, je ne l'ai jamais été. Mais avec lui, curieusement, j'étais capable de l'être. On restait des heures, lui à dessiner et moi à lui parler avec douceur, et à la fin, quand il voulait me parler, il ne bégayait presque plus. Il arrivait à me raconter son monde, ses histoires. Je lui racontais, il me racontait. C'était comme si nos deux solitudes s'étaient rencontrées, après s'être attendues si longtemps. »

Ricciardi écoutait en silence. Puis il dit :

« Vous le voyiez souvent, signora ? Je veux dire, en dehors des leçons que vous lui donniez deux fois par semaine. »

Carmen soupira. Et elle raconta en souriant à travers ses larmes.

« J'allais le chercher au moins une fois par semaine. Il adorait ma voiture et il était très excité à chaque fois qu'il pouvait venir avec moi. Je lui avais acheté des vêtements qui restaient à la paroisse, qu'on lui mettait chaque fois qu'il sortait seul avec moi. Je l'emmenais manger, mais il était tout de suite rassasié, il avait un tout petit appétit. Je l'emmenais se promener sans le chauffeur, il aimait le vent qui lui caressait la tête lorsqu'il abaissait la vitre, et l'été j'ouvrais la capote et on riait, on riait comme des fous. C'étaient des moments merveilleux, pour lui et pour moi. Il était l'enfant que je n'avais pas eu, commissaire. Dieu, enfin, me l'avait envoyé. »

Sept jours plus tôt, vendredi 23 octobre.

Dans le dortoir, il fait un froid de loup. Il est encore tôt mais Tettè est déjà réveillé, blotti sous les toiles de sac qui lui servent de couverture.

La pluie qui tambourine sur les volets clos et l'humidité devraient le rendre triste ; au contraire, Tettè sourit, heureux. Aujourd'hui, c'est le plus beau jour de la semaine. Le jour de son ange.

Tettè rêve les yeux ouverts et il attend. Quand Nanni ouvre la porte et hurle qu'il faut se réveiller, il saute du lit et commence à replier les couvertures improvisées et à tirer de dessous sa paillasse son pantalon et sa chemise. Il frissonne en les enfilant, on dirait de la glace sur sa peau nue.

Le sacristain, après s'être assuré que même les plus récalcitrants ont abandonné leur couverture, s'approche de Tettè et lui fait signe de le suivre dans l'autre pièce. Tettè le suit, tout joyeux. Les autres garçons les regardent et les jumeaux échangent un regard complice.

L'autre pièce est encore plus froide, parce que personne n'y dort ; c'est un endroit que le sacristain garde fermé à clé. Il y a une table avec deux chaises et une petite armoire en fer rouillé, elle aussi fermée à clé. Le sacristain l'ouvre après avoir tiré la clé de sa poche. Tettè ne peut s'empêcher de sourire, et Nanni de le regarder de travers.

L'homme prend dans l'armoire une culotte courte et une vareuse de marin, un petit chapeau et une paire de chaussures de cuir noir. Les vêtements sont impeccables et parfaitement repassés. Nanni les pose comme une relique sur la table et s'assied pour regarder Tettè se changer.

Tettè n'aime pas le regard du sacristain ; c'est un de ces regards dans lesquels on ne peut rien lire. Il a les yeux toujours rouges. Comme tous les gamins, Tettè sait que l'homme s'enivre tous les soirs dans une taverne proche du port. Ils l'ont vu plusieurs fois vautré dans la rue, l'été, ronfler bouche ouverte.

Tu commences à devenir grand, dit Nanni en le regardant. Vraiment grand. Tettè se dépêche de s'habiller avec les beaux vêtements propres ; il fait si vite qu'il perd l'équilibre et manque de déchirer son pantalon. L'homme bondit et lui flanque une gifle.

Crétin de cacaglio, lui dit-il, ce pantalon vaut bien plus que toi ; tu n'as pas idée de ce que te ferait don Antonio si tu le déchirais. Son oreille bourdonne, mais Tettè refoule ses larmes. Il veut seulement faire vite et quitter cette pièce.

Nanni parle encore : souviens-toi que je connais ton secret, cacaglio. Le secret que nous sommes seuls à connaître, toi et moi. Et rappelle-toi que je peux toujours le dire, et que si je le dis, tu perds tout, cacaglio idiot. Et fini les belles promenades que tu fais, bien habillé, dans la belle automobile avec la dame.

Tettè voudrait répondre : non, je ne veux pas, le secret, garde-le pour toi ! Je veux seulement rester avec mon ange, c'est tout. Mais pourquoi tu ne me laisses pas tranquille ?

Il voudrait dire cela mais le serpent est tout de suite sorti de son estomac, s'est enroulé autour de sa gorge et lui coupe le souffle. Et comme d'habitude, il l'empêche de parler.

L'homme pouffe de rire et ouvre sa bouche pleine de dents gâtées. Tettè reçoit son haleine et la puanteur du vin en plein visage. Tettè ferme les yeux et pense : dans deux minutes, je suis parti. Dans deux minutes, je suis dans la rue avec mes habits neufs et don Antonio qui me tient par la main et j'attends la voiture qui vient me chercher.

Avec mon ange.

Carmen s'était arrêtée à la hauteur d'un portail, devant l'un des plus beaux immeubles de la via Toledo, juste avant le Largo della Carità.

« C'était l'enfant que je n'avais pas eu. Je ne sais pas pourquoi je me suis autant attachée à lui. J'aurais pu choisir un enfant encore plus petit, et... sain, sans infirmité. Une petite fille, peut-être, que j'aurais élevée et habillée comme une poupée. Beaucoup le font, vous savez, commissaire. J'ai beaucoup d'amies qui ont un pupille, sur lequel elles assouvissent leur instinct de mère. Mais moi, je ne cherchais pas un jouet, et Tettè d'ailleurs, n'en était pas un. »

Ricciardi se rappela la valse des enveloppes blanches et demanda :

« J'ai vu don Antonio, à l'hôpital et à la fin des obsèques, s'approcher de vous. Il m'a dit qu'il avait peur que vous ne veniez plus vous occuper des autres garçons, maintenant que Tettè est mort. Est-ce que c'est vrai ? »

Carmen sourit amèrement. La douleur aveugle cédait lentement sa place, selon un processus que Ricciardi, malheureusement, connaissait bien, à une sourde mélancolie qui mettrait beaucoup de temps à s'estomper et qui ne disparaîtrait jamais tout à fait.

« L'argent. La principale préoccupation de don Antonio est l'argent, vous croyez que je ne le sais pas ? Je le sais parfaitement mais cela m'est bien égal. J'ai beaucoup plus d'argent qu'il ne m'en faut pour vivre. Et lui, au moins, il fait quelque chose pour ces enfants. Je ne sais pas si je serai capable de retourner à la paroisse. Je ne pense pas être capable de revoir cet endroit sans... »

Elle fondit à nouveau en larmes. Quelques passants se retournèrent, curieux. Le vêtement noir suggérait un deuil récent, et ils échangèrent un regard de commisération. Carmen se calma et reprit :

« Je ne m'attacherai plus jamais à un enfant, commissaire. Je le sais. Je lui caressais la tête et lui se frottait contre ma main, pour ne pas perdre un instant de cette douceur. Jamais plus je ne pourrai caresser un autre petit. »

Ricciardi éprouvait une grande peine pour la femme, privée par la

nature, puis par le sort, de l'unique sentiment qu'elle aurait voulu éprouver.

« Signora, vous ne devriez pas parler de cela maintenant, après un deuil aussi récent. Écoutez, je partage l'avis de don Antonio. Il y a tellement peu de personnes qui s'occupent de ces enfants abandonnés. Vous ne pouvez pas renoncer à cette action. »

Tout à ses souvenirs, Carmen n'écoutait pas.

« Je lui avais acheté un costume marin. Lorsque j'allais le chercher pour nos promenades, je demandais à don Antonio de le lui faire mettre. Il était beau, et tellement heureux. J'avais compris, du fait que ces vêtements ne s'usaient pas, qu'ils l'habillaient ainsi uniquement pour sortir avec moi. Mais comment cela a-t-il pu arriver, commissaire ? Il avait faim au point de manger les boulettes pour les rats ? S'il m'en avait parlé, je lui aurais donné bien davantage. »

Ricciardi hocha la tête.

« Je ne sais pas, signora, je cherche à comprendre ce qui s'est passé. Tout à l'heure, je parlais avec le Dr Modo qui a fait... les recherches nécessaires sur le corps de l'enfant ; il a relevé beaucoup de traces, des coups, des ecchymoses. Rien ne datant du moment de sa mort, cependant, ou le précédant de près. »

Carmen écarquilla les yeux.

« Je n'ai pas eu le courage de le voir mort, commissaire. Eleonora m'a dit... elle était scandalisée. Elle a dit que c'était atroce de s'acharner de la sorte sur le petit corps d'un enfant mort. Moi... je ne sais pas quoi penser en réalité. Je ne peux même pas croire que je ne le verrai plus. Mais dites-moi, quelles traces ? De quelles blessures parlez-vous ?

— Non, signora, ce n'étaient pas vraiment des blessures, mais plutôt des signes de maltraitance. Par exemple, quelqu'un lui avait serré le cou, quelques jours plus tôt. »

La dame porta sa main gantée devant sa bouche, comme pour retenir un cri.

« Vraiment ? Par le cou... donc quelqu'un voulait le tuer ? Et alors, sa mort pourrait être... mon Dieu ! »

Ricciardi leva la main, comme s'il voulait arrêter le flux de ses pensées.

« Non, non, signora. Ce n'est pas ça. La mort, je vous le répète, a été absolument accidentelle. Il n'y a aucune trace d'ingestion forcée. Tettè a volontairement mangé les boulettes empoisonnées. Ce qui m'intéresse au contraire, c'est de savoir s'il vous a parlé de mauvais

traitements qu'il aurait subis récemment. Une dispute violente. Si quelqu'un, en somme, avait des raisons de s'en prendre à lui. »

Carmen cherchait à se rappeler.

« Je sais que la vie à la paroisse n'était pas facile, oui. Il n'aimait pas en parler, il avait peut-être peur que je me plaigne à don Antonio et qu'il soit puni à cause de cela. Les autres garçons se moquaient de lui parce qu'il bégayait, ils s'acharnaient sur lui parce qu'il était le plus petit, le moins bien armé pour se défendre. Une fois, il avait un bleu sur le visage, et il n'a jamais voulu me dire ce qui lui était arrivé ; il disait qu'il était tombé mais je ne l'ai pas cru. J'en avais parlé à monsieur le curé qui m'avait promis de voir cela, mais je n'ai jamais obtenu de réponse. »

Ricciardi profita de l'occasion.

« Et vous parlait-il parfois des personnes qui vivaient autour de lui et de ce qu'il faisait ? De son maître d'apprentissage par exemple ; du sacristain ou de don Antonio lui-même ; dans quels endroits il allait, s'il allait en promenade, que sais-je, avec le brocanteur, ce fameux Cosimo Capone, ou avec d'autres personnes ? »

Carmen se passa une main tremblante sur les yeux, en cherchant à rassembler ses souvenirs.

« Sincèrement, je ne sais pas, en ce moment il ne me semblait pas... Il savait que cela me faisait du mal de le savoir livré à lui-même, donc il ne me racontait pas grand-chose. Cet homme, ce brocanteur chez qui il était apprenti, par exemple : un jour, je les ai rencontrés ensemble, j'ai d'abord reconnu Tettè ; il m'a fait de la peine, avec ses loques et son petit chien. Mais il souriait, cependant. Il ne me semblait pas malheureux. L'homme était bizarre, avec un frac tout usé et un chapeau sans forme, et il déclamait une poésie, je crois. Les gens autour de lui riaient. Je me suis éloignée pour que Tettè ne me voie pas, lui qui aimait tant être propre et bien habillé lorsqu'il me rencontrait. Mais le brocanteur ne m'a pas paru méchant, et je vous le répète, Tettè souriait. »

Ricciardi insista :

« Et à part la tournée avec le brocanteur, il lui arrivait de se rendre ailleurs ? Le soir, par exemple, est-ce qu'il allait se promener quelque part ? »

Carmen fronça les sourcils dans un effort de mémoire.

« Non, commissaire. C'est bien cela qui est curieux : Tettè dans la rue, la nuit, cela me semble totalement absurde. Il avait peur du noir ; je ne l'imagine vraiment pas dans la rue la nuit, avec toute cette pluie, le tonnerre et les éclairs. Et surtout pas dans les endroits où il n'avait

pas l'habitude de se rendre. Mon Dieu, commissaire, je ne peux pas y croire : qu'il soit mort alors qu'on aurait pu l'éviter. »

Ricciardi préféra mettre fin à cette conversation, la dame semblait au bord de la crise de nerfs.

« Signora, n'en parlons plus pour le moment. Vous êtes fatiguée, vous avez besoin de repos. Si quelque chose vous revenait à l'esprit, vous trouveriez le brigadier Maione au commissariat. Je dois m'absenter pendant quelques jours mais lui saura où me joindre. »

Carmen acquiesça, encore songeuse, et s'avança vers le portail. Puis elle s'arrêta et fit deux pas en arrière.

« Je dois vous dire encore une chose, commissaire. Vous devez penser que si je l'aimais autant que je le dis, j'aurais adopté Tettè et je l'aurais gardé auprès de moi. »

— Signora, je... »

La dame l'interrompt en levant sa main gantée.

« Je sais que vous le pensez. Je le pense moi aussi. Et j'en avais l'intention, Dieu m'en est témoin. Mais je dois vous dire que mon mari est malade, très malade. Sa maladie le rend totalement invalide et accueillir un enfant à la maison dans ces conditions lui aurait fait beaucoup de mal. »

Cette confidence plongeait Ricciardi dans l'embarras.

« Signora, je vous en prie, mon rôle n'est pas de penser, et encore moins de juger. Je cherche seulement à savoir s'il y a dans la mort tragique de cet enfant un élément capable de l'expliquer. C'est tout. »

Carmen acquiesça.

« Mais je serai torturée à jamais. Torturée par la pensée que, s'il avait été avec moi cette nuit-là, et non abandonné à son propre destin, Tettè serait maintenant encore vivant. Et j'aurais encore une raison d'être heureuse. »

Elle se retourna et partit, portant sur ses épaules une douleur incommensurable. Ricciardi ressentit de la peine pour elle, parce que tout ce qu'elle avait dit était vrai.

Sept jours plus tôt, vendredi 23 octobre.

Tettè lâcha la main de don Antonio et monta dans la voiture. Il ferma les yeux : odeur de cuir des sièges, de l'huile chaude du moteur, de l'essence. Bruit de la vitesse, vent léger qui entre par la vitre ouverte.

Ciao, mon amour, dit son ange. Il lui sourit, amoureuxment. Il adore chaque moment passé avec elle, peu importe l'endroit où ils se trouvent, peu importe l'endroit où ils vont. Il est un peu contrarié d'avoir laissé le chien, mais il sait que l'animal le comprend parce qu'il lui a expliqué. Juste quelques minutes, lui a-t-il glissé à l'oreille en le caressant, une heure ou deux tout au plus.

Elle lui caresse la tête, il tient son chapeau à la main. Où veux-tu aller ? lui demande-t-elle. Une bonne pâtisserie, ça te dirait ? Oui, répond-il. Bien sûr que ça me dirait.

Il pense que les autres gamins, un moment pareil, ils ne le vivent jamais. Et ils en rêvent d'un tel moment. L'une des premières fois, ils lui ont demandé de raconter, allez, cacaglio idiot, tu nous dis où t'es allé avec la signora Carmen. Il aurait bien voulu raconter mais le serpent est remonté de son estomac et il n'a pas réussi. Alors, ils lui ont flanqué une volée, les jumeaux le tenaient fermement, Saverio lui donnait des coups de pied dans le ventre et Amadeo se tordait de rire. Cristiano, au contraire, est sorti pour ne rien voir.

Tettè aime bien Cristiano. Il pense même qu'ils pourraient être amis, s'il réussissait à parler. Il est le seul, quelquefois, à le protéger, le seul à prendre sa défense.

Depuis ce jour-là, chaque fois qu'ils vont se promener ensemble, il demande à son ange de le laisser rapporter quelque chose avec lui, un bonbon, quelques biscuits, un gâteau. Il le leur donne, ils mangent et personne ne le bat.

Ils sont tous remontés contre lui, pour la simple raison que son ange l'aime bien. Mais comme chacun y gagne quelque chose, plus personne ne lui donne de coups, ni ne dit à la signora Carmen de mensonges ou de méchancetés à son égard.

Tandis que la voiture arrive à la pâtisserie et s'arrête, Tettè repense à ce

que lui a dit Nanni, le sacristain. Il pense à cette sale histoire qui lui arrive, à ce secret dont il ne voulait pas et au fait que, si l'ange l'apprenait, comme a dit Nanni, il ne voudrait plus le voir.

Tettè pourrait tout perdre. Même le chien, il pourrait le perdre, alors qu'il l'aime à en mourir, c'est son seul ami. Mais il ne renoncerait jamais à ces moments avec l'ange. Jamais.

Ils sont entrés dans la pâtisserie, le propriétaire les salue avec une courbette et les confie à un serveur qui les conduit à une jolie petite table. L'ange lui demande de quoi il a envie, il désigne un gâteau à la crème.

Il mange, il ne termine pas son gâteau, il n'y arrive pas. L'ange rit et dit : mais ce n'est pas possible, toi qui as si faim, qui es si maigre et qui manges comme un petit oiseau. Il rit : comme un petit oiseau ! Il demande à l'ange de faire mettre le reste de gâteau dans un petit carton, comme cela il peut le donner aux autres garçons. L'ange est tout ému et attendri, il lui dit, comme tu as bon cœur, comme tu es gentil de penser à ceux qui ont moins de chance que toi. Tettè pense que oui, et que comme ça personne ne le bat comme un tambour de Piedigrotta⁽¹⁶⁾.

Il espère réussir à garder un petit bout pour le chien, mais il doit trouver une autre cachette, maintenant qu'ils ont repéré la pierre qui se détache du mur.

Son ange lui pose les questions habituelles. Comment vas-tu ? Comment es-tu traité à la paroisse ? Est-ce que quelqu'un cherche à te faire du mal ? Et le brocanteur ?

Qu'est-ce qu'il peut bien répondre, Tettè ? Il devrait se priver de ces moments tant attendus, tant désirés ? Il devrait parler de la haine, des moqueries, de toutes les misères qu'ils lui font subir ? Non, il vaut mieux, pense Tettè, séparer les deux vies, et profiter de ces moments de paradis.

Non. Il secoue la tête et sourit. Tout va bien, mon ange.

Tout va bien, lorsque tu es avec moi.

Livia décida de se rendre au commissariat pour avoir des nouvelles de Ricciardi : elle avait largement contribué à ce que des vacances lui soient octroyées, mais par la suite, elle n'avait plus eu aucun signe de lui.

Les informations reçues par l'organisation de Falco, grâce au rapport qu'elle avait pu lire, lui avaient donné matière à réflexion et avaient contribué à accroître la fascination que le commissaire exerçait sur elle.

Elle savait maintenant qu'il était noble et riche et que sa position lui aurait permis de jouer un rôle important dans la vie de la haute société. Il n'était pas homosexuel, ce qui confirmait ce que son instinct lui avait suggéré. Il était célibataire. Il avait choisi de vivre simplement aux côtés de sa vieille nourrice, dans un quartier excentré, modeste. Son amitié quelque peu dangereuse avec le médecin prouvait que Ricciardi avait des valeurs qu'il plaçait au-dessus de ses intérêts personnels.

Cet homme était un mystère vivant. Fascinant, pensa Livia en descendant de voiture, son chauffeur tenant la portière ouverte. Absolument fascinant.

Dans le hall d'entrée, elle trouva Ponte, l'obséquieux assistant de Garzo, dans son rôle de vigie, toujours à l'affût de la moindre nouvelle.

« Signora, soyez la bienvenue. Le dottore Garzo va être aux anges. Je vous en prie, suivez-moi, je vous accompagne à son bureau. »

Ce n'était certainement pas pour Garzo que Livia était venue.

« Non, merci. Je voudrais juste rencontrer le commissaire Ricciardi. »

Ponte l'avait prise par le coude et ne la lâchait plus.

« Mais, le commissaire n'est pas là, signo'. Il est en vacances, vous avez oublié ? Je pense même que vous devez le voir plus souvent que nous, en ce moment, non ? Venez, venez. Juste un instant, le dottore vous salue et vous repartez. S'il apprend que vous êtes venue et que je

ne vous ai pas amenée à son bureau, vous imaginez le savon qu'il va me passer ! »

Tout en déballant ce discours, il l'avait escortée jusqu'au bureau de Garzo qui l'aperçut par l'entrebâillement de la porte.

« Chère amie ! Enfin un rayon de lumière dans cette humide et sombre journée ! Asseyez-vous, je vous en prie, asseyez-vous un instant ! »

Livia commençait à se repentir d'avoir voulu venir au commissariat.

« Non, dottore, je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps, avec tout ce que vous devez avoir à faire. J'étais passée pour... j'avais juste un mot à dire à Ricciardi, mais votre assistant m'a dit qu'il n'était pas là, alors... »

Garzo l'avait presque fait asseoir de force et avait refermé la porte derrière lui.

« Cinq petites minutes, mais ce n'est jamais une perte de temps de bavarder avec vous et surtout de vous voir. Comment allez-vous ? Comment se présentent les choses ?

— Bien, très bien, merci. Je suis en train de parfaire mon organisation domestique. »

Garzo essayait de se montrer séduisant et mondain mais apparaissait aux yeux de Livia encore plus sot que d'habitude.

« Et, à propos d'organisation, comment va celle de la réception ? En ville, on ne parle que de ça. Personnellement, je me garde bien de dire que nous en avons discuté et que vous avez l'intention de m'y inviter ainsi que mon épouse, mais j'écoute toujours ce qui se dit avec grande attention.

— Oui, je sais que les gens s'occupent beaucoup trop de ces petits événements mondains. Pour moi, il ne s'agit que de revoir une très ancienne amie et de lui présenter mes nouvelles connaissances, rien de plus. »

Le divisionnaire prit un air de conspirateur.

« Soyons francs, signora : le moindre de vos gestes, dans notre ville, est observé. Observé avec grande, très grande attention. »

Il se fit un silence gêné. Livia considérait le fonctionnaire sous un jour nouveau : était-il possible que cet homme insignifiant, ce bureaucrate vaniteux, soit au courant des activités de la mystérieuse organisation dont Falco faisait partie ? Au fond, puisqu'il s'agissait d'une sorte de police, la questure devait en connaître l'existence. Si c'était le cas, Garzo avait la possibilité, pour lui plaire, de lui

apprendre pourquoi cette organisation secrète était si attentive aux faits et gestes de Ricciardi. D'une certaine manière, Livia se sentait le pouvoir de protéger le commissaire.

Elle décida de montrer qu'elle était au courant des agissements de cette police secrète afin d'inciter Garzo à la confiance.

« Bien sûr, dottore, je sais que la fille du Duce, et par conséquent son obscure amie, doivent être protégées et donc surveillées. Nous vivons une époque difficile, qui est mieux placé que vous pour le savoir. Mais comme nous n'avons rien à nous reprocher, il est rassurant de se savoir protégé. Surtout quand la personne chargée de notre surveillance a la gentillesse de nous en avertir. Quant à la réception, mes invités n'ont aucun souci à se faire, elle sera très sûre. »

Le visage de Garzo s'illumina. Se savoir compté au nombre des invités et découvrir que Livia était au courant de la surveillance de la police secrète et en était satisfaite dépassait ses espérances.

« Signora, je le sais moi aussi, et j'en suis heureux. Vous avez très bien dit : quand on n'a rien à cacher, il est rassurant de se sentir protégé. »

Ce n'était pas vrai, et tous deux le savaient. Trop de rumeurs circulaient au sujet de personnes innocentes emmenées dans des lieux secrets pour y subir des pressions intolérables qui aboutissaient inévitablement à des condamnations ; mais ils avaient trop peu confiance l'un envers l'autre pour oser exprimer la moindre crainte.

« Dottore, j'étais passée pour avoir des nouvelles de Ricciardi, que je n'ai pas revu depuis mon dernier passage ici. En avez-vous ? Cet homme est insaisissable, un véritable "mouron rouge⁽¹⁷⁾" ! »

Elle conclut ses paroles par un petit rire joyeux, afin de ne pas trahir son inquiétude. Garzo hocha la tête.

« Non, signora. Je vous dirais même que j'aimerais bien savoir moi aussi ce qu'il mijote. Puisque nous en parlons en toute confidentialité, je vous dirai qu'il prend parfois des initiatives personnelles dangereuses. Il a des comportements, des fréquentations qui pourraient être mal interprétés. Vous et moi, qui sommes ses amis, devrions le mettre en garde contre autant de légèreté. »

Livia comprit immédiatement que Garzo avait les mêmes informations qu'elle. Qui d'autre pouvait être au courant ?

« Parfaitement. C'est justement ce que je me promets de faire dès qu'il daignera se montrer. Mais vous, dottore, avez-vous une idée du genre d'obligations qui l'ont poussé à prendre ces jours de vacances ? Où puis-je le joindre pour lui parler ? »

Le commissaire divisionnaire n'avait pas l'intention d'aller plus loin. Et si cette Livia était une informatrice de Falco et de sa clique ? Au fond, elle venait de Rome, et qui sait si elle n'avait pas été envoyée à Naples pour obtenir des renseignements sur lui et sur la questure.

« Ma foi, que puis-je vous dire ? Vous étiez là, la dernière fois que je l'ai vu. Et, avec le commissaire, on ne peut jamais savoir. J'espère seulement qu'il n'est pas allé au-devant d'ennuis dont je ne pourrais le tirer, parce que vous devez savoir, signora, que malgré la sympathie naturelle que j'éprouve pour lui, je ne ferai jamais rien qui puisse aller contre les directives du régime. »

Livia se retint de manifester son dégoût. Cet homme était un lâche et, en plus, il la soupçonnait d'être une indicatrice.

« J'en suis parfaitement convaincue, dottore. Merci. Mais je dois vous quitter, j'ai encore beaucoup de choses à faire. »

Garzo se leva pour l'accompagner à la porte.

« Certes, je comprends très bien. Au revoir donc, chère amie. J'attends... ce courrier de votre part. »

Livia arbora son plus lumineux sourire.

« Vous ne manquerez pas de le recevoir. Bonne journée. »

Juste au moment où l'automobile franchissait le porche du commissariat, Livia entrevit la silhouette massive du brigadier Maione. Elle dit au chauffeur de s'arrêter, descendit et s'approcha de lui.

« Bonjour, brigadier. Comment allez-vous ? Je viens d'être séquestrée par votre satané dottore Garzo qui ne sait rien de Ricciardi. Et vous, avez-vous de ses nouvelles ? »

Maione regarda autour de lui : il semblait en situation difficile.

« Non, non, signora. Et comment je pourrais savoir ce que fait le commissaire ? Il est en vacances, tout comme vous, et il a bien de la chance. Nous, au contraire, toujours au travail. »

Livia effaça d'un geste hâtif les hésitations du brigadier.

« Cessons cette comédie, brigadier. Le bien-être et la santé de Ricciardi nous tiennent à cœur, à vous comme à moi. Dans quel pétrin est-il allé se fourrer, peut-on le savoir ? Un homme ne disparaît pas en l'espace d'une nuit et je sais que ni vous ni lui ne resteriez sans échanger de nouvelles, alors dites-moi : que se passe-t-il ? »

Maione était marié et connaissait bien l'obstination des femmes ; il savait aussi qu'il n'avait pas de ressources suffisantes pour résister.

Mieux vaut dire quelque chose, pensa-t-il, pour en finir au plus vite.

« Signo', vous vous souvenez peut-être que le commissaire, lorsque vous vous êtes vus, et que j'étais là moi aussi, vous a parlé de la mort de ce gamin à Capodimonte. C'était un pauvre petit orphelin. La dernière fois que je lui ai parlé, il s'intéressait à cette malheureuse histoire, mais juste comme ça, rien que pour l'envie de comprendre. Il avait demandé au Dr Modo d'examiner son cadavre pour savoir de quoi il était mort. C'est tout ce que je peux vous dire. Excusez-moi, signo', je dois vous laisser maintenant. Je viens de finir mon service, et avant de rentrer à la maison, il faut que je passe quelque part. Je vous donne le bonsoir. »

Et, touchant la visière de son képi, il s'éloigna dans la pluie, sous son immense parapluie.

En entendant parler du docteur, l'inquiétude de Livia monta encore d'un cran. De toutes ses forces, elle espérait que Ricciardi ne soit pas allé se jeter dans la gueule du loup.

Pour la centième fois, en passant devant la fenêtre, Enrica jeta un regard de l'autre côté de la rue. Le noir complet. Aucune lueur en provenance de chez Ricciardi. La situation était angoissante parce qu'elle n'avait aucun moyen de savoir si sa lettre lui était bien parvenue et s'il l'avait lue.

Elle avait adopté un ton poli, cordial mais pas affectueux, pour lui dire qu'il ne lui était pas désagréable d'être saluée et que c'était un plaisir pour elle de le rencontrer et de lui retourner le bonjour. Elle faisait allusion aux rapports de bon voisinage et à l'éducation qu'elle avait reçue. Avec une apparente désinvolture, vers la fin de la page écrite avec sa calligraphie appliquée de gauchère, qui avait, lorsqu'elle était enfant, résisté à la pression des bonnes sœurs, elle lui faisait comprendre que ses salutations ne la choquaient pas, et qu'elle espérait qu'il en était de même pour lui.

Mais maintenant elle était sur des charbons ardents. Elle avait peur que l'allusion à une absence de fiançailles se retourne contre elle et laisse penser qu'elle aspirait à un lien sérieux et définitif. Et s'il voyait en elle, à cause de sa condition de femme encore seule à son âge, une aspirante à un beau mariage ? Et si cela lui faisait peur et l'éloigne d'elle ? S'il ne lui écrivait plus, que deviendrait-elle ?

Elle soupira. Pour une personne aussi calme et aussi patiente, cette attente la mettait dans un état d'angoisse inédit et insupportable, bien au-dessus de ses forces. Elle décida que, si elle n'avait pas de réponse d'ici au lendemain, elle retournerait voir Rosa.

Soufflant dans la montée et maudissant la pluie qui, malgré le large parapluie, s'insinuait dans son col, Maione réfléchissait, inquiet. Les questions de Livia, la tension grandissante au commissariat, la fâcheuse tendance de Ricciardi à se jeter la tête la première dans les complications, le rendaient anxieux.

Par-dessus tout, il ne comprenait pas pourquoi le commissaire tenait tant à fouiller la vie de ce pauvre gamin. Avec le temps, il s'était habitué à ne pas discuter les intuitions de Ricciardi qui souvent correspondaient à ce qui s'était réellement passé. Les analyses, les processus mentaux qui inspiraient tant de méfiance aux policiers qui évitaient de se confronter à leur supérieur et l'accusaient de porter malheur, étaient pour Maione la vérité révélée, le fruit d'un don mystérieux, certes, mais qu'il n'y avait pas lieu de discuter.

Et pourtant, cette fois, il pensait, tout en affrontant la dernière portion de la côte, que l'affaire était risquée. La protestation quasi officielle de l'archevêché, parvenue à la questure au moment où l'on attendait la visite de Mussolini, mettait dans la main de cet idiot de Garzo une arme très dangereuse. Qu'avait vu Ricciardi dans la fin tragique du jeune orphelin ? Quel petit indice, quelle sensation se cachaient là-dessous ?

Il ne comprenait pas mais c'était bien parce qu'il ne discutait jamais les ordres de Ricciardi qu'il avait l'intention d'accompagner dans cette quête périlleuse. Et au diable tout le reste.

Il leva un regard désolé sur la dernière volée de marches qu'il allait devoir affronter ; le commissaire lui avait demandé des renseignements, et il avait contacté l'un de ses meilleurs informateurs. Et même si celui-ci n'acceptait les rencontres qu'à son domicile situé en haut de la montée la plus raide de Naples, il se rendait chez lui, quoi qu'il arrive.

C'est un brigadier épuisé, trempé de pluie et de sueur, et de surcroît affamé, qui frappa à la porte de Bambinella.

Personne ne connaissait le nom officiel de ce singulier personnage. Le surnom sous lequel il était célèbre dans les ruelles les plus louches

provenait d'une chanson de Raffaele Viviani, très en vogue ces dernières années, et dont la protagoniste était une prostituée belle et sentimentale. La personne qui ouvrit la porte, enveloppée dans un voyant kimono de soie fleurie et lourdement maquillée, avait effectivement de jolis traits et semblait même charmante. Toutefois, on remarquait sous la poudre de riz un voile de barbe foncée qui ajoutait à l'équivoque causée par la taille et la largeur de ses épaules.

« Hé, brigadier, quelle bonne surprise, par ce temps de chien ! Je pensais que vous ne viendriez plus, à cette heure. Asseyez-vous, je vous en prie, faites comme chez vous. »

La voix grave, de gorge, était masculine, mais la façon de parler, douce et affectée, ne laissait aucun doute sur l'aspiration de la personne qui parlait à se faire passer pour une femme. Bambinella marchait, respirait et vivait parfaitement à son aise sur une fragile ligne d'équilibre, ce qui n'était possible qu'ici, dans cette ville la plus tolérante du monde. Le travesti y était lié d'une manière si organique qu'il réussissait, grâce à la propension de la ville aux commérages, à savoir en un temps record tout sur tout le monde, et à livrer des informations au brigadier Raffaele Maione – et uniquement à lui – au nom d'une étrange et particulière amitié entre ces deux personnes qui n'auraient pas pu être plus différentes qu'elles ne l'étaient en réalité.

« Bambi', crois-moi : parmi toutes tes manies, celle d'accepter de me parler, uniquement chez toi, c'est-à-dire au sommet d'une montagne, est celle que je supporte le moins. Un de ces jours, tu seras la cause d'une crise cardiaque que tu porteras longtemps sur la conscience, je t'assure. »

Maione s'était laissé tomber dans un fauteuil en rotin qui gémit sous son poids. Il ouvrit le col de sa chemise et s'éventa avec son mouchoir. Bambinella s'assit en face de lui, inclinant gracieusement ses jambes gainées de bas très fins.

« Alors ça, il manquerait plus qu'on nous voie ensemble, à discuter dans un café. Pour me retrouver avec un couteau planté dans le ventre, et vous avec votre dame qui manquerait pas de se venger en apprenant que vous fréquentiez la plus belle chanteuse de Naples. »

Maione commençait à reprendre son souffle.

« Tu as raison, c'est bien pourquoi je grimpe jusqu'ici. Mais il y a une autre possibilité, c'est que je t'arrête, et comme ça on parle quand j'en ai envie, à l'aise, sans que j'aie besoin d'avaler toutes ces marches. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Bambinella battit des mains.

« Pas mal, brigadier, voilà une bonne idée. Je suis logée et nourrie

à l'œil et vous, vous vous contentez des belles informations que j'arrive à récolter, enfermé entre quatre murs. Dites, ça vous irait ça ? »

Maione abandonna :

« D'accord, je te laisse libre pour le moment. Voyons si ce que tu m'apportes en vaut la peine, sinon, j'y repenserai. Alors ? »

Bambinella leva les yeux au ciel, comme pour rappeler les faits à sa mémoire.

« Qu'est-ce que vous vouliez savoir ? Ah oui, Cosimo, le soi-disant marchand de savon. Je me demande bien pourquoi il vous intéresse. C'est un pauvre bougre sans talent et sans intérêt, qu'est-ce qu'il peut bien avoir manigancé ?

— Je te l'ai déjà dit, Bambi', tu fais ce que je te demande, et sans commentaire. Et tu ne travailles qu'avec moi, sinon je te renvoie en prison.

— Mon Dieu, comme vous êtes dur ! Mais vous avez raison, j'aime trop les hommes en uniforme et je ne peux rien vous refuser. Alors, Cosimo : j'ai une copine qui travaille dans l'immeuble à côté de San Giovanni Maggiore. Elle l'a vu à l'œuvre et effectivement c'est un voleur. La méthode est simple : il parle, il parle, et avec la langue qu'il a sacrément bien pendue, il raconte des histoires de son invention, baratine les ménagères et arrive sans peine à les distraire. Vous savez bien comment on est, nous autres, on se fait emballer par le premier complimenteur venu. »

Maione observa les poils qui surgissaient du kimono que la grosse main de Bambinella serrait sur sa poitrine et dit :

« Ça c'est bien vrai. Continue.

— En somme, pendant qu'il débite son baratin, le gamin qu'il traîne avec lui, par exemple le pauvre que vous avez trouvé mort à Capodimonte, il entre en douce chez les bonnes femmes et barbote quelques objets : une fourchette, un bibelot, une serviette. Tout ça se retrouve plus tard sur sa charrette, mais dans un autre quartier, pour pas se faire remarquer. Des bricoles, hein, mais tout bénéfice. Maintenant, sans le gamin, je sais pas comment il va faire. »

Maione se gratta la tête.

« Ce gosse, il lui avait déjà fait commettre des délits, petits, mais délits tout de même. Ceci dit, l'expérience me montre que les voleurs sont rarement des assassins. »

Bambinella se dressa sur son siège, les yeux brillants.

« Assassin ? Comment ça, vous dites que le même est mort

assassiné ? Madonna, et à votre avis c'est Cosimo ?

— Non, Bambi', calme-toi, par pitié ! Je n'ai absolument pas dit ça, et puis, le *bambino*, je te l'ai déjà dit, est mort parce qu'il a avalé par erreur de la mort-aux-rats. J'essaie seulement de rapporter au commissaire les informations qu'il cherche, c'est tout. »

Bambinella soupira :

« Celui-là, votre commissaire, chaque fois qu'il est pas d'accord avec quelqu'un, on découvre que c'est lui qui a raison. *Mamma mia*, quel bel homme que c'est ! Dommage qu'il ait un si sale caractère et qu'il porte la poisse, que Dieu nous protège, sinon je ferais un effort pour penser à lui, puisque vous, je vous intéresse pas. »

Maione soupira :

« C'est pas la question, Bambi' ! Je suis juste là pour t'éviter la prison, parce que tu sais que le métier que tu fais, en pleine rue comme ça, c'est interdit. Et ne redis jamais que mon commissaire porte la poisse, sinon, informations ou pas, je te flanque au trou. »

Bambinella prit un éventail et commença à s'éventer avec grâce.

« Comme vous vous enflammez rapidement ! C'est bon, je dirai plus qu'il porte malheur, même si au commissariat, tout le monde le dit. Et quant à mon métier, brigadier, c'est pas ma faute si les bordels ils sont faits pour les femmes inscrites à l'état civil. Les autres, faut bien qu'elles se débrouillent pour vivre. »

Maione agita les mains en signe de reddition. « C'est bon, j'abandonne. Tu as raison, continue. Qu'est-ce que tu as appris d'autre ? »

Bambinella commença son énumération :

« Donc Cosimo, je vous ai dit, est un minable ; au pire il peut se mettre en colère, se soûler et enquiquiner une femme au beau milieu de la rue, mais, à mon avis, il ne ferait jamais de mal à une mouche. Il raconte autour de lui qu'il a tué un gars quand il était jeune, mais on sait que c'était pas lui, et que l'assassin véritable, il s'est sauvé en Amérique. Je me suis renseignée aussi sur la paroisse et on m'a confirmé ce qui vous avait été dit ; en plus, j'ai su que le curé, don Antonio, il prête de l'argent à intérêt. Pas de grosses sommes, mais un peu, par-ci, par-là, et qu'il menace ceux qui lui rendent pas de le faire savoir à la ronde. Vous avez pas idée de ce que les gens supportent pour pas dire qu'ils ont faim. Et puis, on raconte aussi qu'il vend et achète des maisons, des appartements, des boutiques et qu'il utilise des prête-noms qui lui trouvent des pigeons. En fait, c'est un homme d'affaires qui joue au prêtre pour se distraire. »

Maione secouait la tête, écœuré.

« Magnifique. Écoute mon sermon mais te mêle pas de mes oignons. C'est vraiment le cas de le dire. Et puis ? »

Bambinella sourit avec suffisance.

« J'en ai appris une bien bonne, par une copine qui coiffe des vieilles, justement dans le coin de Santa Teresa. Elle dit que le sacristain, un ivrogne qui s'appelle Nanni, en plus de boire, il a la main cavaleuse... et pas qu'avec les femmes, écoutez-moi bien, sur les petits garçons aussi. Un obsédé, quoi. C'est arrivé à une vieille bique qui l'a raconté à ma copine ; elle l'a remis à sa place, et ma copine elle a dit comme ça qu'elle aurait mieux fait d'accepter parce qu'elle est tellement vieille et moche, que c'était plutôt une aubaine. Donc on l'a vu qui cherchait à embrasser un des garçons les plus grands, de ceux qu'il doit surveiller, alors qu'il était soûl ; le garçon lui a donné un coup de pied et s'est sauvé. Je sais pas si cette chose-là peut vous servir, mais je voulais tout de même vous la raconter. »

Maione était songeur.

« Une belle ambiance en somme, dans cette paroisse du Bon Secours. Regarde cette cochonnerie de ville : dès que tu soulèves un couvercle, les ordures débordent. C'est bon, va. Je crois que j'en ai assez. Merci, Bambi', si j'ai besoin d'autre chose, je te fais signe. Mais toi, entre-temps, file droit et évite de ramasser un coup de couteau. »

Bambinella s'était levé pour raccompagner Maione à la porte.

« Brigadier, vous savez qu'ici vous êtes toujours le bienvenu. Je vous l'ai dit, il y a pas de danger qu'on vous voie, au cas où, je peux toujours dire que vous êtes un fidèle client. »

Maione le regarda d'un air renfrogné.

« Tu dis une chose pareille, si je t'étrangle pas, je t'envoie au trou pour une trentaine d'années, au moins, compris ?

— J'ai compris. C'est bon. Je dis que vous venez incognito, ça vous va ? »

Maione courba les épaules, vaincu.

« Raconte ce que tu veux ! Si tu apprends autre chose, fais-moi appeler. »

Juste au moment où le brigadier se trouvait sur le palier, Bambinella le rappela :

« Ah, j'allais oublier. Je dois vous dire qu'un de mes clients, un marchand de quatre-saisons, un brave type fauché avec six enfants à nourrir, à qui je fais des ristournes, tellement il me fait pitié, il a vu le

même. Il m'a dit qu'il se promenait avec un petit chien, c'est vrai ? »

Maione acquiesça, immobile sur le seuil.

« Oui, et alors ? »

— Il l'a vu près de la paroisse, samedi dernier. Mon client a été étonné parce qu'il l'avait toujours vu seul, avec le chien. De temps en temps il lui donnait une noix, une cerise au printemps, il lui faisait de la peine, je vous l'ai dit, lui aussi il a des enfants en bas âge. Mais cette fois-là, il était pas seul, le gamin.

— Et avec qui il était ? Avec les autres garçons, avec le sacristain ? »

Bambinella secoua la tête.

« Non, non. Il était avec un bel homme grand, élégant : un monsieur en somme. Et mon client il a été frappé, parce qu'il marchait pas bien, il boitait qu'il paraît. Et même qu'il s'est dit : regarde un peu, un *cacaglio* et un boiteux. Quel beau couple. »

Quoi de meilleur qu'un dîner de Rosa, si tu as déjà mal à la tête, pensait Ricciardi. Il est tellement dangereux pour l'estomac que celui-ci, dans son travail quasi impossible de digestion, concentre sur lui toute l'attention et que tous les autres maux deviennent secondaires. Et méfie-toi : si tu ne manges pas, elle va faire la tête et l'air de la maison deviendra irrespirable.

Ce soir-là, elle lui avait infligé, sous prétexte de reconstituer la chaleur du corps, la *zuppa maritata*, une soupe napolitaine roborative : dans un bol de la dimension d'une vasque se mariaient tant bien que mal saucisses, lard, haricots, céleri et toutes sortes d'ingrédients non identifiés. L'ail et l'oignon y régnaient, comme il l'avait compris en entrant dans l'immeuble. Ricciardi évaluait à environ quarante-huit heures le temps qui serait nécessaire à la digestion de ce potage, s'il n'était pas mort avant.

Ses pensées ne l'avaient pas quitté, tandis qu'il affrontait la mixture sous le regard vigilant de la cuisinière, comme toujours debout sur le seuil de la cuisine, à surveiller le bon déroulement du repas. Les visages de don Antonio, de Carmen et d'Eleonora, les yeux baissés des gamins, la figure ambiguë du sacristain se succédaient dans son esprit, alternant avec celles du mystérieux marchand de bric-à-brac, du patron de l'entrepôt, les yeux malveillants postés dans la pénombre des ruelles et qui le regardaient passer, comme ceux du voyou qui avait proposé de l'aide à Cristiano. Il ne parvenait pas à se forger une idée complète de la vie du garçonnet disparu : quelque chose continuait à lui échapper.

Il commençait à comprendre le profond besoin d'affection qui poussait Tettè à plaire à ceux qui vivaient autour de lui, et qui poussait ces mêmes personnes à en profiter pour le persécuter ; tous, sauf Carmen et le chien. L'évocation de ce dernier lui donna un frisson tandis qu'il écoutait à la radio les arabesques d'un orchestre de jazz. Il ne s'habituaît pas à le retrouver à quelques mètres de lui, silencieux, à peine visible sous la pluie. Étrangement, il avait l'impression que c'était lui, ce bâtard au manteau tacheté, avec son oreille dressée, le commettant de son enquête.

Il toussa et sentit immédiatement un élançement dans sa gorge. Trop de pluie, trop de vent froid : le prélude à un rhume. Il sentait déjà dans ses membres la fatigue qui annonce la fièvre.

Avec une ironie douloureuse, il pensa que voir le fantôme de l'enfant, dans une ruelle proche, pourquoi pas, de l'endroit où on l'avait trouvé, l'aurait tranquilisé.

Peut-être qu'un homme, rentrant tard chez lui après le travail, avait retrouvé le corps à sa porte, et l'avait porté dans ses bras, avec respect et tendresse, sous la pluie, au pied du grand escalier, afin de ne pas se retrouver mêlé à une enquête de police, et devoir subir un interrogatoire auquel il n'aurait pas su quoi répondre.

Peut-être qu'une femme l'avait retrouvé mort dans l'entrée de son immeuble, et n'avait pas eu le courage d'appeler des secours et l'avait transporté là où le premier passant l'aurait vu.

Peut-être que les enfants, ses compagnons d'errance, l'avaient amené loin de l'endroit où ils avaient ensemble commis un vol. Au fond, Cristiano ne l'avait-il pas tout de suite conduit à l'entrepôt ?

Mais il n'avait croisé nulle part l'image de la Chose. Pas dans le dortoir à la paroisse, ni le long du chemin qui menait au Tondo di Capodimonte, ni à aucun endroit où il était passé ces derniers jours, sur les traces de la vie de Tettè.

Ses pensées le ramenèrent à la petite nuque ballottante et à la douleur qui l'avait étreint face à cette solitude. Paradoxalement, il pensa que ressentir la souffrance imposée par la Chose et entendre les derniers mots de l'enfant quittant la vie terrestre l'auraient apaisé. Même le voir aux prises avec la brûlure du poison, avec les convulsions, la bave jaunâtre autour de la bouche, les membres tétanisés dans un dernier spasme. Il l'aurait observé, ses yeux fixés dans son regard éteint. Il aurait écouté ses derniers mots, comme toujours incohérents à ce moment-là, confirmant une fois de plus comment, lorsque l'on meurt, on s'achemine vers le néant en regardant derrière soi.

Au moins, il aurait su et il se serait retrouvé en paix. Il se serait approché du chien, lui aurait donné quelque chose à manger, et puis chacun serait reparti de son côté. Avec ses souvenirs insupportables.

Le speaker de la radio annonça qu'une marque de digestif offrait aux auditeurs la prochaine chanson, *Polvere di stelle*, poussière d'étoiles, et l'orchestre attaqua une mélodie mélancolique.

Il quitta son fauteuil, la tête en feu, la gorge en feu, l'estomac en feu. Suivi à son insu par les deux yeux inquisiteurs qui l'observaient depuis la cuisine, il aperçut, posée sur la console de l'entrée, une

enveloppe fermée qui jusque-là avait échappé à son attention. Il la prit, chancelant et comprenant immédiatement de quoi il s'agissait, ressentit immédiatement une peur atroce.

Une lettre d'Enrica. Elle lui avait répondu.

Il eut un vertige accompagné de nausée ; il cacha son malaise pour éviter une diabolique tisane du Cilento qui aurait assené le coup de grâce à ses conditions précaires. Il ne voulait pas perdre ses dernières chances de ne pas vomir.

Il demanda à Rosa :

« Qui donc a apporté cette lettre ? Elle n'a pas pu arriver par la poste, elle n'est pas affranchie. »

La nourrice, qui n'avait pas perdu un seul geste de Ricciardi, fit mine de tressaillir.

« *Mamma mia*, quelle peur vous m'avez faite, je croyais que vous vous étiez endormi dans votre fauteuil. Cette lettre ? Mais, est-ce que je sais moi, qui l'a apportée ? Je l'ai trouvée dans la boîte aux lettres, en bas, dans l'entrée de l'immeuble.

— Ah, oui ? Et depuis quand tu regardes dans la boîte aux lettres ? »

Rosa prit son air belliqueux, comme chaque fois qu'elle se trouvait dos au mur.

« Et pourquoi je ne regarderais pas dans la boîte aux lettres ? Les comptes qui arrivent de la campagne, les factures et tous les papiers qui servent à faire marcher votre domaine, qui donc s'en occupe, le *signorino* en personne, peut-être ? Vous croyez que ça m'amuse, à mon âge, avec mes yeux qui y voient plus, et toutes ces douleurs qui se promènent dans mes os ? »

Ayant compris son erreur, Ricciardi fit brusquement marche arrière :

« S'il te plaît, oublie vite ce que je viens de dire. Bien sûr que tu peux regarder dans la boîte aux lettres, il ne manquerait plus que ça. Je me demandais seulement qui pouvait bien l'y avoir mise. »

Il envisagea un instant une complicité entre Rosa et Enrica, mais il en écarta tout de suite l'idée : il était impossible que la nourrice sache qu'il la regardait par la fenêtre de sa chambre, et encore plus qu'il lui avait écrit. Il avait fait très attention, elle ne pouvait pas s'en être aperçue. Il l'excluait absolument.

Feignant l'indifférence, il se rassit dans son fauteuil. Ses mains tremblaient, mais il ne voulait pas risquer de déchirer la lettre avec l'enveloppe. Quand il se fut un peu calmé, il l'ouvrit. La graphie,

inclinée du mauvais côté, l'attendrit immédiatement : elle était gauchère et ne s'était pas laissé corriger. Bêtement, il pensa qu'elle avait été capable de conserver ce trait de sa personnalité, et pour tout dire, la chose lui plut.

Il ne se décidait pas à lire. Il avait d'abord vu la signature, au bas de l'unique page, « *cordialement vôtre, Enrica Colombo* ». Pas très longue, d'ailleurs sa lettre ne l'avait pas été, non plus. Il eut peur : rien ne peut s'exprimer plus brièvement qu'un refus.

Il tournait la feuille en tous sens depuis une minute lorsque Rosa se lança :

« Et alors ? Pour savoir ce qui est écrit, il suffit de lire. »

La voix de la nourrice fut comme un coup de fusil, Ricciardi sursauta.

« Je lis, je lis. C'est une question... une question de travail, c'est tout. Une affaire de bureau, ne t'inquiète pas. Allez, va te coucher, il est tard. Bonne nuit. »

La nourrice répondit d'une voix bourrue :

« Bonne nuit. »

Mais elle se dirigea vers sa chambre en souriant.

Ricciardi se décida à lire, d'un souffle ; puis il relut et relut encore, en goûtant les mots les uns après les autres, en les arrondissant dans sa bouche, en les articulant en silence, comme s'il devait apprendre une poésie par cœur. Il retrouva parfaitement l'image qu'il s'était faite d'elle, sereine, douce, sérieuse mais facilement souriante.

Maintenant, il savait le plus important : elle n'était pas fiancée, elle ne s'était promise à personne. Il savait qu'un jour, elle désirerait fonder une famille, avoir une maison à elle dans laquelle elle pourrait se mouvoir avec naturel, calme et sérénité.

Qu'elle n'éprouvait aucun agacement et aucune antipathie à son encontre, à cause de sa rudesse, de son incapacité à entrer en relation avec les personnes. Qu'il lui était agréable que ses yeux, habitués à observer la douleur et à en reconnaître la tonalité, la regardent.

Comme à chaque fois qu'il pensait à Enrica, la partie rationnelle de sa personne lui ordonnait de s'éloigner, de déchirer la feuille, de fermer les volets et de ne plus jamais la rencontrer ; de ne pas rêver à un avenir dans lequel la Chose risquait de se transmettre à des enfants innocents, et de lui faire partager sa damnation avec l'être qui lui était le plus cher.

L'autre partie, celle qui, chaque nouveau jour passé, prétendait à une vie normale, à cette quotidienneté qui n'était refusée qu'à lui, le

poussait au contraire à aller à la fenêtre, à l'ouvrir et à appeler Enrica de toute ses forces.

Comme d'habitude, il choisit la voie du milieu. Il quitta son fauteuil, éteignit la radio et la lumière, se rendit dans sa chambre et alla jusqu'à la fenêtre ; comme chaque soir, il vit de l'autre côté de la rue, une lumière allumée. Il fit un petit geste de la main, et reçut en retour un gracieux signe de tête de la part de la jeune fille aux lunettes qui brodait de la main gauche.

Il sourit, timidement, et montra la feuille qu'il tenait dans sa main tremblante. Elle rougit et abandonna un moment son ouvrage sur ses genoux. Puis elle le reprit en souriant, elle aussi.

Ricciardi pensa qu'il devait avoir de la fièvre.

Maione constatait que, depuis plusieurs jours, il aimait de moins en moins aller travailler. Il pensait à cela en essayant de ne pas glisser sur les dalles noires, rendues brillantes par la pluie, dans la longue descente qui menait de chez lui au commissariat.

Avant tout, il n'était pas habitué à l'absence de Ricciardi. Ce n'est pas que la présence du commissaire fut très envahissante, bien sûr. Même lui, qui était le seul à lui être lié par l'amitié, n'aurait jamais pu soutenir pareille idée. Mais il était un point de référence permanent, un axe central autour duquel gravitaient les journées du brigadier.

Ensuite, il n'aimait pas l'atmosphère qui régnait au commissariat et même en ville depuis plusieurs jours : c'était une sorte d'euphorie menaçante, un état d'excitation continu à l'approche de la visite du Duce. Au fur et à mesure que fleurissaient sur les murs des immeubles des portraits et des affiches à la gloire de Mussolini et que des groupes de feignants parcouraient les rues en chantant et en se tenant bras dessus, bras dessous, l'hystérie de Garzo se déployait *crescendo*, mettant à vif les nerfs de tout le personnel. Ce n'était pas seulement agaçant, c'était aussi dangereux : dans ce climat survolté, il suffisait d'une étincelle pour déclencher un incident, et effectivement, quelques heures plus tôt, des bagarres avaient éclaté en plusieurs endroits de la ville. Les patrouilles appelées sur les lieux étaient souvent arrivées trop tard, lorsqu'il ne restait plus qu'à prendre acte des exactions.

Enfin, et ce n'était pas le moindre des facteurs, il y avait le mauvais temps. Il pleuvait, il pleuvait pratiquement sans interruption depuis deux semaines. Fortes pluies, pluies fines, pluies accompagnées de vent. L'eau infiltrée provoquait des inondations, des éboulements, des chutes, des accidents de voiture. Pour un policier, il n'y a rien de pire que la pluie.

Absorbé par ses sombres pensées et attentif à ne pas tomber à son tour, Maione ne reconnut qu'au dernier moment la personne qui l'attendait, plantée sous une corniche au coin de la via della Tofa, à quelques mètres du commissariat.

« Hé, commissaire, mais qu'est-ce que vous faites là, à cette heure ? Je pensais justement à vous, et vous voilà devant moi ! Mais comment allez-vous ? Ça va bien ? »

En effet, Ricciardi n'avait pas bonne mine : pâle, les yeux rouges. Il semblait avoir de la fièvre.

« Ça va, merci. Un peu mal à la tête, mais ça va passer. Je voulais te parler avant que tu arrives au travail. On va prendre un café ? »

Maione lança un regard alentour. Il ne voulait pas qu'un œil indiscret puisse rapporter ensuite leur rencontre à Garzo. Il n'aurait pas eu la patience de subir un interrogatoire du divisionnaire sur la manière dont Ricciardi passait ses vacances.

Il suivit le commissaire dans un petit café déjà ouvert à cette heure. Ils s'assirent et passèrent commande : quelque chose à manger, comme d'habitude, pour Maione, un verre de vin rouge pour Ricciardi. Le brigadier le regarda, surpris.

« Commissaire, je crois que vous ne devriez pas sortir par ce mauvais temps, si vous ne vous sentez pas bien. À mon avis, vous avez de la fièvre, et je suis pas sûr qu'un verre de vin, au petit matin, puisse vous guérir.

— Mais au moins, il va me réchauffer. J'ai des frissons, cette fichue humidité n'en finit pas. Mais dis-moi plutôt ce que tu as appris. »

Maione rapporta soigneusement les informations recueillies auprès de Bambinella sur le colporteur, le prêtre et le sacristain ; tout cadrerait avec l'idée qu'il s'était faite de la vie de l'enfant, à cent lieues des descriptions dithyrambiques des personnes qu'il avait interrogées.

Ricciardi constata, pensif :

« Tous ces gens sont violents. Des gens emportés, qui font du mal, oui ; mais de façon grossière. Ils peuvent être, et ils le sont sans aucun doute, responsables des brutalités dont le pauvre Tettè portait des traces sur le corps, des bleus, des cicatrices, jusqu'à la brûlure sur son bras ; mais je ne les vois pas préméditer un homicide. Et puis, pour quel motif ? »

Maione intervint avec vigueur :

« Et d'ailleurs, ils l'ont pas commis, commissaire. Personne ne l'a tué, ce pauvre gosse. Vous l'aviez admis, non ? Et c'était aussi l'avis du médecin, si je m'en souviens bien. Moi, je vois toujours pas ce qu'on est en train de chercher. »

Ricciardi comprit alors qu'il devait trouver quelque chose de fort à dire à Maione, au moins pour le motiver à continuer les recherches.

« J'ai de bonnes raisons de penser, Raffae', que le cadavre de Tettè

a été déplacé. Je ne dis pas que quelqu'un l'a tué, attention ; mais simplement, je pense qu'il n'est pas mort à l'endroit où nous l'avons trouvé. »

Maione écarquilla les yeux ; il était sincèrement surpris.

« Vraiment ? Mais qu'est-ce qui vous fait penser ça ? Qu'est-ce que vous avez vu ? »

Ricciardi avait préparé sa réponse :

« Je n'ai aucun signe, aucune preuve matérielle, sinon ça ne t'aurait pas échappé à toi non plus, ou bien je t'en aurais tout de suite parlé. Pour commencer, la mort avec la strychnine donne des convulsions, a dit Modo, et je ne crois pas que mourir dans des convulsions puisse te laisser assis, tranquillement, les jambes droites, les mains posées sur les genoux, comme nous avons trouvé Tettè, les yeux tristes perdus dans le vide. Il serait tombé, tu ne crois pas ? On l'aurait trouvé par terre, dans la pluie. Et puis, il y a le problème du chien. »

Maione était de plus en plus perplexe.

« Le chien ? Et qu'est-ce qu'il a à voir avec ça, le chien ? Et puis, quel chien ? »

Ricciardi tapota le verre vide de son index.

« Tu ne te souviens pas ? Le chien que nous avons trouvé à côté du gamin. Tous ceux que nous avons interrogés nous ont dit qu'il ne s'en séparait jamais et qu'il lui donnait même à manger. Alors, pourquoi le chien était-il encore vivant ? Il aurait dû être empoisonné lui aussi, tu ne crois pas ? Au contraire, il était accroupi tranquillement auprès du corps de ce pauvre *bambino*. »

Maione acquiesça, pensif. Il ne semblait pas du tout convaincu par les arguments du commissaire.

« Bien sûr, c'est bizarre. Mais on pourrait penser, commissaire, que le gamin est entré tout seul dans l'entrepôt, qu'il a pris plusieurs choses à manger et que par malchance, dans le noir, il a ramassé une boulette empoisonnée, une seule. Le docteur a dit que quelques granulés de poison étaient suffisants pour tuer un enfant aussi petit. Et puis, pour les convulsions... il était déjà faible, il a pu mourir rapidement par arrêt cardiaque sans souffrir. Ça serait mieux, non ? »

Ricciardi était d'accord.

« Oui, ce serait mieux. Mais tant que je n'en suis pas sûr, je cherche à comprendre. Je te l'ai dit, il n'y a pas de preuve ; c'est plus une intuition personnelle. Tu me connais, si quelque chose ne colle pas, je cherche à savoir pourquoi. Un point, c'est tout. »

Maione sourit.

« Oui, je le connais, votre culot ! C'est bon, commissaire, on continue ; et aussi parce que, grâce aux révélations de Bambinella, qui sont toujours fiables comme vous le savez, on découvre un monde vraiment pourri autour de ces enfants. Mais l'information la plus importante, malgré tout, c'est ce qu'a vu un de ses clients, un marchand de légumes ambulant : il lui a dit avoir aperçu le même, ça fait juste une semaine, avec une personne bizarre. »

Et il raconta à Ricciardi la rencontre avec l'homme grand, élégant et boiteux, qui discutait avec Tettè. Le commissaire se fit immédiatement plus attentif : « Et comment ça, ils discutaient ? Ils se disputaient ou ils bavardaient tranquillement ? Et il était comment, cet homme-là ? Quel âge, à peu près ? Et grand comment ? »

Maione écarta les bras.

« Mais qu'est-ce que j'en sais, moi, commissaire ? On est en train de parler d'une chose vue en vitesse par un marchand, au milieu de la rue, il y a une semaine. C'est déjà bien qu'on ait su ça, grâce à Bambinella qui a l'air d'être au centre des informations de cette ville. À mon avis, les journaux devraient l'embaucher. Ils pourraient lui confier tous les articles, de la première à la dernière page. »

Ricciardi se passa une main sur le front et le sentit brûlant.

« Il faut arriver à savoir qui est cet homme-là. Un élément étrange, inhabituel, la veille de mourir. C'est très important. Maintenant, il faut absolument rencontrer ceux que nous n'avons pas encore entendus : le colporteur et le sacristain. Et on devrait aussi revoir Cristiano, qui est un dur à cuire. »

Maione intervint vivement :

« Alors, on se les partage, commissaire. Vous, par exemple, vous voyez le sacristain, et moi, le marchand et le gamin ; ces deux-là, ils auront peur de l'uniforme et vous savez bien que la peur délie les langues mieux qu'un verre de vin. »

Ricciardi protesta :

« Il n'en est pas question. Tu sais comment est l'ambiance, au commissariat. Tu pourrais être accusé d'insubordination et te faire mettre aux arrêts. Laisse, je vais m'en occuper, merci. »

Mais Maione, une fois qu'il avait pris une décision, tenait bon.

« Non, commissaire. Pour une fois, vous allez m'écouter. D'abord, parce que vous avez pas l'air en état de parcourir la ville sous la pluie ; et puis, parce que moi, rester au commissariat avec ce fou de Garzo, ça me flanque la frousse ; enfin, il va certainement falloir

revoir Bambinella, qui comme vous le savez, ne veut parler qu'avec moi. Alors restez tranquille, et pour une fois, c'est vous qui allez faire ce que j'ai décidé. »

Ricciardi leva les bras.

« C'est bon, je me rends. Fais comme tu as dit, moi j'irai voir Nanni, le sacristain. Et dépêchons-nous, parce que, plus le temps passe, plus les chances de trouver de nouveaux éléments diminuent. »

Sept jours auparavant, samedi 24 octobre.

Tettè est content parce qu'il a réussi à dissimuler le morceau de gâteau qu'il n'a pas mangé la veille à la pâtisserie ; maintenant, il est sorti et a retrouvé son chien, il se met à l'abri de la pluie dans le hall d'entrée d'un immeuble.

Avec ses doigts, il réduit la pâte durcie en petits morceaux, il en mange un et donne les deux autres au chien qui les avale avec voracité.

Tout à coup, une ombre vient s'interposer entre lui et le portail. Tettè lève la tête, surpris, et reconnaît le signore boiteux. Terrorisé, il retient son souffle. Cet homme lui fait très peur.

Ciao, bambino, lui dit-il. Il parle toujours à voix basse, regardant autour de lui, sur le qui-vive et prêt à s'enfuir ; il ne lui a jamais rien fait mais Tettè en a tout de même peur. Il le retrouve toujours devant lui comme un fantôme, au moment où il s'y attend le moins, et jamais quand il est chez lui, à la paroisse.

Ciao, bambino, dit-il. Qu'est-ce que tu fais, on dirait que vous êtes en train de manger, toi et le chien ? Et qui est-ce qui t'a donné à manger ?

Le serpent s'est aussitôt enroulé autour de sa gorge et Tettè n'essaye même pas de répondre. De la tête, il fait signe que non, il ne sait même pas pourquoi.

L'homme, alors, regarde autour de lui, lui dit de se lever, qu'on va s'installer plus loin. Tettè ne veut pas bouger, parce qu'il ne sait pas où l'homme veut l'emmener ; alors l'homme le prend par le bras et le fait se lever en vitesse.

Dès qu'il voit la main de l'homme sur Tettè, le chien se redresse et se met à grogner très fort. L'homme a besoin d'une canne pour marcher mais il en frappe le chien : un coup sec, sur l'échine. Tettè et le chien gémissent ensemble, c'est presque le même son. L'animal s'éloigne de quelques mètres, et continue de grogner en regardant le boiteux et en geignant toujours de douleur.

Si vous êtes sages, je ne vous ferai rien, dit le boiteux. Ni à toi, ni au chien. Tu le sais. Mais vous devez m'obéir. Toi, par exemple, tu dois

répondre à mes questions. Sinon, tu sais ce qui t'attend.

Tettè le sait, et comment, Nanni le lui a répété cent fois depuis une semaine quand il l'a amené au coin de la rue où l'attendait le boiteux. Si tu dis à quelqu'un, à n'importe qui, que le boiteux est venu te parler, je le dis à la dame blonde. Et tu ne la verras plus, plus jamais. Elle s'en ira et elle ne viendra plus jamais faire la classe. Mais si tu vas parler avec le boiteux, moi je ne dis rien à personne. C'est un secret, cacaglio, notre secret. Tu sais, je sais, et si personne d'autre sait, tout va bien. Sinon, pour toi, mais rien que pour toi, tu ne sais pas ce qui peut arriver.

Le boiteux le tire par le bras, et de l'autre main appuie sa canne par terre. De temps en temps, la pointe glisse sur le pavé mouillé mais le boiteux ne tombe pas. Tettè marche rapidement, pour éviter que l'homme le tire de toutes ses forces et lui fasse mal au bras.

Le chien les suit de loin. Il gronde encore, mais il marche normalement, l'homme ne lui a pas fait trop de mal, pense Tettè.

Ils s'arrêtent dans une ruelle. Le boiteux redevient gentil, sourit, lui caresse la tête. Bien, bien, il lui dit, tu es vraiment un brave garçon. Tu veux un bonbon ? Regarde, je t'ai apporté un bonbon au miel. Tettè le prend et le fourre dans sa poche. Il remercie, sérieux, comme son ange le lui a appris. Tu ne le manges pas ? demande le boiteux. Après, il lui répond, je le mange après.

Le boiteux commence à poser des questions, d'un air tranquille : il est toujours comme ça. Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu manges, quel âge tu as, depuis combien de temps tu es dans cette paroisse ? Et puis, le voilà qui se met à piocher dans les souvenirs que Tettè n'a pas : tu ne sais pas qui t'a amené là ? Le prêtre ne t'a jamais rien dit ? Tu n'as pas gardé quelque chose, un drap, un vêtement ? De quoi tu te souviens quand tu étais petit, tout petit ? Mais c'est pas possible que tu ne te souviennes de rien ?

Même avec le serpent enroulé autour de sa gorge, Tettè répond. Le boiteux n'a pas de patience, mais il attend. Son visage exprime la gentillesse mais il lui serre le bras très fort.

Il commence avec les questions qui lui font le plus peur. Qui vient te voir ? Est-ce que quelqu'un, à la paroisse, te regarde avec plus d'attention que les autres ? Et quand tu vas te promener avec elle, la dame blonde, où t'emmène-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle te raconte ? De quoi parlez-vous ? Et toi, qu'est-ce que tu réponds ?

Tettè ne veut pas parler de son ange lorsqu'il est avec le boiteux. Il a peur qu'il le prive de ces moments-là ; et puis, il est jaloux, ce sont ses affaires, et il n'a pas envie d'en parler.

Alors le boiteux comprend qu'il ne veut pas répondre et il se met en

colère. Une main se crispe sur sa canne, Tettè voit des plis se former sur ses gants blancs, il voit ses lèvres se serrer et blanchir, il voit ses yeux rapetisser pour devenir deux fentes.

L'autre main serre son bras, et de plus en plus fort. Tettè ne sent plus sa main et gémit.

Le chien fait un pas en avant en grognant à nouveau et le boiteux lève sa canne dans sa direction. Le chien ne bouge plus mais continue de gronder, le poil dressé sur l'échine, la queue raide, les oreilles basses : canne ou pas, il semble prêt à bondir.

Parle, dit le boiteux. Parle, crétin, foutu bègue, arriéré mental.

Il serre trop. Tettè émet une longue plainte, juste au moment où, dans la rue, au bout de la venelle, passe un marchand de légumes avec sa charrette. L'homme entend le gémissement et se retourne, en clignant des yeux pour voir dans l'obscurité.

Qui est là ? hurle-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

Le boiteux se retourne et change tout de suite d'attitude. Il lâche le bras de Tettè et lui caresse la tête. Pauvres gamins, dit-il au marchand ambulant. Qu'est-ce qu'ils n'inventeraient pas pour nous extorquer quelques sous. L'homme le regarde de travers sous sa casquette, debout entre les bras de la charrette. Il ne dit rien. Il a des enfants et il n'aime pas que des messieurs se promènent dans les ruelles obscures pour faire des choses bizarres.

Le boiteux comprend que le marchand ambulant ne s'en ira pas avant lui. Il regarde fixement Tettè, lui fait un sourire contraint et pose son index sur ses lèvres, en clignant des yeux. Attention, lui susurre-t-il. Fais bien attention.

Et il s'en va en traînant la jambe, avec sa canne qui glisse sur les pavés mouillés.

À la fin de la messe, Maione s'était posté à l'angle de la rue de Santa Maria del Soccorso. Il avait calculé le temps que Cristiano mettrait, après avoir servi la messe, à sortir de l'église pour ensuite aller se promener.

À l'instant prévu à la seconde près, le garçon arriva, les mains dans les poches, les yeux au sol, sifflotant un air à la mode. Le brigadier fit un pas en avant et sortit de l'ombre, surgissant devant lui de toute sa stature. Cristiano faillit le heurter.

Sa première réaction fut de fuir, ce que Maione avait bien prévu : il tendit rapidement la main et le saisit par le bras. Cristiano commença à se débattre, mais Maione ne relâcha pas sa prise.

« Si tu te tiens tranquille, on en a pour une minute et je te laisse filer. Si tu n'es pas d'accord, je t'emmène au commissariat pour parler là-bas. Qu'est-ce que tu préfères ? »

La proposition, lancée à la figure du garçon comme une gifle, produisit l'effet escompté. Cristiano se calma et regarda effrontément le brigadier droit dans les yeux.

« J'ai rien fait. Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Maione lui rendit son regard.

« Et depuis quand il faudrait que vous, les gosses, vous ayez fait quelque chose pour qu'on vous emmène au commissariat ? C'est pas dur, pour moi, de trouver une raison. Je n'ai qu'à poser quelques questions dans le coin. Je veux juste bavarder tranquillement avec toi. »

Cristiano regarda autour de lui d'un air circonspect. Être vu, dans son quartier, en train de parler avec un policier n'était pas ce qu'il y avait de mieux pour sa réputation. Maione s'aperçut de son inquiétude et lui désigna d'un signe de tête la ruelle obscure où, une semaine plus tôt, le boiteux avait traîné Tettè terrorisé.

Une fois à l'abri des regards curieux, Cristiano retrouva son arrogance habituelle.

« J'ai rien fait et je sais rien, j'ai déjà dit ça à votre collègue. J'ai

rien à dire. »

Maione lui prit le menton entre les doigts et le serra, sans que Cristiano ne batte d'un cil.

« Écoute, mon beau. Mon collègue, qui n'est d'ailleurs pas un collègue mais un commissaire, est bien trop gentil avec vous, les gosses de la rue. Je vous connais assez pour savoir si vous dites la vérité ou si vous dites des conneries. Et surtout, j'ai plus d'un tour dans mon sac si je décide de vous enquiquiner. Alors je te le demande une fois, une seule : tu me dis ce qui est arrivé à ton copain mort empoisonné. Et ne me raconte pas que tu n'en sais rien, parce que là, je peux te jurer que personne ne te verra plus dans la rue pendant un sacré bout de temps. »

Cristiano évalua son interlocuteur d'un œil critique ; à peine plus grand qu'un gamin, il était dans la rue depuis si longtemps qu'il savait tout de suite à qui il avait à faire, et comprenait les risques et les opportunités que telle ou telle situation pouvait lui apporter. Mais cette fois, son sens de l'observation lui joua un mauvais tour. Estimant à tort que l'attention de Maione s'était relâchée, il esquissa un pas de côté, mais le brigadier lui fit aussitôt un croche-pied et, avant qu'il ne touche le sol, le policier l'avait rattrapé par le col de sa chemise et remis debout sur ses deux jambes.

« Fais attention, tu vas tomber. Tu vois donc pas où tu mets les pieds ? Recommence encore une fois et tu rentreras pas chez toi sur tes deux jambes, compris ? »

Cristiano le regarda à nouveau en se massant le cou. Il savait tout ça, mais il avait cru bon de tenter sa chance.

« Qu'est-ce que vous voulez de moi, je peux savoir ? Qu'est-ce que je dois vous dire ?

— Je te l'ai dit. Raconte-moi ce qui est arrivé à ton copain. »

Le garçon fit un sourire narquois.

« Mon copain ? Le *cacaglio*, c'était pas mon copain. C'était un garçon de la maison, le plus petit. Rien d'autre. »

Maione ne le quittait pas des yeux.

« Vraiment ? Et pourtant, quelqu'un nous a dit que tu étais le seul avec qui il parlait. Et le seul qui ne lui tombait jamais dessus.

— Ah bon, parce qu'y parlait ? Le *cacaglio*, y parlait pas. Quand il essayait, il se bloquait et répétait toujours la même chose : ma-ttè-ttè-ttè... c'est pour ça que les gens ils l'appelaient Tettè. Mais nous on l'appelait le *cacaglio cretino*.

— Et pourquoi vous l'appeliez comme ça ?

— Parce que c'était un *cacaglio*, et qu'il était vraiment naïf. Y croyait tout ce qu'on lui disait : va là-bas, on t'appelle, et il courait là-bas. Il avait jamais rien appris. Alors les autres, ils le rabaissaient et s'amusaient à lui faire des choses. »

Maione écoutait avec la plus grande attention.

« Quel genre de choses ils lui faisaient ? »

Cristiano haussa les épaules.

« Des blagues. Ils lui mettaient des animaux morts dans son lit, ils lui piquaient ce qu'il avait dans son assiette. Ils lui mettaient des crottes de chien dans ses galoches. Ce genre de choses là.

— Et toi ? Tu lui faisais quoi, toi ? »

Une nouvelle fois, le regard méprisant.

« Je perdais pas de temps à lui faire des blagues, au *cacaglio*. Une blague, ça sert à montrer que quelqu'un est idiot. Si tout le monde le sait, à quoi ça sert ? Et puis, il me faisait de la peine, le *cacaglio*. »

Maione demanda :

« Pourquoi il te faisait de la peine ?

— Je vous l'ai dit : il croyait tout ce qu'on lui racontait. Il cherchait quelqu'un, comment je peux vous faire comprendre ? Quelqu'un qui lui ferait pas de mal. Il cherchait, il regardait droit dans les yeux, sans parler. Moi, ça me semblait pas utile de faire comme les autres. »

Un raisonnement simple. Maione acquiesça :

« D'accord. Et alors, parlons du soir d'avant, de la dernière fois où tu l'as vu, Tettè. Qu'est-ce que tu peux me dire ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? On se fréquentait pas. Le *cacaglio*, il s'occupait de ses affaires, et moi je m'occupais des miennes. Et puis il est sorti, et je l'ai plus revu, c'est tout. »

Maione avait cru percevoir une hésitation.

« T'as intérêt à bien te souvenir. Il s'était passé quelque chose de bizarre, de différent ? Ce jour-là, ou le jour d'avant ? »

Cristiano haussa les épaules.

« Je m'en souviens pas. Je crois pas.

— Tu crois pas, hein ? Moi, au contraire, je crois que tu sais quelque chose et que tu veux pas me le dire. Mais je sais que l'air du commissariat peut faire drôlement de bien aux garçons comme toi. Allez, on va parler de tout ça là-bas. Possible que ça te rafraîchisse la mémoire. »

Cristiano se débattait.

« Mais qu'est-ce que vous voulez de moi ? Le *cacaglio* était bête et c'est tout. C'est de sa faute, de sa faute à lui ! »

Maione essayait de le mettre au pied du mur :

« Moi, au contraire, je suis sûr que tu sais quelque chose. Parle-moi du poison pour les rats, alors. Comment c'est possible que l'un d'entre vous, qui connaissait la rue, pavé après pavé, tombe sur une boulette empoisonnée et la mange comme le dernier des animaux errants ? »

Le garçon n'arrivait plus à cacher son exaspération.

« Mais qu'est-ce que je peux bien savoir, moi ? On savait tous qu'y avait des boulettes empoisonnées dans l'entrepôt. Tous. Justement, y en avait qui les ramassaient et qui les donnaient aux chats, pour les regarder mourir en hurlant et en se tortillant. Nous on savait ce que c'était et on serait pas allés les manger. Je sais pas s'il le savait, le *cacaglio*, parce qu'il venait jamais avec nous ; lui, c'était un petit monsieur, le chouchou de la maîtresse qui l'emmenait manger des gâteaux via Toledo. Mais s'il les connaissait pas et s'il savait pas que ça faisait mourir, il était encore plus bête qu'il en avait l'air. »

Maione insista :

« Et toi, tu n'as rien remarqué d'étrange ? C'est pas possible que tu ne te rappelles pas quand il est sorti, et pourquoi. »

Cristiano le regarda d'un air de défi.

« Brigadier, vous pouvez bien me mettre en prison. Le *cacaglio*, ce soir-là, je sais pas où il est allé. Et je sais pas pourquoi il est allé manger le poison des rats : peut-être parce qu'il voulait mourir, ou seulement parce que c'était un crétin. Moi, je lui faisais jamais de mal. Il était pas méchant, et puis, il était petit, et celui qui fait du mal aux petits c'est un lâche, et moi, rien que ça, ça me dégoûte. Alors moi, je lui faisais jamais de mal. Et vous qu'est-ce que vous en pensez : c'est pas un lâche celui qui s'en prend aux plus petits ? »

Maione le regarda longuement. Puis il lui lâcha le bras, d'un air découragé.

« Allez, va-t'en. Mais souviens-toi : je vais continuer à chercher. Et si je découvre que tu m'as dit des conneries, j'hésiterai pas à venir te flanquer une raclée, jusque dans l'église. »

Cristiano courut au bout de la ruelle ; puis il se retourna, regarda en direction de Maione et émit un rot sonore avant de décamper.

Le brigadier ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Sept jours plus tôt, samedi 24 octobre.

La pluie s'est accordée un moment de répit.

Les garçons sont réunis près de l'entrepôt de produits alimentaires et de graines, qui est fermé.

C'est le soir, désormais. C'est l'heure où les couleurs disparaissent avant la lumière. On y voit encore mais tout est gris. Des bois de Capodimonte parvient un vent chargé d'une odeur de plantes, d'humidité et d'hiver.

Un peu à l'écart se tient Tettè avec son chien. Il le caresse et lui murmure à l'oreille. Amedeo fait un signe bref de la tête et Saverio se dirige vers le portail derrière lequel se trouve le passage permettant de pénétrer à l'intérieur de l'entrepôt. Les autres attendent. L'un des jumeaux sautille sur une jambe, à cause de l'excitation mais aussi pour se réchauffer. L'autre tient un sac dans ses mains.

Un instant plus tard, Saverio émerge du portail. Il a quelque chose dans la main.

On entend un coup de tonnerre : il va se remettre à pleuvoir. Une charrette tirée par un cheval transporte son chargement, à l'abri sous une bâche trempée. Le cocher dort, son chapeau sur le visage, enroulé dans un vieux manteau usé. Dans l'air, on sent l'odeur du bois qui brûle dans les poêles. L'obscurité s'étend, de minute en minute.

Amedeo prend des mains de Saverio plusieurs boulettes. Ce sont les boulettes empoisonnées que Lotti, le propriétaire de l'entrepôt, a déposées pour tuer les rats qui viennent manger ses marchandises. À son signal, le jumeau ouvre son sac et en tire un chat squelettique et pelé, une ficelle attachée autour du cou. Le chat tente fébrilement de se libérer mais il n'y arrive pas, parce que le garçon le tient par la peau du cou. Tettè s'est mis debout, une main sur la tête du chien.

Amedeo offre au chat une des boulettes. Le chat renifle et détourne la tête. Le garçon ricane et fait signe à Saverio de l'aider. Cristiano se tient les bras croisés, l'œil torve, un peu à l'écart du groupe mais du côté opposé à Tettè et au chien. De loin, on entend arriver une automobile, elle approche, passe et s'éloigne sans ralentir.

Saverio tient la gueule du chat ouvert et Amedeo y introduit une boulette de force. Ils le posent par terre et s'éloignent d'un mètre sans lâcher le bout de la ficelle attaché autour du cou de l'animal.

Le chat fait deux pas puis se raidit. Il commence à remuer sur ses pattes raides, comiquement, comme un jouet mécanique. Amedeo se met à rire, et tous les autres l'imitent, à l'exception de Tettè qui garde sa main posée sur la tête du chien immobile, et de Cristiano qui détourne son regard.

Le chat s'abat sur le sol et commence à se contracter de tout son corps, en tressaillant, le ventre en l'air. Amedeo, Saverio et les jumeaux rient désormais comme des bossus, en se donnant des claques sonores sur le dos. Une écume jaunâtre sort de la gueule du chat.

Les convulsions durent une minute puis s'arrêtent. Le chat se soulève, déboussolé, fait deux pas en direction de la rue, comme s'il voulait s'enfuir, puis se raidit une nouvelle fois sur ses pattes, et retombe à nouveau. Les garçons se remettent à rire, jusqu'à ce que l'animal, dans une dernière et terrible convulsion, meure les pattes en l'air.

Tous continuent à rire, quelques minutes encore, puis se taisent. Au loin, on entend une femme chanter. Un autre coup de tonnerre, plus proche cette fois.

Amedeo se fait donner d'autres bouchées empoisonnées et se tourne vers Tettè. Cacaglio cretino, il lui dit, amène-nous le sac à puces que tu trimballes toujours avec toi.

Tettè le regarde et essaye de le supplier, non, je t'en prie, lui c'est pas comme un chat, c'est mon ami. Mon seul ami. Il voudrait lui dire : je lui parle, tu sais, et lui, il m'écoute. On parle ensemble, et je comprends ce qu'il me dit. Il connaît mes caresses, il me lèche les mains, nous nous partageons ce que nous trouvons à manger, alors que vous, vous m'obligez à vous donner ma nourriture.

C'est ce qu'il dirait s'il pouvait parler ; si le serpent n'était pas remonté de son estomac, et n'essayait pas de l'étouffer de l'intérieur.

Il parlerait, Tettè, mais il lui sortirait de la gorge un seul son guttural, et tous se moqueraient de lui et feraient ce qui leur passe par la tête, comme d'habitude. Mais cette fois, non, cette fois Tettè ne veut pas.

Il regarde autour de lui, désespéré : personne ne passe. Saverio essaye de venir de son côté mais Amedeo l'arrête : non, il dit. C'est lui qui doit l'amener ici, lui tout seul ; et c'est lui qui va lui donner les boulettes au sac à puces, sinon, il va nous mordre. Remue-toi, cacaglio cretino, grouille-toi, qu'on en finisse avant qu'y se remette à flotter.

Tettè regarde Cristiano d'un air suppliant, mais Cristiano détourne les yeux, et regarde la nuit, en direction du bois.

À la fin, tout de même, il intervient : faut laisser tomber, parce que le chien, dans son état, il risque de vous mordre ou de vous pisser dessus. Amedeo se tourne vers lui et lui demande s'il a envie d'une volée de coups de pied. Alors, il dit, on va faire comme ça : si tu nous amènes pas le chien et si tu lui donnes pas le poison, c'est toi cacaglio qui le mangeras, le poison. C'est ça, j'ai décidé : ou c'est le chien qui crève, ou c'est toi.

Comme ça on verra quel bruit ça fait un cacaglio quand il avale le poison. À mon avis, ça sera pas mieux que ce que faisait le chat.

Ils recommencent tous à rire, sauf Tettè et Cristiano.

Cristiano se retourne vers Tettè : allez, cacaglio, te fais pas plus bête que t'es. Donne le poison à ce foutu chien qui sert à rien, et on fiche le camp, parce qu'il va recommencer à pleuvoir.

Lorsqu'il comprend que personne ne lui viendra en aide, Tettè éloigne le chien d'un coup de pied. Le chien, surpris et meurtri, s'éloigne de quelques mètres. Tettè ramasse alors une pierre et lui lance, le chien se retourne et se met à trotter le long du mur, en direction de Santa Maria del Soccorso.

Tettè se tourne vers Amedeo et le regarde d'un air de défi. Étouffé par le serpent, il ne peut pas parler, mais il le regarde tout de même droit dans les yeux.

Amedeo regarde autour de lui et dit : alors, tu vas les manger, cacaglio cretino. C'est toi qui vas les manger, les boulettes empoisonnées.

C'est toi, ou ton connard de chien.

Traînant bruyamment les pieds, Nanni pénétra dans l'église par la porte de la sacristie, un balai-brosse dans une main et dans l'autre un seau métallique rempli d'eau. Il marchait en regardant le pavement et marmonnait, le front plissé, les épaules courbées.

Arrivé au fond de la nef, vers le portail qui ouvrait sur la rue, il aperçut un homme debout dans la pénombre, les mains dans les poches, les cheveux sur le front. Il le remarqua parce qu'il avait vu ses yeux briller dans l'obscurité, comme ceux d'un chat. Des yeux verts.

« C'est toi, le sacristain, non ? Tu t'appelles Nanni, c'est bien ça ? J'ai à te parler, viens dehors. »

Il le reconnut ; c'était ce commissaire de police qui n'arrêtait pas de poser des questions sur le *cacaglio*. Il eut peur, le visage du policier était pâle, il avait des cernes violacés autour des yeux. On aurait dit que c'était lui, le mort.

« Vous voulez parler à don Antonio ? Je vais vous le chercher, il est en train de se reposer, il a une messe dans deux heures. »

Le mort secoua la tête.

« Non, non, je ne veux pas parler à don Antonio. Mais avec toi, justement. Viens dehors, je t'ai dit. »

Le ton était glacial, dépourvu de toute émotion. Nanni se sentit mal à l'aise. Cet homme lui faisait de plus en plus peur.

Dehors, l'air était humide et la température avait chuté au cours des dernières heures. De lourds nuages s'accumulaient, laissant prévoir une nouvelle nuit de pluie. On aurait dit que ça n'en finirait jamais. Ils sortirent de l'église et se mirent sur les marches, à l'abri sous l'auvent de bois qui en protégeait l'entrée. Ricciardi parla sans préambule :

« Écoute-moi bien, je n'ai pas de temps à perdre. J'ai besoin d'informations sur la vie de Tettè, sur ce qu'il faisait et sur qui il rencontrait. »

Nanni émit un petit rire nerveux.

« Mais c'est pas à moi qu'il faut demander ces choses-là, je suis que

le sacristain, je vois personne et je parle à personne. Vous devriez demander à don Antonio, c'est lui qu'est le plus souvent avec les gosses. Moi, je suis au courant de rien du tout. »

Ricciardi ne bougea pas un muscle de son visage. « Je viens de te dire que je n'ai pas de temps à perdre. J'ai déjà parlé avec le prêtre. Maintenant c'est avec toi que je parle. Et en plus, le prêtre ne doit rien savoir de notre conversation. Rien. C'est compris ? »

Nanni traîna les pieds par terre, de plus en plus inquiet.

« Commissaire, de grâce : je peux pas... don Antonio, c'est lui qui me donne du travail, vous comprenez bien que... »

Ricciardi n'avait pas élevé la voix, il murmurait, comme s'ils étaient toujours à l'intérieur de l'église. Nanni devait faire un effort pour comprendre ce qu'il était en train de lui dire.

« Alors, je me suis mal expliqué. Si don Antonio est celui qui te donne du travail, moi, je suis celui qui te tiens hors de la prison. Si tu essayes de me cacher ce que je cherche à savoir, cette nuit tu vas dormir au milieu de vingt autres canailles pires que toi, et qui n'attendent que ça, un nouveau pour lui faire sa fête. À toi de choisir. »

Nanni ricana à nouveau, comme si on venait de lui raconter une blague.

« En prison, moi ? Et pourquoi, s'il vous plaît, puisque j'ai rien fait de mal ?

— Rien, dis-tu ? Je peux tout de suite te montrer trois plaintes déposées par des femmes que tu as embêtées, quand tu étais soûl. Et par des hommes aussi, si tu veux. De nos jours, on n'a même pas besoin de dénonciation, il suffit de faire courir un bruit. Et même si, le lendemain, tu sors de prison, c'en est fini pour le travail, surtout pour un boulot comme celui que tu as la chance d'avoir. Et puis un peu plus tard, tu tombes sur une équipe de types baraqués, en bottes, qui te bourrent de coups de pied, histoire de nettoyer les rues. Alors, qu'est-ce que tu décides ? »

Le sacristain se passa la langue sur ses lèvres gercées, en regardant autour de lui comme pour appeler au secours. Il se trouvait dans un état momentané de sobriété et il savait que le commissaire avait raison : s'il le voulait, il pouvait lui causer de graves ennuis.

« Qu'est-ce que vous voulez savoir, commissaire ?

— Tu dois tout me dire. Je veux savoir ce que Tettè faisait et ce que les autres enfants ne faisaient pas. Tout, même les choses qui te semblent sans importance. Et dépêche-toi. »

Nanni se repassa la langue sur ses lèvres, d'un geste particulièrement dégoûtant qui ressemblait à un tic.

« Le *cacaglio*... le gamin, il était gentil, il faisait jamais rien de mal. Mais les autres en profitaient, ils le provoquaient justement parce qu'il bégayait. Ils lui en faisaient voir de toutes les couleurs.

— Je sais tout ça. Continue.

— Il était le chouchou d'une des deux dames, la plus jeune. Elle lui avait offert des habits neufs. Don Antonio les avait rangés dans une petite armoire fermée à clé, on lui mettait seulement quand elle venait le chercher pour se promener. La dame, elle était dingue de ce même. Elle le caressait, l'embrassait. Je comprends pas pourquoi elle avait pas un enfant elle-même. »

Ricciardi ne releva pas le commentaire.

« Ça ne me regarde pas, et ça ne te regarde pas non plus. Continue.

— Le prêtre, don Antonio, exploitait la situation, la folie de cette femme. Parce qu'elle est riche, très riche, et quand don Antonio sent l'odeur de l'argent, il s'accroche et ne lâche plus sa proie. Chaque fois qu'elle venait, elle nous disait, le petit il a besoin de ceci, le petit il a besoin de cela, et elle, elle donnait de l'argent. Une fois même, parce que le gamin il avait la fièvre, elle m'a fait un cadeau, à moi, pour que je prenne soin de lui et que je lui donne bien ses médicaments. »

Ricciardi ne battait même pas des paupières pour ne pas perdre un seul mot du récit de l'homme.

« Et don Antonio, comment se comportait-il avec lui ? Il le traitait comment, le gamin ? »

Nanni agita la main.

« Pour don Antonio, y a que l'argent qui compte. Les mêmes, ils l'intéressent pas. Pour lui, le *cacaglio*, c'était n'importe qui, à mon avis il arrive à peine à savoir qui est qui. Mais avec Tettè, il gagnait beaucoup d'argent, alors il le punissait moins que les autres. Mais il devait quand même le punir, sinon les autres, ils lui auraient fait la peau, au bègue, par jalousie.

— Et malgré ça, ils n'étaient pas jaloux ? De tout ce que la dame faisait pour lui, les cadeaux, les promenades : ça ne les rendait pas jaloux ?

— Si, si ; mais ça leur allait bien parce que le *cacaglio*, il leur rapportait toujours quelque chose. Maintenant qu'il est mort, eux ils vont faire tintin. »

La chose devait lui sembler amusante, parce qu'il se mit à ricaner. Mais le regard glacial de Ricciardi l'arrêta immédiatement.

« Maintenant, dis-moi autre chose. Parle-moi du boiteux, de l'homme qui venait voir Tettè. »

Un silence aussi froid que l'air qui les entourait tomba entre eux deux. Nanni regarda Ricciardi, abasourdi, les yeux écarquillés. Comment ce maudit policier pouvait-il être au courant pour le boiteux ? Qui lui en avait parlé, puisque le *cacaglio* était mort et que lui, il avait rien dit à personne ? Il essaya de gagner du temps :

« De quoi vous voulez parler, commissaire ? Je comprends pas. »

Ricciardi se tut. Puis, au bout d'un instant, il lança dans un souffle :

« C'est bon. On va prendre tes affaires. Tu vas venir avec moi. »

Le sacristain pâlit et chancela, comme s'il venait d'être giflé.

« Commissaire, je vous en prie, ne faites pas mon malheur. Je saurai pas où aller, s'ils me mettent à la porte.

— Eh bien, ne te fais pas mettre à la porte. Il suffit que tu me dises ce que tu sais sur l'homme qui boite. Et tout de suite. »

L'homme regardait fixement le sol. Sa langue passait et repassait sur ses lèvres.

« Une dizaine de jours avant... avant la mort du *cacaglio*, cet homme m'a arrêté, là, dehors. Un homme élégant : il avait une canne avec une poignée en os. Il m'a donné de l'argent pour que je lui amène le gamin.

— Quel gamin ? Celui dont on parle, ou un autre ?

— Non. Justement celui-là, le *cacaglio*. Je croyais que... ça arrive quelquefois, un monsieur ou une dame, des fois, ils voient un enfant et ils le veulent. Ils disent que c'est pour des petits travaux, mais j'y crois pas, et qu'est-ce que ça peut bien me faire ? S'ils lui font des cadeaux, lui donnent de l'argent et à moi aussi, tout le monde est content, pas vrai ? Et moi, j'ai cm que c'était pareil avec le *cacaglio*. Alors, je l'ai amené à l'homme à la canne. Mais après j'ai pas su ce qui s'était passé. »

Ricciardi pensa qu'il avait rarement eu en face de lui un être plus immonde que le sacristain.

« Et combien de fois tu le lui as amené ? Combien de fois il l'a vu, Tettè, l'homme à la canne ? »

Nanni se concentra pour rassembler ses souvenirs.

« Trois, quatre fois, je crois. Pas plus. Et puis, il est mort. »

Et puis, il est mort. Ricciardi frissonna. De plus en plus fréquemment, il lui arrivait de penser que les morts faisaient moins peur que les vivants. L'homme était répugnant, mais il ne lui semblait

pas assez courageux pour faire du mal à qui que ce soit.

Il devenait urgent de trouver qui était ce personnage qui boitait, et ce qu'il voulait obtenir de Tettè.

Il se retourna et s'éloigna en abandonnant le sacristain sur les marches de l'église, en proie à de nouvelles inquiétudes. Quant à lui, il était de plus en plus perplexe.

En fin d'après-midi, après avoir posé maintes questions à droite et à gauche, Maione mit la main sur Cosimo le colporteur. Ce ne fut pas difficile car le personnage était assez célèbre.

Il le trouva à proximité d'un palazzo bourgeois, au-dessus de Montecalvario, en train d'haranguer un petit groupe de ménagères. Il l'observa un instant de loin, sans se faire remarquer. Ses gestes faussement affectés et ses gesticulations soulignaient les fadaises qu'il débitait. Il portait une veste de frac vieille et élimée, un chapeau haut de forme cabossé et posé de guingois sur la tête. Il proposait sa marchandise comme il l'aurait fait de bijoux précieux, et il réussissait à se rendre plus attirant que ridicule. Maione pensa une fois de plus qu'il vivait dans une ville de comédiens.

Il attendit que les femmes soient parties, beaucoup avec quelque chose entre les mains, une casserole ou un bout d'étoffe. Il en restait une avec laquelle Cosimo se montra plus familier ; après avoir regardé furtivement autour de lui, il tira un paquet dissimulé dans un coin de sa charrette. Il en sortit un objet métallique, peut-être un couvert, qui envoya une lueur dans la lumière grisâtre.

Maione choisit ce moment pour se manifester.

« Bonsoir. On parle de quoi, ici ? »

À la vue du brigadier, la femme, jeune et gracieuse, ouvrit grands les yeux.

« Oh, bonsoir brigadier. Excusez-moi, j'allais justement rentrer à la maison, ma maîtresse veut dîner de bonne heure. Au revoir, Cosimo. On se verra la prochaine fois. »

Le colporteur se trouva pris entre l'envie de conclure l'affaire et la peur du policier ; mais cette dernière l'emporta plus rapidement.

« Brigadier, quel honneur pour moi ! Je m'entretenais précisément avec cette jeune et jolie demoiselle, à la fin de ma tournée, pour emporter une belle image dans mes yeux fatigués. Mais maintenant, comme elle-même le disait, on glisse vers l'heure du repos, et il vaut mieux que je m'en aille moi aussi, car la journée a été longue et dure. Si vous permettez... »

Maione le regardait fixement, les mains dans les poches.

« Eh bien, non, Capone Cosimo. Je pense que tu vas devoir attendre un peu pour aller te reposer ; nous avons, je crois bien, trois ou quatre mots à échanger. »

L'esprit du fripier enregistra que l'énorme brigadier qu'il ne connaissait pas le connaissait lui, au contraire, nom et prénom compris. Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale, et ce n'était pas à cause de l'humidité.

« On se connaît, brigadier ? Je ne m'en souviens pas, et pourtant une personne de votre importance n'aurait pas pu échapper à ma mémoire. Je vois que je ne rajeunis pas. »

Maione lui adressa un sourire satanique.

« Je te connais, Capone, point final. Je te connais, toi et ceux de ton espèce. Je travaille avec vous, comme toi tu travailles avec tes bassines et tes blanchisseuses. »

Capone se montra perplexe.

« Brigadier, je ne comprends pas. Je suis un bourreau de travail. Je passe mes journées à tirer cette charrette d'un bout à l'autre de Naples pour gagner mon pain. J'ai une famille à nourrir, au-dessus du Vomero. Qu'est-ce que vous avez voulu dire ?

— Moi aussi j'ai une famille à nourrir ; et tous ceux qui en ont une le font sans pour autant glisser leurs mains dans les affaires d'autrui. »

Le colporteur prit un air offusqué.

« Je ne sais pas quel enfant de salaud vous a raconté ça, mais c'est faux ! Je vous le jure sur mon honneur, brigadier, que l'idée de voler ne m'a jamais effleuré ! J'ai été accusé dans le passé, mais c'était uniquement par jalousie, de la part du fils d'une brave femme qui voulait ma ruine. Demandez donc à mes clients, qui m'aiment bien et qui se servent chez moi depuis des années, et vous verrez... »

Maione l'interrompit d'un geste sec de la main.

« Capone, arrête ton cirque : tu es un voleur. Un voleur de la pire espèce, parce que tu as l'air honnête. Moi, j'ai presque de l'estime pour ceux qui sortent la nuit, vêtus de sombre, avec leurs armes. On les attrape et on les fiche au trou, on fait les gendarmes et eux les voleurs. Ils ne nient pas les faits, et une fois qu'on les tient, ils se font une raison. Ce sont des voleurs, ils font leur métier de voleur. Mais les types comme toi, au contraire, sont la ruine de ce pays. Ils font semblant d'être honnêtes, alors qu'en réalité, ils sont complètement pourris. »

Capone commençait à avoir peur.

« Je ne comprends pas, brigadier. Pourquoi tout ce discours ? De quoi vous m'accusez ? »

Maione haussa les épaules.

« Je n'aurai pas de mal à trouver une raison pour te boucler. Et rien ne dit que, après avoir fini mon travail, je ne viendrai pas jeter un œil à ta charrette. »

Il donna un coup à la charrette, à l'endroit où il avait vu le fripier tirer le paquet louche. Un tintement métallique s'échappa de l'intérieur. Capone pâlit, et tenta sa chance en jouant la mauvaise carte.

« Brigadier, ayez pitié de moi. Je suis un père de famille. J'ai de la marchandise de valeur là-dedans : faisons comme ça, je vous en laisse une partie et vous... vous fermez les yeux. Et chacun repart de son côté. »

Maione, tout d'abord, n'en crut pas ses propres oreilles : cette racaille essayait de le corrompre ! Il ferma les yeux et compta jusqu'à dix. Puis il allongea la main et prit le bras de Capone en tenaille. L'homme gémit de surprise et de douleur.

« Écoute-moi bien, ordure : je te brise les os un par un et je t'envoie en prison, en disant que tu m'as opposé de la résistance. Mensonge pour mensonge, voilà qui me plaît bien. Tu n'es même pas digne de me regarder en face. Tu as compris, oui ou non ? Dire que tu t'imaginais pouvoir faire des affaires avec moi. »

Le fripier se mit à bredouiller :

« Mais... mais... b-brigadier, vous avez mal compris. Je ne me serais jamais permis... lâchez-moi, vous êtes en train de me casser le bras ! »

Maione le relâcha et soupira, après quoi il reprit sur un ton plus calme :

« Alors, dépêchons-nous, ça me dégoûte de parler avec un type comme toi. Tu ne m'intéresses même pas, tu n'as rien dans le ventre. Je veux des informations sur le gosse, et tu as intérêt à me dire ce que je cherche à savoir, et tout de suite. »

Capone tomba de son nuage.

« Le gosse ? Quel gosse ?

— Tettè, celui de Santa Maria del Soccorso. Le gosse que tu traînais avec toi et qui est mort. »

Le colporteur semblait déboussolé. Il commençait à faire sombre et ce brigadier énorme et énervé lui faisait peur.

« Bien sûr ! C'était comme un fils pour moi. Il me donnait un coup de main, je lui apprenais le métier et... »

À nouveau la tenaille.

« Capo', tu crois encore pouvoir me mener en bateau ? Je t'ai dit que je voulais la vérité ! Je sais ce que tu faisais avec le pauvre même, comment tu te servais de lui en l'envoyant chaparder chez les gens pendant que tu baratinais tes quatre clientes idiotes. Je sais tout. »

Cosimo avait l'impression de vivre un cauchemar.

« Mais, si vous savez déjà tout, qu'est-ce que vous voulez de moi ? Je vous demande pardon, je vous jure que je le ferai plus jamais ! Si vous me laissez partir...

— Tu dois d'abord me parler du gamin. Me dire tout ce que tu sais sur lui, et tout ce que tu lui as fait. »

Le fripier se raidit, terrorisé.

« Mais à quoi vous pensez, brigadier ? Je ne vous permets pas de penser des choses pareilles ! Et puis, on m'a dit qu'il avait avalé du poison, et ça, j'y suis pour rien ! »

Maione le regardait fixement, gravement.

« Continue. Je veux savoir comment il était, cet enfant. Et arrête de me dire qu'il était comme un fils, pour toi, parce que ses propres enfants, on ne leur apprend pas à voler. »

Capone avait compris qu'il fallait dire les choses telles qu'elles étaient, et essayer de mettre un terme à ce mauvais rêve.

« C'était un petit enfant, brigadier. Un enfant comme il y en a des milliers dans les rues. Il parlait pas et s'il essayait, il bégayait ; mais il était mignon, attendrissant, et pour ça il m'était bien utile. Je lui avais dit que s'il racontait ce qu'on faisait, je lui ferais payer très cher, mais je n'aurais jamais pu lui faire de mal, jamais. Et puis, est-ce que j'y avais intérêt ? Maintenant que je lui avais appris comment faire... faire ce qu'il faisait, pourquoi j'aurais voulu le perdre ? »

Maione était révolté, mais prêt à le croire.

« Parle-moi des derniers jours. Quand est-ce que tu l'as vu pour la dernière fois ? Tu as remarqué quelque chose d'étrange, d'inhabituel ? Tu as vu quelqu'un avec lui ? Parle ! »

— Non, brigadier, moi le gamin, je l'avais pas vu depuis jeudi. J'ai pensé qu'il était tombé malade, parce qu'il était squelettique, qu'il n'avait pas de santé. On aurait dit que, s'il tombait par terre, il n'aurait pas la force de se relever. Je n'ai pas eu de nouvelles et je n'ai pas eu le temps d'aller en chercher. Et puis, avant-hier, voilà son

camarade Cristiano qui arrive, un autre de la paroisse. Il me dit que Tettè est mort et me demande si je peux le prendre pour travailler à sa place. C'est comme ça que j'ai su qu'il était mort. Mais lui, il était toujours tout seul, il avait seulement ce bâtard de chien qui le suivait partout. Je ne sais rien d'autre, je vous le jure ! »

Le brigadier le regarda fixement, longuement. Comme s'il avait voulu imprimer son mépris sur le corps de l'homme, comme une menace. S'il découvrait qu'il lui avait menti, s'il le trouvait à nouveau sur son chemin, s'il apprenait qu'il avait encore volé ou maltraité quelqu'un, il n'aurait aucune pitié pour lui. Capone comprit et baissa les yeux.

« Je te retrouverai, Capone. Comme je t'ai trouvé aujourd'hui, je te retrouverai, souviens-toi bien de ça. Et prie le bon Dieu de ne pas m'avoir menti. »

Le colporteur releva les yeux.

« J'ai pas menti, brigadier. Voler, c'est une chose, mais tuer ou permettre de tuer, c'en est une autre. Je ne sais rien de ce qui est arrivé au même et je ne sais même pas à qui m'adresser pour le savoir. Je vous l'ai dit, c'était un enfant comme il y en a tant d'autres dans la rue. »

En retournant au commissariat, Maione n'arrivait pas à s'ôter de la tête les derniers mots du colporteur : un enfant comme il y en a tant d'autres dans la rue. Avec un frisson, il se rendit compte que cette phrase l'avait poursuivi inconsciemment, tandis qu'il cherchait à comprendre l'obstination de Ricciardi à découvrir les circonstances exactes de cette mort.

Cette idée le rendait malade : un enfant comme il y en a tant d'autres dans la rue. Et s'il mourait lui aussi, comme était mort Luca, son fils policier, poignardé par un délinquant ? Ses enfants, ses petits, deviendraient « des enfants, comme il y en a tant d'autres dans la rue » ?

Le commissaire avait encore une fois raison, pensa-t-il. Les enfants de la rue sont les enfants de quelqu'un, sont les enfants de tout le monde. Et lui, Maione, avait honte de ne pas l'avoir compris immédiatement. On ne met pas un terme à l'existence d'un enfant avec deux mots écrits sur un rapport. Il fallait comprendre. Et comme les recherches le laissaient apparaître, il y avait bien eu des choses étranges et obscures dans la courte existence de Tettè.

En passant au carrefour de la via della Tofa, là où ce matin Ricciardi l'avait attendu, il entendit chuchoter dans son dos, et

instinctivement, il se retourna. Dans l'ombre, Babinella l'attendait, un foulard sur la tête, un manteau plusieurs fois retourné sur le dos.

« Bambi ? Toi ici ? Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Le travesti avait une expression grave que Maione ne se souvenait pas lui avoir jamais vue sur le visage, avec deux rides profondes incrustées au coin des lèvres.

« Bonsoir, brigadier. Il faut que je vous parle. »

« Signora ? Signo', alors, laquelle préférez-vous ? »

Livia abandonna le cours de ses pensées et essaya une nouvelle fois de ramener son attention sur les deux toilettes que la couturière lui proposait. Elle lui avait été recommandée par une de ses nouvelles amies napolitaines, la marquise De Luca di Roccataglia. Les deux modèles essayés lui plaisaient mais elle avait du mal à se décider.

Son esprit voguait de manière désordonnée, se portant souvent vers la fenêtre striée par la pluie. Les quelques paroles arrachées à Maione l'avaient mise dans un état de tension et d'inquiétude très fort à l'égard de Ricciardi, particulièrement en ce qui concernait ses rapports avec le Dr Modo, une personne que la police secrète surveillait de près.

Elle s'était rendue au commissariat avec l'intention de faire comprendre à Ricciardi, mais sans le lui dire explicitement, que son amitié avec le médecin pouvait être dangereuse. Il suffisait de peu de choses, en ce moment, pour se faire envoyer en relégation.

Et puis, Maione lui avait parlé de la mort de l'enfant, et cela l'avait frappée en plein cœur. Elle avait été mère, peu de temps car une maladie avait rapidement emporté son fils et le fait qu'un homme s'acharne à découvrir les raisons de la mort d'un orphelin lui rendait Ricciardi plus attachant encore.

De la rue, à travers le bruit de la pluie et de la circulation, montaient les cris joyeux de quelques *scugnizzi* qui s'amusaient avec les flaques d'eau. Qui éprouve de l'amour pour les enfants a certainement beaucoup d'amour à donner, pensa-t-elle. Et elle sourit à la couturière.

« Elles sont belles, très belles ; je les prends toutes les deux. »

Dans le petit café où Ricciardi et lui s'étaient retrouvés le matin même, Maione s'était assis avec Bambinella qui essayait de se réchauffer en serrant la tasse de thé entre ses deux mains. L'expression de son informateur l'inquiétait. En général il était souriant, ironique, vulgairement affectueux, porté à la plaisanterie et à la taquinerie. Là, il le voyait sérieux, sombre, pensif.

« Et alors, Bambi', qu'est-ce qui se passe ? Tu dis toujours qu'il est dangereux de se rencontrer dans la rue, et voilà tout d'un coup que je te retrouve à m'attendre, à deux pas du commissariat. »

Bambinella posa sa tasse et prit une serviette du bout de ses longs doigts aux ongles vernis.

« Brigadier, il s'agit de la mort du *bambino*, du petit de Santa Maria del Soccorso. J'ai appris une chose qui m'a semblé importante et je suis venue vous la dire. J'aurais pas dû ? »

— Si, si, tu as bien fait. C'est seulement que tu as une mine... c'est pas celle que tu as d'habitude. »

Bambinella fit une grimace.

« Je sais, je suis sortie de chez moi comme j'étais, sans même refaire mon maquillage. Mais si une fille est belle, elle est belle dans n'importe quelle tenue, n'est-ce pas, brigadier ? »

Maione sourit.

« Oui, si elle est belle. Alors, dis-moi : qu'est-ce que tu as donc appris ? »

— Alors, brigadier, écoutez-moi bien : ce matin, j'ai vu mon client, le marchand de légumes, qui m'avait dit qu'il avait aperçu le gamin avec cet homme boiteux, élégant, vous vous souvenez ? »

Maione fit signe que oui.

« Continue.

— Alors, lui, il m'avait déjà dit qu'il avait eu l'impression que cet homme-là et le petiot avaient eu une discussion agitée, que le boiteux le tenait par le bras, et qu'il le secouait, qu'il le maltraitait un peu en somme. Au point qu'il avait même pensé intervenir, parce qu'il lui avait semblé que le gamin avait besoin d'aide.

— Oui, tu me l'as déjà dit. Et alors ? »

Bambinella continua méthodiquement :

« Et alors, aujourd'hui, il m'a dit qu'il l'avait revu, l'homme qui boite. Il l'a vu sortir d'un palazzo, à Santa Lucia, au numéro douze ; et il s'est informé sur ce monsieur. Le concierge qu'il connaît bien lui a dit qu'il habitait là et qu'il s'appelait Sersale, Edoardo Sersale. C'est un noble d'une vieille famille, mais mon client n'a pas bien compris laquelle. Le nom m'a dit quelque chose, et quand le marchand de légumes est parti, je suis descendue et je suis allée voir une copine qui travaille pas loin, dans une maison à la Torretta. »

Maione écarta les bras.

« Mais comment tu fais, tu connais toujours quelqu'un qui travaille

au bon endroit, il suffit que ça soit un endroit louche. Bordels, tavernes, tripots, n'importe où. »

Bambinella acquiesça.

« C'est vrai, brigadier. Et par bonheur, parce que j'ai une bonne mémoire, ma copine m'avait parlé d'un client du bordel qui en pinçait pour une des filles, je la connais de vue moi aussi, une beauté, un peu vulgaire à mon avis, mais qui a une paire de nichons comme ça et une bouche... »

Maione l'interrompit brusquement :

« Est-ce que tu crois que je suis ici avec toi, au risque d'être reconnu et de passer pour un n'importe quoi, d'être tourné en ridicule jusqu'à la fin de mes jours, pour savoir comment sont les seins d'une pute du bordel de la Torretta ? Tu vas avancer, oui ou non ?

— Vous avez raison, brigadier, excusez-moi, mais je suis toujours comme ça, je m'égare. En fait, le client de l'amie de ma copine correspond à la description du type, boiteux, élégant, etc. Alors j'ai demandé à ma copine de me faire rencontrer la fille en question, son nom, je vais pas vous le donner parce qu'elle m'a fait jurer sur la Madone de Pompéi de ne rien dire, et vous savez combien je suis dévote. Finalement, le nom correspond et j'apprends que ce Sersale, eh bien, j'apprends qu'il est dans le pétrin. Sacrement dans le pétrin. »

Maione était tout ouïe.

« Comment ça, sacrement dans le pétrin ?

— C'est noble, oui, mais il est couvert de dettes. Il aime les femmes, les cercles de jeux, les cartes. Il a dilapidé une vraie fortune et maintenant il est entre les mains des usuriers qui le menacent, s'il ne paie pas ses dettes jusqu'au dernier centime, de le battre comme plâtre.

— Mais le gamin, qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Ah, ça, j'en sais rien, à vous de trouver. Le fait est que la fille a dit que depuis quelques jours, son ami avait changé du tout au tout. Il riait, était redevenu fou comme avant, joyeux, quoi. Et quand la fille lui a demandé ce qui lui était arrivé, il a répondu : j'ai retrouvé le même. C'est tout. »

Maione était intrigué.

« Et qu'est-ce que ça veut dire, "j'ai retrouvé le même" ? Qu'est-ce que ça signifie ? Ce Tettè était orphelin, il ne mangeait même pas à sa faim, et pour finir, à cause de ça, il s'est avalé de la mort-aux-rats. Qu'est-ce que cet homme pouvait bien attendre de lui ? »

Bambinella haussa les épaules.

« Comment vous voulez que je le sache, brigadier ? Mais le cœur me dit que ce boiteux de merde, il est pas pour rien dans la mort du pauvre mioche. »

Maione était d'accord.

« Pour rien ou pas, il faut sûrement se renseigner. Merci, Bambi'. Tu as raison, l'information est importante et elle devait nous parvenir très vite. Mais je peux te poser une question ? Pourquoi tu as fait tout ça ? Pourquoi tu es allé jusqu'à la Torretta sous cette pluie battante, tu es revenu ici, tu m'as attendu au coin, sans savoir si je passerais ou non par là ? »

Bambinella but une dernière gorgée de thé et sourit tristement.

« Parce que moi aussi j'ai été un bébé abandonné, brigadier. Sans père, ni mère, laissé au beau milieu d'une rue de cette ville. Et alors, ça te fait comprendre que tu comptes pour rien ; que tu vives ou que tu meures, c'est la même chose, que tout le monde s'en fiche. J'ai dû gagner ma vie au jour le jour, comme ce malheureux *bambino* que vous avez ramassé à Capodimonte. Disons que c'est une fleur sur son cercueil. Une fleur de la part de Bambinella. »

Les mains d'Enrica jonglaient avec les couverts tandis qu'elle mettait la table pour le dîner. Ses mains volaient comme volait son cœur, bien au-dessus des nuages chargés de pluie qui planaient lourdement sur la ville.

Elle avait reçu une nouvelle lettre. Son père l'avait retirée de la boîte aux lettres, sans se faire voir de sa femme, et lui avait remise avec un sourire complice ; un sourire de connivence qui l'avait fait rougir comme une pivoine, avant qu'elle ne s'éclipse dans sa chambre.

Cette fois, le ton était plus doux, mais toujours dans le registre de discrétion qu'ils avaient choisi. Ricciardi s'excusait maladroitement de sa timidité, sans doute excessive, qui l'empêchait de se rapprocher d'elle comme beaucoup d'autres l'auraient fait.

Elle ne devait pas croire, cependant, qu'elle n'était pas au cœur de ses pensées. Ce qu'il ressentait, et qu'un jour, il espérait bien arriver à lui dire, était quelque chose de très fort (et là, elle avait dû interrompre sa lecture, parce que son cœur menaçait de lui sortir par les oreilles). Mais il était parfaitement novice dans ce genre de situation qu'il rencontrait pour la première fois de sa vie.

Il terminait en disant qu'il espérait qu'elle aussi, parfois, pense à lui, et que leurs pensées puissent se rapprocher. Il l'espérait tellement. Et il la saluait en lui souhaitant, et de tout son cœur, tout le bonheur du monde.

Enrica ne se souvenait pas avoir, un seul jour, été aussi heureuse. Jamais. Même très longtemps auparavant.

Elle espérait seulement réussir à mettre dans sa réponse toute son émotion : elle allait, elle aussi, se montrer plus affectueuse.

Elle se demanda quand il se déciderait à lui proposer un rendez-vous.

La clientèle du Gambrinus changeait à l'heure du dîner.

À l'heure de l'apéritif, ceux qui prolongeaient les bavardages de l'après-midi, ceux qui se trouvaient là plus ou moins secrètement après être passés à la pointeuse familiale, s'asseyaient à des tables déjà occupées et bavardaient avec des inconnus qui se trouvaient là pour les mêmes raisons qu'eux.

Les clients du soir, ceux qui voulaient écouter de la musique en direct, sans passer par la boîte en bois appelée radio, ceux qui voulaient croiser les regards du beau sexe et ébaucher les prémices de futures relations, ceux qui voulaient profiter d'une ambiance légère et joyeuse pour faire des projets d'affaires, n'étaient pas encore arrivés.

À l'heure du dîner, le Gambrinus était un terrain abandonné. Les serveurs et les barmen affûtaient leurs armes pour la soirée et calculaient les profits et les pertes de la journée. On commençait à regarder le montant des pourboires, on vérifiait l'état des fracs, on réajustait le nœud papillon qui avait souffert du service agité de l'après-midi. La sonnerie du tiroir-caisse tintait moins souvent, et à l'entrée, les clients qui se croisaient ne se connaissaient pas toujours.

À l'heure du dîner, au Gambrinus, même les odeurs changeaient. Après la matinée dominée par l'arôme de Sa Majesté le Café, l'heure du déjeuner imprégnée par le bouquet des tomates cuites, de la mozzarella et des aubergines, l'après-midi dominé par la senteur des pâtisseries et des biscuits salés accompagnant vermouth et rossolis, les parfums se mêlaient maintenant, sans vainqueurs ni vaincus ; ils imprégnaient déjà les tapisseries soyeuses comme ils le feraient à nouveau le lendemain.

Les sons tenaient bien leur rôle, au Gambrinus, à l'heure du dîner. La joyeuse mélodie du matin et celle plus rêveuse de l'après-midi faisaient place, sur le clavier du piano à queue, à des arpèges interrogateurs, des enchaînements harmoniques sans signification précise. Un ruissellement de notes, une poussière d'étoiles filantes qui enveloppait les cristaux des lustres sans les faire vibrer, une musique d'attente et de légère nostalgie.

L'air était étonnamment limpide, à l'heure du dîner, dans les lumières du Gambrinus. Cigares et cigarettes étaient un souvenir de l'après-midi lorsque leur odeur se mêlait à celle de la pluie, au rire argentin des clientes et au tintement des petites cuillères virevoltant dans les tasses à thé. Ce souvenir reviendrait au cours de la nuit pour servir d'écran neigeux aux paroles chuchotées à l'oreille et aux tangos sensuels et passionnés dansés au centre de la salle, et admirés depuis les guéridons chargés de mignardises. Mais à cette heure-là, à l'heure du dîner, la lumière des immenses lustres de cristal jouait sur les ors et les argents des murs et des comptoirs, arrivant intacte, comme elle était partie, d'une myriade de petites lampes.

Elle dure peu, l'heure du dîner au Gambrinus. Du dernier verre vide de vermouth abandonné sur une table jusqu'au premier noctambule qui entrera en regardant blasé autour de lui, il se passera moins d'une heure. Mais elle semblera beaucoup plus longue.

Parce que c'est l'heure du dîner.

Maione entra au Gambrinus avec appréhension, mais il y avait peu de monde : aucune rencontre désagréable à craindre.

Quelques tables étaient occupées, certes, mais la salle était grande. Une femme seule, le maquillage un peu défraîchi, lui lança un regard déplaisant. Un homme âgé avait les yeux larmoyants de quelqu'un qui a trop bu et laissait fuser, de temps en temps, un petit rire incongru. Deux hommes en col dur mangeaient face à face sans se parler. Un couple, lui lisant le journal et elle regardant dans le vide, n'échangeait pas un mot. Quelle tristesse, pensa le brigadier.

Il vit Ricciardi installé à sa table habituelle, une tasse fumante devant lui, les mains dans les poches et le regard perdu sur la rue luisante de pluie et balayée par la lumière des réverbères. Il était pâle à faire peur et sa lèvre inférieure tremblait par intermittence.

« Commissaire, vous n'allez pas bien et c'est pas un temps à traîner dehors si on se sent pas bien. Vous avez de la fièvre, ça se voit tout de suite. Faites-vous raccompagner chez vous, croyez-moi : vous ne rendez service à personne, si vous êtes malade.

— Ne t'inquiète pas, ça ira. Je suis de ceux qui, s'ils se soignent, sont encore plus malades. J'ai commandé une *sfogliatella* et un café. Raconte-moi plutôt ce que tu as fabriqué aujourd'hui et je te dirai à mon tour tout ce que j'ai appris. »

Pendant une bonne demi-heure, ils échangèrent des nouvelles relatives à leurs propres investigations. Ricciardi parla du sacristain sans réussir à cacher son dégoût pour le personnage détestable qu'il

était ; Maione parla de Cristiano et de la contenance qu'il essayait de se donner, si triste pour un garçon de son âge, de Cosimo et de ses fricotages. On pouvait tous les accuser de larcins, de violences ; mais on ne pouvait en soupçonner aucun d'avoir empoisonné un enfant.

Puis, le brigadier raconta comment Bambinella était venu à sa rencontre pour lui communiquer des renseignements sur l'homme boiteux qui maintenant avait un nom, un prénom et même une adresse.

Maione secoua la tête, découragé.

« Commissaire, ça n'avance pas, on tourne en rond. Même pour l'homme qui boite, qu'est-ce qu'on a ? Les déclarations d'une putain à une autre putain. C'est peut-être un pervers, on va l'attraper, le fiche en prison, après lui avoir flanqué une bonne raclée, et après ? »

Ricciardi, à son tour, exprima ses doutes :

« Mais est-ce qu'un homme dans cette situation, avec des problèmes de dettes et des usuriers sur le dos, perdrait son temps à assouvir ses instincts sur un gamin ? Et puis, quel rapport peut-il y avoir entre le fait de s'être procuré de l'argent et d'avoir retrouvé un enfant ? Cette histoire ne tient pas debout.

— Alors on retourne à la première hypothèse, commissaire : celle de la mort accidentelle. Plus on fouille et plus on trouve d'horreurs, là-dessus je suis d'accord avec vous ; des choses qui donnent envie de vomir. J'ai envie de vous proposer de faire un grand ménage. On fiche au trou le colporteur, le sacristain, le boiteux. Dès que Mascellone est parti, on passe la vie du prêtre au peigne fin, parce que pour le moment on ne peut rien faire ; un bon coup de balai, en somme. L'enfant est mort par accident, paix à son âme, maintenant, c'est un petit ange au paradis. Laissons-le tranquille, là-haut. »

Ricciardi se tut. Il regardait la rue. Il pleuvait et il faisait froid mais il voyait toujours la petite gouape veiller et rejeter du sang en disant : *Allez, je veux voir. Je veux voir si tu y arrives.* Il pensa que les choses restaient là, immuables ; mais qu'il était la seule personne à les voir.

Il se tourna vers Maione.

« Demain, c'est fête, Raffaele. Et après-demain, c'est jour des Morts. Tu as deux jours de repos, reste tranquille à la maison avec les tiens. Je te remercie de m'avoir aidé dans cette enquête qui est, probablement, une lubie. »

Maione observait le visage du commissaire.

« Vous n'êtes pas bien. Vous devez avoir une fièvre de cheval et le temps est infect ; si vous continuez à vous promener dans les rues,

vous allez ramasser une pneumonie. Et puis, je commence à vous connaître. Je vous connais bien, même, et je sais que vous êtes pas du genre à laisser une situation pareille au point mort. Promettez-moi, commissaire : faites une pause. On n'a pas de piste sérieuse, et rien ne bouge. On a vu ce qu'on pouvait voir, il n'y a rien d'autre à faire pour le moment. On attend mardi, et on se remettra à chercher. »

Ricciardi ébaucha un sourire.

« Tu as raison, je crois qu'il n'y a rien d'autre à faire pour le moment. Ne t'inquiète pas. »

Mais Maione ne lâchait pas prise :

« Vous devez me le promettre, commissaire. Sinon, je vous fais garder au Gambrinus. Aucune initiative, aucun contact, jusqu'à ce que nous nous revoyions tous les deux. Je vais vous raccompagner, c'est plus raisonnable, vous savez. Je vous en prie, écoutez-moi, parce que, à mon âge les soucis ça fait du mal. »

Ricciardi hocha la tête.

« Tu sais bien que je ne fais jamais de promesse. Mais ne t'inquiète pas, car il n'y a rien d'autre à faire pour l'instant. Je t'attendrai. Maintenant rentre chez toi, quant à moi je vais me mettre au lit avec une aspirine. »

Le long du chemin, secoué de frissons et avec un mal de tête qui ne cessait d'empirer, Ricciardi pensa à Enrica. Il pensa à elle pour trouver un refuge face au tourment causé par l'image de l'enfant, celle du sacristain et de son vilain tic, de Bambinella parlant à Maione du boiteux, et du marchand de bric-à-brac qui cachait de l'argenterie dans sa charrette.

Cent détails liés ou non entre eux, et un cadre général qui tardait à se composer.

Lorsqu'il arriva à son portail, il se retourna pour vérifier une intuition. Il vit le chien immobile en train de l'observer sous la pluie qui avait recommencé à tomber.

Dimanche 1^{er} novembre

Le dimanche sous la pluie est une chose particulière.

Il te met dans une situation que tu n'attendais pas, que tu n'avais pas souhaitée. Il t'empêche, dans la rue, de plonger dans la foule, de te rassasier de lumières et de couleurs, de te faire bousculer dans les jardins publics, par des nourrices, ou dans les cafés de la Galleria, par de jeunes couples. Il t'empêche d'aller respirer le parfum de la mer et d'entendre les cris des pêcheurs te proposant leur pêche de nuit.

Le dimanche sous la pluie ferme les portes. Il pénètre par les interstices des volets, inonde les murs et le sol, il remonte jusqu'à ton âme, et serre ton cœur dans son poing. Le dimanche sous la pluie est habile à jouer avec l'espérance et la solitude.

Le dimanche sous la pluie te fait désirer autre chose que ce que tu as. Il attire ton regard sur les fenêtres ruisselantes, déformant tout ce que tu vois au travers. Il ne te laisse même pas voir les images de l'extérieur, durant les heures que tu ne peux consacrer à la promenade et aux rencontres.

Si tu es un vieux médecin portant en lui tant de blessures de guerre, le dimanche sous la pluie te trouvera déjà réveillé à l'aube. Tu te lèveras en traînant les pieds dans une maison trop grande pour toi, la chemise de nuit flottant autour de toi, les bas en tire-bouchon. Tu fumeras beaucoup, en regardant sans honte mais avec crainte ta solitude et le futur sombre que tu n'auras peut-être pas. Tu penseras aux brouillards lointains et aux pluies de ton adolescence, pleins de jeux et dépourvus de frustrations ; et tu décideras peut-être de t'habiller et de te rendre à l'hôpital, même si tu n'es pas de garde. Parce que les malades et leurs souffrances sont tout ce qui te reste.

Le dimanche sous la pluie a ses armes.

Si tu es une jeune fille amoureuse, tu ne verras pas le moment où il pourrait se passer quelque chose ; au contraire, le dimanche sous la pluie suspendra le temps dans une immobilité qui te semblera infinie. Tu liras et reliras une lettre, tu la compareras avec ce que tu espérais et la lumière glacée qui vient des fenêtres striées par la pluie te fera

craindre le pire. Tu prépareras le déjeuner avec des gestes distants et ta famille ressentira, sans la comprendre, ton agitation, et te regardera inquiète ou agacée. Tu ne t'en apercevras pas, tandis que tu t'approcheras sans cesse de la fenêtre, comme le fait un poisson avec les parois de son aquarium, en pensant à un monde dans lequel tu craindrais de ne pas pouvoir respirer.

Le dimanche sous la pluie est rempli de peurs.

Si tu es un homme qui aurait voulu être une femme, tu passeras peut-être la journée à te vernir les ongles et à t'épiler. Tu enrageras de ne pas pouvoir sortir avec une robe à fleurs, pour hurler au monde que tu es belle et forte, en dépit de la nature qui n'a pas voulu t'écouter. Il te reviendra peut-être en mémoire l'enfant que tu étais, dans la rue, rejeté et moqué, maltraité par ceux-là même qui aujourd'hui viennent te chercher, faméliques. Quelqu'un viendra peut-être te trouver en cachette, trempé et essoufflé, et regardera autour de lui dans la crainte d'être vu et reconnu ; mais cela t'est bien égal, parce que même cela c'est de l'amour, et que s'il te prend quelques instants, tôt ou tard il te les rendra.

Le dimanche sous la pluie fait de bien étranges cadeaux.

Si tu es une jolie femme qui vient de t'installer en ces lieux, ta nouvelle ville t'apparaîtra étrange à travers la pluie. Tu penseras que, malgré sa réputation de pays du soleil, il y pleut beaucoup. Mais que la pluie n'y est pas comme ailleurs et que les ondées alternent avec les rayons de soleil pleins de chansons. Tu décideras de sortir tout de même, et tu te promèneras en voiture dans les rues désertes. Tu admireras les immeubles muets du front de mer, l'écume des vagues bondissant jusque sur la chaussée, l'air chargé d'électricité. Tu penseras au seul homme que tu as envie de voir, quand au café une centaines de mains se proposeront pour allumer ta cigarette, faisant pâlir de jalousie les autres femmes ; mais tu as besoin de cet homme-là, pas des autres, et ton esprit cultive une seule espérance à la fois.

Le dimanche sous la pluie limite les possibilités.

Si tu es un brigadier un jour de fête, tu feras pour une fois la grasse matinée, tandis que la pluie frappe aux volets. Tu feras l'amour de bon matin, calmement, en te perdant dans les cheveux blonds, les yeux bleus et la peau douce de la femme que tu as aimée, que tu aimes encore et que tu aimeras toujours, tant que tu verras clair. Et puis tu accueilleras cinq lutins dans ton lit, tandis qu'elle préparera le petit déjeuner, et tu raconteras à ces yeux écarquillés les fabuleuses aventures de l'héroïque policier qui arrête les bandits. Et tu penseras peut-être à celui qui n'est plus là et tu lui adresseras une larme et un sourire, en lui rappelant que dans ton cœur de père, il y a une grande,

belle et lumineuse place pour lui, et qu'il en sera toujours ainsi.

Le dimanche de pluie a ses invités.

Si tu es une vieille nourrice rhumatisante, tu regarderas ton *signorino* s'habiller pour sortir, même si aujourd'hui c'est dimanche, même si aujourd'hui c'est la fête de tous les saints, même si aujourd'hui, il pleut à verse. Tu protesteras, tu te lamenteras mais il ne t'écouterà pas. Il ne t'écoute jamais. Tu observeras ses yeux brillant de fièvre, tu surveilleras sa toux. Ta maladresse te pèsera autant que la crainte de le voir souffrir. Tu nourriras un fol espoir pour l'avoir vu écrire en cachette et garder une feuille froissée dans une poche de sa veste. Sur son cœur, précisément.

Le dimanche sous la pluie glisse tout de même quelques espoirs au sein des pires solitudes.

Ricciardi marchait et ses pas résonnaient comme en pleine nuit, bien qu'on fût le matin. En ce dimanche d'automne, la pluie retenait les gens chez eux.

Il serait bien resté au chaud, ce jour-là : il se sentait brisé, la gorge en feu, la tête comme enveloppée dans de la ouate ; mais il savait qu'il ne connaîtrait pas de repos tant qu'il ne saurait pas qui était l'homme qui boitait, et quel rôle il avait tenu durant les derniers jours de Tettè.

Le sacristain avait juste servi d'intermédiaire ; les autres garçons ne pouvaient rien savoir et il serait donc impossible de leur soutirer des informations ; don Antonio ignorait certainement l'existence du boiteux, et de toute façon, après la lettre de la curie, il ne pouvait plus aller le trouver ; il ne restait qu'une personne à laquelle le gamin aurait pu dire quelque chose.

Le concierge du palazzo de la via Toledo se montra extrêmement méfiant. Cet individu arrivé sous la pluie, sans chapeau et avec des yeux brillants de fièvre, lui sembla trop étrange pour être introduit auprès de ses maîtres ; un dimanche matin, en plus. Il lui demandait de repasser un autre jour sous prétexte que la signora était sortie, lorsque celle-ci, démentant ses paroles, l'appela à l'interphone pour lui donner l'ordre de faire entrer ce curieux visiteur.

Ricciardi monta un étage et trouva Carmen l'attendant sur un palier, en compagnie d'une domestique prompte à le débarrasser de son pardessus.

« Commissaire, je vous en prie, entrez donc. Par chance je vous ai vu de la fenêtre, sinon ce cerbère d'Alberto, de son propre chef, ne vous aurait jamais laissé passer. Je vais devoir mettre les choses au point sans tarder. »

Ricciardi la suivit à travers plusieurs pièces, jusqu'à un salon illuminé par un grand lustre de cristal. Le palazzo était immense et cosu, couvert de tapis, de tapisseries et de tableaux anciens ; on y sentait un bien-être solidement ancré, une fortune d'origine lointaine et consolidée par les générations successives. Les bibelots, les statues, les meubles eux-mêmes parlaient de voyages faits dans des pays lointains et témoignaient d'un goût raffiné.

Carmen suivit le regard de Ricciardi.

« Cette richesse ne vient pas de moi, commissaire. Elle vient de la famille de mon mari, je vous l'ai dit l'autre jour. Et cette maison, les autres, tout ce faste finira avec nous. Par ma faute, à cause de ma stérilité. »

Le commissaire l'observa : bien qu'étant passée de l'état de tempête à celui d'un sourd bruit de fond, la douleur ne semblait pas l'avoir abandonnée. Ses traits étaient tirés, son visage délicat était rougi, traversé de rides dessinées par les pleurs, les yeux cernés, un mouchoir continuellement chiffonné entre ses mains fines. Elle portait un vêtement noir, semblable à celui qu'elle avait le jour de l'enterrement de l'enfant ; peut-être était-ce le même.

« Je n'arrive pas à penser à autre chose, commissaire. C'est comme si j'avais une pierre, là, dans la poitrine, qui me fait mal chaque fois que je respire. Je ne m'étais jamais rendu compte de ce que cet enfant représentait pour moi. Même en ne le voyant que deux ou trois fois par semaine, la pensée de pouvoir être avec lui me donnait une force que je n'aurai plus jamais. Comment vais-je faire, maintenant ? »

Elle soupira, les yeux perdus dans le vide. Ricciardi éprouva à nouveau la sensation aiguë de partager cette solitude immense. La femme était seule au milieu de ses richesses, encore plus seule que ne l'avait été le jeune Tettè dans sa vie pauvre, désespérée et si brève, tout juste le temps d'un soupir.

« Signora, je ne voulais pas vous déranger. Je me rends compte combien ces moments sont difficiles pour vous. »

Carmen leva les yeux.

« J'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit, commissaire. Vous avez raison, j'aurais dû prendre Tettè chez moi. J'aurais dû surmonter les craintes, l'étroitesse d'esprit, les mesquineries et j'aurais dû lui donner la vie et le bien-être que l'on doit à un enfant, parce que c'était bien ce qu'il était devenu, désormais : le fils que Dieu ne m'avait pas permis d'engendrer. J'ai eu peur et j'ai été punie. Mais la punition est trop lourde à supporter. »

Ricciardi chercha à lui redonner du courage.

« Non, vous ne devez pas penser cela. La mort de Tettè est fille de la rue, de l'abandon de ces pauvres petits êtres. Elle est fille de notre indifférence à nous tous, pas de la vôtre, même si vous avez été la seule à sentir le besoin d'apporter une aide à ces enfants. »

La femme fit un signe de dénégation de la tête.

« Non, commissaire. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. J'avais peut-être commencé avec cette intention, mais rapidement, Tettè était devenu pour moi quelque chose de différent, de plus profond. C'était lui qui m'intéressait, pas les autres garçons, pas les autres enfants qui errent dans la ville. Et je ne me pardonnerai jamais de l'avoir laissé mourir seul dans la rue.

— Cessez de vous tourmenter, signora. Pourquoi vouloir vous accuser de lâcheté ? »

Carmen se leva.

« Venez avec moi, commissaire. Je veux vous montrer quelque chose. »

Ricciardi la suivit dans un long couloir puis monta un escalier en haut duquel il y avait une porte. Assis sur une chaise, un infirmier en blouse blanche lisait un journal. Dès qu'il aperçut la femme, il se leva.

« Ne bougez pas. Je veux seulement montrer quelque chose au commissaire. Ouvrez le judas. »

Au centre de la porte il y avait un petit volet avec un bouton, pour le tirer vers l'extérieur. L'homme jeta un coup d'œil rapide, puis s'écarta. Carmen regarda un long moment, une expression douloureuse sur le visage, et fit place à Ricciardi qui observa.

La chambre était dans la pénombre, elle n'avait pas de fenêtre et n'était éclairée que par une faible lampe encastrée dans le mur et protégée par un grillage métallique. Le mobilier se limitait à un lit, au centre de la pièce. Un homme vêtu d'une chemise de nuit y était assis.

Il n'avait pas d'âge ; on aurait pu lui donner trente ans aussi bien que soixante-dix. Quelques rares touffes de cheveux noirs, ternes, semblaient jaillir de son crâne. Ses yeux glissaient continuellement sur les murs, comme lancés à la poursuite d'animaux nocturnes. De sa bouche en perpétuel mouvement sortait un filet de bave qui coulait le long de son cou et sur sa chemise. À travers le judas protégé par une vitre, on entendait un flux de paroles incompréhensibles. Carmen repoussa le volet.

L'infirmier dit :

« Il a déjà pris son petit déjeuner et ses médicaments, signora.

— Et comment a été la nuit ?

— Plutôt calme. Stefano, l'infirmier de jour, ne va pas tarder à arriver pour me relayer. Avez-vous besoin d'autre chose, signora ? »

Carmen secoua tristement la tête et fit signe à Ricciardi de la suivre. Lorsqu'ils furent à nouveau assis au salon, la femme sourit amèrement en montrant au commissaire une photographie dans un cadre en argent.

« J'aurais dû vous dire : je vous présente mon mari. Ici, il est tel qu'il était lorsque nous nous sommes mariés, et vous l'avez vu maintenant. Il est atteint d'une maladie nerveuse, les médecins disent même qu'elle pourrait être héréditaire. Il valait peut-être mieux que je sois stérile. »

Sur la photo, on voyait un bel homme, grand et souriant, qui n'avait rien en commun avec la personne reléguée en haut de l'escalier ; il donnait le bras à une Carmen plus jeune et rayonnante, vêtue de blanc.

« Ce n'est pas si vieux, commissaire. Mais il me semble que cela remonte à un siècle. J'ai voulu vous le montrer pour vous faire comprendre pourquoi je n'ai pas amené Tettè tout de suite dans cette maison. Les infirmiers, les remèdes, les portes fermées. Est-ce un endroit pour un enfant ? Pourtant, si je l'avais fait, il serait toujours vivant. Mais il n'y a pas que cela qui me mine. En réalité, j'ai été une égoïste, une profonde égoïste.

— Pourquoi donc, signora ?

— Mon mari a de la famille. Des personnes avides, intéressées par sa richesse. Une adoption leur aurait ôté l'espoir de mettre un jour la main sur ce qui nous appartient. Ils auraient tout fait pour empêcher cela et je n'ai pas voulu donner à mon mari, dans son état, la douleur de devoir affronter toute sa famille liguée contre lui. Je préférerais faire des dons à don Antonio, donner un peu de bien-être à Tettè de cette manière indirecte. J'ai été lâche, en somme. Et maintenant, je ne pourrai jamais me le pardonner. »

Ricciardi éprouvait de la peine pour cette femme mais il lui était impossible de la reconforter. Elle avait raison, même lui, à sa place, aurait porté sur sa conscience le poids de son propre bien-être.

« Signora, pardonnez-moi, mais je suis ici pour vous demander une chose. Des informations que nous avons recueillies ces derniers jours, il ressort que Tettè avait rencontré un homme. Savez-vous quelque chose à ce sujet ? »

Carmen battit des paupières, perplexe.

« Un homme ? Tettè ? Non, je ne vois pas. Quel homme ? »

Ricciardi essaya d'être plus précis :

« Il semblerait qu'un homme, grand, élégant, ait rencontré l'enfant par l'intermédiaire du sacristain. Cet homme aurait vu Tettè deux ou trois fois, la semaine précédant sa mort. Il le voyait en dehors de la paroisse et je suis à peu près sûr que ni don Antonio, ni les autres enfants n'étaient au courant de ces rencontres. J'espérais que Tettè vous en aurait parlé.

— Non, absolument pas. Et cela m'étonne parce qu'il me racontait tout. Comment était-il, cet homme ?

— Je vous l'ai dit, grand, élégant ; il paraît qu'il boitait, il s'aidait d'une canne pour marcher. »

Ricciardi remarqua immédiatement le changement dans l'expression de Carmen. Elle avait ouvert grands les yeux et porté à sa bouche la main qui comprimait le mouchoir. Son autre main avait saisi le bras du fauteuil dans un effort qui faisait blanchir ses articulations.

« Que dites-vous, commissaire ? Vous êtes sûr de cela ?

— Oui, signora. D'autres informations encore à vérifier indiquent que l'homme habite à Santa Lucia. Je me promets d'y aller aujourd'hui même. »

Carmen se leva. Sa voix tremblait d'excitation et de douleur.

« Je le connais, commissaire. Je sais qui est cet homme ! »

Ricciardi se leva à son tour, interrogeant la femme du regard. Elle reprit :

« C'est Edoardo, le demi-frère de mon mari. Il s'appelle Edoardo Sersale. Et il me hait, il me hait de tout son cœur. »

Carmen se laissa retomber dans son fauteuil et se remit à pleurer, désespérée. Ricciardi attendit qu'elle se calme, puis demanda :

« Pourquoi pensez-vous que ce soit lui, signora ? Je dois vous dire que le nom correspond bien à celui que nous avons entendu. Je ne voulais pas vous le dire avant de l'avoir vérifié moi-même. »

Carmen était effondrée.

« C'est lui ; le fils d'un second lit de ma pauvre belle-mère qu'il a fait mourir de chagrin. Il avait juré de se venger. Il m'avait réclamé de l'argent. J'administre les biens de mon mari, vous avez vu dans quel état il est. Mon beau-frère est un être débauché : femmes de mauvaise vie, jeu, courses, il a tous les vices possibles. Je lui avais dit, ça suffit, avec lui, c'est comme jeter l'argent au fond d'un puits. Et il m'avait dit : je me vengerai. »

Ricciardi regardait la femme, perplexe.

« Et qu'est-ce que vous pensez qu'il ait fait ? Qu'est-ce que Tettè a à voir avec cela ?

— Mais, vous ne comprenez pas, commissaire ? Il m'a touchée dans ce que j'aimais le plus : l'enfant. D'un coup il a éliminé le danger de l'adoption et m'a enlevé Tettè. Mon Dieu, commissaire... si c'est lui, cela veut dire que l'enfant est mort... par ma faute ! Uniquement par ma faute ! »

Ricciardi demeura face à la femme désespérée, secouée de sanglots et ne sachant comment la réconforter.

Au-dehors, la pluie recouvrait tout, les êtres et les choses.

Sept jours plus tôt, dimanche 25 octobre.

À la sortie de la messe, Tettè lève les yeux et regarde. Il ne pleut pas, en ce moment, mais par terre tout est mouillé et le ciel est rempli de nuages noirs.

Quelle journée ça va être ? se demande-t-il. Est-ce que je verrai mon ange ? Il n'a pas prévenu don Antonio mais il viendra peut-être me chercher. Il aura peut-être envie de me voir et je resterai une heure avec lui. Nous irons nous promener en voiture, je m'assiérai à l'arrière comme s'il était mon chauffeur. Il m'emmènera manger quelque chose de bon, je rirai et il me serrera dans ses bras.

Comme fait une maman avec son bébé.

Tout en pensant à cela, il trouve le chien assis sous les marches de l'église. Dès qu'il l'aperçoit, celui-ci se relève sur ses pattes et se met à remuer la queue. Tettè l'embrasse rapidement, puis s'écarte dans un coin pour ne pas se faire voir. Il tire de la poche de son pantalon une boulette de mie de pain et la donne au chien. Le chien la mastique et l'avale immédiatement.

Tout à coup, il se met à gronder en regardant derrière le dos de Tettè. Le gamin se retourne et croise le regard d'Amedeo. C'est un regard vide, on ne peut rien lire dedans. Tettè a peur de ces yeux-là.

Amedeo fait un signe de la tête. Tettè s'aperçoit que tous les autres sont derrière lui, les jumeaux, Saverio, Cristiano. Les jumeaux s'avancent et le prennent chacun par un bras. Saverio a une corde à la main ; il fait un nœud coulant autour de la tête du chien. La corde glisse et lui serre le cou. Le chien grogne plus fort et se jette sur la main de Saverio, il la mord, elle saigne. Saverio jure et tire sur la corde. Le chien riboule des yeux et tousse.

Amedeo fait signe d'arrêter et lance une gifle à Saverio qui relâche le nœud.

Amedeo se retourne et commence à marcher ; derrière lui, les jumeaux suivent avec Tettè. Le chien hésite, mais avance avec le groupe sans opposer de résistance, la corde est lâche, pas besoin de le traîner.

Cristiano se retourne pour regarder Tettè, une seule fois. Lui aussi a la

peur imprimée dans les yeux. Tettè a envie de hurler, mais il ne peut pas : le serpent l'étouffe et l'empêche de respirer.

Le petit cortège avance jusqu'à un renforcement de la rue, une place minuscule au pied d'un escalier à double rampe, à proximité de l'entrepôt de nourriture. Personne ne passe. Mon ange, mon ange, où es-tu ?

Saverio pousse le chien devant Tettè. Le chien glapit une seule fois et se couche. Il attend. Les jumeaux relâchent leur prise mais gardent la main sur les bras de Tettè.

Amedeo dit : c'est l'heure du p'tit déjeuner, cacaglio cretino. Tu t'appelles qu'on t'a promis un bon p'tit déjeuner ? Tu y as pensé ? Save', envoie le p'tit déjeuner.

Saverio tire les boulettes empoisonnées de la poche du vieux manteau qui lui tombe sur les talons. Et voilà, le petit déjeuner est servi. Ils se mettent tous à ricaner à l'exception de Cristiano. Amedeo essuie ses larmes et dit en riant encore : alors, cacaglio, t'as décidé ? Qui va l'avaler ce p'tit déjeuner, toi ou l'sac à puces ? Allez, parle. Tu vas encore pas réussir à parler ?

Cristiano dit : Amede', laisse tomber. C'est une chose qui va nous coûter cher, et rien nous rapporter, rien du tout. On va même perdre c'que le cacaglio y nous ramène quand il rentre de promenade avec la signora.

Amedeo répond : Cristia', ferme là. Tu m'casses les pieds, trouillard, même ton ombre te fiche la trouille. Tu l'aimes bien, le cacaglio ? T'es pédé toi aussi, comme le sacristain ? Si tu veux une bouchée, t'as qu'à demander. Comme ça on verra qu'y a au moins deux andouilles pas foutues de reconnaître la mort-aux-rats.

Cristiano se tait et fait un pas en arrière. Il regarde par terre. Tettè, au contraire, regarde le ciel et pense, mon ange, mon ange, pardonne-moi : je veux pas l'empoisonner, le chien. C'est mon ami, je veux pas l'empoisonner.

Au moment où il s'apprête à dire : le petit déjeuner, c'est moi qui vais le prendre, on entend une voix crier : holà, sales mômes, mais qu'est-ce que vous faites ? Lâchez immédiatement ce garçon !

Tous se tournent en direction de la voix et aperçoivent à l'entrée de la place une grande silhouette avec un regard dur. L'homme arrive au milieu du groupe en claudiquant. Il pointe sa canne vers Saverio et lui dit : libère ce chien. Libère-le tout de suite et laisse-le filer.

Les garçons se regardent sans savoir quoi faire. Ils sont nombreux, lui est tout seul, et sur la place il n'y a pas âme qui vive. Ils pourraient bien les lui faire avaler, à lui aussi, les boulettes.

Mais il a une canne, et une sale tête. Ils comprennent que ça n'est pas le moment d'insister. Amedeo fait un signe à Saverio qui dénoue la corde ;

l'animal grogne, recule un peu mais ne s'en va pas. Les jumeaux lâchent Tettè et attendent un signe d'Amedeo. Tout à coup, l'un des deux se retourne et s'enfuit. L'autre le regarde, regarde Amedeo et s'éloigne à reculons.

Amedeo dit à Tettè : pour l'instant, cacaglio, on en a fini. On se retrouvera plus tard. Et il s'éloigne altier, suivi par Cristiano et Saverio qui crache par terre.

Le boiteux s'approche de Tettè. Le groupe des garçons s'arrête tout de suite après avoir quitté la petite place, et reste planté à observer la scène.

À l'abri de la pluie sous un portail, Ricciardi attendait. Cela durerait peut-être des heures ou simplement quelques minutes. Son travail était un mélange de patience et d'attente.

Cela le faisait bien rire quand il voyait au cinématographe, accompagné par les ritournelles d'un piano désaccordé, ses homologues de fiction américains sauter par la fenêtre, révolver au poing ; ou bien lorsqu'il lisait dans des romans à deux sous des scènes de bagarre avec échanges de coups de feu faisant fuir des régiments entiers de gangsters. La plus grande partie de son travail consistait en cela, attendre sous la pluie, souvent inutilement ; et pour le reste, remplir des montagnes de procès-verbaux que personne ne lirait jamais.

Il éternua, ce qui lui causa une douleur à la tempe. Il aurait peut-être mieux fait de maintenir la promesse qu'il n'avait pas faite à Maione, de passer le dimanche sous les couvertures à se brûler la gorge en ingurgitant les redoutables mixtures de Rosa. Il se serait mis de temps en temps derrière sa fenêtre et, avec un peu de chance, il aurait aperçu Enrica. Elle lui aurait peut-être même souri et il aurait compris que sa dernière lettre lui avait fait plaisir.

Au lieu de ça, ses jambes de policier l'avaient conduit, sous l'eau, à Santa Lucia, pour essayer de trouver un homme qu'il n'avait jamais vu et qui n'avait peut-être même rien à voir avec ce qu'il recherchait.

Et d'ailleurs, il cherchait quoi, exactement ? Le fantôme, qui n'existait peut-être pas, d'un enfant mort. Qui n'existait certainement pas, si ce n'est dans son esprit malade.

L'esprit malade, pensa-t-il, et il revit le triste spectacle auquel il avait assisté à travers un judas, dans la demeure de la pauvre Carmen : un homme réduit à l'état de végétal, en dialogue permanent avec un monde de fantômes qu'il était seul à voir. Qu'y avait-il de différent, au fond, entre le mari de la signora Fago di San Marcello et lui-même ? Rien. Peut-être le fait que si cet homme ne voyait plus que des spectres, lui, au contraire, avait encore un minimum de lien social avec le monde réel.

Que pourrais-tu me dire, toi, fantôme de Tettè ? De faire une caresse à ton chien, qui arrêterait peut-être de me suivre ? Qu'il a enfin trouvé à manger ? Qui sait ce que ses fantômes lui racontent, au signor Fago. Nous devrions échanger nos impressions.

Le portail qu'il surveillait s'ouvrit tout à coup. Il en sortit un homme grand, de l'âge de Ricciardi, peut-être un peu plus âgé. Il portait un chapeau, un élégant pardessus et tenait une canne. Et il boitait.

L'homme regarda autour de lui avec circonspection : quand il constata que la rue était déserte, il se sentit rassuré et ferma le portail derrière lui.

Avant que Ricciardi ait eu le temps de bouger, trois individus sortirent de l'ombre de la ruelle joutant le palazzo et se précipitèrent sur l'homme pour l'entourer. Les deux premiers regardaient autour d'eux lorsque le troisième tira de sa poche un objet qui brilla faiblement dans la lumière du jour pluvieux. Le boiteux pâlit, terrorisé, et leva son bras pour se protéger le visage.

Ricciardi bondit le plus rapidement qu'il put hors de sa cachette et se rua sur le groupe en hurlant :

« Halte là, police ! Posez vos armes à terre ! »

Le malfrat qui regardait de son côté lança un cri d'avertissement et décala à toutes jambes, suivi par les deux autres. Mais celui qui tenait le couteau prit soin d'en agiter la pointe vers le boiteux, comme pour le menacer, avant de disparaître.

Ricciardi s'approcha de l'homme qui, pâle comme un linge, s'était adossé au montant du portail fermé.

« Vous m'avez sauvé. Merci. Vous avez vu ? Un couteau, ils avaient un couteau.

— Je suis le commissaire Ricciardi, de la questure. Vous avez besoin de prendre quelque chose de fort. Venez là, au coin, il y a une taverne. »

Ricciardi, qui surveillait l'expression de l'homme, ne remarqua son soulagement qu'après qu'il se fut présenté ; évidemment, la police n'était pas ce qu'il pouvait craindre de pire.

Ils arrivèrent à la taverne. L'homme marchait rapidement malgré le sol glissant, en s'aidant de sa canne et en jetant des regards inquiets en direction de la ruelle par où avaient disparu ses trois agresseurs. Il continuait à répéter, à mi-voix : ils ont fini par y arriver, ils y sont arrivés...

Ils s'assirent à une table. L'homme était connu du propriétaire qui

le salua aimablement, tout en regardant Ricciardi de travers ; il devait être habitué aux mauvaises fréquentations de son client.

« Commissaire, vous êtes arrivé à temps. Ils m'auraient blessé, balafré peut-être. Merci encore. »

Ricciardi agita la main comme pour minimiser son acte.

« Cet endroit est un pays de cocagne pour les voleurs. On ne vit pas une époque facile. »

L'homme eut un sourire amer.

« Ce n'étaient pas des voleurs. Et je sais même qui les a envoyés. Excusez-moi, je ne me suis pas présenté : Edoardo Sersale. Et je remercie le ciel de vous avoir conduit devant chez moi au moment où j'en sortais, sinon j'aurais connu un sale quart d'heure.

— Je ne suis pas passé là par hasard. Je vous attendais, signore. Tout comme ces trois-là, mais bien sûr nos intentions étaient différentes. »

Sersale le regarda avec curiosité : il semblait surpris mais non effrayé.

« Vraiment ? Et comment cela ? Les policiers sont les rares personnes à qui je ne doive pas d'argent. Et je n'ai jamais escroqué personne. »

Ricciardi étudiait attentivement les réactions de l'homme.

« Vous m'avez dit que vous saviez qui vous a envoyé ces individus. De quoi s'agit-il, et qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

Edoardo avait demandé un pichet de vin, il s'en était servi un verre et l'avait avalé d'un trait.

« Je ne vous le dirai pas, commissaire. Si j'avais voulu les dénoncer, je serais venu à la police, il y a plusieurs mois déjà ; et à l'heure qu'il est je serais certainement mort. Ce sont des canailles, c'est tout. Des gens à qui je dois de l'argent et qui me pressent de le leur rendre. De l'argent que je n'ai pas.

— Et pourtant, il y a quelque temps, vous avez confié à une jeune personne que vous en auriez bientôt. Comment comptez-vous vous y prendre ? »

Sersale devenait curieux.

« C'est incroyable ! Comment savez-vous tout ça ? Vous me surveillez ? Et depuis combien de temps ? »

Ricciardi décida de jouer cartes sur table.

« Non, nous ne vous surveillons pas. Je m'occupe... je suis une

affaire dans laquelle vous semblez être impliqué : la mort de Diotallevi Matteo, un orphelin de la paroisse de Santa Maria del Soccorso à Santa Teresa. Ça ne vous dit rien ? »

L'homme eut un mouvement de recul, comme s'il avait été brusquement frappé en plein visage.

« Il est mort ? Tettè est mort ? Mais comment... ça n'est pas possible, je l'ai vu la semaine dernière ! Et il allait très bien ! Si c'est une plaisanterie, commissaire, je la trouve de très mauvais goût.

— Non, malheureusement. Il a été découvert lundi matin à l'aube, au pied du grand escalier du Tondo di Capodimonte. »

Sersale se passa une main sur le visage.

« Pauvre petit... mais comment... comment est-il mort ?

— Il semblerait qu'il ait avalé accidentellement de la mort-aux-rats ; mais il y a certains points que je dois éclaircir. »

En le regardant en face, Ricciardi se rendit compte que Sersale était réellement bouleversé.

« Je dois vous dire la vérité, commissaire. Je vous ai parlé de mes dettes. Vous devez savoir que ma famille... »

Ricciardi l'interrompit :

« Je sais déjà beaucoup de choses sur votre famille. J'ai vu... votre demi-frère. Son épouse avait pris l'enfant en affection, je l'ai rencontrée elle aussi, plusieurs fois. C'est elle qui m'a parlé de vous. »

Le visage de Sersale se durcit sous l'effet de la colère.

« Cette harpie. Vous pensez qu'elle allait laisser passer l'occasion. Patience, commissaire : vous devez écouter ma version des faits. »

Ricciardi acquiesça et lui fit signe de commencer. « J'ai été blessé à la Grande Guerre et je suis resté ainsi, tel que vous me voyez. Je ne peux pas me passer de canne, et par temps d'humidité, ma blessure me fait un mal fou. Je ne peux pas travailler comme je l'aurais souhaité ; ou peut-être que j'ai profité de la situation pour ne pas travailler, comme ne cessait de me le répéter ma pauvre mère. J'aime la belle vie, d'accord, et les jolies femmes. Mais cela ne fait pas de moi un malfaiteur, et votre famille devrait pouvoir vous aider lorsque vous vous trouvez dans une mauvaise passe. Cette femme... Depuis que mon frère est dans cet état, et je n'exclus pas qu'elle lui ait jeté un sort, en sorcière qu'elle est, a fermé tous les robinets. Toutes les ressources de la famille, y compris les miennes, sont entre ses mains. »

Ricciardi écoutait attentivement. L'homme continua : « J'avais perdu toutes mes ambitions et j'ai traversé des moments difficiles.

Mais maintenant, j'ai renoué avec un vieux camarade de guerre qui est en train de monter un commerce avec le nord de l'Italie qui... en somme, je pourrais à nouveau faire des projets, si seulement j'arrivais à épouser mes dettes. Vous avez vu, ces trois types, ils ne cherchent pas à me tuer, ils ne récupéraient plus leur argent. Mais ils veulent me faire du mal, ça oui : ce sont des avertissements.

— Alors, vous avez demandé de l'argent à votre belle-sœur ?

— Et à qui d'autre aurais-je pu m'adresser ? C'est elle qui gère tout, la garce. Elle a refusé, elle m'a dit que ça suffisait, que je devais assumer mes responsabilités, etc. J'étais désespéré. »

Ricciardi essaya de recentrer la conversation sur le gamin :

« Et que vient faire Tettè dans tout ça ? »

Sersale sourit d'un air las.

« J'y arrive, commissaire. Elle vous a dit qu'elle était stérile, non ? Qu'elle ne peut pas avoir d'enfants. Que sa vie est un enfer. Il y a quelques mois, par hasard, en fouillant dans un coffre à la recherche d'un livre, j'ai trouvé une liasse de lettres nouées avec un ruban. Le coffre venait de chez mon frère, il contenait des vêtements de ma mère dont elle s'était débarrassée, la garce, immédiatement après sa mort. Qui sait comment ces lettres, trop bien cachées, ont abouti là. Leur auteur était le médecin qui a soigné mon frère ; elles remontent à une dizaine d'années, tout de suite après la guerre. Bref ces deux-là ont eu une liaison. Pendant des années, juste au moment où mon pauvre frère perdait la raison. Vous comprenez, commissaire ? Quelle honte ! »

Ricciardi haussa les épaules.

« Ce sont des choses qui arrivent. D'autre part, il ne me semble pas que vous soyez en position de faire la morale à qui que ce soit, non ? »

Sersale accusa le coup.

« Il n'est pas question de morale : elle a eu une liaison, oui ou non ? Elle a été infidèle, oui ou non ? De quel droit s'approprierait-elle les richesses de ma famille ? J'ai commencé à la suivre, pour voir si ses rapports avec le médecin duraient encore ou si elle avait un nouvel amant. »

Ricciardi acquiesça.

« Et vous avez découvert l'enfant.

— Je l'ai découvert, oui. Et ça m'a paru étrange, tout cet attachement. Ce grand amour pour un petit bâtard... Excusez-moi, commissaire. Pauvre créature. En somme, j'ai fini par me persuader que ce gosse pouvait être quelque chose de plus pour elle. Pourquoi

pas le fruit de cet adultère. Et si ça n'était pas le cas, j'aurais toujours pu la faire chanter en me servant des lettres ; vous savez bien, commissaire, que dans cette ville, la calomnie peut faire bouger les montagnes. J'aurais instillé le soupçon, basé sur la réalité de cette liaison. »

Ricciardi rassemblait les éléments en sa connaissance. « Alors, vous avez commencé à fouiner. »

Sersale fit signe que oui.

« Exactement. J'ai fait un cadeau à cette horreur de sacristain, un être vraiment immonde, pour pouvoir me retrouver seul avec le gosse. Je l'ai vu plusieurs fois, le sacristain m'a pris pour un pervers, il s'en est fallu de peu que je lui fiche ma canne au travers de la figure. Je dois admettre que le petit m'a fait de la peine : chétif, maigre comme un coucou et bégayant à faire pitié, il lui fallait une demi-heure pour aligner trois mots. »

Ricciardi commençait à comprendre les intentions de Sersale.

« Vous vouliez savoir si la dame avait, à l'égard de l'enfant, un comportement particulier, c'est ça ? Comme une mère, en quelque sorte.

— Oui, c'est ça. J'ai essayé de le prendre par la douceur, par la brusquerie, sans jamais lui faire de mal cependant, pour en savoir plus sur son comportement à elle ; mais je n'en ai rien tiré, commissaire. Elle l'aimait bien, certes, mais elle ne lui disait, ni ne lui donnait rien en particulier. Il l'appelait *signora*, il l'adorait et s'était énormément attaché à elle : mais il se serait attaché à n'importe qui, comme le chien errant qui le suivait partout et me faisait encore plus de peine que lui. Il faut dire qu'elle était la seule à bien le traiter.

— Donc, vous avez renoncé.

— Oui. J'espérais pouvoir me servir des lettres et du gamin, mais je me suis rendu compte que je n'aurais réussi qu'à traîner le nom de mon frère dans la boue. Mais je n'ai pas complètement renoncé, pourtant. Je lui parlerai encore à cette garce, et je la menacerai de rendre sa correspondance publique. Sans le gosse, ça sera plus difficile, je sais, d'autant plus qu'elle n'avait entrepris aucune démarche pour l'adopter, ou pour simplement le prendre à la maison avec elle. »

Ricciardi comprit que c'était justement cela qui condamnait Carmen à des regrets éternels.

« Une chose encore, Sersale. À votre avis, qui aurait eu intérêt à maltraiter Tettè ? Au point de craindre que son corps soit retrouvé à proximité de chez lui ou de sa boutique ? »

Sersale réfléchit et haussa les épaules.

« Les autres garçons ne l'aimaient pas, c'est certain. Ils en avaient après lui et après le chien ; la dernière fois que j'ai vu Tettè, j'ai eu l'impression qu'ils s'apprêtaient à lui faire du mal. Même le sacristain, je vous l'ai dit, qui aurait vendu sa sœur pour deux lires. Mais, franchement, qui pouvait bien s'intéresser à un tel gamin ? »

Ricciardi acquiesça, tristement. Qui pouvait bien s'intéresser à un tel gamin ?

« Faites attention à vous, Sersale. Le monde des ruelles ne plaisante pas. Ils vont peut-être vous lancer de nouveaux avertissements, vous savez. Si vous changez d'avis et si vous vous décidez à dénoncer ces malfrats, vous savez où me trouver. Et tant que nous n'aurons pas éclairci tous les aspects de l'histoire de Tettè, je vous conseille de ne pas quitter la ville. »

Sept jours plus tôt, dimanche 25 octobre.

Le boiteux traîne Tettè vers une voiture à l'arrêt, au coin de la rue. Le groupe des garçons s'est éloigné et regarde de loin, en attendant de voir ce qui va se passer.

Le chien, au contraire, se met en face, sur le trottoir, et s'accroupit. Tettè pense : sauve-toi mon chien. Sauve-toi. S'ils t'attrapent, ils vont t'empoisonner comme ce pauvre chat qui n'avait rien fait de mal. Mais le chien ne se sauve pas, il attend.

Le boiteux fait monter Tettè dans la voiture, sur le siège avant, et lui, il monte de l'autre côté. Mais ce n'est pas comme lorsqu'il part se promener avec son ange, qui le fait monter derrière comme fait un maître avec son chauffeur. Et puis, cette voiture ne lui plaît pas : elle sent la fumée de cigarette et la crasse.

Le boiteux lui prend le bras et le lui tord ; il lui fait mal. Espèce de demeuré, tu as pensé à ce que je t'ai demandé ? Qu'est-ce qu'elle te dit, Carmen, quand elle te voit ? De quoi vous parlez ? Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

Tettè se bat contre le serpent pour parler. Il comprend que s'il ne parle pas, ça sera encore pire. On parle de mes affaires, de ma vie, de l'école, dit-il avec difficulté. Il met un sacré bout de temps pour dire tout ça. Il commence à pleuvoir, de grosses gouttes tombent sur la voiture.

Et comment tu l'appelles ? Comment elle te demande de l'appeler ? Je l'appelle signora, comment je pourrais bien l'appeler ? Il pense qu'il l'appelle mon ange, mais seulement dans sa tête, elle ne le sait pas.

Le boiteux le regarde droit dans les yeux ; il fait signe que oui, il a compris.

Et qu'est-ce qu'elle te donne ? Elle te fait des cadeaux ?

Les yeux de Tettè se remplissent de larmes. Où tu es, mon ange ? La bande de garçons n'a pas bougé, malgré la pluie qui tombe. Son bras lui fait mal, sous la poigne de l'homme.

Elle me donne rien, dit-il doucement, avec le serpent qui lui serre la gorge. Elle me fait manger. Une fois, il voudrait bien le dire mais il n'y

parvient pas, elle m'a donné une petite automobile en bois, tout petite, mais comme la sienne. Malheureusement Amedeo l'a vue et il l'a écrasée sous ses pieds, alors j'ai ramassé les petits morceaux de bois et j'ai essayé de les rattacher, mais je n'y suis pas arrivé.

Alors, voudrait dire Tettè, mais il ne peut pas, un jour que j'ai volé dans une maison pour Cosimo j'en ai vu une par terre, c'était peut-être le jouet du petit garçon de la dame qui riait avec Cosimo. Je l'ai prise et c'est la seule fois que j'ai volé pour moi.

Et je la garde dans ma petite armoire, je l'ai coloriée avec les crayons de l'école. Elle est pas aussi belle que celle que mon ange m'avait donnée et qu'Amedeo a cassée, mais elle m'y fait penser. Et à mon ange et aux heures joyeuses qu'on passe ensemble.

Voilà ce que dirait Tettè, si le serpent ne l'étranglait pas, et si ses pensées pouvaient se transformer en mots et non en images imprécises qui se mélangent n'importe comment dans sa tête.

Le boiteux le regarde avec dégoût et dit : tu ne sers à rien. Tu es un être inutile. Et en plus tu salis ma voiture avec toute la crasse que tu as sur le dos.

Va-t'en. Tu ne sers à rien et tu me dégoûtes.

Il ouvre la portière, le pousse et le jette par terre, puis il repart.

Tettè lève les yeux et voit la bande de garçons, Amedeo en tête, qui s'approche en courant.

Derrière lui, le chien se met à grogner.

À nouveau seul, et à nouveau sous la pluie, Ricciardi repensait à la conversation qu'il avait eue avec Sersale, l'homme qui boitait.

En dépit de ses problèmes, de sa vie et de ses fréquentations, il lui avait paru sincère. L'expérience lui avait cependant appris quelles diaboliques machinations l'avidité pouvait faire émerger des profondeurs d'une âme noire. Il avait vu la frayeur de l'homme lorsqu'il avait été agressé, et reçu l'aveu que son unique source de revenus était le patrimoine de son frère, tenu sous clé par Carmen.

Ricciardi n'excluait pas que Sersale ait menacé sa belle-sœur de faire du mal au petit et que, sa menace restant sans effet, il ait prévu de la faire chanter ; même la mort de Tettè pouvait avoir été une habile mise en scène pour dissimuler ce que le gamin représentait pour sa protectrice et l'identité de celui qui la haïssait.

Il éprouva un pincement au cœur : le petit orphelin avait été une pièce sur un échiquier, destiné à atteindre un but uniquement matériel.

Il passa une main sur son front brûlant de fièvre. Peut-être qu'il extrapolait et que l'enfant était étranger aux luttes intestines de la famille Fago et mort accidentellement comme on l'avait dit dès le début : qu'une main respectueuse avait ramassé le petit cadavre tombé dans la boue et l'avait placé dans une position décente dans un endroit où il aurait été facilement retrouvé. Le cas échéant, on ne pouvait pas blâmer non plus celui qui aurait eu peur de dire qu'il avait trouvé un enfant mort sur le seuil de sa maison.

Les rues étaient désertes sous la pluie qui tombait à nouveau à verse. Tout le monde vivait son dimanche entre les quatre murs chauds et accueillants de sa propre demeure. Des anciens *palazzi* et des *bassi* montaient des odeurs de bois brûlé et de plats de fête rapidement consommés, de sauce à l'ail et aux oignons qui avaient mijoté une journée entière afin de ravir les palais de ceux qui maintenant se reposaient en écoutant la radio et en buvant un ersatz de café.

Il passa à proximité d'une ruelle où une semaine plus tôt s'était

déroulée une tragédie : un *basso* au-dessous du niveau de la rue dans lequel dormait une famille indigente avait été submergé par une marée d'eau noire. La pluie avait apporté de la colline une grosse branche autour de laquelle s'étaient enroulés des feuilles et des ordures, et qui avait causé l'engorgement des égouts. Pour les parents et leurs deux enfants, il n'y avait pas eu de salut : on les avait retrouvés deux jours plus tard, après un nettoyage difficile.

Ricciardi les voyait, translucides, à travers la porte de ce qui avait été leur demeure : de leurs lèvres ouvertes sur des langues noirâtres, ils murmuraient des paroles indistinctes, les bouches déformées par leur vaine tentative de trouver une dernière bouffée d'air. Ricciardi vit que la fillette avait été la seule à s'être réveillée, mais que personne ne l'avait entendue. Elle hurlait : *L'eau, maman, vite, l'eau monte, il faut se réveiller !* Ils étaient tous couverts de boue.

Dans la rue, il y a plus de morts que de vivants, pensait Ricciardi tandis qu'il déambulait les mains enfoncées dans les poches de son trench, et que de l'eau froide ruisselait le long de son dos après s'être frayé un chemin à travers ses vêtements.

La solitude, pensa-t-il, est une maladie contagieuse. J'en suis infecté, je la porte avec moi. Ou bien c'est elle qui me porte.

Il surprit un mouvement derrière lui ; il se retourna à peine et vit, du coin de l'œil, le chien de Tettè qui le suivait à quelques mètres de distance. Comment puis-je m'arrêter de chercher et prendre mon dimanche si mon commettant est aussi attentif à suivre mes progrès ? Mais comme tu peux le constater, chien, mes progrès sont quasi inexistants. J'en suis toujours au point de départ.

Carmen, pensa-t-il, c'est elle que je dois voir. Il n'y a qu'elle qui connaisse Sersale et qui pourra me dire s'il l'a menacée de faire du mal au petit ; si elle pense qu'il en aurait été capable.

Il fut pris par un vertige et tituba. La fièvre montait et il avait l'impression de marcher dans un rêve. Il sentit les forces lui manquer. Il regarda autour de lui, aperçut un banc et s'y laissa tomber ; l'endroit lui était vaguement familier mais il n'aurait pas su dire pourquoi. Il n'y avait personne autour de lui. Même le chien semblait s'être dissous. Il n'avait peut-être été qu'une vision, se dit-il.

Tandis qu'il s'évanouissait, il voyait venir à sa rencontre sa mère, Rosa, Enrica et Livia avec leurs solitudes, et il pensa qu'il les avait contaminées avec sa maladie. Il lui sembla se voir lui-même, jouant tout seul, s'imaginant les compagnons et les camarades qu'il n'avait pas. Ce n'est que lorsqu'il se retourna pour le regarder que l'enfant qu'il avait été lui montra le visage maigre et pensif de Tettè.

Puis, ce fut le noir.

Douillettement enveloppée dans sa robe de chambre, Livia fumait en laissant librement ses pensées vagabonder. Elle avait toujours craint le dimanche en fin de soirée ; c'était le moment où la solitude allongeait ses doigts, comme l'obscurité, et se répandait dans les vies humaines, en mettant les âmes face à elles-mêmes, dans l'impossibilité de se mentir une nouvelle fois.

À l'époque où elle avait été mariée, elle avait été seule comme jamais. Son mari voyageait beaucoup, faisant d'interminables tournées dans lesquelles il refusait qu'elle l'accompagne pour être libre de profiter de ses innombrables aventures. Mais elle ne se sentait pas moins seule lorsqu'il était à la maison, pensa-t-elle ironiquement.

Encore maintenant, je suis seule, constata-t-elle ; mais la couleur de ma solitude a changé. Autrefois, je n'avais pas d'espoir, maintenant au contraire, l'espérance m'habite.

Elle s'approcha de la fenêtre que la pluie secouait et se souvint de la nuit d'hiver où, de sa chambre d'hôtel sur le front de mer, elle avait vu Ricciardi dans la lumière ondulante des réverbères, avec en arrière-plan l'écume de la mer déchaînée. Cet homme avait rendu son cœur semblable à la mer de cette nuit-là. Elle sourit intérieurement pour avoir cru le voir, sous la pluie, assis sur un banc devant son portail.

Et puis, elle se rendit compte qu'elle ne rêvait pas : c'était bien lui.

Enrica était inquiète. Elle n'aurait pas su dire pourquoi, le dimanche avait connu un déroulement monotone, une messe sous la pluie, pas de promenade à la Villa Nazionale, le repas et la radio, un dîner léger. Comme d'habitude.

Mais elle se sentait bizarre : la poitrine vaguement oppressée, une impression de peur, de malaise. D'angoisse, pour tout dire.

Elle avait achevé sa réponse à la lettre de Ricciardi. En fait, elle s'y était reprise à cinq fois au moins, la réécrivant parce qu'elle avait trouvé autre chose à lui dire, autre chose à lui faire comprendre, autre chose à laisser en suspens. Elle sentait que ce serait le coup de pouce pour transformer les regards, les petits bonjours et autres sourires en connaissance véritable ; pour concrétiser son rêve de promenade la main dans la main, de cinémas et de cafés dans le centre de la ville.

Et alors, pourquoi cette angoisse ?

Elle chassa de son esprit l'hypothèse d'un pressentiment. Elle ne croyait pas à ces choses-là, elle n'aimait pas y penser. Elle alla à la

fenêtre regarder la pluie tomber ; à travers la vitre, elle vit l'immeuble d'en face et les fenêtres de l'appartement de Ricciardi.

À l'une d'elles, celle du salon que maintenant elle connaissait bien, elle aperçut Rosa en train de regarder au-dehors.

Livia essuyait Ricciardi à l'aide d'une grande serviette de coton.

Sa femme de chambre l'observait depuis la porte de la chambre, inquiète et embarrassée. Elle avait vu sa maîtresse sortir en courant de sa chambre, décrocher un manteau de la patère et se ruer dans l'escalier en laissant la porte ouverte ; de la fenêtre, elle l'avait vue franchir le portail en pantoufles, la robe de chambre sous son manteau et la tête découverte ; elle l'avait vue s'approcher d'un homme qui dormait couché sur un banc, peut-être un clochard ; elle l'avait vu prendre cet homme dans ses bras, le forcer à se lever ; elle l'avait vue le soutenir dans sa démarche mal assurée ; le faire entrer dans l'immeuble, puis dans l'appartement.

Maintenant elle lui avait retiré son trench, sa veste, sa cravate, sa chemise et même son maillot de corps et elle le séchait, lui frictionnant les cheveux et la tête. Lui regardait dans le vide, les yeux rouges, cernés ; un homme maigre, pâle, malade peut-être.

Livia, très agitée, se tourna vers elle.

« Adelina, vite, appelle Arturo, le chauffeur. Dis-lui que j'ai besoin de lui. Et apporte-moi un autre linge sec... et réchauffe-le avant sur le poêle. Et mets ces vêtements à sécher, immédiatement. Et prépare aussi une tisane. »

Elle se retourna vers lui, tandis qu'Adelina se reprenait et sortait de la chambre.

« Ricciardi, réponds-moi... que t'arrive-t-il, pourquoi étais-tu dehors sous la pluie ? Que t'est-il arrivé, dis-moi ? »

Il la regarda, comme s'il ne la reconnaissait pas.

« L'enfant, l'enfant... c'est moi, tu comprends ? Il est mort, mais je ne le vois pas, je ne le vois pas. Et je ne comprends pas ce qu'il veut me dire, et le chien, qu'est-ce qu'il attend de moi, le chien ? »

Livia le regarda, sans même essayer de comprendre. La fièvre le faisait délirer. Il tremblait et balbutiait.

« Non, calme-toi, reste tranquille. Tu as de la fièvre, beaucoup de fièvre. Reste allongé, ne pense à rien. Je m'occupe de toi. »

Adelina revint avec la tisane, suivie du chauffeur qui boutonnait en hâte sa livrée.

« Arturo, allez chercher le docteur... comment s'appelle-t-il, le docteur à l'étage en dessous ? Mirante, c'est ça. Je sais qu'on est dimanche, mais qu'importe ! Dites-lui que j'ai besoin de lui. Faites-le monter immédiatement. Et toi, Adelina, aide-moi, on va le mettre au lit, dans la chambre d'amis. »

Inquiète à cause de la fièvre qu'elle sentait dans tout le corps de Ricciardi et ne comprenant pas les mots qu'il disait dans son délire, Livia ne put s'empêcher de penser que, dorénavant, elle n'était plus seule.

Elle avait quelqu'un dont elle pouvait prendre soin.

Le Dr Mirante arriva tout de suite. C'était un petit homme entre deux âges, portant de longues moustaches, une mèche soigneusement arrangée sur le sommet du crâne et un ventre proéminent. Être invité, un soir, tard, chez la magnifique et mystérieuse voisine dont tout le monde parlait, l'avait flatté et lui avait fait caresser certaines illusions ; c'est pourquoi il ne cacha pas sa déception lorsqu'il se trouva devant un Ricciardi anéanti par la fièvre.

Après avoir ausculté le malade et lui avoir administré une généreuse dose de quinine, il réajusta la ceinture de sa veste damassée et déclara :

« Ce n'est qu'un sévère coup de froid, mais le larynx est très enflammé. La fièvre devrait tomber, mais il lui faudra plusieurs jours de repos absolu. »

Livia se tordait les mains d'inquiétude.

« Mais la quinine... vous craignez la malaria ? »

Le médecin nia énergiquement :

« Non, pas du tout. Je la lui ai donnée pour ses effets antipyrétiques. Soyez sans crainte, signora, votre... ami se remettra très bien s'il est correctement soigné. Vous pensez vous en charger vous-même ? En le gardant ici ? »

La possibilité de rapporter à sa femme de nouveaux éléments susceptibles d'alimenter ses commérages était trop tentante pour la laisser filer en tirant rapidement sa révérence. Livia s'en rendit compte et la chose lui déplut. Comme toujours, elle réagit en contre-attaquant :

« Je l'espère, docteur. S'il l'accepte, je l'espère vraiment. Mais le commissaire Ricciardi de la questure de Naples, c'est son nom, n'en fait jamais qu'à sa tête. Nous verrons bien. De toute façon, je vous remercie de votre amabilité, et je vous prie de m'excuser pour vous avoir fait appeler un dimanche soir. Mes salutations à madame. »

Mirante comprit l'allusion et encaissa le coup.

« Pensez donc, signora. Notre vie de médecin, vous le savez bien,

est une vie de missionnaire et ne connaît ni vacances ni jours de fête. Si vous le souhaitez, je passerai demain dans la matinée, jeter un coup d'œil à cette laryngite. Je vais transmettre vos salutations. Bonne soirée. »

Ricciardi sombra dans un sommeil profond, peuplé d'images incohérentes ; la fièvre montait et descendait, laissant derrière elle des pensées éparées qui provoquaient des cauchemars.

Le chien était toujours présent dans ses rêves : il le regardait de loin émettre de temps en temps une étrange et lugubre plainte, comme il l'avait fait lorsque les employés des pompes funèbres avaient emporté Tettè. Le gamin ne se montrait jamais de face mais Ricciardi voyait sa nuque renversée et des ruisseaux de pluie tombant par terre, emportant avec eux la tristesse que cette image lui avait inspirée dès le début.

Dans son rêve, il voyait depuis sa fenêtre Enrica broder, et il l'appelait sans réussir à se faire entendre. Alors, il se rendait chez Rosa qui ne le voyait pas, comme s'il était lui-même devenu un fantôme. Rosa regardait la pendule fixée au mur, soupirait et essuyait une larme. Ricciardi sentait que la nourrice s'inquiétait pour lui mais il n'arrivait pas à la rassurer.

Puis, il se retrouvait via Toledo, sous la pluie, et voyait passer Maione. Il l'appelait, mais, ses appels restant vains, il le suivait en cherchant à attirer son attention sans y parvenir. Le brigadier passait près de Sersale, mais sans le reconnaître puisqu'il ne l'avait jamais vu ; Ricciardi essayait de l'avertir, mais il n'avait pas de voix. Bien sûr, je suis un fantôme, pensait-il, personne ne peut me voir.

Livia contrôlait sa température toutes les demi-heures ; vers une heure, elle eut l'impression qu'elle s'était élevée, et elle ne voulut plus quitter la chambre d'amis. Elle ôta sa robe de chambre et s'allongea auprès de lui.

De la fenêtre aux volets restés ouverts filtrait la lumière des lampadaires qui lui permettait d'observer le profil de Ricciardi ; son expression tourmentée lui laissait deviner les cauchemars qu'il était en train de vivre. Elle aurait aimé pénétrer dans ses rêves pour les éloigner de lui, pour faire en sorte que la paix qu'il ne consentait pas à s'accorder éveillée l'accompagne au moins la nuit.

Dans la pénombre, les traits de Ricciardi lui semblèrent encore plus beaux : il avait l'air d'un petit garçon avec des pensées qui le dépassaient. « L'enfant », lui sembla-t-il l'entendre murmurer, « dis au

chien que je ne le vois pas. »

Il délirait encore.

Elle lui tamponna le front avec un linge humide et il se tut, peut-être soulagé. Puis elle passa ses doigts sur ses lèvres, le long de son cou. Elle lui caressa la poitrine et elle eut l'impression qu'il respirait mieux. Elle se sentit prise par l'effet du désir. Elle se demanda quand elle avait fait l'amour pour la dernière fois et ne parvint pas à s'en souvenir.

Elle déplaça le drap et laissa glisser le bout de ses doigts le long de son ventre.

Dans le couloir, l'horloge sonna un coup. Au-dehors, la pluie s'acharnait sur la fenêtre.

Ricciardi rêva qu'il se trouvait dans son bureau avec Livia. Il sentait son parfum épicé, il entrevoyait son visage, ses lèvres pulpeuses, son sourire mystérieux et fascinant, même s'il n'y avait pas de lumière. Elle était superbe et il éprouvait toujours en sa présence un mélange de crainte et d'attraction.

Elle se levait, retirait son chapeau et s'approchait de lui en contournant son bureau. Sa démarche féline, les talons qui résonnaient sur le sol, ses yeux noirs, brillants, plongés dans les siens. Ricciardi aurait voulu se lever et s'éloigner mais dans son rêve il n'en avait pas la force. Il restait immobile, les doigts plantés dans les accoudoirs de son fauteuil, le cœur battant la chamade.

Arrivée face à lui, elle lui caressa le visage en lui souriant. Il n'arrivait pas à bouger, comme hypnotisé par son regard.

Sa pensée essaya de s'échapper vers Enrica mais elle n'y parvint pas.

Livia posa ses lèvres sur celles de Ricciardi. Elle était allongée à côté de lui, la main posée sur sa poitrine. Elle sentait la chaleur de son corps, le battement de son cœur accéléré par la fièvre.

Elle avait conscience de ne pas être loyale : elle aurait dû respecter sa volonté, il était malade et il rêvait peut-être à quelqu'un d'autre, à celle dont il disait qu'elle occupait une place dans son cœur. Mais elle était femme et elle était seule depuis longtemps, depuis trop longtemps. Elle aussi avait ses rêves, et cet homme en occupait le centre.

Elle l'embrassa, longuement, avec tendresse puis avec une passion croissante. Elle le chercha au fond des ténèbres, le prit par la main et

le ramena, loin de la tempête, dans des eaux tranquilles. Elle le sentit réagir dans un long frisson. Et à la fin, il prononça son nom.

Dans les brumes de la fièvre et de son rêve, Ricciardi vit Livia s'allonger sur lui avec ses splendides jambes gainées dans des bas de soie. Il se sentit immergé dans ce parfum et ces yeux qui l'étourdissaient, qui lui ôtaient le souffle.

Il lui demandait de s'arrêter, lui disait de continuer. Il voulait être fort, mais en secret il s'encourageait à être faible.

Et puis ce fut soie et velours chaud, sous la peau tremblante de sa main ; ce fut le cristal de la neige et le vent, et ce fut une longue montée sur un haut plateau, et la vue d'un précipice sans fond avec l'impression absurde de pouvoir voler.

Autour de lui, les innombrables morts qui lui gâchaient l'existence avec leurs souffrances reculèrent d'un pas, en silence, comme pour ne pas déranger, et pour une fois, la vie avec ses bruits assourdissants resta muette.

Entre le rêve et la réalité, perdu dans son parfum épicé et ses soupirs qui submergeaient son âme, il connut les saveurs âpres et douces de l'amour qu'il sentit à la fois étrangères et familières.

Il s'abandonna à son désir en espérant que, dans la profondeur vigilante de son être, il s'agissait d'un nouveau rêve, moins douloureux que les autres ; mais il savait bien qu'il n'en était pas ainsi.

Entendre son nom sur ses lèvres tandis qu'elle l'embrassait la rassura et la rendit heureuse. Il pensait à elle, peut-être dans le délire de sa fièvre, peut-être dans les profondeurs de son âme mise à nu ; il pensait à elle.

Et elle se souvint qu'elle était femme, elle hésita, pleinement consciente de tenir dans sa main un fil très mince et de pouvoir le briser d'un instant à l'autre. Elle ne voulait pas lui faire peur, elle ne voulait pas qu'il se replie sur lui-même et s'éloigne à nouveau, en retrouvant les principes et les pensées qui le rendaient toujours si distant. Elle prit son temps. De toutes ses forces elle espéra que Ricciardi n'était pas seulement en train de rêver, ni assez éveillé pour se retirer dans son monde lointain, maintenant qu'elle le sentait homme et qu'elle se sentait femme, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps, depuis trop longtemps.

Elle oublia son égoïsme et sa superficialité passés, pour découvrir sa capacité à être généreuse et maternelle. Elle guida ses mains, sa

bouche, son corps : avec calme, avec douceur. Ce fut nouveau pour elle qui avait eu tant d'amants, encore plus que pour lui qui s'était toujours privé de tout.

Elle prit le plaisir auquel elle rêvait, le plaisir qui lui manquait, le plaisir auquel elle pensait avoir droit. Elle s'accorda le moment de paradis qu'elle désirait en étouffant dans l'oreiller un sourd, un long gémissement.

Et finalement, elle sourit dans l'obscurité, doucement, telle une tigresse assouvie.

Lundi 2 novembre, jour des défunts

À l'aube, la pluie fit une trêve, se transformant en une myriade de gouttelettes suspendues dans l'air froid. Comme si elle avait eu conscience qu'il s'agissait d'une journée triste, elle avait paré la ville d'un gris mélancolique.

Ricciardi franchit le portail de Livia et se retrouva dans la rue déserte. Il se sentait faible, mais il avait l'impression de ne plus avoir de fièvre.

Il avait trouvé ses vêtements soigneusement pliés sur le fauteuil proche du lit dans lequel il ne se souvenait pas s'être couché, la veille au soir. Ils étaient peut-être encore un peu humides mais ils étaient chauds : il y avait un poêle tout près. L'empreinte qu'il avait distinguée sur le matelas à côté de lui et un cheveu noir abandonné sur l'oreiller avaient immédiatement éclairé son esprit à nouveau lucide. Ce dont il gardait parfaitement le souvenir n'était pas un rêve dû à la fièvre.

Il s'était habillé et était sorti sans faire de bruit. En passant devant la chambre à coucher de Livia, il avait aperçu dans la pénombre sa silhouette allongée et avait éprouvé une sensation de vertige.

Il était gêné ; il se sentait coupable vis-à-vis d'Enrica qu'il estimait avoir trahie, et également de Livia qu'il avait fait sienne sans éprouver pour elle un véritable sentiment d'amour.

Et qu'est-ce que tu peux dire, toi, de l'amour ? As-tu déjà partagé tes pensées, tes désirs et tes espérances avec quelqu'un ? Ce sentiment qui anime les lèvres de celui qui s'est tué, ou a été tué par amour, cette émotion que tu as tant de fois qualifiée d'absurde, l'as-tu déjà éprouvée ?

Incohérent. Tandis qu'il marchait dans cette étrange vapeur d'eau, comme nageant sous la surface d'une mer aérienne, il se trouvait incohérent. Quand il s'était rendu compte qu'il ne rêvait pas, lorsqu'il avait senti les mains de Livia le caresser et ses lèvres rejoindre les siennes, il n'avait pas eu la force de la repousser.

Comme si cela était possible, il avait vu Livia encore plus belle que

lorsqu'elle entra dans un lieu où elle attirait immédiatement les regards de tous les hommes présents.

Désormais, bien que cherchant à en éloigner le souvenir, il connaissait les sensations qu'elle pouvait susciter et était davantage conscient qu'elle possédait tout ce qu'un homme pouvait désirer chez une femme : elle était cultivée, fascinante, riche, passionnée.

Et alors, pourquoi avait-il l'impression de s'être laissé entraîner, par faiblesse, à commettre une telle erreur ?

Il pensa à Enrica avec un frisson, aux lettres qu'ils avaient échangées, à la relation qui, timidement, après des semaines d'hésitation, surtout de sa part à lui, avait commencé à s'instaurer entre eux. À ce jeune, fragile amour grandissant en dépit de ce qu'il avait toujours cru : qu'il n'aurait jamais la malhonnêteté de faire partager à celle qui deviendrait sa femme, ce qu'il considérait comme sa damnation.

Qu'allait-il faire, maintenant ? Comment allait-il pouvoir lui parler puisque jusqu'à présent ils n'avaient échangé que quelques timides signes de sympathie ? Et avec Livia, comment allait-il se comporter ? Comment allait-il pouvoir feindre d'ignorer ce qui s'était passé ?

À l'angle de la via Toledo, dans la rue déserte, il vit le chien de Tettè. Il était assis, en alerte, une oreille dressée comme pour écouter ses pas. Il l'attendait.

Avec un coup au cœur, Ricciardi retourna en esprit à l'enfant, à sa mort, et à sa rencontre avec Sersale, l'homme qui boitait ; c'était la dernière chose dont il réussissait à se souvenir, avant Livia. Il entendit bourdonner dans ses oreilles toute la haine que l'homme portait à sa belle-sœur, unique obstacle entre lui et la fortune de son demi-frère.

Il était convaincu désormais que la mort de l'enfant était due au manque de soins et à la faim, sa vieille et continuelle ennemie. Mais peut-être Carmen se trouvait-elle, elle aussi en danger, et il voulait l'avertir au plus vite. Il se souvint alors qu'il était précisément en train de se rendre chez elle pour lui parler de Sersale et de sa misérable tentative de chantage. Il voulait savoir de quoi elle le croyait capable pour se venger ; il avait l'impression que Sersale avait compris que l'amour que la femme portait à Tettè était un amour de mère.

Un amour de mère. Il pensa à Rosa ; il ne manquait jamais de la prévenir quand il tardait à rentrer, mais cette fois, il ne l'avait pas fait. Il espéra qu'elle était allée se coucher et qu'elle dormirait encore, pour pouvoir lui raconter qu'il était rentré tard et sorti très tôt. Un petit mensonge fait avec une bonne intention : il ne voulait pas lui laisser penser qu'elle n'était plus capable de le surveiller.

Mais avant tout, il voulait rencontrer Carmen ; il savait où la trouver, aujourd'hui, jour de commémoration des défunts. Il allait l'attendre là, près de la tombe de Tettè.

Il se dirigea vers le cimetière de Poggioreale, le cœur gros de nouvelles inquiétudes.

Rosa se réveilla en sursaut, au premier son de cloche, lugubre, de l'église voisine. Elle regarda autour d'elle, sans comprendre. Puis elle se souvint : elle s'était endormie dans le fauteuil du salon, tournée vers la porte d'entrée, alors qu'elle attendait Ricciardi qui n'était pas rentré la veille au soir.

Elle admettait qu'il n'était plus un enfant, qu'il était un adulte et qu'il avait le droit de prendre un peu de bon temps pour ses petites affaires d'homme. De plus, le métier qu'il exerçait l'obligeait parfois à passer des nuits dehors : mais il n'avait encore jamais oublié de la prévenir ou la faire prévenir de son retard.

Le comportement qu'elle avait observé ces derniers jours la tracassait ; même la visite de Maione et les phrases qu'il avait prononcées la surprenaient. Il y avait une femme là-dessous, qui venait impudemment le trouver à la questure. Et une dame, par-dessus le marché, pas une demoiselle.

Elle quitta le fauteuil avec difficulté, en cherchant à ménager ses articulations ankylosées. Elle ne pouvait rien faire, si ce n'est attendre de ses nouvelles. Elle s'efforça de maîtriser son inquiétude. Le *signorino* était une personne respectée et responsable, un commissaire de la brigade mobile. Il ne pouvait certainement pas se trouver en danger.

Elle alla dans sa chambre avec l'intention de s'allonger quelques minutes. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit chez les Colombo une jeune personne enveloppée dans une couverture, qui regardait depuis sa chambre, dans la lumière incertaine et brumeuse de cette aube du jour des défunts.

Enrica n'avait pas réussi à se débarrasser de l'étouffante sensation d'angoisse qui l'avait accompagnée la soirée précédente. Son sommeil agité avait été entrecoupé de longs moments de veille durant lesquels elle avait entendu la pluie taper sur les volets.

C'était une jeune fille rationnelle, pragmatique, et se sentir inquiète sans motif lui donnait un sentiment de désordre difficile à supporter. Et puis, quand elle s'était aperçue que la lumière de la fenêtre de Ricciardi ne s'allumait pas pour leur petit rendez-vous vespéral, elle

avait compris que cette angoisse était une forme de prémonition inexplicable.

À l'aube, elle s'était rendue à la cuisine pour prendre un verre d'eau, elle avait la gorge sèche. Elle avait regardé l'immeuble d'en face à travers les volets et elle avait constaté que les rideaux de la fenêtre de Ricciardi n'avaient pas bougé de la soirée : cela n'était jamais arrivé, il les fermait toujours avant d'aller se coucher. Même la veilleuse de la chambre de Rosa, qui d'habitude restait allumée toute la nuit, était éteinte. Que se passait-il ?

L'inquiétude croissante l'avait empêchée de se rendormir ; c'est pourquoi, enveloppée dans sa couverture, elle s'était assise près de la fenêtre de sa chambre, à attendre un signe de vie en provenance de l'appartement d'en face.

Dehors, la pluie s'était transformée en une étrange lumière grise.

Livia n'avait jamais connu plus resplendissante journée que cette grise matinée du jour des défunts.

À son réveil, grande avait été sa déception de ne pas le trouver dans le lit où elle l'avait quitté, avant l'aube, pour lui permettre de se reposer. Elle était allée s'allonger pour quelques minutes dans sa chambre, mais elle était tombée dans un sommeil calme et profond, causé par une douce fatigue qu'elle croyait avoir oubliée. Quand elle s'était réveillée, elle avait découvert qu'il était parti, et, le connaissant, cela ne l'avait guère étonnée : il avait certainement besoin de réfléchir, de creuser au fond de lui-même pour comprendre la signification de ce qui était arrivé durant la nuit.

En s'étirant comme une chatte, elle sourit, heureuse. S'il le lui avait demandé, elle n'aurait pas hésité à lui dire ce qui s'était passé.

L'amour, aurait-elle dit, est une chose étrange, mystérieuse. On fait mille suppositions et on imagine toutes sortes de situations pour découvrir qu'il n'y a qu'un élément à considérer : être ensemble. Face à la simplicité de se toucher, de s'embrasser, de s'unir, toutes les structures que l'esprit et la société mettent péniblement sur pied s'écroulent comme un château de cartes.

Ce qui devait arriver, entre eux, était arrivé. Elle le savait, elle l'avait toujours su, et c'était bien ainsi. Ç'avait été merveilleux, comme un rêve ; puisque ça l'avait été pour elle, il en avait forcément été de même pour lui.

Il était parti, mais il reviendrait. Le temps de la solitude était passé.

Elle pensa à la réception qui aurait lieu deux jours plus tard, aux

personnes qui y viendraient. C'était là une magnifique occasion parce que, au-delà des convenances et des paroles futiles, tout le monde verrait l'immensité de son bonheur. Elle voulait l'avoir à ses côtés, pour qu'il n'y ait pas d'équivoque sur les raisons de sa félicité.

Elle secoua la tête en pensant à sa sauvagerie et à sa timidité qu'elle avait appris à connaître : il était probable qu'il ne souhaiterait pas exposer leur relation avant qu'elle ne se consolide. Il faudrait essayer de le convaincre. Mais cela n'avait pas d'importance ; la seule chose qui comptait était de le revoir, et le plus rapidement possible.

Tout en souriant, elle pensa que le moment était venu de se lancer dans les préparatifs de la fête.

Le tram qui menait au cimetière était le numéro trente et un, et partait de Porta Capuana.

Ricciardi mit environ une demi-heure pour atteindre la tête de ligne, mais cette marche ne lui déplut pas : elle lui permit de balayer un peu son esprit des contradictions et des incohérences qui l'avaient assailli ces derniers jours. Il ne se sentait pas encore très bien, sa gorge était douloureuse et de temps à autre un vertige lui donnait la nausée et l'obligeait à s'arrêter, mais il avait les idées claires.

Ce n'est peut-être pas un bien, pensa-t-il ironiquement. Un esprit lucide n'aide pas à comprendre certains événements. Livia, par exemple : les conclusions auxquelles elle allait arriver après ce qui s'était passé. Enrica, avec laquelle il n'avait pas assez d'intimité pour aborder certains sujets. En fait, ils ne s'étaient encore jamais parlé, mais elle avait pris une telle place dans sa vie qu'il tenait à être sincère avec elle dès le début de leur relation. Comment allait-il pouvoir lui dire qu'il l'avait trahie avant même de lui avoir déclaré les sentiments qu'il lui portait ?

Il fit un effort pour reporter son attention sur l'histoire de l'enfant, de Carmen, de l'homme qui boitait ; médiocre distraction, mais distraction tout de même, se dit-il.

Le désespoir, il le savait, pouvait pousser certaines personnes à commettre des actes contraires à leur nature. Sersale ne lui avait pas semblé d'un tempérament violent, la peur qu'il avait lue dans ses yeux pendant l'agression dont il avait été victime en était la preuve ; mais la même peur pouvait déclencher un geste irréfléchi, une réaction brutale devant l'impossibilité d'accéder aux biens de la famille. Cela constituait pour Carmen un danger réel.

D'ailleurs, Ricciardi éprouvait pour la dame une grande compassion : elle n'avait pas eu de chance, en dépit de ses richesses. Pas d'enfant, un mari aliéné, une famille avec laquelle elle ne partageait que des conflits d'intérêt. Une solitude maligne et envahissante, un destin dramatique qui lui avait ôté l'unique affection qu'elle avait réussi à se procurer.

Ses pensées allèrent à Tettè. Une solitude encore plus profonde, une vie si brève terminée si tragiquement, on ne savait même pas où. Et son corps transporté, ballotté comme il l'avait vu faire par les croque-morts sur les marches du Tondo de Capodimonte, afin que quelqu'un puisse le trouver rapidement.

Même s'il était encore tôt, le tram était plein. Des gens portaient des fleurs. Les femmes vêtues de noir, les cheveux noués sous des foulards, les hommes portant un crêpe en brassard et une cravate de la même couleur, un insigne à la boutonnière : des tenues de deuil. Beaucoup d'yeux semblaient fatigués d'avoir tant pleuré.

La voiture ferraillait sur les aiguillages, dans l'air humide de ce matin qui promettait encore de la pluie. À l'intérieur, un silence insolite pour une ville d'ordinaire si animée. La mort était un passager du tram : c'était son jour. De la vitre, elle observait les quartiers, les rues traversées par des groupes silencieux en route vers la même destination ; le Vasto, via Foria, piazza Carlo III. Tout un peuple réuni, pour une fois, par l'absence d'êtres chers, par le désir de se souvenir.

À l'entrée du cimetière, Ricciardi demanda où était enterré Diotallevi Matteo, nouvel hôte arrivé le vendredi précédent. Un gardien, l'air morose, consulta un registre et dit au commissaire que le gamin se trouvait dans la chapelle de la famille Fago di San Marcello et il lui indiqua même le chemin. Le geste de Carmen l'attendrit : elle n'avait pas pris le temps d'accueillir Tettè chez elle, lorsqu'il était vivant, mais elle avait tenu à le faire quand il était mort.

Il parcourut l'allée arborée qui devait le mener à destination en lançant des coups d'œil fugaces aux chapelles et aux tombes qui se peuplaient de visiteurs. De temps en temps il devait détourner le regard, parce que derrière les statues et les vivants, il apercevait des morts.

C'était la raison pour laquelle il évitait, autant que possible, de se rendre dans les cimetières. Certains, après la perte d'un être cher, trouvaient parfois la vie insupportable, et décidaient d'en finir précisément à l'endroit qui abritait les restes de ceux qu'ils avaient aimés ; et l'automne, la période la plus triste de l'année, était leur saison.

Ricciardi vit une femme âgée, agenouillée en prière sur la tombe de son fils. De ses poignets tailladés jaillissaient des flots de sang et elle répétait : *Attends un peu, mon fils, encore un peu et je vais pouvoir t'embrasser*. Non loin de là, presque invisible à cause du temps passé, un homme debout, un pistolet dans la main droite et le front presque effacé du même côté, parlait à son amour perdu : *Je t'aimerai, je t'ai aimée, je t'aime*. Aux yeux de Ricciardi, il transpirait de désespoir et de

mélancolie.

La Chose lui offrait même cela : appréhender l'impossibilité de certaines personnes à survivre à des événements douloureux. L'exact contraire de l'instinct qui poussait à accomplir des crimes : l'instinct de survie. Mais les deux, suicide ou survie, comme d'habitude, lui semblèrent des motifs futiles pour vouloir mourir.

Il arriva à la chapelle, la reconnaissant aux nombreuses fleurs fraîches disposées devant. La porte était ouverte et il aperçut Carmen, assise à l'intérieur. Malgré l'heure matinale, elle était déjà là.

La femme le reconnut et lui sourit en essuyant rapidement les larmes qui dessinaient des sillons sur ses joues.

« Commissaire, merci d'être venu. Entrez, je vous en prie. Vous voyez, Tettè est là où je le retrouverai quand je m'en irai à mon tour. Je ne pouvais pas l'imaginer au milieu d'inconnus, dans n'importe quelle fosse commune. Et je n'ai demandé l'autorisation à personne : je l'ai amené ici, point.

— Bonjour, signora. Je ne pensais pas vous trouver ici d'aussi bonne heure. Mais je voulais vous parler et j'étais sûr que vous viendriez, aujourd'hui. »

Carmen sourit tristement.

« Et où aurais-je bien pu être, un jour comme celui-ci ? Vous voyez, commissaire, je ne suis pas vieille, j'ai à peine plus de trente ans. Mais mes sentiments, à l'exception de ceux que je porte à mon mari que vous avez vu, et dans quel état, sont tous ici. Je suis passée sur la tombe de mes parents qui, paix à leur âme, ont disparu depuis longtemps, et maintenant, Tettè. J'ai même apporté des fleurs, comme chaque semaine, à mes beaux-parents ; ce n'est pas qu'ils m'aient jamais beaucoup aimée, mais je le fais volontiers pour mon mari. Vous vouliez me parler ? Il y a du nouveau ? »

Ricciardi était resté debout, les mains dans les poches.

« Hier, j'ai rencontré votre beau-frère, le signor Sersale. Je voulais comprendre quel homme c'était et dans quelles conditions il se trouvait. Je l'ai rejoint au moment où... en fait, il a été agressé par trois hommes à la mine patibulaire, qui se sont enfuis à mon arrivée. J'ai pu lui parler. Il est dans une situation difficile, ce que vous savez certainement déjà. »

Carmen regardait Ricciardi en fronçant les sourcils.

« Je vous l'ai dit, commissaire. Le jeu, les prostituées, les affaires louches. Pensez à quelque chose d'illégal ou d'immoral : vous pouvez être sûr qu'il l'a fait. »

Ricciardi acquiesça :

« Oui, signora, je le sais ; et d'ailleurs, il ne le nie même pas. Il m'a semblé tout à fait conscient de la situation, et du fait que les moyens qui pourraient le tirer d'affaire sont entre vos mains. Il m'a dit qu'il vous en avait parlé, sans succès, et que donc, il a cherché un moyen... une manière de vous faire chanter, en somme. Et il a trouvé des lettres. »

Carmen ne le quittait pas des yeux.

« Des lettres ? Quelles lettres ?

— Ce ne sont pas des affaires qui me regardent, que cela soit bien clair, signora, mais je crois nécessaire que vous sachiez quelles armes il a entre les mains et l'usage qu'il pourrait en faire contre vous. »

Carmen était comme pétrifiée.

« Et pourquoi, commissaire ? Pourquoi tenez-vous à m'aider ? »

Ricciardi soupira.

« Vous avez été bonne avec l'enfant, signora. Tout ce qui a été bon dans sa vie est venu de vous. Je pense devoir faire cela de sa part, voilà. Mon enquête n'en est pas une à proprement parler, vous le savez : en fait je m'en occupe durant mon temps libre, elle ne fait pas partie de mon travail. Mais ce voyage dans les journées de Tettè m'a fait faire sa connaissance. Il n'a pas eu une existence facile. Prenez cela comme un cadeau de sa part, en somme. »

La femme acquiesça, songeuse.

« Les lettres. Voilà pourquoi je ne les retrouvais pas ; c'est donc lui qui les a. Et alors, qu'est-ce qu'il compte faire avec mes lettres ? »

Ricciardi haussa les épaules.

« Il vous a suivie, c'est comme cela qu'il est remonté à Tettè. Il espérait trouver la preuve que votre... amitié avec leur auteur durait encore. Il cherchait à savoir si vous aviez parlé de cet homme à Tettè, pour pouvoir s'en servir. Pour vous faire chanter, en quelque sorte. »

La femme eut toutes les peines du monde à retenir sa colère ; à force de serrer son mouchoir, les articulations de ses doigts étaient devenues toutes blanches.

« Le misérable. Il croit que tout le monde a un cœur aussi noir que le sien. Il voulait se servir du petit pour me frapper. Mais qu'est-ce qu'il aurait pu lui dire, ce petit ange ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien savoir, lui ? »

Ricciardi attendit en silence. Elle reprit :

« J'ai eu un grand amour, oui. Et je ne le regrette pas. Mon mari...

vous l'avez vu. Il est dans cet état depuis des années, beaucoup trop d'années. Et comme je suis stérile, je n'avais pas d'enfant à qui me consacrer. Il y avait cet homme, un médecin... pendant longtemps nous avons cru qu'il pourrait guérir mon mari, trouver la cause de sa maladie, l'empêcher de rejoindre, lentement mais inexorablement, ce monde peuplé de monstres. Nous nous sommes rapprochés, sans nous en apercevoir. Et nous sommes tombés amoureux. J'étais mariée, il était marié ; il n'était pas heureux, je n'étais pas heureuse. J'ai eu ce grand amour, oui. Un grand amour. Et j'étais prête à renoncer à tout pour lui, ma richesse, mon confort : mais il n'a pas voulu. Il n'a pas eu le courage d'abandonner sa femme, ses enfants, son travail. C'est tout. »

Ricciardi se sentait mal à l'aise.

« Signora, je n'ai pas le droit de savoir tout cela. Votre vie privée ne me regarde pas. Je tenais seulement à vous avertir afin que vous puissiez vous défendre. C'est tout. »

Carmen se passa une main sur les yeux.

« Je n'ai pas besoin de me défendre, commissaire, plus maintenant. C'est une histoire ancienne, terminée ; morte et enterrée, comme mon pauvre petit Tettè. Et comme Tettè, que, par crainte, je n'ai pas adopté et accueilli chez moi quand j'aurais pu et dû le faire, elle pèsera toujours sur ma conscience. Edoardo, perdu dans ses petites misères, ne l'a pas compris. Mais vous vous sentez bien, commissaire ? Vous êtes très pâle. »

Ricciardi agita une main avec nonchalance.

« Juste un peu de fièvre, signora. Rien de grave. J'ai eu des journées fatigantes et avec ce temps infect j'ai attrapé un méchant rhume, voilà tout. »

La femme le regardait, inquiète.

« Vous ne devriez pas prendre cela à la légère, au contraire. Vous avez vraiment très mauvaise mine. Je vais vous raccompagner, j'ai ma voiture là, juste à l'entrée du cimetière. »

Ricciardi essaya de résister, mais la femme demeura inflexible ; d'autre part il ne lui déplaisait pas d'éviter un autre voyage en tram, peuplé de gens qui ramenaient chez eux leurs souffrances et leurs regrets. Une fois la chapelle refermée, il se dirigea avec Carmen vers la sortie.

En parcourant l'allée, Ricciardi se demanda ce qui différenciait la femme qui marchait à ses côtés de celle qu'il voyait en train de mourir, les poignets tailladés, sur la tombe de son fils à quelques mètres de distance.

Toutes les deux seules, toutes les deux désespérées. Toutes les deux rattachées à la vie par des tâches qui, au cours du temps, leur semblaient toujours plus inutiles. C'est l'amour, pensa-t-il, qui vous retient à la vie ou vous en écarte. Sans amour, vivre ou mourir, c'est exactement la même chose.

Carmen lui était apparue épuisée, vidée de ses forces ; la mort de Tettè, le souvenir de son amour perdu, l'état de son mari. Aucune fortune ne pouvait compenser ces pertes.

Ils arrivèrent à la voiture garée sur le parc de stationnement du cimetière. La femme se dirigea vers la portière du chauffeur.

« Je préfère conduire moi-même, commissaire. Cela me donne une impression de liberté. Tettè aussi aimait cela, vous savez ? C'était notre jeu, monter dans la voiture ensemble, moi au volant, lui à l'arrière comme si j'étais son chauffeur personnel. »

Comme toutes les fois qu'elle parlait de l'enfant, ses yeux se remplirent de larmes. Ricciardi pensa que cette absence risquait de devenir un héritage trop lourd à porter, et que la pauvre Carmen devait craindre davantage d'elle-même que de n'importe quel chantage imaginé par son beau-frère. Il s'assit dans la voiture à côté d'elle.

Tandis que la femme mettait le contact et que le ronflement du moteur envahissait l'habitacle, Ricciardi perçut un mouvement sur la banquette arrière, juste derrière lui. Il se retourna et resta sidéré par ce qu'il vit.

Maione descendit du tram, soutenant Lucia et suivis par leurs cinq enfants. Le second jour de novembre les invitait à un rendez-vous douloureux : le seul de l'année qui réunissait tous les membres de la famille, vivants et morts.

Ils s'étaient habillés en silence, ce matin-là ; peu d'envie de parler, mais beaucoup d'attention portée à se souvenir.

Luca, l'aîné de Lucia et de Raffaele, était un de ces garçons débordant de vie ; blond, avec les yeux bleus de sa mère, le caractère extraverti et lumineux de son père, il n'arrêtait pas de faire des plaisanteries et de taquiner les membres de sa famille, particulièrement ses petits frères dont il était l'idole. Dans le quartier, tout le monde l'aimait. Son enterrement avait marqué pour longtemps les nombreuses personnes qui y avaient assisté, et tant pleuré.

Maione laissa échapper un sourire tandis qu'il s'approchait de l'entrée du cimetière : le brigadier ventru, comme l'appelait Luca. Et lui, de lui courir après, dans toute la maison, un sabot à la main, si je t'attrape je t'ouvre la tête et j'y mets dedans les bonnes manières ; et Luca riait, se calmait et redevenu sérieux lui disait : je deviendrai grand, vous savez *papà*. Je deviendrai plus grand et plus gros que vous et je serai policier.

Le brigadier se rappelait l'orgueil qu'il éprouvait, chaque fois que son fils prononçait ces mots ; et combien de fois il s'en était voulu de lui avoir donné sa propre personne en modèle.

C'était à cause de ce modèle qu'il avait trouvé la mort, dans une soupente, d'un coup de couteau lâchement planté dans le dos par un voleur dont il avait découvert la cachette. La douleur qu'éprouvait Maione maintenant, en ce jour des défunts qui le ramenait pour la troisième fois au cimetière, était intacte et brillait comme une pièce d'argenterie.

Il regarda sa femme, qui, sentant ses yeux sur elle, lui sourit comme d'habitude. Comme tu es belle, Luci', pensa-t-il. Et comme j'ai été tout près de te perdre toi aussi. Durant de longs mois de silence, la douleur s'était emparée de leur vie et l'avait découpée en un archipel d'îles incapables de se rejoindre. Il avait été à deux doigts de quitter la maison où il n'arrivait même plus à respirer.

Mais comme il est vrai que l'amour existe et qu'il peut, à la longue, remporter la victoire sur la souffrance, ils s'étaient retrouvés au printemps dernier ; et maintenant, ils étaient encore plus liés qu'auparavant, par le souvenir même de Luca et par le manque cruellement de leur fils qu'ils ressentaient tous les deux.

Comme toujours, la pensée de Luca conduisit Maione à Ricciardi qui avait été le seul à comprendre que ce n'était qu'en retrouvant l'assassin de son fils qu'il pouvait aider le brigadier ; et comment cette occasion les avait unis, pour les laisser, depuis, profondément attachés l'un à l'autre.

Il se demanda comment allait son commissaire, s'il avait maintenu sa promesse de ne pas continuer cette enquête bizarre sans lui : la recherche d'une chose qui n'existait pas dans la vie de ce pauvre petit orphelin, ni dans ses désespoirs. Il n'avait pas compris et ne comprenait toujours pas ce que Ricciardi cherchait, mais il craignait par-dessus tout de le voir courir des risques inutiles, lui qui était habitué à toujours le protéger.

Tandis qu'il pensait à tout cela, il vit une voiture de forte cylindrée aborder, à une vitesse un peu trop élevée, le virage qui menait au cimetière. Il y avait une femme au volant et il eut la sensation de l'avoir déjà vue, mais il ne se souvenait plus où ; à côté d'elle, bien que cela lui parût incroyable, il reconnut Ricciardi. Il leva la main pour le saluer, mais il s'aperçut que Ricciardi regardait derrière lui, la banquette arrière sur laquelle personne n'était assis.

Son geste fut interrompu lorsqu'il vit l'expression d'horreur qu'avait Ricciardi. Cela ne dura qu'un instant : la voiture s'éloigna dans un nuage de boue et de gaz d'échappement.

Sentant son cœur battre furieusement dans sa poitrine, Maione répondit à un réflexe impérieux. Il serra le bras de Lucia, en lui murmurant qu'ils se retrouveraient un peu plus tard à la tombe de Luca, et il se précipita en courant vers la station de taxis.

Te voilà, pensait Ricciardi. Enfin, te voilà.

Pour la première fois depuis qu'il en avait pris conscience, il avait, au lieu d'essayer de lui échapper, essayé de trouver la Chose, cette capacité particulière à ressentir la douleur éprouvée par les personnes qui mouraient de mort violente.

Il n'avait pas réussi à s'expliquer l'absence de Tettè de tous les lieux où il aurait dû ou pu se trouver ; il avait arpenté les mêmes rues que lui, les mêmes ruelles obscures. Et maintenant, alors qu'il se trouvait sur le point de renoncer, qu'il avait décidé de se détendre et de se reposer, il le voyait en train d'agoniser d'une manière horrible.

L'enfant était en proie à d'atroces convulsions qui le faisaient se redresser et se replier continuellement sur lui-même. Ses paupières se soulevaient et laissaient voir le blanc de ses cornées, la douleur provoquée par le poison le faisait grincer des dents. Et pourtant, une phrase très douce sortait de ses lèvres : *Merci pour les gâteaux. Je t'aime, tu sais, maman : tu es mon ange.*

L'horreur provenait, comme cela arrivait souvent, du contraste entre les contorsions du corps soumis aux dernières souffrances et l'ultime pensée, toute délicate, exprimée par l'enfant. Ricciardi

n'arrivait pas à détourner son regard du fantôme de Tettè ; il savait ce que ça signifiait de le voir à cet endroit-là et les phrases qu'il continuait à répéter.

Il se tourna vers la femme.

Il se tourna vers la meurtrière.

Il avait recommencé à pleuvoir. Un éclair avait traversé le ciel et une forte ondée s'était abattue sur la chaussée.

Carmen conduisait nerveusement, par à-coups, et ne se préoccupait pas de ce que la route fut glissante. Elle semblait perdue dans des pensées qui l'entraînaient très loin de la situation présente.

Ricciardi se demanda comment elle était arrivée à cette folie. Tout à coup, il sentit une terrible fatigue s'abattre sur lui, et la fièvre, après la courte trêve qu'elle lui avait accordée, était remontée plus forte que jamais. L'âme du commissaire était pleine de la douleur de l'enfant, de sa dernière espérance, de tout l'amour qu'il avait porté à sa meurtrière.

Sans réfléchir, il murmura :

« Merci pour les gâteaux. Je t'aime, tu sais, maman : tu es mon ange. »

Il ne savait plus s'il l'avait dit réellement, ou s'il l'avait simplement imaginé. Carmen sursauta, comme si elle avait été soudain mordue par un serpent, et se tourna terrorisée vers la banquette arrière pour ensuite regarder, bouleversée, le commissaire. L'automobile fit une terrible embardée, renversa une charrette arrêtée sur le bord de la route, mais se remit miraculeusement sur le droit chemin. La femme ne donnait pas signe de vouloir ralentir ; bien au contraire, elle se mit peu à peu à accélérer.

Et, tout en pleurant et hurlant, elle commença son récit.

Tu le savais, donc. Tu le savais. Je m'en suis aperçue tout de suite, quand je t'ai vu à l'enterrement : tu avais déjà compris qu'il n'était pas mort par accident. Et maintenant, tu es là avec moi, pour m'entendre te l'avouer, pour m'emmener en enfer.

Parce que je sais, moi, qui tu es : le diable en personne. Avec tes yeux fixes, avec ce visage pâle, et la mort qui rôde autour de toi. Je sais qui tu es.

Mais en enfer, je n'irai pas, et tu sais pourquoi ? Parce que l'enfer,

je le connais déjà. J'y ai vécu et j'y vis toujours, en enfer. Tu le sais, toi, Satan, ce que ça signifie de vivre avec un fou ? Tu le sais qu'avant de le faire enfermer, de honte que ça se sache, je faisais comme si tout était normal ? Il éteignait ses cigarettes sur mes bras ; il me réveillait la nuit, en me frappant ; il m'attendait, caché dans l'ombre, et bondissait sur moi. Il disait que j'étais son ennemie, que j'étais un monstre. Alors que le monstre, c'était lui.

J'ai vécu cinq années comme cela et je ne crois pas que ton enfer puisse être pire que celui-là. J'ai tout supporté.

Car j'ai été pauvre, figure-toi. J'ai connu les privations, parce que mon père était joueur et que ma mère ne savait rien faire d'autre que pleurer. Et alors que je possédais ce que j'avais toujours convoité, la richesse, le bien-être, je n'ai pas voulu les perdre.

L'enfant était mon fils, oui.

Le fils né d'une rencontre, le fils d'un amour sans issue, vécu en cachette. Nous faisons l'amour pendant que le fou hurlait et tambourinait contre la porte de sa prison. Nous faisons l'amour pendant que le reste du monde croyait que nous cherchions un traitement, comme s'il existait un traitement pour guérir la folie d'un monstre.

Je croyais vraiment être stérile. J'avais tout essayé, tous les traitements possibles, quand mon mari semblait encore normal. Mais rien. Et puis, au contraire avec lui, le médecin, je suis tombée enceinte. Il a eu peur. Lui non plus n'avait pas d'argent, tout appartenait à sa femme. Un beau couple de désespérés, les poches pleines de l'argent des autres.

Nous avons trouvé une cure thermale pour le fou, loin, en Toscane. C'est lui, Matteo, qui le lui avait prescrite. Matteo, c'était son nom. Tu comprends, maintenant, pourquoi j'ai appelé mon fils Matteo ?

J'ai accouché là-bas, toute seule, avec l'aide de la femme de chambre de l'hôtel. Comme un animal. Comme une chienne errante.

Et après, qu'est-ce que je pouvais faire ? Je suis revenue vivre dans ma prison dorée. J'ai confié l'enfant à une famille, à la campagne, des gens auxquels je donnais de l'argent et qui ne connaissaient même pas mon nom. Et puis, la femme est morte du typhus, et l'homme s'est mis à boire ; je ne pouvais pas le laisser là-bas.

J'ai cherché une solution et j'ai trouvé don Antonio, ce prêtre abject et avide. Je le payais tous les mois, royalement ; mais je pouvais voir Tettè, presque l'élever. Je me suis habituée à faire la classe aux autres bâtards, afin de pouvoir rester près de lui, près de mon fils.

Impossible de le prendre avec moi, tu comprends ça, toi, le diable ? Ç'aurait été facile de la rouler, la famille du monstre : ce débauché de frère, ce lâche qui veut mettre la main sur mon argent, juste au moment où le fou est en train de mourir, juste au moment où je vais enfin pouvoir vivre ma vie.

Mais voilà qu'il a trouvé mes lettres.

Je croyais les avoir détruites, je les avais oubliées. Il est venu chez moi, il m'a menacée. Je lui ai donné une belle somme d'argent mais je ne voulais pas lui donner davantage. Alors, il m'a suivie et il a découvert Tettè.

Il me disait tout, tu sais ça, toi Satan ? Avec moi, il ne bégayait pas. Avec moi sa maman. Et ce qu'il ne me disait pas, je le comprenais quand même. Je savais tout sur ces petits bâtards, comment ils le martyrisaient, ce qu'ils lui faisaient subir. Je savais tout sur le prêtre, sur le sacristain, sur le cabinet noir des punitions. Et sur le chien.

Il m'avait raconté qu'il y avait des boulettes empoisonnées dans l'entrepôt de l'épicier ; il avait peur que le chien les mange. Et pour finir, il m'a parlé des rencontres avec cette ordure d'Edoardo.

L'idée de tout perdre tournait à l'obsession. Si on avait su que ce petit orphelin abandonné dans une paroisse, livré à la faim et à la rue était mon fils, j'aurais tout perdu. Ils m'auraient chassée, et peut-être même envoyée en prison. Qu'est-ce que je pouvais bien faire ? L'enfant me rapportait les questions toujours plus pressantes que le maudit boiteux lui posait. C'était une question de temps : tout finirait par s'arranger.

J'attendais. J'attendais la mort du fou qui m'aurait finalement rendu ma liberté. J'aurais pris Tettè avec moi, je lui aurais donné ce qu'il n'avait pas eu ; mais maintenant que j'avais été découverte, je ne pouvais plus rien espérer.

Pendant des jours, j'ai vécu désespérée, je n'arrivais pas à me décider. Je devais choisir entre rester seule et riche ou redevenir pauvre et malheureuse, avec un enfant diminué à élever, sans rien savoir faire.

Je n'arrivais pas à me décider. Alors je me suis confiée au hasard.

J'ai préparé quatre gâteaux, deux avec le poison, deux sans. Je les ai mis dans un cornet que je lui ai donné. Il adorait ce que je lui cuisinais. Je pensais : s'il ne choisit pas les gâteaux empoisonnés, cela voudra dire que nous irons de l'avant et que nous nous battons, au risque de tout perdre. Nous nous battons contre le boiteux, contre le fou, contre la terre entière.

Mais il a choisi sans hésiter un gâteau empoisonné. Je l'ai vu le

manger avec plaisir, il me souriait, ici, dans cette voiture. Et il m'a dit cette phrase. Celle que nous sommes les seuls à connaître, toi qui es le diable, et moi qui suis sa mère.

Il a dit cela, rien que cela.

Et puis il est mort.

Ricciardi écoutait les paroles de Carmen, comme dans un cauchemar. Sa tête était prête à éclater, la fièvre le dévorait.

Et comme si cela ne suffisait pas, le martèlement de la voix de Tettè résonnait en lui, sans l'intermédiaire de ses oreilles. *Merci pour les gâteaux. Je t'aime, tu sais, maman : tu es mon ange.*

Il croyait avoir tout vu : des enfants qui tuaient leur mère, des frères qui se tuaient entre eux, des épouses qui tuaient leur mari dans leur sommeil. Mais une mère qui abandonne son enfant pour ensuite l'empoisonner en lui imposant une mort atroce au bout de mille souffrances, il n'aurait jamais pu l'imaginer.

Dans la voiture, lancée à une vitesse folle sur la route en travaux qui montait à Posilippo, ses roues patinant dans la boue, il voyait le corps de Tettè se contracter sous l'effet des convulsions causées par la strychnine. Il entendait toujours ses paroles d'amour. *Je t'aime, tu sais, maman : tu es mon ange.*

Il se rendit compte que la femme le traitait de diable. Voilà qui ne manquait pas d'ironie, cela le fit presque rire ; puis il pensa qu'elle avait sans doute raison. Ces visions, la Chose, lui venaient peut-être directement du diable et étaient le signe qu'il était damné. Bêtement, il pensa à don Pierino et à sa foi simple faite de vérités et de mensonges. Voilà un tableau pour vous, mon père : un ange et un diable, dans une même voiture, lancée à folle allure sous la pluie. Devinez qui est l'ange et qui est le diable.

Tandis que la femme pleurait et ressassait ses propres délires, Ricciardi comprit que leur destin allait s'accomplir. Carmen ne regardait plus la route, tournait le volant dans n'importe quel sens tout en gardant le pied à fond sur l'accélérateur. Se laissant aller, comme à travers une brume de vapeur, le commissaire pensa que, par bonheur, ils étaient arrivés dans un endroit où ils ne croiseraient personne ; la route qui montait à pic au-dessus de la mer était déserte. Avec un peu de chance, ils ne frapperaient aucun autre innocent.

Derrière lui, de sa voix douce et parfaitement fluide, Tettè remerciait une nouvelle fois son ange gardien.

Ma dernière pensée, réfléchit Ricciardi. Ma dernière pensée afin que, on ne sait jamais, quelqu'un d'affligé du même pouvoir que moi, venant à passer, puisse l'entendre. Ma dernière pensée, à laisser pour qu'on s'en souvienne. La dernière pensée d'un mort, sa révérence à la vie qu'il n'a pas vécue. Voilà ma faute.

La voiture aborda un virage serré. La pluie tombait à torrent et la visibilité aurait été limitée, même si Carmen n'avait pas eu les yeux embués de larmes. Elle dit : mon bébé, mon petit ; pardonne-moi, pardonne à ta maman.

Après le virage, au milieu de la chaussée, un chien était assis, immobile comme une statue ; ses yeux étaient rivés sur la voiture qui, n'ayant pas de prise sur la boue, dérapa et bondit telle une bête sauvage. Le chien ne bougea pas. Carmen hurla le nom de Tettè et pour éviter l'animal tourna le volant vers le parapet, vers la mer, vers le précipice.

Tandis qu'il s'envolait, en compagnie de la mère infanticide et du fantôme de l'enfant qui continuait à appeler sa mère, son ange gardien, Ricciardi ferma les yeux et pensa à Enrica, de toutes ses forces, pour que quelqu'un l'entende, et puisse lui répéter ces mots : mon amour, mon amour ; quel dommage.

La pluie accompagnait le silence de cette fin de jour des défunts en tombant drue sur la cour de l'hôpital dei Pellegrini.

L'air, généralement déchiré par les cris des vendeurs du marché voisin, était immobile, comme en attente d'événements. Maione frissonna sous l'auvent de l'entrée. Il était impatient de savoir, mais il avait peur.

Pour la centième fois, il sortit sa montre de sa poche, la regarda et la rangea : il était presque six heures. Cela faisait presque six heures que le commissaire Ricciardi luttait contre la mort, entre les mains du Dr Modo.

C'est ma faute, pensait-il. Je savais bien qu'il allait continuer ; qu'il avait en tête de ne pas s'arrêter. Je le savais et je l'ai laissé seul. Si j'avais été là avec lui, ça ne serait jamais arrivé. Il ne se serait pas retrouvé en voiture avec cette folle, dans cette fuite absurde et désespérée à Posilippo, et il ne serait pas tombé dans le vide.

Il se revit arriver en taxi quand il était déjà trop tard ; il revit les roues en l'air qui tournaient encore sous la pluie battante, la voiture renversée, retenue au-dessus du gouffre par quelques arbustes. Il se revit en train de sortir du véhicule le commissaire Ricciardi, avec l'aide du chauffeur de taxi et d'un cocher de fiacre qui passait par là. Il revit la femme, le corps bloqué à la taille au milieu du pare-brise ; son sang qui se mêlait à la pluie en coulant de son crâne à moitié ouvert.

Il se passa une main sur le visage. Il revit la course à l'hôpital, l'expression de surprise et de douleur du médecin. Et ce fut le commencement de ce cauchemar, de cette attente infinie.

Il avait envoyé un garçon chercher son plus grand fils désormais revenu du cimetière ; par son intermédiaire, il avait pu avertir Lucia et la questure ; puis il avait donné l'ordre à un policier d'aller chercher Rosa et de la conduire à l'hôpital.

Il rentra dans la salle où la nourrice attendait. Elle était arrivée en compagnie d'une jeune fille que Maione reconnut comme étant une voisine du commissaire qu'ils avaient un jour interrogée comme témoin. Colombo, Enrica Colombo. C'est ainsi qu'elle s'était présentée.

Elle était livide, bouleversée. Elle soutenait Rosa qui semblait pétrifiée : assise, immobile, les yeux vitreux, les lèvres murmurant une prière, un chapelet entre les mains.

Baronne, je sais que vous m'entendez. Vous vous souvenez, vous m'entendiez toujours, même quand je vous croyais endormie ; même avec les yeux fermés, vous souriez et vous répondiez aux questions que j'étais en train de me poser, nul ne sait comment vous faisiez.

Baronne, si vous m'entendez, je vous dis que nous sommes à l'hôpital et que nous attendons. On nous a dit que le *signorino*, votre fils, risquait de mourir.

Je ne sais pas, moi, s'il va réellement mourir. Je ne peux pas comprendre ces choses-là, je ne suis pas instruite, je ne sais même pas lire, seulement les nombres. Et je ne sais pas si vous êtes en colère contre moi, baronne, parce que, il y a longtemps, vous m'avez confié votre fils et que je n'ai pas su le protéger. Cependant, je veux vous dire qu'il est ma vie, et que s'il meurt, je mourrai sûrement moi aussi.

Au début vous m'aviez donné cette responsabilité, et je l'avais acceptée. C'était un enfant difficile, et il n'a pas changé. C'est une tête de mule, tout doit se passer comme il l'a décidé ; à plus de trente et un ans, il n'est toujours pas marié, il ne pense pas que je suis vieille et que quand je m'en irai, il restera tout seul. Jusqu'à maintenant, alors qu'il a rencontré cette pauvre demoiselle qui est avec moi et qui a tenu à m'accompagner à l'hôpital sous la pluie, qui s'est jetée dehors quand elle a vu les policiers arriver pour me chercher, jusqu'à maintenant il ne s'est pas décidé à venir nous dire que tout va bien, qu'il est vivant et qu'il vivra cent ans.

Baronne, vous qui êtes dans le monde de la vérité et qui pouvez parler avec les morts et avec les vivants, allez le voir là où il est, et dites-lui de revenir, qu'il ne peut pas mourir, que ça n'est pas vrai qu'il est seul, qu'il y a des personnes qui l'aiment et qui, sans lui, ne réussiront pas à vivre.

Dites-lui, baronne. Qu'il n'a pas le droit de me jouer ce vilain tour, à moi, une pauvre vieille. Que malgré toutes les colères qu'il m'a fait piquer, je n'ai jamais levé la main sur lui. Dites-lui de ma part que cette fois, s'il se hasarde à me faire ça, je lui donnerai une correction dont il se souviendra pour toujours, dans ce monde et dans l'autre.

Dites-lui, baronne ; dites-lui de revenir à la maison.

Enrica s'était assise à l'écart, dans la pénombre. La salle d'attente de l'hôpital était froide, et sur la vitre de la porte d'entrée, la pluie

s'abattait, décidée à entrer et à envelopper dans un voile d'eau toutes les émotions et les souffrances des personnes qui se trouvaient là.

Quand elle avait vu les deux policiers s'approcher de l'immeuble de Ricciardi, elle avait donné un nom et une couleur à l'angoisse qui l'accompagnait depuis la veille au soir. Il s'était passé quelque chose. Elle le savait. Elle vit Rosa sortir, un foulard sur la tête ; même de loin et à travers la pluie, elle comprit à sa pâleur qu'elle était bouleversée et paniquée.

Elle n'y réfléchit pas à deux fois : ce n'était pas le moment d'y mettre les formes ni de faire des manières. Elle repoussa sa mère qui lui demandait où elle allait, seule et par ce temps affreux, et descendit l'escalier comme une dératée en enfilant son manteau. Rosa l'accueillit avec simplicité, et prit son bras ; et, à l'hôpital, elle lui dit ce qui se passait.

Elle priait, Enrica, en écoutant la pluie tambouriner sur les vitres et en attendant de savoir s'il lui faudrait abandonner définitivement son rêve.

Elle se demanda si elle priait pour la vie de Ricciardi ou pour elle-même. Elle se répondit que c'était exactement la même chose.

Le silence fut interrompu par le moteur d'une automobile qui fit irruption dans la cour et freina brutalement. Un moment plus tard, la porte s'ouvrit en laissant pénétrer la pluie et Livia, suivie d'un Garzo trempé et presque débraillé.

« Maione, vous voilà ; dès que j'ai appris la nouvelle, je me suis précipité ici après être passé prendre la signora Vezzi. Mais, diable, peut-on savoir ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que faisait Ricciardi en voiture avec la signora Fago di San Marcello, dame de la charité à Santa Maria del Soccorso ? N'avais-je pourtant pas dit qu'il fallait arrêter cette enquête qui n'avait pas lieu d'être ? »

Maione s'était levé et regardait Garzo avec une expression qui ne laissait rien présager de bon.

« Dotto', je ne sais pas ce qu'il faisait, le commissaire ; mais je peux vous dire que s'il était avec cette dame, il avait d'excellentes raisons pour cela, comme le prouve la manière dont s'est passé l'accident.

— Mais qu'est-ce que vous en savez, vous, de la manière dont s'est produit l'accident ? »

Maione ouvrait et refermait nerveusement ses mains.

« Je le sais parce que je les ai vus passer comme des fous. C'est la femme qui conduisait et elle avait l'air bouleversée. Je ne sais pas pourquoi. Alors j'ai décidé de les suivre en taxi. »

Garzo agita la main d'un geste signifant qu'il ne voulait pas entendre Maione sur ce sujet.

« C'est bon, Ricciardi lui-même nous expliquera tout ça. On peut lui parler ? »

Maione fit un pas vers Garzo : on aurait dit qu'il allait l'attraper par le col.

« Mais vous n'avez rien compris, dotto'. Le commissaire, en ce moment, est en salle d'opération. Le Dr Modo est en train de l'opérer, à la tête, c'est très grave. Le problème pour lui, et pour nous tous ici qui l'aimons bien, n'est pas de savoir ce qu'il faisait dans l'automobile de la signora Machinchouette. Je me suis bien expliqué ? Maintenant, si vous voulez rester ici, soyez patient, asseyez-vous et taisez-vous. Pour une fois, écoutez mon conseil : taisez-vous. »

Il avait parlé tout doucement, presque dans un murmure, mais sa voix avait retenti dans la salle comme un coup de tonnerre. Garzo s'affaissa sur lui-même, regarda autour de lui, interdit ; puis il recula vers une chaise et s'y laissa tomber et on ne l'entendit plus.

Livia s'avança, les yeux remplis de larmes.

« Brigadier, mais que vous a dit le médecin ? On sait quelque chose, les blessures... comment va-t-il, en somme ? »

Maione leva les bras, d'un air découragé.

« Nous ne savons rien encore, signora. Je l'ai amené ici dans un taxi, il avait les yeux fermés, il semblait mort, il saignait beaucoup de la tête. Il ne parlait pas. Son poulx était très faible, on le sentait à peine. Par chance, le docteur était de garde ; dès qu'il l'a vu, il l'a fait mettre sur une civière et transporter en salle d'opération et il a couru derrière. Nous sommes entre les mains de Dieu, et de celles du médecin. »

Livia se tordait les mains ; elle semblait désespérée. Des larmes commençaient à couler sur son visage.

« Mais, ce docteur... vous êtes sûr qu'il ne faut pas le transporter ailleurs ? Je peux le faire transporter immédiatement à Rome, en avion si c'est nécessaire. Je peux appeler, j'ai des relations... Qui mettraient tout à notre disposition, voyez-vous. Les meilleurs médecins de la nation, les médecins personnels du Duce. Est-ce que ça ne serait pas plus prudent, brigadier ? »

Maione sourit en hochant la tête.

« Non, signo', croyez-moi, il n'existe pas de meilleur médecin que le Dr Modo. Le commissaire n'en aurait certainement pas voulu un autre. Et puis, il est tard, vous ne pensez pas ? Ils sont déjà en train de

l'opérer. Il faut attendre, et prier, si vous êtes croyante. »

Livia baissa la tête et cacha son visage dans ses mains. Rosa et Enrica regardaient dans le vide, les yeux privés d'expression.

Maione se mit à faire les cent pas, comme un lion en cage. Une heure passa, puis une autre. Garzo se leva, s'approcha de Livia, et après lui avoir glissé à l'oreille quelques paroles de circonstance que la femme entendit à peine, sortit et s'en alla.

Enrica regarda les vitres secouées par la pluie. Fais qu'il vive, pensa-t-elle ; c'est tout ce que je demande. Fais qu'il vive, qu'il respire et qu'il marche, qu'il pleure et qu'il rie. Si tu permits cela, je te ferai don de mon rêve de bonheur.

Et je ne le verrai plus jamais.

Un coup de tonnerre, au loin, annonça la fin de l'orage. Ce fut le soir et les lumières crues de l'hôpital s'allumèrent. Dans la cour, loin des regards, un chien au pelage tacheté attendait accroupi.

Tout à coup, sans crier gare, la porte s'ouvrit et la silhouette fatiguée du Dr Modo apparut sur le seuil. Ils se levèrent tous d'un bond, scrutèrent son visage. Modo fit un sourire, et s'adressant à Maione, lui dit : « Venez. Il dort, mais vous pouvez le voir. »

Livia fut la première à se précipiter, légère comme le vent, suivie par Maione qui soutenait Rosa en larmes.

Enrica murmura un remerciement et s'en alla, à la fois heureuse et désespérée.

La dernière pluie d'automne glissa sur la vitre. Comme une larme. Comme une goutte de sang.

Et ce fut à nouveau l'hiver.

Remerciements

Ricciardi, au terme de cette quatrième saison, a beaucoup de personnes à remercier.

La Fandango, avant tout : Domenico en tête, Tiziana, Manuela, Francesca, Manuela, pour le chemin parcouru ensemble. Mario Desiati, tout dans son monde, avec la sensibilité de l'extraordinaire écrivain et le sourire de l'ami fraternel qu'il est. Et Gianluigi Toccafondo, sensible et merveilleux artiste.

Francesco Pinto, qui a tracé son chemin quand personne n'y pensait.

Antonio et Michèle, qui inventent ses histoires et l'air qu'il respire.

Le professeur Giulio Di Mizio qui, à travers ses yeux, voit les morts et les entend parler.

Rosaria De Cicci et Peppe Miale, qui en possèdent les voix.

Francesca Filardo, qui imagine ses vêtements et l'étoffe dont ils sont faits.

Monica Biglietto, qui a cherché et trouvé le poison.

La fantastique équipe des Corps Froids, Serena Venditto, Aldo Putignano et Stefano Incerti, qui sont les premiers à entendre les battements de son cœur et les reconnaissent en souriant.

Merci à vous tous, de la part de Ricciardi.

Je ne dis qu'un seul merci, mais il est immense. À mon inspiratrice, à la messagère de mon chant : à Paola.

{1} Palais royal entouré d'un parc de 134 hectares, construit au début du XVIII^e siècle par Charles de Bourbon sur une hauteur boisée de Naples. Le roi s'y adonnait à la chasse. (N. d. T.)

{2} Habitations pauvres d'une seule pièce, à hauteur de la chaussée. (N. d. T.)

{3} Nom donné aux gamins de Naples, orphelins ou abandonnés et vivant dans la rue. (N. d. T.)

{4} Titre honorifique désignant un fonctionnaire, un employé de bureau. (N. d. T.)

{5} Ersatz de café fait avec des haricots : le régime fasciste avait décrété une politique économique d'autarcie, et augmenté les taxes sur les produits importés. L'Italie, à l'époque, buvait peu de véritable café. (N. d. T.)

{6} En français dans le texte original. (N. d. T.)

{7} Surnom donné à Mussolini dans les années 1930, mot à mot : « grosse mâchoire ». (N. d. T.)

{8} Diotallevi : mot à mot, « Dieu t'élève, te donne une éducation ». (N. d. T.)

{9} En dialecte napolitain, « celui qui bégaye ». Péjoratif. (N. d. A.)

{10} Voir *Le printemps du commissaire Ricciardi* du même auteur, dans la même collection. (N. d. T.)

{11} Chanson napolitaine : « Je sais que je vais te perdre, je sens que tu t'éloignes de moi, que tu peux partir demain pour ne plus revenir. » (N. d. T.)

{12} « Dis-moi, si les feuilles qu'octobre a fait tomber repoussent, et si tout peut renaître, quel printemps puis-je espérer?... Plus mon cœur est fatigué de pleurer, plus je le sens amoureux... Et si maintenant m'habite ce pressentiment, pourquoi te resté-je attaché ? » (N. d. T.)

{13} Grand complexe sidérurgique fondé en 1907 à l'ouest de Naples. Devenu ITALSIDER en 1961, il sera définitivement fermé en 1988. (N. d. T.)

{14} Pâtisserie à base de pâte feuilletée, de ricotta et de fruits confits, spécialité napolitaine. (N. d. T.)

{15} Autarcie oblige, les uniformes fascistes étaient confectionnés avec une étoffe traditionnelle sarde, l'*orbace*, en poils de chèvre peu dégraissés, ce qui la rendait imperméable. Peu à peu, *orbace* a servi à désigner l'uniforme lui-même. (N. d. T.)

{16} Grande fête napolitaine dont les origines remontent au Moyen

Âge. Instituée fête de la Vierge sous Charles de Bourbon, puis carnaval de Naples à la fin du XIX^e siècle, la fête sera aussi au XX^e le cadre d'un concours de chansons. (*N. d. T.*)

[\(17\)](#) Allusion au héros des romans, très en vogue à l'époque, de la baronne Orczy. Sorte de Fantômas. (*N. d. T.*)